

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Otage du silence

Myriam Keyser

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KEYZER
MYRIAM

Otage du Silence

Sacrifiée à une SECTE à l'âge de 2 ans
CAPTIVE durant près de 20 ans

BÉLIVEAU
★
éditeur



KEYZER
MYRIAM

Otage du Silence

Sacrifiée à une SECTE à l'âge de 2 ans
CAPTIVE durant près de 20 ans

BÉLIVEAU
★
éditeur

ISBN 978-2-89793-033-2 (Format papier)

ISBN 978-2-89793-034-9 (Format Epub)

© Tous droits réservés Myriam Keyzer

© Tous droits réservés Béliveau Éditeur 2019

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Graphisme - Couverture :

Rose-Marie

Marcotte — auspexcreations.com

Photo de l'auteure :

Sofia Villeneuve

photographe — sofiaphotographe.com

Infographie :

Audrey

Gagnon — www.designaudreygagnon.com

Révision et correction :

Agnès Bastin-Jutras — Éditions de
Mine

Sylvie Milot — Béliveau éditeur

BÉLIVEAU

367, rue de Bionville

Boucherville, QC J4B 2Z5

é d i t e u r

Tél : 450-679-1983

admin@beliveauediteur.com

www.beliveauediteur.com

Ce livre est un récit de vie. Son objectif est de livrer le témoignage du parcours de l'auteure et non de partir en guerre contre les lieux de foi clandestins, ou sectes. Elle a choisi de changer tous les noms des lieux par souci de discrétion. Ainsi, les noms des organismes comme des individus ont volontairement été modifiés pour préserver la dignité, la vie privée et empêcher quiconque d'identifier les protagonistes impliqués dans l'histoire.

Toute adaptation ou utilisation de cette œuvre, par quelque procédé que ce soit comme reproduire une partie quelconque de ce livre en tout ou en partie, utiliser un extrait du fichier EPUB ou PDF, sans l'autorisation de l'éditeur, constitue du plagiat et est une infraction. C'est illégal et sera considéré comme une violation du droit d'auteur et est passible de poursuites pénales ou civiles.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

— Gestion SODEC — www.sodec.gouv.qc.ca.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

*Stage du
Silence*

Tranche de vie



RÉCIT

Otage du Silence

AU NOM DE L'ENFANT

KEYZER
MYRTAM

Au nom de l'enfant que j'ai été...



La vérité est ce qui se passe dans le sein du temps, dans le silence des vies. Cependant, ce qui n'a pu se dire, c'est ce qu'il faut écrire afin que quelqu'un en apprenne quelque chose.

Un livre, c'est un être en puissance, tout autant qu'un projectile qui n'a pas explosé. Comme quelqu'un qui lance une bombe, l'écrivain jette hors de lui. Il ne sait pas l'effet qu'il va produire et il ne peut pas maîtriser ce qui va résulter de ses révélations. C'est un acte de foi et de fidélité. Être fidèle à ce qui demande à sortir du silence afin de faire place à la vérité.

« *La vérité vous rendra libres.* » (Jean 8,32) Il y a de ces secrets qui demandent à être publiés ; ce sont eux qui visitent l'écrivain, en profitant de sa solitude pour se donner progressivement une présence, qu'il fixe en traits permanents. Dans cette solitude, la vérité apparaît. Impérieuse, elle demande à être manifestée à cette communauté spirituelle que forment l'écrivain et son public. C'est la gloire, la gloire qui est la manifestation de la vérité cachée jusqu'à présent, qui dilatera des instants, transfigurant des vies.

Inspiration : Maria Zambrano



Dédicace

À ceux qui, dans ma jeunesse, ont partagé l'assujettissement et la captivité. Je m'appête à prendre un VieRage vertigineux !

C'est une revanche au nom de mes frères et sœurs qui ont vécu dans la servitude et surtout à qui on a enlevé non seulement le plein pouvoir, mais la capacité de sentir et de penser librement ! C'est notre histoire commune qui m'incite à crier au monde qu'on doit être autonome, respons/able, capable de répondre de soi pour soi, sans assujettissement ni peur. Que non seulement on peut se lever debout, mais s'exprimer à la face du monde sans peur ni soumission. Que la Vie peut utiliser n'importe quel petit « insignifiant » pour passer le mot, même si elle — ou ce que l'on appelle Dieu — n'a besoin ni de porte-voix ni de défenseur. Notre revanche, mes amis, c'est de nous tenir droits et fiers sans perdre un instant de plus dans des blessures et limites qui parlent de l'ignorance de l'autre ! Je pense à vous en ce jour et vous tends la main.

À tous les ex petits enfants mal-aimés, maltraités de cette terre, vous qui deviendrez des adultes... tout en faisant du mieux que vous pouvez sans la compassion ni la compréhension des grands. Sachez que d'autres ont marché cette route avec intrépidité et vaillance, offrant au monde une contribution qui ne part pas de toutes ces théories apprises, mais d'un trajet bien expérimenté. En cela, votre apport est précieux.

À mes enfants qui crurent en moi, en ce projet comme en tant d'autres !

À mes parents, frères et sœurs. Ceux qui comprendront, et les autres...

qui, dans la sincérité et l'intégrité de leur âme, suivent un chemin dont l'énergie périmée les mènera tout de même là où la Vie nous conduit. Je sais que cet ouvrage vous peinera. Je sais aussi que de ne pas suivre la voix de son cœur, pour tenter d'éviter à ceux qu'on aime des tourments, détourne du chemin, parfois tortueux, qui mène vers la lumière. Ce n'est pas contre vous, c'est pour moi, pour nous tous, que j'écris.

À tous ceux pour qui mon parcours aura une résonance. Je vous tends la main !

Je dédie ce livre tout spécialement à mon papa qui vient de nous quitter pour un monde meilleur. Il y a longtemps que ce livre est en gestation. La souffrance que je causerais aux miens, mon désir d'être incluse et aimée d'eux, ma peur d'être jugée, catégorisée, tout cela m'a longtemps retenue.

La détresse intime que mon père a vécue d'avoir été leurré, tant de souvenirs douloureux ayant encombré ses vieux jours dans une interminable agonie, m'ont donné l'élan de briser ce qui me retenait OTAGE DU SILENCE.

À toi, papa ! Puisses-tu être à mes côtés pour assumer entièrement la parole vraie, convaincu du fait que « *La vérité nous rendra libres* - Jean 8,32 » !



Prologue

Ce récit me tourne dans la tête depuis 1999 où j'en ai entamé la rédaction.

Mille et une peurs, se livrant un combat dans mon esprit, m'ont forcée à abandonner ce projet. Aujourd'hui, je réalise que la peur est toujours une sournoise gradation de ce qui nous ralentit ou statufie.

Évidemment qu'en me penchant sur mon parcours, je n'ai pas éliminé la source de bien des angoisses ; surtout celle de blesser les acteurs de la trame de ma vie. Toute ma conduite avait été insufflée par mon profond désir d'être aimée d'eux, enfin ! Et là, je réalise que mes années de silence n'ont pas comblé cette ardente aspiration.

Et que dire de ma pudeur ? Victime plus souvent qu'à mon tour du pillage de mon jardin secret, j'ai choisi de défendre farouchement mon espace.

Au compte de mes frayeurs, il y a la crainte des médias qui carburent au sensationnel. Trop souvent, ils ne réalisent pas que pour assouvir, durant quelques minutes, la curiosité des gens et augmenter leurs cotes d'écoute, ils enclenchent des drames aux répercussions difficiles à évaluer. Et... évidemment, comme tous les êtres qui se sont construits à partir de rien, je porte cette crainte d'être catégorisée. Hantise de la différence, spectre des fossés et surtout de l'isolement.

Aujourd'hui, je me tiens droite et digne face à mon parcours et à ce que je suis devenue. J'assume ce chemin tortueux que mon âme a décidé d'emprunter pour m'amener à délaisser progressivement une âpre amertume face à l'autorité, guettant les occasions de se dresser contre l'imposture et les charlatans.

Quand on m'a demandé ce manuscrit, je suis entrée en moi et j'ai cherché mon intention. Raconter un drame de plus, générer des émois... je refuse ! Mais INSPIRER, montrer un chemin hors de ses zones d'enfermement... certainement ! Je suis un être conscient. Je sais que ce que nous créons porte notre signature pour l'éternité. Si nommer, c'est sortir de l'ombre, c'est aussi mettre au monde. Or, il y a tant d'horreurs qui ne méritent pas d'émerger ! Que personne ne leur accorde le moindre regard ni ne ramène leur relent pestilentiel,

entachant ce présent frais et neuf.

Si j'ai finalement choisi ce partage, c'est dans l'espoir d'accroître un peu l'humanité de chacun de nous, qui formons cette conscience collective et humaine. Nommer tous ces non-dits qui ont parsemé nos enfances, laissant en nous ces mal-être pleins d'ambivalence. Oui, j'écris pour crier sur les toits ce qui a été fait tout bas. POUR NE PLUS ÊTRE L'OTAGE DU SILENCE. Ce qui s'est dissimulé dans le secret et qui demeure enfermé en soi comme un cancer qui ronge. En écrivant, je prends mon pouvoir, celui de poser un diagnostic sur mes malaises ; je me permets de sortir de l'angoisse que provoque le flou ou l'inconnu.

BRISER LE SILENCE DUQUEL J'AI ÉTÉ SI LONGTEMPS CAPTIVE FAIT PARTIE DU PROCESSUS D'AFFRANCHISSEMENT. En nommant le subtil, en exposant les non-dits, je m'autorise — et j'offre à ceux qui se reconnaissent — la possibilité de sortir de l'impuissance et de revendiquer mon plein pouvoir. Et c'est justement de vivre en conscience que de refuser ce qui vient du ténébreux, ces énigmes équivoques, ces agissements incompréhensibles ou mystérieux, tout ce qui garde les êtres dans les labyrinthes de l'obscurité, voire de l'erreur. Si la vérité se dévoile au sein du temps, dans le silence intime de notre vie, elle doit se décharger des poids qu'elle renferme en étant dite.

La plume m'a affranchie de bien des souffrances. Cette confidente sans jugement m'a forcée à mettre des mots sur la violence subtile, à verbaliser mes sentis sans la peur souvent enfermante de dramatiser. J'ai dû élucider et amener à la lumière ce qui avait été volontairement oublié, coincé dans les abysses obscurs de l'oppression comme d'un oubli salvateur. J'ai choisi d'éclairer cette sorte de profanation silencieuse et subtile qui a tissé la trame de mon enfance, m'amenant à douter de mes perceptions.

Qui était cette petite vivace ? Qui est cette enfant demeurée verticale derrière les limites d'enfermement qui lui ont été proposées ? Quels ont été ses mécanismes de résilience ? Quelles sont les séquelles, les résidus autant que les forces de ces vingt années de captivité ?

Je rêve que mon processus de cicatrisation et de découverte soit propice à la résurrection des personnes auprès de qui mon expérience trouvera un écho. Je pourrai ainsi sortir de mon isolement en donnant la main à des milliers d'êtres qui cherchent à se dégager de leur départ pitoyable pour enfin atteindre l'excellence de leur être véritable.

Cette histoire est l'histoire d'une amie virtuelle dont vous ne savez que peu de choses, d'une enseignante qui peut paraître solide tandis qu'elle partage une voie, celle qui a du sens, à mesure qu'elle progresse sur son chemin. C'est le départ de ma vie. C'est celle de la conférencière graphique et humoristique qui tente de s'adoucir tout en graffiant la lourde réalité de l'imposture, de l'horreur et du chagrin, qui lui a laissé une empreinte suspecte d'amertume, mais qui lui a aussi légué un peu de sagesse.

Sauf qu'elle est très sensible et plus fragile que vous ne pourriez l'imaginer. Émerger du pire vous garde sur un fil de fer et vous ne savez jamais de quel côté le vent soufflera pour vous déstabiliser. Je vous l'ai dit maintes fois : on n'est jamais plus fort que ses vulnérabilités. Au sein d'une cité, la forteresse est toujours érigée sur son flanc le plus vulnérable.

Sachez donc que le partage de mon parcours est mon espace le plus fragile ; et c'est aussi de ce lieu que je tiens la force que chacun me reconnaît. Aussi, je peux vous dire que ces deux caractéristiques se fondent l'une dans l'autre.

C'est pourquoi je vous propose d'enlever vos chaussures souillées, de vous revêtir du plus grand des respects et sur la pointe des pieds, de me suivre dans la descente au cœur de la toute petite minimoi.



1er septembre 1999. Je viens d'entrer dans le cabinet de ma nouvelle psy que j'ai choisie à cause de la proximité de son bureau à deux rues du mien.

De prime abord, une impression mitigée que je tente de chasser tandis qu'elle me désigne un siège.

Elle ne me dit rien d'elle, sinon son nom, hâtivement lancé. Comme si le temps pressait. Au mur, elle affiche plusieurs diplômes, comme pour se donner toute « légitimité » d'ingérence ; oui, oui, le droit de « faire intrusion » derrière les masques que je ne suis censée enlever qu'avec les privilégiés. Mais bon, il est vrai, j'ai sollicité cette « aide », ou plutôt cet exutoire...

Les mains posées sur son porte-document en cuir, elle me demande d'emblée :

— Et toi... qui es-tu ?

— Bon ! La grande question ! J'ai déjà cru le savoir... QUI SUIS-JE ? Un fantôme ? Celui d'une fillette de deux ans captive d'un culte secret et clandestin durant près de vingt ans...

— Quoi ?

Percevant le fait que mon visage s'assombrit devant son ton inquisitoire comme un azur d'océan la veille d'une tempête singulière, elle se ressaisit, mais sans se départir de sa curiosité.

— Mais tu as parlé d'une secte ? C'est qui...

— De un... à part de susciter de l'aversion ou même de la haine — ce à quoi je ne consens pas — je ne vois aucune raison de divulguer le nom de cet endroit. De toute façon, ça ne changerait rien aux faits, à ma vie ! C'est mon histoire que tu veux ou la leur ?

Se récurant la gorge tout en simulant la reprise d'une contenance :

— D'accord... J'aimerais que tu me donnes les détails de ce qui a tissé la trame de ton parcours...

Je la dévisage longuement... en me disant :

— *Tu ne veux pas savoir QUI je suis ! Ce que tu veux, c'est la tragi-comédie qui a mis en place la figure énigmatique, secrète, qu'est la Myriam souffrante ? Mais moi, je suis ici pour le pulvériser ce drame, et me souvenir de qui à l'origine...*

— Tu veux retourner là ?

— S'il le faut... mais je veux te dire qu'il y a des choses qui ont été suffisamment éprouvantes à vivre et que les raconter, c'est vraiment, mais vraiment pénible. Souvent ça ne fait que soulager une avidité momentanée pour passer dans la section des « Ah... c'est pour ça que t'es si difficile ! »

De si brefs instants où la personne à qui l'on demande de l'aide ne manifeste d'autre intérêt que de la curiosité. Cherche-t-elle le piquant d'une insolite narration, sans se préoccuper du côté intimement douloureux du drame qui a marqué mon enfance ? Rien de surprenant si, à partir de là, je constate qu'à ses yeux, tout ce que je dirai sera teinté d'une perception, sinon de « névrosée », du moins de personne singulière.

Ensuite, en lieu et place d'un sentiment de compassion ou d'une écoute bienveillante, je la vois se réfugier derrière une protection, comme si ce que j'ai vécu de sordide dans ma petite enfance, et comme si le mot **SECTE** lui paraissait aussi hideux qu'une maladie vénérienne, ou quelque chose de contagieux. J'ai envie de crier :

— **Vous perdez complètement de vue le fait que je n'ai jamais rien choisi** — du moins de ce côté-ci du voile — et que si je suis ici, c'est qu'une force hors du commun m'a fait non seulement fuir, mais me dissocier de ce que j'ai violemment rejeté, renié !

Cette curiosité toxique, je la connais bien ! Elle me donne mal au cœur et c'est ce "tag" qui fait que personne n'ose en parler ! Sans vous en rendre compte, vous nous victimisez de nouveau.

— Oui, mais c'est en même temps ton expérience ! Si tu veux que je comprenne...

Sur un ton qui ne laisse pas de place à l'objection :

— Tu ne peux comprendre, je te le garantis ! Entre le sujet à sensation qu'est une secte et mon histoire de pertes, il y a un monde et ce monde a été le mien avec tout ce que ça a laissé sur moi ! Pense-le et c'est arrivé, ou à peu près... Ça te va ?

Des larmes coulèrent durant de longs moments... Puis, d'une voix impersonnelle, je lui décris la petite que j'ai été. À partir d'aujourd'hui, je le sais, ce ne sera plus qu'un témoignage... J'en ai été la spectatrice, simplement ! J'en deviendrai le témoin de plus en plus silencieux, autant extérieurement qu'intimement.

Je fus cette petite qui devint très rapidement lucide sur l'inutilité des larmes, des cris. Elle érigea des barricades. Obturant les écoutilles, elle s'enfuit dans un monde d'observation intérieure tout autant qu'extérieure. Déjà à deux ans, elle s'était aménagé un vaste espace interne calme, y expérimentant le silence, une guidance directe et... la longueur du temps.

Dans la vie extérieure, une battante. Car comme ni Dieu ni ma famille ne faisaient acte de présence, j'avais rapidement décidé que je me débrouillerais seule, autant physiquement que moralement. Dans ce camp de concentration, je devins une entité excessivement défensive, vivant d'expectatives anxieuses, de déductions, de projections. Puisque la mort m'avait fuie, je devins prête à crever pour me défendre contre ce que je ressentais comme l'assassinat de mon âme. Je protestai contre l'injustice qui me contraignait à tout abdiquer de ma substance, et en bafouant mon essence, à abandonner mes inspirations, l'unicité de ma créativité. Je refusai d'entrer dans le cadre restreint des conceptions adultes raisonnables aux principes sclérosés, elles qui ne pouvaient que museler mon expression en plein essor.

Sans m'en rendre compte, j'en vins à tout mordre, même ceux que j'aimais. De toute façon, comment différencier ? Ce sont eux qui m'ont laissée ici. Oui, oui, car l'amour des miens s'imbriqua en moi, amalgamé à un océan d'incompréhension, un abîme de tristesse sans fond. Ainsi, mon amour se manifestera-t-il toujours dans la douleur, car ceux qui m'aiment ne savent ni me protéger des autres ni du pire. Une part de moi n'abandonna jamais l'idée d'arriver à leur dire à quel point j'avais été blessée, moi qui méritais d'être aimée avec un potentiel auquel tant d'autres ne pouvaient aspirer et que je tiens à préserver, ou à retrouver...

Mon cœur avait développé deux versants. Celui d'une compassion infinie avec laquelle tout résonne, et l'autre asséché comme le sol d'un désert aride, privé d'eau depuis une éternité, dans un sentiment de solitude sans nom.

Ces réminiscences pestilentiellles, sourdes et lancinantes, étaient comme une bougie au pied du Dieu avec qui je transigeais intérieurement. Avec cet Être paisible, mais trop silencieux, je

marchandais, faisais des pactes, des alliances, des ententes et des compromis, afin qu'en contrepartie de tant de drames, Il m'aime d'une façon privilégiée.

Par ailleurs, cette guidance claire qui coulait en moi, je l'interprétais comme un peu de consolation, la seule réponse à mon exigence grandissante à Son égard.

C'est ainsi que je devins une observatrice futée et défensive. Oui, je suis de celles qui trient, étiquettent et rejettent. Catégorisés, les gens se voient accorder une valeur basée sur la profondeur qu'ils dégagent, sur le sens qu'ils apportent à ma quête.

— Quoi ? Mon cœur tendre et compatissant est tellement brisé et désabusé. Euh... qui suis-je ?

— Une petite fille profondément blessée !

(Criant et pleurant)

— Non ! Je ne suis pas ça ! Vous ne comprenez donc rien ? Vous ne voulez pas savoir qui Je Suis, vous aimez qu'on vous raconte des histoires, de la laideur ! Louez-vous des drames, des films d'horreur... ça fera l'affaire !

Qu'y a-t-il de si difficile à comprendre ? « JE » ne suis rien de ce qui est survenu, de ce qui s'est déroulé dans mon existence... Est-ce possible de cesser de me percevoir avec des yeux d'hier et de me regarder dans mon essence, là au niveau du cœur ? Et, non, je ne suis pas cette colère, cette hargne, cette amertume qui parfois émerge ! Je ne suis pas que rigide, c'est aussi de là que je tiens ma résilience, ma force... De toute façon, est-ce que la Vie n'est pas intransigeante, elle, dans son silence ? Ah ! c'est vrai, dans son cas, on dit immuable...

Oui, je l'affirme, je suis douce, gentille, vibrante, pétillante de vie et d'une compassion infinie. Ne le sens-tu pas ? Ne le vois-tu pas ?

Sanglots...

Se raclant la gorge, elle me regarda droit dans les yeux, enfin !

— Tu veux savoir qui JE SUIS ?

— Bien sûr...

— Approche ! Et regarde... là, oui, là dans mes yeux !

C'est ça, soutiens mon regard. Pas juste une seconde parce que mes larmes et ma colère t'intimident et te renvoient à la tienne. Pas juste parce que j'ai une histoire à faire pleurer et que tu me vois là, avec toutes mes résistances et vulnérabilités résiduelles.

Non ! Regarde au-delà de ta curiosité, de mon maquillage, de mon look. Dépasse tes interrogations, passe la peine. Regarde au-delà de l'intrigue, de la trame de mon drame et des masques mensongers... Regarde dans cet espace pur, sans artifice ni simulation.

Regarde-la, mon âme, dans cet intervalle pur et sans voile. Soutiens-le, ce regard, plonges-y !

Je te jure, tu n'auras plus besoin d'étiquettes ou de mots. Tu vivras l'expérience et tu sauras non seulement qui JE SUIS, mais aussi que

TU ES MOI !



En ce soir de Noël, j'ouvre des cartes de vœux. Celle-ci est de ma tante. Elle m'envoie toujours un petit carton de souhaits durant la période des fêtes. Et même si on peut dire que nous ne nous connaissons pas, elle fait comme si. Dans la bonté de son cœur, elle tente de m'offrir ce que j'ai perdu il y a maintenant quarante-sept années.

Elle s'informe de mes parents, comme si j'étais censée recevoir plus de nouvelles qu'elle-même ne peut en avoir, puisque mon père habite tout près de chez elle. Elle me parle de la difficulté de vieillir, de politique et termine avec cette phrase sortie de nulle part : « Je vois très peu ton père, il s'est isolé. Myriam, c'est désolant à quel point ton père est devenu un monstre d'égoïsme ! »

J'aurais envie de hurler et de lui dire : *Tu sais, ma tante... il n'est pas que ça ! Bien que...*

Moi, j'ai absolument besoin de faire abstraction du honteux, même si je suis totalement lucide, et de me concentrer sur ce qui, en cet homme, a fait partie de mes facteurs de résilience.

— Peux-tu comprendre, ma tante, que j'ai besoin de quelques illusions ou figures inaltérées ? Est-ce trop demander de me ménager un peu, même si ce sont des mirages... Est-ce que pour me préserver, je peux y croire un peu ?

Je voudrais tant que la réalité soit autre... que ma vie ait été différente. Mais je n'ai pas envie d'expliquer ni de justifier quoi que ce soit à qui que ce soit. Pour ma famille, qui suis-je ? Une étrangère !



Décembre 1999, sept heures quarante-cinq.

Dring ! Dring ! Qui ça peut bien être à cette heure ? L'afficheur m'indique : Appel interurbain. C'est de Belgique...

— Allô !

— Myriam, c'est papa ! Écoute, je ne serai pas long. J'ai pensé à notre conversation à propos de ton invitation et, non, je n'irai nulle part. Je ne viendrai plus jamais au Canada !

— Mais... papa ?

— Correct ? Bye !...

Dans mon âme. Dans mon cœur : Bang !

Avec une lenteur mortelle, comme le mercure dans un thermomètre, mon sang descend de ma tête dans mes pieds. Je sens une sueur froide, un moment de faiblesse... Cette sensation m'est pourtant tellement connue !

Comment peut-il ?

Papa, papa ! Est-ce que tout s'arrête ici ? Est-ce que le lien qui avait résisté autant d'années a aujourd'hui fini par se rompre ? Usure du temps, éloignement du cœur, tout ça se révèle-t-il vrai pour nous aussi ?

Mais bon. Cette fois encore, je n'ai pas le temps de m'apitoyer, de vivre mon émotion. Je refoule ; plus tard, j'ausculterai cette nouvelle blessure. Là, je suis en retard pour le travail. Une respiration profonde et hop ! je suis partie.

Toute la journée, je réprime l'image de papa. Notre complicité, le bien-être qu'on éprouve en compagnie l'un de l'autre, surtout qu'on vient à peine, il y a quelques années, de se retrouver. Non, il ne veut plus aller plus loin, il préfère faire comme s'il était seul au monde. Il n'a plus de passé, de femme, d'enfants ni de petits-enfants.

Ce n'est pas comme ça qu'il avait prévu la tournure des événements. Devant son impuissance, il efface tout de sa mémoire, tout de son cœur. Il est sur la pente insidieuse de la culpabilité, des échecs, du fatalisme qui mènent au désespoir...

Son histoire est devenue une aberration et il ne trouve plus rien pour se raccrocher.

Moi, je l'observe. Mes bras sont ouverts et, impuissante, je me meurs... Non. Moi, je survis !... Ce n'est pas vivre, ça !

La blessure est si profonde, je suis perdue dans mes réflexions, dans mes 'Pourquoi' ? Mes 'Comment ça' ? Dans tous ces souvenirs pêle-mêle. J'ai les yeux remplis de larmes, l'âme en morceaux, la poitrine trop étroite pour le flot d'émotions qui l'opprime. J'étouffe.



Je me revois... trente-sept années plus tôt.

J'ai deux ans et je suis en captivité depuis peu...

Il est tard. Minuit peut-être ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Dans cette immense pièce toute blanche avec comme toute décoration un Christ couvert d'innombrables plaies sanglantes. Il est seul, les mains liées. Sur un fond noir comme l'encre. Il m'apparaît comme un monstre dans cette obscurité. Pour toute lumière, celle du vitrail émanant d'un petit tabernacle qui trône sur l'autel du minuscule sanctuaire aménagé dans un coin pour la prière du soir.

Couchée dans un petit lit artisanal, superposé et cordé en rangs près de dizaines d'autres, dans ce grand dortoir silencieux, je ne dors pas. Ça sent la peinture fraîche, on vient de tout remettre à neuf. Il faut bien trouver où loger ces quelques dizaines d'enfants âgés entre quelques mois et cinq ans qui arrivent de partout.

J'ai deux ou trois ans, tout au plus. Couchée en boule, je me revois, et je revis...

Le sanglot qui m'étouffait alors, je le sens, il est là et me tараude. La douleur est toujours présente, incommensurable. Ma petite poitrine explose. Mais non ! Un bruit et c'en est fait de moi. Je passerai au vestiaire où on me battra violemment. De toute façon, même si je crie, que je hurle, jamais personne ne m'entendra ! Jamais personne ne saura, personne ne viendra me chercher, me délivrer, me rendre ce que je perds. Personne ne sait ! Silencieusement, je me noie littéralement dans mes larmes. Je m'étouffe. Aujourd'hui encore en me couchant, tous les soirs je m'étouffe. Je sens la mort qui me tараude... je pars dans des espaces intersidéraux... et là, dans l'immensité du silence, j'écoute l'insonorité... le rien... celui qui perdurera durant... l'éternité de ma vie.

Je me souviens de tous les détails, des odeurs, de la disposition des meubles. Je me souviens des sensations et surtout du vide. Je me revois valser entre la résignation et ma façon de respirer profondément et de bloquer, pour supporter l'absence, cette impression de l'immensité du rien. Je me vois comme une conscience entourée de néant. Cette empreinte restera la signature de mon voyage en ce bas monde. Si elle devient un lieu connu de solitude, elle demeure mon plus grand défi de vie, me gardant loin du relationnel.

Aujourd'hui, je sais qu'à deux ans, j'ai vécu l'agonie, la noirceur, l'abîme d'un profond désespoir, lequel a laissé une empreinte profonde. Nuit après nuit, je refais le même cauchemar : je tombe

dans un puits sans fond, la chute est interminable et je suis oppressée dans le noir. Des heures de chute. Et d'un coup sec, je suis libérée de l'étreinte, mais je suis tombée dans un cloaque noir, visqueux. Il n'y a toujours personne. C'est l'infini, l'immensité du vide. Noir ! Je suis libre, mais là où je suis, mon indépendance est obscure, solitaire et irrespirable !... Tous les jours, je lutte avec ces sensations qui me taraudent. Je m'y refuse, mais je les vis et les revis. Je suis un bébé, mais je lutte très fort... Pourquoi ? Pour quoi ? Je n'en sais rien ! Je sens la mort... je sens le choix. Je refuse ! Comme si j'avais la certitude que je devrais recommencer. C'est inimaginable !

Recroquevillée, une main sous le matelas, je m'agrippe à tout ce qui subsiste pour moi : une petite image de la Vierge enfant que mon grand frère m'a donnée en me laissant. Ce talisman est tout ce qui me reste et c'est si précieux !

Le lendemain, elle a disparu. Je suis conduite au vestiaire où je suis déshabillée nue. Tandis qu'une des femmes me tient, l'autre me cravache d'une ceinture de cuir avec une violence féroce pour avoir caché et possédé quoi que ce soit. C'est interdit !

La consigne est claire : ne rien conserver du passé, de la famille. Tout ça n'existe plus. J'ai deux ans et demi et je devrais déjà en être convaincue.

Je vomis. Je suis battue de nouveau jusqu'à ce que je ne puisse plus marcher.



La nuit est froide en cette fin de février 1999.

Les vents en rafales se mêlent à mes pensées qui, elles aussi, pêle-mêle, se disputent mon attention.

Je suis si fatiguée, mais je n'ai pas sommeil. Il y a de ces nuits interminables où je changerais le monde. Je refuse d'avoir vécu les camps de concentration et toutes les pertes humaines possibles sans laisser ma trace, sans que ça vaille. En résumé, ce qui me reste de ces longues réflexions, c'est la complexité de l'âme humaine, de ses superficialités et de ses profondeurs, et de la vision que chacun s'en fait individuellement, mais surtout de la solitude. Personne ne peut savoir jusqu'où l'autre peut aller dans la souffrance ou dans la conscience. Personne ne peut savoir la valse entre ces pôles en quête d'équilibre... Je respire et je fais taire ma pensée, sinon elle me rendra folle !

— *Il n'y a rien à penser... laisse aller ; laisse aller cette résistance une fois de plus ! Tu sais que ça passe !*

Et ça repart.

Comme être complexe, rien ne vaut mon père... Je lui ressemble beaucoup, mais merde ! Je suis envahie par cette colère ; non, je ne comprends pas.

Papa, comment ça ? Papa, pourquoi ? Et je me sens à nouveau dépassée par toutes ces pensées. Je suis épuisée. Je sens que ça ne finira jamais.

— *Il n'y a rien à penser... laisse aller cette contraction ! Chut ! Chut ! Respire tout doux ! Tu sais que ça passe !*

Et ça repart.



Impulsive, je décide de l'appeler. Je ne peux pas faire ça...

Ah ! Si quelqu'un peut me pardonner mon côté aussi direct, c'est bien papa. Cette sorte de franchise un peu trop rigide et sans détour, que certains qualifieront de manque de diplomatie, est de toute façon une caractéristique des « Keyzer ».

Un regard furtif sur l'horloge, et je signale.

Les secondes passent, j'allais raccrocher quand tout à coup une voix grave répond :

— Allô !

— Papa !

— *Lieveling !* (Ma petite chérie, en flamand.)

— Papa ! Je me pose tellement de questions ! Je croyais avoir tout compris, on en a tant parlé, mais là, c'est comme, comment dire... je ne te comprends plus. Comment as-tu pu ? Qu'est-ce qui a pu être si fort pour que tu en arrives là ? Pourtant, tu es un homme clairvoyant et lucide ; comment as-tu pu faire un tel choix, sans vérifications et sans projections du futur ? On était là, nous, ta femme, tes trois garçons et tes trois filles.

— *Myriameke* (ma petite Myriam), tu peux me faire tous les

reproches que tu veux, mais sache que papa n'a eu qu'une faute, si tu le vois ainsi : il a été dès son bas âge éperdument épris de Dieu. Tu sais, s'il y avait eu une ligne directe avec Lui, peut-être que les choses auraient été différentes, mais à ce moment-là, j'ai cru faire pour le mieux. Et il y a tant de choses qui entrent en ligne de compte. Papa aussi avait son vécu. C'est tout ce que je peux te répondre. Je sais... je me suis trompé... je te demande pardon... j'aimerais effacer le passé. Je dois vivre avec. Je t'aime, mon enfant.

La perception que je me suis faite de mon père par les extraits que j'ai récupérés à droite et à gauche, au travers des yeux des gens qui l'ont connu, et par le peu qu'il m'a raconté lorsque que je l'ai côtoyé, ici et là, d'histoires décousues, a été, depuis ma tendre enfance une source de sentiments des plus contradictoires, selon les épisodes de nos vies respectives, selon les événements.

Tantôt, je l'adorais et je l'admirais, et peu de temps après, je sombrais dans de profondes déceptions.

Je trouvais que mon père avait reçu de la Vie tout ce qu'un individu pouvait souhaiter. Bel homme, intelligent, ingénieux, habile, perspicace, profond. C'était un intuitif et un grand artiste. Au fait, quand je regarde cela, il a vraiment tout reçu, à part la souplesse et les qualités relationnelles. Aussi, son attitude et sa destinée l'ont amené dans une trajectoire inattendue, un chemin douloureux qui, en l'occurrence, sera le mien...



Né dans le hameau de Lierre, près de Liège en Belgique, le 23 juin 1935, d'un père d'origine hollandaise qui était directeur d'une vaste usine de margarine. Sa mère, de descendance noble des VanWylick de la Hollande, avait accueilli avec joie sa naissance imprévue. Son plus jeune frère qui, selon lui, ne l'aima jamais, était de cinq ans son aîné.

Papa, petit dernier de sa famille, grandit seul. Il cherchait plus que tout cette solitude, surtout qu'il avait sept frères et sœurs qui, tour à tour, jouaient au parent avec lui. Mon père ressemblait beaucoup à sa mère. Il hérita d'elle non seulement plusieurs de ses nombreuses habiletés, de même que son immense talent artistique, legs provenant de plusieurs générations, mais aussi de sa fierté et de sa noblesse.

Dans cette époque d'après-guerre où les temps étaient durs, l'éducation aussi était bien souvent brutale. Aussi grandit-il dans un climat où les châtiments corporels sévères étaient chose courante et socialement acceptée.

Son contexte familial étant des plus religieux, un de ses passe-temps favoris consistait à dire la messe avec beaucoup de ferveur. L'influence de ses deux frères aînés ayant reçu les Ordres y était certainement pour beaucoup.

L'appel intérieur était fort et pressant. Il aimait Dieu. Cependant, il prônait une idéologie très idéaliste : changer le monde, devenir prêtre mais se marier, tout comme vivre dans la plus entière des solitudes à la façon des ermites, tout en fondant une grande famille ; tels étaient de ses rêves les plus audacieux.

Mon père était un être extrêmement paradoxal et n'entrait en rien dans la norme. Comme bien des grands artistes, il se créa tout un caractère et, bien que marginal, il se montrait très sûr de lui.

Issu d'une lignée de penseurs et de psychologues, il avait ces tendances innées. Aussi développa-t-il sa propre philosophie. Il avait de la classe, et la considération que ses frères aînés reçurent, l'un étant directeur d'un grand séminaire et l'autre aumônier dans l'armée, gonfla cette attitude innée à se voir comme quelqu'un d'important.

Mauvais élève, il eut droit à plusieurs raclées, vu que l'école buissonnière suscitait davantage d'intérêt à ses yeux que les matières

pédagogiques. Il apprenait en faisant.

Ceux qui, plus tard, l'entendront en tant qu'orateur se souviendront des exemples qu'il puisait dans ses escapades en solitaire. Ils se remémoreront de quelle manière, pour communiquer sa vision, il s'inspirait de la nature, de l'univers et de la fascination qu'avait pour lui cette gigantesque galaxie, lui qui adorait l'astronomie. Après avoir doublé, il fut inscrit à l'école des métiers où il apprit un peu de toutes les professions manuelles, ce qui en fera un homme extrêmement polyvalent avec la dextérité incroyable qui le caractérisait.

Toutefois, l'appel intérieur d'une vocation noble et religieuse était omniprésent. Il quitta cette école technique pour aller faire son cours classique chez les Pères Salésiens, qui offraient aux vocations tardives l'opportunité de devenir prêtre sur le tard. À l'âge de 19 ans, il fut admis au couvent des Pères Blancs, Missionnaires en Afrique. Un an plus tard, comme il ne voulait abandonner l'idée du célibat, on lui montra la porte, en lui recommandant d'adhérer à l'état laïc.

Passionné de structures, d'art et de sculpture, il suivit durant deux ans des cours du soir d'architecture, avec option décoration. Durant ses vacances de 1957, il alla travailler dans une organisation pour étudiants qui visait l'aide à la reconstruction de l'Allemagne de l'après-guerre. Là, ils construisaient de modestes maisons pour les plus démunis. Il alla avec eux en Autriche et en Italie.

C'est ainsi qu'avec l'Ordre des bâtisseurs, il alla à Milan où il fut l'interprète du groupe, étant le seul qui parlait un français impeccable. Il y fit la rencontre de la comtesse Marcella, qui lui présenta Mgr Montini¹ en lui disant : « *Notre évêque est un franc-maçon !* »

Ces paroles, comme l'ivraie, germeront dans son esprit...



Mon père avait mille et un talents, et autant de curiosités. Comme bien des gens de cette trempe, il ne savait quelle direction prendre tellement ses intérêts étaient multiples. Aussi s'inscrivit-il dans une école d'orthopédagogie, afin de développer son penchant naturel et marqué pour la psychologie et la psychanalyse, mettant à profit son héritage philosophique.

Diplômé, il travailla durant près de quatre ans dans un institut pour enfants inadaptés et en difficulté, auprès d'un médecin-propriétaire dont il devint l'associé. Sa principale tâche consistait à analyser la personnalité des patients d'après leurs créations. Cependant, alors qu'il

cherchait à soigner avec des méthodes très naturelles, le bon docteur tenait à ses pilules et granules. Cette situation mit leur relation sous tension et exacerba sa principale faille : son manque de diplomatie tout comme son relationnel bancal.

Peu de temps après avoir débuté dans ce centre de réforme, il rencontra celle qui allait devenir sa femme. Enfin, il avait trouvé sa voie !

Il avait vingt-quatre ans et un avenir prometteur s'ouvrait devant lui...



Je suis une jeune maman en ce soir de printemps 1999, je suis profondément immergée par mon imaginaire...

Surgit une cuisine que j'ai déjà aperçue sur de vieilles photos chez une tante. J'y contemple une maman, MA maman accoudée à la table champêtre. Elle aussi, avec mansuétude, attend mes retours. Un long film se déroule. Je me vois m'éclater avec ma mère qui entretient mes rigolades par son rire renâcleur singulier et contagieux. On se raconte. J'assiste à nos excursions de magasinage au cours desquelles je lui demande des conseils, lui parle de mon quotidien. Et le rêve dure encore et encore.

Je reviens à moi, avec l'impression de surgir de très loin. Aussi, je décide d'aller au lit. Le sommeil m'écrase. Mais il s'est enfui, me laissant tourner et retourner seule avec mes pensées et le tourment de mes hallucinations anéanties. Jamais je n'aurai ri ou magasiné avec ma mère, jamais je n'aurai eu d'échange superficiel avec elle, jamais je ne lui aurai parlé de mon quotidien.

Mes yeux se gonflent et mes sanglots s'étouffent dans mon oreiller.

— Chut ! Chut ! Respire tout doux ! Arrête ta pensée ! Ferme la porte... laisse aller cette crispation ! Ne te centre pas sur cette mémoire ! Laisse aller... laisse aller !

Ce n'est qu'à l'aube qu'exténuée, mes paupières trop lourdes se ferment enfin, après m'être ramenée mille et une fois à mes rêves.

Par ce beau matin de mars, un rayon de soleil caresse mon visage et m'extirpe des bras de Morphée. Quelques minutes de ma journée se sont écoulées et déjà, je replonge dans mes rêveries de la veille. J'explore mon myocarde spasmer de nouveau devant ce vide intérieur. Pénétrant dans cette immense caverne, je sens le froid m'imprégner. Je suis transie. Contemplant ces catacombes arides et dénudées, je sais que ce vide incommensurable est bien le mien. Il est bien réel. Ma mère, je ne l'ai plus, et ce, depuis bien longtemps.

Quand ressurgit le douloureux parchemin de mon enfance, elle n'y est pas ; je cherche éperdument, mais je ne l'aperçois nulle part. Où est-elle ? Qui est-elle ?

Je m'efforce de figurer, de m'imaginer. Quelle femme était-elle ? Son tempérament, son profil de jeune femme, son visage de mère et sa sollicitude. Qu'est-ce que je retiens d'elle ? Est-ce que nous nous ressemblons dans nos dons, talents, aptitudes ?

Personne pour répondre à mes questions.

Et je me ramène au silence de ma pensée ! Je respire profondément... profondément !

Je connais si peu de choses sur ma mère. C'est un être comme je n'en connaîtrai aucun autre. Jamais elle ne parle d'elle, de ses sentiments et émotions ni ne commente ce que sont les autres. Jamais un mot sur ses états d'âme. Les gens l'adorent parce qu'elle s'intéresse à eux, mais en aucun cas elle ne se dévoile. J'ai parlé à des êtres l'ayant côtoyée ; ils ne m'ont relaté que des faits. Personne n'a pu me dire qui elle était. En conséquence, je n'ai aucune idée de ce que je porte d'elle. J'ai questionné mon père, quelques vieilles tantes, et j'ai recueilli ceci à propos de son parcours.



Purs Flamands des Flandres, ses parents, Christof Van Claeshen et Elsa Van Peeten, possédaient une immense ferme bovine à Oelegem, en Belgique, où elle vit le jour.

De stature imposante, son père dictait sa loi et tous sans exception devaient s'y conformer. Il était autoritaire et avait très bien réussi. On me raconte à propos de sa mère qu'elle était suave, une vraie soie. Gentille et pieuse, elle était une femme de principe. Lara — ma mère — l'adorait. À ses cinq frères succédaient trois filles : Hilda, Lara et Lieven.

Tous se devaient de travailler dur et de contribuer aux travaux de la terre. Lara n'avait rien d'une fille de fermier. Svelte et élancée, elle regardait, du haut de ses cinq pieds onze pouces (1,78 mètre), ce boulot avec dédain. Elle était plutôt du genre distingué, qui dédaignait autant les travaux rebutants que la soumission. Assez gauche, elle racontera plus tard que lorsque son père exaspéré lui demandait de traire la vache, le bovin s'assoyait, au grand dam du paternel. De toute façon, bien que d'une nature enthousiaste et amoureuse de la vie, elle était peu docile et entretenait de nombreux conflits avec son père et les gens en autorité.

Première de classe, elle excellait dans toutes les matières. D'ailleurs, son impressionnante mémoire lui sera toujours aussi fidèle.

Particulièrement diplomate et futée, elle arrivait à ses fins avec beaucoup de finesse. Néanmoins, son entourage appréciait sa compagnie, car très sociable ; elle était attrayante pour ceux qui la fréquentaient, puisqu'elle savait écouter d'une façon digne de mention.

Adolescente, elle aussi avait senti le désir d'entrer au couvent. Elle en fut rapidement dissuadée, car on disait d'elle qu'elle était trop peu soumise, évidemment !

Ambitieux et ne sachant comment elle pourrait lui être utile sur la terre, Christof obtempéra et elle fut la seule de la famille qui fut autorisée à poursuivre ses études supérieures, puisque de toute façon, elle n'était bonne à rien d'autre...

Elle obtint son diplôme en travail et assistance sociale.



Par un bel après-midi de juillet 1959, parée d'une jupe et d'un corsage lacé à l'écossaise, elle se rendit visiter des collègues de stage dans une maison de thérapie pour délinquants.

Le directeur dit au jeune André Jacques Keyzer assis à son bureau :

— Ouvre la porte à la jeune Lara qui arrive.

Celui-ci s'empressa auprès de la jeune demoiselle. Leurs regards resteront amalgamés un moment. L'impression d'un déjà-vu, l'attrance de leur beauté et de leur classe respective eurent vite fait d'enflammer leur désir.

Lara et André échangèrent sur la similarité de leurs élans et idéaux, de leur désir du meilleur et surtout de leurs vues à contre-courant d'un monde de plus en plus mondain. Leur désir mutuel d'aimer Dieu était une graine qu'ils avaient mise en terre avec la conscience qu'elle finirait par germer de façon particulière. Ils avaient la commune ambition de faire quelque chose dans cette ère en changement ; aussi, à l'instar de nombreux saints, se partagèrent-ils très tôt leur disposition au sacrifice. Lara était follement éprise de son prétendant.

Quand André s'opposa à son beau-père, qui offrait le trousseau à chacun de ses enfants en échange d'aide sur sa lucrative ferme, Lara vit là un complice indéfectible ; son emballement envers son nouvel

époux s'en trouva renforcé.

Mon père était articulé et frondeur, et personne ne l'impressionnait ni ne lui dictait sa conduite. Enfin, maman avait un allié dans ses dispositions indociles ! La classe, l'allure aristocratique tout comme l'insubordination et la marginalité d'André avaient toute son admiration, bien qu'elle ne fît pas l'unanimité chez les Van Claeshen. C'était une famille très soudée de fermiers aisés, propriétaires terriens prospères. Lara, quoique insoumise, adorait ses frères et sœurs. Évidemment, l'attitude un peu suffisante d'André n'alla pas sans créer quelques remous.



En cette fin d'année 1995, il y a presque un an que j'ai accouché de mon deuxième enfant. Comme depuis le début de ma première grossesse, deux années plus tôt, j'ai mal à l'utérus. Très mal. Les médecins ne savent pas ce que j'ai. Tout semble normal. En désespoir de cause, le médecin me fait une hystérectomie. Trois mois plus tard, bien que j'eusse dû m'être remise de l'opération, mon utérus me fait toujours aussi mal. Oui, je le sais... elle n'est pourtant plus là. Ce matin, particulièrement, j'ai mal. Cependant, maintenant je sais pourquoi « mon utérus est tombé malade » tandis que j'entrais dans la maternité : j'ai mal à ma mère ! Celle qui s'est fait absente depuis que j'ai deux ans.

À l'automne 1999, je questionne encore la raison profonde de cette chirurgie, car le chagrin m'envahit de nouveau. Je veux en avoir le cœur net. Sautant dans ma voiture, je roule les deux heures qui me séparent de Balmora. Je sais qu'elle est là, au petit magasin. Et même si elle ne veut pas me recevoir, elle sera obligée de faire avec ma visite impromptue, puisque je serai dans un endroit public.

Le soir, quand le dernier visiteur a quitté, je me suis imposée. Et elle a consenti à me parler.

Maman, je ne sais à peu près rien de toi, aussi j'ai l'impression que ton amour, tu l'as sacrifié à papa. Il a été si inconditionnel que, par conséquent, tu en as perdu tous tes moyens, et ton jugement, et ton identité. J'ai besoin que tu me racontes, que tu me parles de toi, que tu répondes à mes questions.

— J'ai effectivement beaucoup aimé ton père et cet amour, malgré les années, n'a pas changé.

— Sérieux, maman ! Tu as été avec lui à peine dix ans. Tu ne le connais plus ! Moi, j'appelle cela de la grosse dépendance affective, de la sublimation solide, même si je sais bien que dans ton temps, personne ne parlait de ce sujet. Et tu sais... il y a des gens qui prennent des tapis décadents, de la drogue, de la débauche ; d'autres prennent des tapis volants. Ce qu'ils appellent Dieu ou l'ésotérisme devient leur sac fourre-tout !

— Myriam, j'ai vu Dieu dans tout ce qui est arrivé.

— C'est ce que je dis ! Maman, sérieusement... tu vieillis et j'ai besoin de savoir qui tu es...

Regardant longuement dans le vide, elle finit par balbutier :

— Je ne sais pas... Je ne sais plus...

— Ouin... je crois que ces mots sont les mots les plus vrais que j'aie entendus de ta part depuis ma tendre enfance ! C'est ça : tu ne sais pas qui tu es ! C'est exactement la sensation que j'ai eue quand j'ai fait cette régression l'an passé ! Mais bon... ça, c'est une autre histoire.

— Maman, tu peux me raconter ce dont tu te souviens dans les moindres détails ; du tout début jusqu'au jour où tout s'est évanoui.

Elle accepta, et voici son récit.



J'ai 22 ans, nous sommes en juillet 1959. Je viens de finir mon cours comme travailleuse sociale et je suis diplômée du printemps. À Rotterdam, en Hollande, j'ai obtenu un poste d'assistante sociale dans un home de délinquants. Profitant de quelques jours de relâche pour visiter ma famille à Oelegem, en Belgique, je compte par la même occasion visiter des camarades de classe avec qui j'avais gradué et qui ont décroché un boulot dans cet organisme à quelques pâtés de maisons de chez mes parents.

Entrant dans l'établissement, un superbe jeune stagiaire s'empresse devant moi et m'ouvre la porte. Après avoir conversé avec des amis communs, nous échangeons nos coordonnées. J'en tombe follement amoureuse !

Je dois néanmoins retourner à Rotterdam. L'année qui suit est interminable. André me rend visite deux fois. Cependant, je me sens privée de lui et l'éloignement de ma famille commence à me peser. Lors d'une visite de présentation dans sa famille, la sœur aînée d'André me parle d'un ami physiothérapeute qui cherche quelqu'un pour travailler à son bureau de Bruxelles. Cette offre m'apparaît comme une issue. Dès mon retour en Hollande, je donne ma démission. Comme prévu, je suis engagée chez le spécialiste, dans la capitale.

Nous sommes amoureux et si heureux d'être réunis. Je me souviens de nos longues balades durant lesquelles André me parle de son passé, comment l'appel d'une vocation sacerdotale l'a hanté. Je lui avoue avoir déjà entendu la même voix intérieure.

Le 4 janvier 1961, les familles Keyzer et Van Claeshen sont conviées à notre mariage. L'ancien logis de la sœur d'André, rue de la Couronne à Bruxelles, tout près de leur maison paternelle, est notre premier foyer. Notre bonheur est sans nuages quand j'annonce la venue de la cigogne pour l'automne. Le 2 octobre 1961 naît Manu.

Puis à une année et demie d'intervalle, Geneviève et Rudy. C'est l'une des périodes les plus heureuses de notre existence.



Peu de temps avant leur mariage, grâce à ses nombreuses

connaissances, Lara a déniché une excellente position à son époux. Depuis quatre ans déjà, ce dernier est directeur d'un établissement à Bousval, où sont traités de jeunes délinquants. Cependant, la tendance religieuse d'André s'intensifie imperceptiblement. Il va à la messe tous les jours et récite le rosaire médité en famille. Pratique louable, certes, seulement André désire utiliser cette formule pieuse pour soigner ses jeunes patients, ce qui ne fait guère l'unanimité.

Divergeant dans leurs opinions, le psychiatre ainsi que le conseil d'établissement cherchent à faire entendre raison à notre jeune directeur. L'atmosphère s'alourdit de jour en jour. C'est alors qu'André fait la rencontre d'un prêtre, l'abbé DeGreeven, qui va bientôt chambouler du tout au tout leur vie calme et paisible.

Nous sommes en mai 1965.

Issu d'une famille bien nantie, ce prêtre possède un domaine d'une trentaine d'hectares dans les Pyrénées. Il rêve d'y planter une institution pour les jeunes en difficulté. Le grand air et la spiritualité y seraient prônés. Cette rencontre avec mon père est, pour l'abbé, un signe du Ciel. Pour lui, ce couple est la formule parfaite qui répond à ses aspirations.

Impulsif de nature, et comme l'ambiance au travail ne fait que se détériorer, notre directeur s'empresse d'en parler à sa douce. Plus réfléchi, Lara se montre réticent. Quitter le confort avec de jeunes enfants, s'éloigner de sa famille, cela ne fait pas partie de ses élans personnels. Ce n'est qu'après l'engagement de Pater DeGreeven de subvenir en tout aux besoins de la petite famille durant le démarrage de l'audacieux projet qu'elle acquiesce. Elle n'est pas enthousiaste, mais sans le savoir, ma mère a déjà pris de la distance avec sa famille. Elle perd déjà un peu d'elle, de ses liens et de ses élans « par amour ! »

André Jacques donne sa démission et est totalement libre. Il s'engage dans cette entreprise qui l'emballe. Ils partent donc vers la fin novembre 1966 pour la France, avec la bénédiction du chanoine, mais aussi avec la réprobation de leurs familles respectives qui jugent cette aventure audacieuse et un peu suicidaire.

Mais qu'ont-ils à faire de l'opinion des autres ? Lara ferme les yeux ! Elle sera coûte que coûte auprès de son chéri ! — *Coûte que coûte ! Ouf !... c'est cher payé, ça !* —

Ils prennent la route du Midi de la France.

Arrivés dans le petit village, ils s'arrêtent. La fatigue a gagné Lara.

Avec les trois bambins et son ventre qui s'arrondit de jour en jour, puisqu'elle attend son quatrième enfant. Elle va prendre des informations, puis la voiture disparaît rapidement sur le long chemin tortueux de plusieurs kilomètres qui sépare la civilisation de leur nouveau logis. Ils parviennent enfin au sommet de la montagne.

Comme merveille de la nature, rien ne peut décrire la beauté de ce paradis. Appuyée contre la falaise abrupte, la maison ressemble à une grotte. L'air y est particulièrement pur à cette altitude. Avec ses neiges éternelles, le sommet des montagnes offre un spectacle naturel totalement indescriptible. Le chant des oiseaux et le cri des aigles s'harmonisent avec le bruit du torrent qui déferle du haut de la falaise. L'artiste et l'idéaliste est comblé.

Certes, Pater DeGreeven a convenu de payer les frais, mais il donne des échéances. Il se durcit. Des démarches sont entreprises afin de convertir les diplômes belges de manière à ce qu'ils soient reconnus en France. Pas évident ! Seul André possède la langue de Molière, Lara ne parlant que le néerlandais. Malgré leurs contacts, en dépit de nombreuses démarches et d'innombrables efforts pour faire entendre raison aux autorités françaises et leur prouver la pertinence du projet, ils se trouvent en butte aux refus et à l'obstination bien connue des voisins du sud.

Lara met au monde un troisième garçon qu'elle prénomme Jos.

Pour maman, cette aventure se transforme rapidement en cauchemar. Si André est dans un univers qui lui convient, elle, issue d'une famille bourgeoise, doit, sans commodité aucune et avec quatre enfants, s'occuper de tout.

Quand je visionne les diapositives de la famille, j'aperçois ma mère dans un décor enchanteur en train de frotter les vêtements contre les parois en pierres rugueuses de la modeste demeure sans chauffage, qui lui servent de planche à lessiver. Elle me raconte :

— Cette insécurité et la souffrance engendrée m'ont poussée vers Dieu.

Évidemment ! Jésus est le conjoint parfait pour éviter les déceptions et les galipettes, surtout qu'il est bien attaché sur une croix !

Pater DeGreeven est de plus en plus dur. Il accepte le minimum de dépenses et maman me raconte :

— On manquait de tout ! Les enfants devaient rester au salon pendant que je préparais les repas, car la cuisine n'était pas chauffée et il y faisait très froid.

Après avoir reçu la visite de Hilda, son aînée, maman convainc mon père que la petite famille retournera en Belgique à l'automne pour le baptême du fils de Lieven, la sœur cadette. Mais Hilda, tout aussi futée que Lara, a une petite idée derrière la tête !

L'automne arrive et le voyage en Belgique se déroule comme prévu. Nikolaas Wyers, le mari de Hilda, enseignant à l'école du village, inscrit Manu, mon frère aîné, avec son propre fils, dans sa classe, car tous deux sont en âge de commencer leur première année. Ainsi, le premier pas dans la bonne direction vient d'être franchi. Lara ratifie cette initiative du beau-frère qui, selon son statut, fait office de loi. Cependant, André, très en colère, désapprouve sa femme. Aussi, il s'en retourne seul, emmenant les aînés. Lara vit un moment de grande tristesse. Hilda et Nikolaas prennent les choses en main pour que Lara ne retourne pas en France.

Ils tentent de lui ouvrir les yeux et de lui montrer qu'elle doit s'écouter et penser à l'avenir des enfants. On lui fait entendre à quel point l'éloignement du connu, de la famille et des amis est fragilisant au niveau des repères chez un être humain. Lara est travailleuse sociale et elle sait tout cela, cependant... elle l'aime !

Sans le sou, elle demeure chez eux et cherche du travail. Seulement, l'éloignement de ses enfants lui est insupportable. Empruntant de l'argent à sa sœur, elle prend le prochain train pour la France, décidée à ramener ses enfants avec elle. André, rendu amer par l'initiative de sa femme, demeure seul là-bas durant quelques mois. Hilda me raconte :

— Lara souffrait beaucoup, elle était si amoureuse ! À partir de ce moment, elle se jeta complètement dans la prière, suppliant le Ciel de bien vouloir remettre de l'harmonie dans son ménage. Jésus s'est substitué à son époux. Tous les soirs après le souper, elle se rend à la petite église du village pour y prier Dieu en versant des larmes. Elle devient tellement dévote qu'elle n'est plus dans l'équilibre. Moi, je me retrouve souvent seule à m'occuper des enfants. J'étais heureuse de lui venir en aide. Cependant, la tâche était lourde, car j'avais quatre gosses, moi aussi.

André, quant à lui, avait fait la rencontre d'un docte philosophe, Dymaker, qui le marqua profondément. Cet homme, qui lui apparut

comme un sage, avait quitté la société avec ses huit enfants pour vivre dans ces montagnes et y trouver dans la paix une perfection de vie plus évangélique.

Notre jeune chercheur d'idéal aurait voulu suivre ce chemin escarpé en y emmenant sa femme et ses enfants, mais sa réalité à lui était autre, du moins pour l'instant.

De retour en Belgique, comment allaient-ils reprendre le cours normal de leur vie ? Une grosse brèche s'était formée dans le couple. Celle-ci se doubla du délire de l'un de se couper d'un monde qui n'était pas à la hauteur et de la confusion de l'autre qui accumulait déception par-dessus déception.



Découragé devant la tournure des événements, André baissa finalement les bras. Ne voyant plus de lumière au bout du noir tunnel dans lequel il s'était engouffré, il laissa derrière lui, avec l'abbé DeGreeven, l'épave de son merveilleux projet.

Reprenant en mains ses responsabilités, notre jeune papa expédia son bien maigre ménage et s'empressa de monter sur le prochain train à destination des siens.

À son arrivée, il retrouva sa femme qui tentait de tout reprendre en mains, à la suite d'une conversation antérieure empreinte d'animosité. C'était alors qu'André lui avait notifié que, puisqu'elle laissait percevoir un meilleur jugement des besoins concrets de la petite famille, elle devrait pourvoir elle-même aux besoins des siens.

Profitant de ce jour de congé avec ses enfants, elle était occupée à emménager dans un petit logis au village de Wijnegem, tout près de ses sœurs, Hilda et Lieven. Notre courageuse maman travaillait donc depuis peu dans un home pour vieillards, amenant avec elle son bambin Jos qu'elle nourrissait au sein.

Si Lara possédait une excellente santé, il en allait tout autrement des enfants qui tombèrent gravement malades. Était-ce le changement dû à l'air, la pauvreté, les dépaysements consécutifs ou bien l'instabilité et l'insécurité bien senties ? Un peu de tout, indiscutablement.

Une seule ombre persistait au tableau : le logis était si petit et les enfants, habitués au grand air, demeuraient frêles et maladifs. Lara en vraie pourvoyeuse exposa sa préoccupation à une amie de longue date, elle aussi travailleuse sociale.

Ce fut par son intermédiaire que Lara rencontra Monsieur et Madame Mulz, qui l'aidèrent et la mirent en contact avec une amie religieuse qui pourrait l'aider. Nous sommes à l'été 1968. Durant une année et demie, Lara pourvut ainsi aux besoins de la maisonnée.

Cependant, la cigogne allait revenir. Il fallait provoquer la tournure des événements. Lara exposa la situation à cette religieuse bienveillante qui lui proposa de rencontrer un prêtre qui était de ses bons amis. Merveille du hasard, Lara reconnut le vicaire de son enfance, Pater Schelkens, qui était le curé de la paroisse de ses parents. Il connaissait aussi ceux d'André.

C'est donc providentiellement que, par l'entremise de cette religieuse, ce prêtre vint à la rescousse de la maisonnée. Il offrit à André un travail dans le bureau d'un ami notaire, le baron Bracht. Grâce à lui, la tournure des événements sembla laisser percevoir un ciel plus serein.

Gens de la noblesse, le couple Mulz possédait un magnifique domaine d'une trentaine d'hectares au centre de Wijnegem, tout près de chez Hilda, sur lequel une petite maison en pierre demeurait vacante. Ils offrirent à la petite famille d'y habiter pour quelques francs mensuels. Cette proposition fut accueillie avec une grande joie.

Malgré les conflits des derniers mois et un résidu d'amertume envers sa femme qui avait pris ses propres initiatives, ils furent heureux de se retrouver. Il y avait beaucoup de tensions durant cette période. Mais Lara aimait toujours profondément André. Aussi, pour préserver cet amour, elle se taisait. Tristement, elle se perdait toujours un peu plus, cherchant à tout prix à sauver ce qui restait de ce qu'ils avaient été. Si seulement on lui avait appris « qu'à tout prix », c'est trop cher payé !

Après cette époque remplie de tribulations et d'adversités, tout laissait croire à une accalmie.

La vie semblait avoir enfin repris un cours plus normal.

Le calme succédait enfin à la tempête. Sur cette valse, un nouvel enfant fut conçu.



Nous sommes en 2002. Je travaille très fort à éliminer cette souffrance profonde qui tараude mes viscères, surtout dans le relationnel. Je me confie à mon amie Nicole, travailleuse sociale tout comme maman l'était. Elle m'offre des conseils, me soutient incroyablement dans mon apprentissage tardif des relations humaines. Ce soir, elle me parle de régression... je ne sais pas ce que c'est. Nicole griffonne sur le coin d'une feuille un nom et un numéro de téléphone. Elle me conseille fortement de voir cette dame qui, selon elle, est excellente. Moi, je ne suis pas certaine d'avoir envie de retourner nulle part dans ce qui est derrière moi. Je regarde en avant et j'en ai bien assez !...

— Ça sert à quoi ?

— En sortant certaines choses de ton inconscient, tu pourrais avoir une meilleure prise sur ce qui se présente dans ta vie... Tu verras, elle est excellente ! Elle n'utilise pas les mêmes techniques que d'autres, tu auras peut-être même l'impression qu'il ne se passe rien. Sois attentive, présente ! Les choses que tu iras chercher se révéleront avec le temps, se déploieront tout doucement. Accepte l'impression que tu pourrais avoir qu'il ne s'est rien passé.

Je compte les jours... C'est demain !

Je monte l'allée pavée, la trouvant bien chanceuse de vivre dans un si bel endroit, avec vue sur la vallée et la chaîne de montagnes au loin. Comme si de sa propriété elle domine la plaine.

La dame aux cheveux d'argent avec un port de tête altier me plaît. Même si elle semble chétive, elle a cette force qui donne confiance. D'un signe de main, elle me présente la descente d'escalier de bois massif tandis qu'elle va chercher des verres de cristal déjà remplis d'eau. En descendant dans ce qui me semble être des catacombes, j'entends le son respectable d'une grosse horloge qui m'indique les 13 heures. Son bureau sombre, qui dégage une odeur d'encens, laisse pénétrer une chaude lumière en ce 14 juillet 2002. Après s'être assurée de mon confort, elle m'enjoint de fermer les yeux, tandis que sa voix me guidera à la frontière des mondes.

Mon espoir : percer un peu le voile de l'oubli et que de mon inconscient jaillisse une conscience qui me permette de dépasser de

grandes souffrances.

Et sa voix, de plus en plus lointainiiiiine, disparaît.

Je glisse doucement le long d'un tunnel. Ce voyage, je l'ai fait souvent dans ma très petite enfance. Mais ce périple était si noir et interminable qu'une panique existentielle torsadait à chaque fois mes viscères, me laissant dans un tourment sans nom que je combattais avec la force du désespoir. Cette fois, j'ai un mouvement de recul tandis que je me remémore cet endroit.

Je chute, respirant profondément, me forçant à rester calme. Il y a belle lurette que j'ai appris à supporter la longueur du temps. Je glisse avec une vitesse qui s'accroît à un point tel que la vitesse avec laquelle j'atterris déchire le voile sous mes pieds. Comme si j'avais mis un pied de l'autre côté de l'oubli, j'observe un film qui se déroule devant moi.

Il se tient là. Un être de sang royal, digne, fier. De lui émanent une grande sagesse, une immense magnanimité. Cette entité détient, je le sens, une grande maîtrise, une profonde connaissance des secrets de l'univers. Elle gouverne avec bienveillance et est appréciée de chacun. Une épopée se déploie là, devant mes yeux, et je vois, comme le saint homme Job, le souverain se faire détrôner. Il finit par tout perdre, sauf sa fierté, sa conscience immense et innée des secrets de l'univers. Dans cette existence, il connaîtra la vulnérabilité, la noirceur. Il s'éteindra, tout en souhaitant revenir vivre l'antagonisme : partir du rien, de la noirceur, et parvenir à s'élever dans la lumière pour retrouver qui il était à l'origine.

Je suis là. J'observe la disparition de cet être d'une si grande magnificence. Je reste figée durant un moment, quand soudain, j'aperçois un filament de plus en plus précis et lumineux. Je le vois traverser le voile.

Soudain, je me sens être cette petite chose qui perd progressivement de sa clarté. Je suis elle, elle est moi. Je bascule dans un lieu sombre et humide. Je suis comme en attente d'une chaleur, d'un accueil. Pourtant, je me sens au creux d'une froide ornière contractée. Recroquevillée, je cherche à conserver ma lumière, ma chaleur. Il fait noir. La crispation qui me serre assombrit davantage le lieu. J'entends des hurlements, la tension est grande ; je me pelotonne. Ce nid m'apparaît inhospitalier. Je cherche une subsistance. Elle ne vient pas, comme si l'organisme qui m'abrite, en dépressurisation de sa propre

énergie, peinait à maintenir sa propre vitalité. Les battements qui me bercent me sécurisent un peu. Je suis éveillée ; j'entends pleurer. Je discerne la détresse, parfois un rayon affectif me traverse et me détend. Je cherche cette sensation exceptionnelle de joie. Ils sont là, parcimonieux. Je les savoure.

Quand j'ai l'impression d'une caresse dans mon dos ou que je sens cogner à ma porte, mon cœur est oppressé : je sens peser sur moi un mandat, celui de les garder unis, celui de garder la flamme qui s'éteint.

Les compromis, ces promesses de cons offertes dans le vain espoir de raviver l'élan, ont eu raison de la vitalité de ma mère.

Elle s'agrippe avec la force du désespoir à ses petits, à sa famille. Lui n'aime pas cette influence dans leur vie.

Sa souffrance m'envahit. Je me fais la promesse d'être un instrument de paix, de guérison. Je sens la peine de ma mère qui se perd chaque jour un peu plus. Je l'aime, ma maman ! Son énergie tout entière est occupée à se maintenir. Je ne reçois rien pour nous relier. J'observe le cordon bleuté, asséché. Peut-être que, si elle discerne ma tendresse, elle le sentira ? Je veux que de mon tout petit cœur lui parvienne un sentiment d'amour à l'infini, qu'elle sente ma petite flamme qui la réchauffe.

Maman ne sait plus que le seul amour que l'on puisse procurer passe par notre cœur, par notre essence ; il ne s'offre en cadeau que s'il est teinté de soi. Maman n'est plus... comment peut-elle s'offrir à papa ? Lara s'éteint. De mon minuscule petit cœur, je tente de la réanimer.

En ce 22 mai 1969, je fus projetée dans un environnement qui aurait dû me laisser le sentiment d'un nid d'amour. C'est au son des cloches de la petite église avoisinante que je connais les bras de mon papa. Il souhaite plus que tout au monde que cette venue fasse oublier à son épouse déçue sa dernière galipette. Aussi je sens sa douce chaleur et sa joie. Mes trois frères et ma sœur aînée examinent ce qui vient de leur échoir.

Dans cet espace entre deux mondes, je revisite mes premiers mois par les sensations qui m'envahissent. J'ai une vision de maman avec ses deux nattes au-dessus de l'évier de cuisine. Je suis debout dans la bassinette blanc cassé et je suce le barreau froid. J'entends les rires de Manu et de Geneviève, les complices de toujours. Il n'a de cesse de l'admirer et elle de l'épater de son ingéniosité. Ils sont en symbiose

totale, et malgré l'arrivée de Rudy et de Jos, ces deux êtres sont faits pour se tenir la main une vie durant. Mon esprit sourit de ces rigolades et de leurs notes chantantes et joyeuses. J'aimerais faire partie de ce bonheur qu'ils partagent, mais ma présence assoiffée de liens et d'amour est exigeante. Je sens que pour Geneviève, c'est une intrusion dans l'espace qu'ils se sont érigé et où il n'y a pas de place pour moi. Je ne lui en tiens pas rigueur. Moi, je veux aimer ; et elle est heureuse.

Rosalie arrive bientôt et je comprends que maman va un peu mieux à la façon dont elle la tient. Elle veut tellement offrir à ses enfants l'affection que lui a offerte sa propre maman si généreuse. Il y a tant de bonne volonté dans cette belle Lara. Et quand elle me soulève pour me montrer ma petite sœur, je me blottis contre ses seins gorgés de lait comme si c'était la toute première fois. Ma frangine glisse souvent le long de son petit tunnel, dormant paisiblement tandis que je me laisse bercer par ma maman, par ma douce maman. De cette paix, de cette présence qui m'envahit, je me laisse imprégner. J'ai tant besoin de douceur !

Dans le lointain, j'entendis mon nom qui me sort d'un profond sommeil.

— Myriam... Myriam... Myriam... tu peux revenir avec moi.

— Est-ce que j'ai rêvé ?

J'ouvre les yeux avec le sentiment de revenir de très très loin.

Je comprends que je viens de faire une incursion quelques décennies plus tôt, là où mon destin s'est scellé.

Je regarde autour de moi et je tente de saisir la réalité. Le carillon de l'horloge m'indique que j'ai quitté ce plan depuis une heure. La voix grave et profonde de la dame m'a menée en transe dans un espace aux confins de cette incarnation.

— Nous n'échangerons pas sur ce qui vient de se passer cette fois. Je veux que tu restes dans ce qui t'habite et si éventuellement tu veux m'en parler, on se revoit.

— Mais est-ce LA vérité ?

— Aucune importance. Garde ce qui a du sens pour ta réalité, pour ta vie. Ce que tu as visité a sa raison d'être. Les faits sont moins importants que ce qu'ils te laissent comme impression. Va et garde

cela en toi comme une pierre précieuse dans un écrin.

En entrant chez moi, je dessine un oiseau de la paix et je prends rendez-vous pour me le faire tatouer sur le bras droit.

Parfois, le souvenir de ce voyage, cette incursion à la frontière des mondes, se fait lointain. Par ailleurs, jamais je n'ai oublié la sensation d'un port de tête altier dans la certitude, l'évidence d'être entièrement protégée, de la maîtrise et de la conscience pénétrante et présente. Je suis un être de bienveillance et tout de moi s'en souvient. La certitude de m'être incarnée pour faire la paix, pour guérir et apporter du réconfort m'envahit. Je choisis de porter mon nouvel insigne de façon consciente quand je donnerai la main, que je prendrai un être dans mes bras, quand je travaillerai ou écrirai. Peu m'importe si c'est la vérité, c'est mon senti.

J'apporterai la lumière, la paix et tout l'amour dont je serai capable !
Je porterai ce flambeau !



Les blessures engendrées durant les dernières années laissèrent des marques profondes et persistantes dans le couple. André me raconta que Lara n'était plus la même. Elle ne vivait que pour ses enfants. Dieu étant devenu son centre et tout son Amour.

Ils priaient et lisaient aussi de pieux ouvrages. La vie des saints, certains d'entre eux ayant tout quitté pour se consacrer à de nobles causes, toutes ces lectures étaient comme des semences qui germaient dans leur cœur.

Souvent ils reparlaient de ce voyage qu'André avait fait quelques mois avant son départ pour les Pyrénées. En effet, il s'était rendu en France, en pèlerinage, visiter une dame stigmatisée, bien connue à l'époque, du nom de Marthe Robin. Il s'était entretenu longuement avec elle, discutant des paroles de la comtesse Marcella qui, vraies ou fausses, l'avaient profondément déstabilisé et bouleversé. À l'été 1957, lors de son voyage à Milan, elle lui avait parlé du cardinal Montini qui était devenu depuis le très contesté et innovateur pape Paul VI.

Ils dialoguèrent sur les « Prédications de Notre-Dame à la Salette » où la Vierge apparaissant à une jeune bergère aurait prédit que Rome perdrait la foi et deviendrait le siège de l'antéchrist, et que Dieu ferait surgir une petite Église qui, comme une Arche de Salut, sauvegarderait intact le dépôt de la foi. Marthe Robin lui annonça que le chef de l'Église ne se trouvait déjà plus à Rome, mais que l'endroit où il était restait nébuleux.

André, abasourdi, essayait de mettre ensemble tous les morceaux de ce casse-tête. Aussi lui fit-il part de son désir de devenir prêtre, ce à quoi elle répondit :

— Garde précieusement ce désir. Cependant, tu ne dois rien faire pour le concrétiser ; s'il est de la volonté de Dieu, il se réalisera en temps et lieu. Elle lui dit entre autres choses qu'elle le voyait dans les montagnes d'un pays éloigné.

Ils s'entretenaient ainsi, discutant surtout des transformations et

innovations qui bouleversaient l'Église.

Durant ce voyage, Geneviève disparut en courant après un petit chien noir. Je ne sais plus si cette disparition dura plusieurs heures ou quelques jours, mais je suis surprise que mes parents n'aient pas interprété cela comme le signe de leur poursuite qui les menait vers l'ombre. Eux qui voyaient des signes en tout... Toujours est-il qu'ils continuèrent à chercher la vérité qui leur conviendrait un peu partout... en dehors d'eux.

Nous sommes à la fin des années 1960.

Beaucoup de changements avaient lieu dans le clergé ; l'état des prêtres et des religieux se modifiait. Plusieurs d'entre eux revenaient à la vie laïque ; dans les écoles, l'enseignement religieux faisait place à l'enseignement moral. L'Église desserrait l'emprise qu'elle avait eue jusqu'alors sur les gouvernements et dans la société, elle faisait place à plus de laxisme. Non plus l'apanage des curés, le salut des fidèles était désormais un principe individualiste. Finie l'époque, comme à l'ère de nos aïeux, où le clergé dictait la loi. Forts de ces considérations, André et Lara décidèrent de militer contre ce mouvement de libertinage.

Mais quelle assurance avaient-ils de rester dans le droit chemin ? Sans guide et sans gouvernail, à la recherche du Phare de la Vérité, leur esquif voguant loin du port, ils étaient à la merci des écueils et des récifs, dans ces flots obscurs et mouvementés.

C'est dans cette période qu'ils consultèrent de nombreux voyants qui leur confirmèrent à cor et à cri leurs vues de plus en plus ancrées. Pour eux, ils cumulaient les signes !

Eh bien, si je prends la bretelle de l'autoroute qui va vers Balmora, il est fort possible que tous les signes mentionnent effectivement Balmora. Engagés sur une route antagoniste aux transformations, rien d'étonnant que leur parviennent des signes que tous ces changements incarnaient le mal. Dès lors, ils se cristallisèrent et s'isolèrent peu à peu d'un monde en bouleversement.

À mon sens, tout ce qui est sain et vivant, s'il est fixé ou isolé, ne peut que s'autodétruire. Si seulement ils avaient compris que lorsqu'on cherche partout à l'extérieur de soi, on trouvera toujours de quoi nourrir nos certitudes et croyances ! C'est la loi de la résonance !

Ainsi, ils se détachaient progressivement de leur propre dimension humaine, parlant uniquement de spirituel et de surnaturel, comme si leur être profond ne s'arrimait pas, justement, à leur expérience bien

humaine.

Leur existence était devenue le piège parfait : difficultés conjugales, revenus plus que modestes, beaucoup d'enfants, sublimation, isolement du connu. Ils se coupaient de plus en plus des « mondains », de « ceux qui ne sont pas à la hauteur et ne comprennent rien. » Ils se braquaient contre l'enseignement que leurs enfants recevaient à l'école. Ils étaient de plus en plus en conflit avec les valeurs de la société et se repliaient sur eux-mêmes, effectuant progressivement une rupture qui penchait vers le radicalisme. Aussi ne se nourrissaient-ils que des discours qui allaient dans le sens de leur fuite vers le haut... Nos tourtereaux étaient bel et bien sur une pente glissante !



La petite famille vivait des petits moments de bonheur autant que de distanciation d'avec le monde.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis ma naissance que Lara était de nouveau enceinte. Ma mère me racontera plus tard que tout au long de la grossesse et durant l'accouchement de ma petite sœur, qui survint le 7 juillet 1970, toute la famille pria beaucoup.

Tout comme à ma naissance, qui se déroula à la maison familiale, un médecin ami de la famille récitait le chapelet durant le travail. C'est ainsi que naquit ma petite sœur Rosalie.

Les habitudes religieuses étant devenues un leitmotiv dans notre famille rigoureusement spirituelle, mes parents, toujours à la recherche de « la vérité », étaient comme des terrains prêts à recevoir la semence.

Comme leur désir était ardent, le jour tant attendu où ils trouveraient cette « vérité » approchait inévitablement. Malgré ce climat de ferveur, le domaine sur lequel les enfants grandissaient leur procurait liberté et épanouissement.

Les journées se succédaient sans anicroches et ce rythme monotone amenait avec lui un calme précédant la plus terrible des tempêtes.

C'est ainsi qu'au printemps 1971, un nuage de plomb se pointa à l'horizon. Le magnifique domaine devait être vendu à la commune pour devenir en quelque sorte un grand parc public. Pour y demeurer, André devrait en assurer l'entretien. Mes parents se trouvèrent ainsi face à un important dilemme : la liberté et la sécurité des enfants y seraient compromises. Et puis, comment André pourrait-il concilier l'entretien d'une si vaste propriété avec les exigences de son travail quotidien, pourtant bien nécessaire à la subsistance des siens ?

Avec cette préoccupation dans l'esprit, André accepta, une fois de plus, la proposition d'un ami voisin de l'accompagner dans un voyage de pèlerinage en Italie.

À Balestrino, ils visitèrent une nouvelle voyante du nom de Maria Vanlar, qu'on surnommait Maman Rosa. Cette soi-disant mystique parlait à la Vierge qui lui apparaissait le vingt-deux de chaque mois.

Au cours de ce voyage en autocar, André rencontra l'une des pèlerines, Madame Lemans.

Celle-ci lui parla longuement des desseins de Dieu qui n'approuvait pas tous ces changements dans Son Église. Elle leur confia savoir que Dieu avait décidé de sauver cette institution par le biais d'une « Arche de Salut », une « Église Rénovée ». Ils s'entretenaient ainsi longuement sur une organisation religieuse canadienne qui se voulait un renouveau ayant comme mission la sauvegarde de la Foi chrétienne. Cette petite église, entièrement basée sur les prédictions de Notre-Dame de la Salette, soutenait qu'elle connaissait le troisième secret confié par la Vierge Marie aux bergers de Fatima. Pourtant, cette énigme, Rome avait jugé bon de la garder sous silence. Selon eux, ce mystère concernait le pape, qui serait élu directement par Dieu et qui ne résiderait plus à Rome.

Madame Lemans revenait tout juste d'un voyage au cours duquel elle avait confié ses enfants à ce prieuré, situé à Vétusville, Québec, Canada.

Suspendu à ses lèvres, André se reconnaissait dans ces propos qui correspondaient à sa vision et à ses aspirations. Les lointaines paroles de la Comtesse Marcella, lui revenant à l'esprit, donnaient un sens à ce discours.

Peu prudent de nature, et impatient d'en connaître davantage, il pressa de questions notre oratrice improvisée. C'est alors que Madame Lemans lui fit cadeau d'un livre récemment publié par ces choisis. Ce manuel se voulait un éveil pour la conscience des chrétiens face aux changements apportés par Paul VI.

Elle lui expliqua le fonctionnement de ce lieu où l'on accueillait les familles complètes qui vivaient, selon elle, dans de petites maisons. Les enfants étaient scolarisés et revenaient tous les soirs dans leur petit chez-soi.

Cette mini-société autonome offrait un espace de rencontre procurant aux adeptes un sentiment d'appartenance. Unis par la foi et les croyances, on leur proposait un lieu pour vivre une expérience transcendante par les pratiques religieuses, la prière, méditation, les cérémonies autant que par le labeur physique. Les enfants, encadrés

par des règles de vie bien balisées, apprendraient de tout avec des pairs, créant une belle cohésion sociale.

Cette Église, dont le pionnier était le pape lui-même, se fiant à diverses révélations, avait accordé le pontificat à leur fondateur. Avec leur propre hiérarchie, ils s'autosuffisaient en tout. D'ailleurs, Madame Lemans appuyait tous ses dires par des messages et révélations dont elle connaissait les références de façon impressionnante.

André s'emballa. Ébahi, il crut avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis si longtemps.

Échangeant leurs coordonnées, ils se fixèrent aussitôt une nouvelle rencontre.

C'est ainsi que de retour chez lui, avide d'en apprendre davantage, André s'immergea dans la lecture du livre qui lui ouvrirait la porte vers la voie de la vérité !



Encore échaudée par l'expérience des Pyrénées, Lara s'ingénia à modérer les ardeurs et la fougue de son époux qu'elle trouvait imprudent de s'emballer de la sorte. N'y parvenant pas, elle décida de dissimuler le précieux volume. Mais André eut vite fait de déjouer l'arnaque.

De violentes disputes éclatèrent et mon père gifla ma mère qui se tut ! Finalement, de colères en douceurs, il convainquit sa tendre moitié. Malgré ses craintes face à tant d'engouement, cette dernière obtempéra à la condition que cet ouvrage, ils le lisent à deux.

Elle me confiera plus tard :

— S'il s'empoisonne, je m'empoisonnerai avec lui !

— *C'est de l'amour vrai... ça, mom ! Ouf !*

Comme convenu, Madame Lemans leur rendit à nouveau visite. Ces fréquentations devinrent rapidement très régulières, ayant pour but de consolider leur foi dans cette « Arche de Salut ».

Me décrivant ces rencontres, ma mère m'avoua qu'elle avait le ventre noué, en proie à une peur taraudante, une nausée. En elle persistait la sensation d'un terrain mouvant. Croyant entendre une illuminée, elle voyait bien que ce discours laissait percevoir que ces choisis faisaient

partie d'un monde à part, une élite précieuse, comme si les voies de la vérité étaient jalousement gardées pour un nombre restreint, évitant la surpopulation au salut éternel ! L'idéologie partagée par les adeptes validait un sentiment de supériorité, voire d'élection divine. Ainsi, ils s'adonnaient au bannissement de tout ce qu'ils déclaraient comme mondain, et leur comportement était presque haineux face au monde. Ils étaient réellement en rupture contestataire avec la société et ses valeurs dominantes.

Ne se sentant pas en confiance, Lara demanda souvent à André dans quoi ils s'embarquaient à nouveau.

— *Maman... c'est tellement dommage que tu ne savais pas que par ces nausées ton corps hurlait que tu devais t'abstenir ; que ton système refusait cette nouvelle pression par la dépression qui t'habitait. Ton organisme te disait simplement que ce qui se présentait n'était pas bon pour toi ! Oui ce corps, ta partie animale, qu'aucune théorie ne peut modeler puisqu'il est la Vie, ta guidance !*

Oui, oui... celle-là même qui disait :

Je suis LA voie, LA vérité... JE SUIS LA VIE.

Maman... J'ai tellement souffert de votre ignorance. C'est pour cette raison que j'ai consacré ma vie à enseigner aux êtres que la guidance est dans leur corps, dans leur chair bien humaine. C'est pour cela maman que j'ai écrit le livre : S'accompagner soi-même en pleine conscience, de l'émotion à l'éveil² et que je donne les formations : La route des maîtres³ ! Maman, je suis prête à mourir pour que personne ne vive ce qui a été à votre signature ignorante.

Pauvre maman, écouter sa petite voix intérieure sans comprendre, juste parce qu'elle est là !... Si seulement à ton époque on t'avait enseigné que cette guidance a préséance sur absolument tout : le pape, le Dalai-Lama ou qui sais-je ! Mais c'était un autre temps.

Lara, par amour, se perdait un peu plus chaque jour.

Un jour, lors de l'une de ses visites, Madame Lemans arriva accompagnée d'un moine portant tunique et tonsure. Lara, qui avait déjà entendu parler de ce religieux de façon très péjorative, ne désirait pas cette rencontre dont on l'avait informée à brûle-pourpoint. Comme d'habitude, elle obtempéra, se disant :

— *Si eux ne me convainquent pas, c'est moi qui les convertirai.*

Évidemment !

Le père Willem, lui aussi d'origine belge, revenait de l'Arche située au Canada.

Quelques mois auparavant, il s'y était rendu avec sa fiancée pour se marier. Une fois sur place, les choses avaient pris une autre tournure : elle était entrée au noviciat et lui fut ordonné prêtre. Il était retourné dans sa Belgique natale y vendre tous ses biens, pour revenir au Canada rejoindre les rangs des choisis parmi les choisis et assumer un prêt-à-porter — « *One size fits all* » — sectaire délivrant réponses à toutes interrogations.

Sur un ton très convaincant, il parla longuement avec André et Lara du fonctionnement de cette Église. Il leur promit de revenir les voir dans les prochains jours, accompagné de l'homme qui lui avait fait connaître cette grande Œuvre de Dieu.

Comme convenu, quelques jours plus tard il débarqua avec un professeur d'université, homme charismatique et brillant, nommé Herbert Pedres. Répondant à toutes leurs questions, son discours trouva enfin écho dans leur âme. Tout ce qu'il leur disait correspondait aux aspirations les plus lointaines de notre couple.

Leur sort était scellé ! Et, tristement, celui de l'avenir de leurs six enfants !

En les quittant, Madame Lemans leur donna un judicieux conseil :

— Lorsque vous déciderez de tout quitter pour la perfection de l'Évangile, n'en parlez surtout à personne. Les gens du monde ne peuvent pas comprendre, ils vous mettront des bâtons dans les roues. Surtout, tenez vos familles à l'écart de votre choix. Elles vous rendraient les choses trop pénibles. Mieux vaut agir dans le plus grand des secrets⁴.

Évidemment ! Grrr !

Les nuits qui suivirent furent sans sommeil. André et Lara les passèrent à prier, s'entretenant du déménagement qui pointait à l'horizon avec la vente de la propriété. Était-ce un signe du Ciel ?

Ce lieu au Canada arrivait à point, comblant leurs élans d'une vie plus unie à Dieu, confirmant l'appel qu'ils avaient entendu respectivement

dans leur jeunesse, les paroles de la stigmatisée Marthe Robin.

Pour les enfants, que pouvaient-ils demander de mieux qu'un endroit où ils seraient élevés dans la pratique des vertus chrétiennes.

Ainsi, Dieu se manifestait enfin, leur ouvrant la voie du salut !

« Quand on regarde les motifs d'affiliation à des milieux sectaires, on voit la ressemblance qu'il y a avec les personnes qui adhèrent à tout type de groupe religieux : quête spirituelle, besoin de sens, questions existentielles, etc. Ils sont séduits par la place accordée aux enfants, à ce qui a trait à un mode de vie plus près de valeurs écologiques, un mode de scolarisation moins moderne au sens péjoratif du terme, de la sensibilisation des enfants envers le capitalisme, etc. »

Toutes ces raisons font en sorte qu'un monde enchanté s'offre au parent qui est angoissé face à la vie complexe des temps modernes. Il n'y voit qu'un endroit idéal pour le développement de son enfant et pour vivre sa vie familiales. »



La liberté et la conséquence de nos choix face à ce libre arbitre peuvent en effet être très épineuses, surtout quand notre capacité d'adaptation est faible. Quand on sent que le monde n'est pas parfait, qu'on ne le maîtrise pas, plusieurs cherchent à avoir une mainmise par quelque chose de magique. Que ce soit une nouvelle spiritualité ou un psychédélique, tapis volant ou décadent. En fuyant la réalité, la personne inadaptée se fabrique une chimère qui sera appelée « révélation ». Cette découverte est déjà pensée et enlève un autre souci, celui de la réflexion dans la quête personnelle. Comme si un invisible lui révèle quelque chose de caché ; un effacement de l'autre imparfait dans un désir de l'Un absolu et parfait. C'est une façon comme une autre de donner un sens à nos lacunes d'adaptation.

Par ailleurs, suivre cette quête en se coupant des autres et de la vie réelle, aussi imparfaite soit-elle, ça devient du délire. Le délire est en fait une idée qui peut paraître cohérente, mais qui ne s'appuie ni sur le réel ni sur les autres. La personne délirante est prise dans son monde, coupée de l'existence.



Quand mes parents prirent la décision de s'engager, de nous engager devrais-je dire, dans cette nouvelle voie, ils croyaient avoir exploré tous les tenants et aboutissants de cette aventure. Cependant, même si comme parents on choisit pour nos enfants en bas âge, plus tard notre progéniture aura à vivre avec les conséquences de ces choix. J'ai comme l'impression que ce fait n'est pas passé sur leur radar !

Lara et André avaient peu de ressources financières. Aussi ne prirent-ils pas le temps de vérifier ni leurs sources ni de se rendre sur place pour voir comment les choses se déroulaient. Ils avaient été convaincus d'emblée que cette Église rénovée qui répondait en tout à leurs aspirations serait la meilleure place pour éduquer leurs enfants. Ils témoignèrent d'une confiance aveugle dans les propos de Madame Lemans et l'expérience toute récente du père Willem.



Profitant de journées de vacances accumulées au cours des dernières années et suivant à la lettre les recommandations reçues, André et Lara avisèrent les nouveaux administrateurs du domaine qu'ils quitteraient dans les prochains jours.

Dans le plus grand des silences, ils mirent tous leurs biens en vente. Tout se fit très rapidement, car l'homme de maintenance du nouveau parc se porta acquéreur de la presque totalité du ménage. Les billets furent achetés et l'on se prépara au grand saut vers l'inconnu.

La veille du grand départ, Lara se rendit chez ses parents pour une dernière fois. Elle aimait trop sa famille pour ne pas leur dire au revoir. Consternés, les yeux remplis de larmes, ils ne cherchèrent pas à la retenir. De toute façon, ils étaient conscients que ce serait peine perdue.

Les adieux furent déchirants, car de part et d'autre ils savaient pertinemment qu'ils ne se reverraient probablement jamais. Lara me dira plus tard, les yeux baignant dans l'eau, comment elle regardait par le hublot sa mère faire ses derniers saluts en agitant son mouchoir, et comment son cœur était sur le point d'éclater lorsque l'appareil décolla, emportant dans l'altitude son dernier regard...



Le 13 avril 2008... C'est la fête de ma mère. Il y a quelque temps, elle m'a confié sa peine immense de n'avoir jamais revu sa mère. Je lui écris ce poème dans un senti profond de la douleur mutuelle reproduite intergénérationnellement.

Maman, je te souhaite Bonne Fête ! Comme entre nous les mots sont plus douloureux qu'apaisants, je laisserai à ta maman le soin de parler à ton cœur comme elle le fait régulièrement au mien. Je t'embrasse, ta petite Mymi :

GRAND-MAMAN

*Grand-maman, ta tendresse
A traversé des générations, le temps
Malgré une vie d'absence
En moi ton cœur est vivant !*

*Comme les rayons du Soleil
Traversant les galaxies et le temps
Tes yeux, d'une autre dimension, veillent
Illuminant avec sollicitude mon présent*

*Je revois tes yeux rivés sur le grand oiseau blanc
Qui trop tôt nous a arrachés à ta maternelle étreinte
Oui, comme hier je revois ton grand mouchoir flottant
L'Adieu éternel, le déchirement de ta dernière plainte*

*Indescriptible, mon être vibre de ta présence
Au quotidien, je te sens, je t'entends
Toi qui sais mieux que quiconque les souffrances
Les déchirements de chacun de tes enfants*

*S'il est pourtant vrai que je ne t'ai pas connue
Qu'à la tendresse nous ont ravi les continents
Je suis persuadée que dans la brise tu es revenue
Sur l'autoroute de ma Vie, je te sens là, présente*

*Console mon cœur et comme tu m'as visitée
Va, dis-leur qu'en moi ils ne cessent de vivre
Sèche nos larmes, parle-nous d'Éternité
Du bonheur d'être réunis, qu'un jour nos âmes s'enivrent*

*Grand-maman, ta tendresse
A traversé des générations, le temps
Malgré une vie d'absence
En moi ton cœur est vivant !*



La famille d'André, quant à elle, ne fut pas informée. Ainsi accompagnée du père Willem, toute la petite famille s'envola vers le Canada. C'était le 22 juillet 1971.

J'interrogeai ma sœur aînée sur ses souvenirs de ce départ. Elle me raconta :

— Manu et moi allions chez les scouts et nous adorions cela. Durant les préparatifs, on nous avait coupé cette activité et nous en étions très tristes. Mais papa nous avait dit que non seulement nous prendrions l'avion, mais que nous irions dans une sorte de camp d'été comme chez les scouts, où nous aurions beaucoup d'amis et nous pourrions nous amuser. Cette perspective nous remplit de joie.

Mais l'aventure tourna rapidement au cauchemar.

Des années plus tard, mon père me raconta :

— Lorsqu'arrivé au monastère, je fus présenté au supérieur, « L'Élu de Dieu » lui-même, je sus immédiatement que je m'étais trompé. Quelque chose de faux et de pervers se dégageait de cet homme pourtant charismatique. Je me convainquis rapidement que ces impressions faisaient partie des souffrances inhérentes au détachement et à la rigueur de toute vie monastique. Progressivement je me rangeai parmi ces dérangés ; de toute façon, je ne m'étais laissé aucune marge de manœuvre, j'avais coupé tous les ponts derrière moi.

Quant à ma mère, elle me dit qu'au moment où descendant de l'avion, elle mit le pied sur la terre ferme, c'était comme si un mur de béton était tombé devant elle, et je la cite :

— J'ai su que tout était fini !

Ils remirent tous leurs avoirs au culte.

Les enfants, qui ne comprenaient rien au français, furent confiés, durant les premières heures, à Marie-Réna, qui s'avérait être la fiancée du père Willem et qui, native de la Belgique, communiquait en flamand. Ils furent conduits dans un grand dortoir où ils passèrent ensemble leur première nuit.

Quant à mes parents, tout ce que je sais, c'est qu'ils furent séparés dans les heures qui suivirent leur arrivée. Ma mère se retrouvant en uniforme « d'aspirante » à la vie religieuse et mon père s'en allant chez les religieux, où il fut presque aussitôt revêtu d'une bure monastique. Il m'expliqua que durant la première semaine, malgré qu'il soit devenu moine, il fut autorisé à voir sa femme ainsi que ses enfants. Ces visites s'espacèrent rapidement, devenant une rencontre mensuelle, pour ensuite n'arriver que deux à trois fois par an.

C'est ainsi que le 6 janvier 1972, il reçut le sacerdoce. Je me revois, toute petite, dans le premier banc derrière le trio qui recevait les ordres. Maman Lara devint aussi religieuse au courant de l'année qui suivit.

Quand je regarde les photos de ma mère à cette époque, elle a le regard hagard, les traits tirés et semble non seulement totalement dépressive, mais complètement absente et sans repères. Je ne sais pas comment elle a survécu à la perte de ses enfants, elle que tous les membres de sa famille qualifiaient d'excellente maman qui ne vivait que pour ses petits.

Elle fut rapidement envoyée dans une des succursales de la secte qui se trouvait en Alberta. Au fait, je réalise que la tenir le plus loin possible de ses enfants était un plan bien orchestré.

Les petits furent séparés selon le sexe et par groupes d'âge, ce qui provoqua l'isolement total de Geneviève. Comme elle avait plusieurs années d'écart avec ses deux petites sœurs, on l'envoya dans un camp de filles de son âge, dans la région de Tournil.



Ses souvenirs des premières semaines sont extrêmement douloureux. Ne comprenant rien au français, elle suivait le groupe du mieux qu'elle pouvait. Elle se souvient d'avoir été punie par les responsables — de vraies marâtres — quand elle ne comprenait pas. Le déchirement engendré par la perte de ses frères est indescriptible, elle si fusionnelle avec Manu. Se retrouver ainsi seule, avec toutes les contraintes d'un cadre confiné, et surtout dans ce contexte d'une rare violence, la brisa totalement. Elle qui avait coutume de gambader totalement libre, d'explorer et de laisser libre cours à sa nature extrêmement créative, se vit cantonnée à une cour très restreinte.

De petite fille enjouée et espiègle, elle devint silencieuse, sombre et profondément meurtrie. Des dizaines d'années plus tard, à l'évocation de ces déchirements lointains, elle me répond :

— Myriam, il n'y a pas de mots. Ils ont détruit tout ce que j'étais. Ce manque de mes frères m'a poursuivie et m'a invalidée. Cette blessure est, aujourd'hui, aussi vive que le jour où j'ai réalisé que je ne les reverrais jamais.

Manu fut un peu plus chanceux. Son groupe était dirigé par un homme bon, le père Jesse, qui était le frère de Monsieur Pedres rencontré en Belgique. De plus, il s'exprimait dans notre langue, ce qui permit à mon frère aîné de ne pas perdre son flamand. Quant à Rudy, il a tellement pleuré qu'on a craint pour lui. De guerre lasse et n'arrivant à casser cet enfant pleurnichard, on choisit de l'envoyer avec Manu, même s'il était un peu jeune pour le groupe.

En écrivant ces mots, je fonds en larmes. Non... les années n'ont pas apaisé ces douleurs qui n'ont été que relayées dans les dédales de l'oubli.

Nous ne sommes pas maîtres des circonstances qui implantent dans nos âmes ce qui charpentera notre identité; **pour moi, ça été de rester debout, de tenir à des liens qui m'amèneront toujours dans de grandes fragilités et de respirer.** Aussi, les raviver ramène instantanément ma consternation.

Nous, les trois petits : Jos, moi et Rosalie, âgés respectivement de 4, 2 et d'à peine un an, fûmes envoyés dans une résidence tout près de la maison centrale, où l'on accueillait les cinq ans et moins.

Malgré mes deux ans, je garde plusieurs lointains souvenirs des premiers mois. Je me vois encore, alors que le Guru était venu avec mon père faire un tour guidé des installations hydro-électriques qu'ils avaient créées, m'agripper à sa jambe, tandis qu'une religieuse m'en extirpait. Je me souviens de Jos mon frère, montant sur un tabouret et nous grondant, parce que nous pleurions sans relâche. Il répétait cette phrase en flamand :

— « *Huil niet, ik ben er... Alles komt goed !* » « Ne pleure pas, je suis là... ça va aller ! »

Mais il ne fut là que quelque mois et un matin il avait disparu. Je me sentis si désespérée quand il est parti, j'ai cru me noyer dans mes larmes.

Quant à ma chère petite sœur, ma toute petite sœurette !... Le souvenir que j'en ai est son regard vide comme si elle était toujours dans la lune. C'était pourtant un bon bébé rieur. Elle est devenue rapidement catatonique ! Aujourd'hui, des études en psychologie aidant, je sais que c'est une caractéristique des enfants traumatisés ; leur fuite dans la lune leur permet de survivre à l'insupportable.

Rosalie est disparue quelque temps après le départ de Jos. Aussi je tombe très malade. On me place en isolement dans un parc. On rit de moi, de mes petits cheveux qu'on a rasés. On me dit à quel point je suis laide. Je passe de longues journées dévêtue, en couche. Coupée de ma famille, je suis dans une consternation profonde. Je vois ma grande sœur de huit ans passer au loin et suis figée intérieurement qu'elle ne vienne pas me prendre dans ses bras. Peut-être qu'elle ne le peut simplement pas, mais déjà, je sens que pour Geneviève je suis de trop. Elle ne veut pas de moi, elle ne veut que ses frères ! Quand je veux m'approcher, elle me dit : « Je ne suis pas ta mère ! » Peut-être que mon désir de lien la ramène à ce qu'elle a perdu et que ça la fait trop souffrir ! Malgré mon incapacité à lui rendre ce qu'elle a perdu, je l'aime quand même.

Personne ne saura jamais combien j'ai aimé ma famille. Même mes frères et sœurs ne le sauront jamais. Les avoir perdus est à ce jour la plus grande souffrance que j'ai endurée.

De mes frères, je ne saurai plus rien, car à partir de ce moment, nous

ne formions plus une famille. Dorénavant, si tout coïncidait, on se reverrait durant deux heures, trois fois par année et en alternance avec notre père et notre mère qu'il était défendu d'appeler papa et maman, mais par un nom de substitution ayant trait aux moniales.

Quant à eux, ils ne devaient plus se revoir.

Ainsi, comme je n'ai pas vu mes frères évoluer, nos courts entretiens étant censurés, je ne les connais pas. Mais comme j'étais une vivace, une persévérante, je me jurai de garder le lien vivant. Je ne vivais plus que pour ces rares rencontres qui se sont avérées tellement déchirantes qu'il m'est toujours difficile de les évoquer.

C'est ainsi qu'entre mes six à onze ans, les dirigeants jugèrent bon d'abolir complètement nos rencontres déjà trop brèves. Cette période me replonge dans de bien douloureux souvenirs. Le calvaire de cet isolement provoque, aujourd'hui encore, un flot d'émotions insurmontables. Pour verbaliser ce tourment, je dirais que c'est comme enterrer vivantes les personnes qui nous sont les plus chères.

Des membres de notre parenté, nous n'entendrons plus jamais parler, à part une visite de notre grand-mère paternelle dans l'année de notre arrivée. La famille élargie s'était donné le mot de ne rendre aucune visite à mes parents, afin de créer une si grande carence affective qu'ils reviendraient. Seulement, par ce choix, c'est nous, les enfants, qui fûmes privés d'options et de mains tendues. C'est ainsi que je ne connaîtrai personne de ma lignée.

Mes parents avaient agi en irresponsables, certes ! Cependant, eux aussi avaient été leurrés. On leur avait promis une petite maison où nous nous retrouverions, et cette promesse n'a jamais fait partie des plans !



L'écriture de cet ouvrage me fait revivre tant de sentiments volontairement refoulés, question de survie... Aujourd'hui, je sais pourquoi j'ai si longtemps refusé d'aller là. Ma douleur est toujours tellement vive quand je parle de ma famille. Je sais aussi que si notre sensibilité nous sort de ces chaos, ce sont nos récits qui imprègnent ces événements de sens. Et s'il y a comme une suffisance à exposer ses joies, il y a comme une indécence à raconter ses douleurs. Et quand je parviens à vous y mener, je sens une intimité qui me fait peur. Alors, comme autrefois, je respire tout doux et je poursuis spontanément sans laisser libre cours à ma pensée. Aussi, dès que j'éteins l'ordinateur, je m'oblige à faire taire mes cogitations et à respirer comme autrefois. Je me parle :

— Laisse aller cette constriction ! Respire tout doux dans le serrement au cœur ! Cela aussi passera !

Comme toujours, j'accueille ma colère pour un moment et consciemment, je refuse de m'adonner à l'apitoiement. Je m'ouvre au jour nouveau, à l'instant frais et neuf.

Par ailleurs, je ne suis pas sans savoir ce qu'encore aujourd'hui le culte fera de moi. Si la violence physique a cessé, les sévices psychiques perdurent de par ce qu'ils continuent à faire de nos liens.

Récemment, j'ai revu deux de mes frères avec qui on me refusait tout contact depuis près de trente ans. Je ne raconterai pas ici le choc de les revoir physiquement, mais surtout mon bouleversement de constater à quel point leur cerveau a été lavé jusqu'à ce que plus rien d'eux ne subsiste. Aussi, je sais que si j'ai pris l'initiative de trouver à les croiser, à partir de ce jour, ils auront la consigne de refuser tout contact avec moi. C'est exactement une des grandes ruses et manipulations typiquement sectaires, utilisées pour garder les victimes captives du secret. Et pour la plupart, ça fonctionne.

Pour moi, ça a rempli ce rôle de me maintenir sous la terreur durant presque trente ans. La culpabilité de parler contre « une œuvre divine » a été consciemment incrustée dans notre éducation ! Durant

de nombreuses années, on a pointé du doigt les personnes qui ont quitté les rangs de l'Arche, surtout ceux qui ont osé relater les faits vécus, comme des renégats, des apostats et des Judas. C'est ainsi qu'on garde une emprise, un contrôle même sur ceux qui ont fui. Plusieurs personnes qui ont quitté, et ce, depuis de nombreuses années, vivent toujours dans cette appréhension et se taisent. Pour moi, cette retenue démontre bien la mainmise gardée de façon préméditée sur les adeptes. Ils sont devenus des OTAGES DU SILENCE. Eh oui, ces côtés obscurs ombrageux de l'humain, je les ai fuis durant de nombreuses années en les taisant, croyant les dissoudre. Aujourd'hui, si je choisis de mettre en lumière ces parts de la nature humaine que les conscients accepteront de regarder, c'est afin que mon expérience serve et qu'on en apprenne quelque chose. Et moi, en les racontant, je me mets en lien avec vous, pour vivre enfin une relation et échapper à la solitude de la prison du passé.

Donc de cette oppression, j'ose faire fi aujourd'hui. Les faits sont les faits ; si l'on n'a rien à se reprocher, qu'on assume. D'ailleurs, les paroles du même Jésus qu'ils évoquent et qu'ils adaptent selon l'utilité du moment me reviennent à la mémoire. Et je cite :

« Voici que je vous préviens, viendra un temps où surgiront de faux christs, de faux prophètes, prêchant en mon nom et opérant même des signes et des prodiges pour vous abuser. Soyez sur vos gardes, ne vous mettez pas à leur suite, car je vous aurai prévenus de tout. Ils séduiront les élus eux-mêmes. » (Marc 13, 21/Mt. 24, 5/Luc 21, 8)

Ces paroles me portent à réfléchir, car les élus sont justement ceux qui sont sincères et qui cherchent un sens à leur vie. Il l'a annoncé, eux aussi seront pris au piège. S'ils tombent dans le guêpier, c'est qu'ils n'ont pas appris qu'au cœur de chaque être humain, il y a un senti qui doit faire office de vérité absolue. Tous, nous avons un GPS intégré. Et c'est ce senti que ces factions brisent en premier, invalidant tout ce qui vient de vous.

Nous savons que la première mémoire est celle du corps qui n'est pas un souvenir mais une empreinte qui se réactivera dans toute similarité. S'il est vrai que j'ai vécu d'innombrables sévices corporels durant des années, je peux dire que c'est presque anodin en comparaison du déni, au détriment de ma personne, de mon moi intérieur. C'est seulement une fois sortie du culte que je me suis rendu compte combien j'avais été détruite. Quand j'ai eu besoin de mon identité pour être fonctionnelle, c'est alors que je me suis rendue à l'évidence qu'on m'en avait dépouillée. J'ai réalisé à quel point avoir vécu sur le qui-vive m'a rendue sensitive, en alerte, m'a amenée dans

l'interprétation et la vigilance, dans une sensation mortifère.

Au fil du temps, mes proches ou thérapeutes m'ont souvent fait remarquer que je savais bien parler de ma souffrance morale et si peu de mes traumatismes physiques, abus sexuels ou autres. En guise de réponse je donne cet exemple :

Si j'arrive dans ta cour avec une bagnole toute neuve de laquelle je suis bien fière, et que dès que j'ai le dos tourné tu frappes dessus à grands coups de bâton de baseball, tous en seront scandalisés. Malgré tout je pourrais repartir avec ma voiture cabossée.

Mais si j'arrive dans ta cour avec ma rutilante voiture, et que dès que j'ai le dos tourné tu ouvres le capot et tu torpilles le moteur, fermant doucement derrière toi... qui saura que tu viens de briser ma direction ? Qui saura pourquoi je ne peux aller nulle part ?

Voilà ce qui m'est arrivé... on a brisé ma direction et mon essence. Et sans banaliser la profanation physique qui crée aussi une blessure psychique, les abus psychologiques m'ont tant marquée que j'en subis encore chaque jour les conséquences. Parce que oui, il y a le drame comme tel, au moment où on te brise, ou qu'on t'ampute. Mais la réalisation survient souvent plus tard, seulement au moment où tu auras besoin de cet instrument ou organe. Et c'est là où la tragédie prend toute son ampleur.

Ce drame ne sera senti que par ceux qui ont changé de contexte. Les adeptes, qui vivent toujours dans leur aquarium ou sous leur cloche de verre, ne comprennent pas pourquoi les dissidents sont si amers. C'est pourquoi ils les persécutent et les traitent de mauvais esprits. Ils sont mieux de rester exactement là où ils sont pour ne pas sentir ce qu'on a fait d'eux !

Ainsi, mes frères et sœurs toujours sous emprise ne peuvent pas comprendre, ils ne peuvent que mal me juger. S'ils relisent l'Évangile qu'ils prêchent, ils y liraient : *« Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Et aimez votre prochain comme vous-mêmes ! »* (Marc 12, 28-31.)

Toutefois, comment peut-on aimer les autres si non seulement on ne s'aime pas soi-même, mais que ce soi-même n'existe pas parce qu'il a été ravagé ?



Les souvenirs de ma petite enfance, qui couvrent mes deux à sept ans, ne sont pratiquement que des souvenirs d'horreurs. J'étais battue presque tous les jours. Comme je l'ai mentionné plus haut, ce n'est qu'une fois évadée que j'ai réalisé l'ampleur des dégâts après tous ces mauvais traitements.

Bien entendu, là-bas il était défendu d'en parler entre nous, c'était une époque devenue taboue, à la suite de plusieurs poursuites judiciaires. Ils auraient bien voulu effacer et nous faire nier ces années de brutalités, mais il est impossible d'oublier de tels sévices qui m'ont trouée dans mon identité et déchirée dans mes liens.

Nazareth ! C'est le lieu où l'on hébergeait les 0-5 ans.

Nazareth !

Cet endroit, je le connais avec ses couleurs, ses odeurs et malgré mon très jeune âge, ma mémoire en a tout enregistré de cette aire immonde. Tous les détails d'un théâtre d'une violence inouïe me reviennent en mémoire. Dans le dortoir, je revois nos petits lits superposés, en contre-plaqué brut peint couleur chair, avec des côtés pour éviter que les enfants ne chutent. Sur ces parois, on avait collé des images pieuses. Je dormais en haut et il était prédéterminé que je devais dormir le nez vers le mur sans bouger. Si un enfant pleurait ou si quelqu'un bougeait, il était ramassé par le bras ou par les cheveux et passait au vestiaire pour la fessée. Je retenais mon souffle, j'avais peur de dormir parce que si je changeais de position, si je bougeais, je serais battue. Mais si je ne dormais pas, on me mettait à genoux durant des heures le nez dans le coin, ou encore le nez au sol.

J'étais continuellement aux aguets. C'était un terrain miné. Le premier souvenir que j'en ai est de me voir couchée dans mon petit lit, dans la position préétablie, sur mon côté droit. La petite que j'étais était tournée vers le mur face à l'image d'un Jésus ensanglanté, sans personne pour entendre sa détresse, son désespoir. Autour d'elle, que des coups et de la violence qui surgissaient de nulle part dès qu'un sanglot ou un son plaintif sortait de sa bouche.

J'avais deux ans lorsque j'appris à pleurer en silence, en sachant que personne, jamais, ne m'entendrait ni ne volerait à mon secours. Pleurer en silence !!! Un étranglement bien senti m'étouffe encore quand je retourne là ; je le sens, il me tараude toujours. Je suis guettée par une douleur incommensurable. Ma petite poitrine d'enfant explose et je me noie dans mes larmes. Je flotte aux confins des mondes dans le vide, un vide absolu ! Il n'y a personne qui m'aime un peu. Je vis dans l'hostilité et la malveillance absolue. Moi qui aime les gens, je vis du désespoir ! Je sais que je suis vivante seulement parce que je souffre.

Aussi, je réalise que depuis ma petite enfance, dès que je suis en position statique pour une courte période, j'ai mal au côté droit. De chiros aux ramancheurs, personne ne peut mettre le doigt sur mon mal mystérieux. Sauf la fois où un jeune professionnel m'a suggéré fortement de « régler la peine qui s'était logée dans mon côté droit ! », sollicitant pour son précieux conseil la modique somme de cent vingt dollars !

Durant le jour, nous n'avons pas le droit de jouer. À l'âge de trois ans, j'apprends à faire du tricotin pour faire des tapis. Eh oui, il faut déjà travailler. Et comme je me montre très habile de mes mains et très responsable pour mon âge, on m'apprend encore et encore. Aussi, je passe des après-midis entiers à trier des fèves sèches qui nous arrivent par barils. Je dois les trier par couleur. Je lave les toilettes. Je lave les planchers.

Il m'est difficile de raconter toutes les horreurs vécues. Certaines sont si invraisemblables que si je ne les avais pas fait valider par mes comparses, cela eût paru totalement invraisemblable. Je revois des petits garçons se faire frapper sur les organes génitaux parce que celui-ci s'était échappé ou parce que celui-là avait montré son « pipi » à un autre enfant.

Je souligne : tous les enfants étaient en bas de cinq ans. Si l'un d'entre eux faisait dans son caleçon, c'était un drame. D'autres se font mettre la tête dans la toilette parce qu'ils ont souillé leur culotte et parfois on nous fait manger les excréments.

En arrivant de Belgique, je suis déjà propre. Aussi, je me retrouve dévêtue, avec des couches, dans une incompréhension totale, humiliée. Je ne cesse de répéter en flamand : *Niet pipi doen, niet caca doen !* Je suis propre, je ne me souillerai pas ! Mes récriminations deviennent mon nouveau surnom.

Je vis dans le mépris le plus total ! Je ressens la haine ambiante, l'exaspération constante de ceux qui nous élèvent. Non, je devrais dire qui nous domptent sous la terreur. Il n'y a rien là qui m'élève ! Je me sens plus qu'abandonnée, je me sens détestée. Je me questionne déjà sur le pourquoi. Pourquoi est-ce qu'on ne m'aime pas ? Je passe tous les jours des heures assise sur le divan, à observer et à me questionner ! Je n'ai pas l'âge du raisonnement, mais je raisonne. Au moindre frémissement, je suis aux aguets. J'observe les nuances comportementales qui me révéleront l'arrivée d'une nouvelle attaque. Je développe une grande aptitude à l'interprétation. L'insécurité du milieu me garde en vigilance où tout fait signal d'alarme.

Jamais, jamais je n'ai été bercée au-delà de mes deux ans. Je me souviens d'une vieille dame qui venait visiter les enfants. Chaque fois qu'elle passe, elle berce les mêmes petits ! Je lui tends les bras et lui demande si cette fois, elle veut bien me prendre.

Elle me repousse en me disant : « Toi, je ne veux pas te bercer, parce que tu as les os des fesses beaucoup trop pointus, tu me fais mal aux jambes ! » J'ai le cœur gros et je m'en retourne m'asseoir au même endroit sur le coin du divan.

Dans tous les aspects de mon être, je me sens décevante, répulsive pour les autres. Je cherche déjà à savoir ce qui ne va pas avec moi. On me dit que je suis laide, que je parle trop, que je pose trop de questions. Trop ! Ce mot me collera une vie durant ! J'aurais du m'appeler Myriam Tétrault 😊 ! Je sais qu'on me déteste parce que je ne me laisse pas faire. Je suis une enfant qui se bat pour être, qui, poussée vers la haine et la mort psychique, s'invente une stratégie de réciprocité avec le vivant. Ce n'est peut-être pas une réussite, mais je réagis pour remettre en place les morceaux de mon petit moi déchiré, je cherche à maintenir ma cohérence abasourdie, je refuse la résignation. Aussi, je m'interpose surtout quand il s'agit des autres, mais à plus forte raison de ma petite sœur. J'ai peut-être trois ou quatre ans, je me précipite sur elle pour lui éviter des coups. Je comprends que moi, j'en mérite, puisque je suis vivace et réactive. Mais elle..., elle ne dit jamais un mot, elle ne bouge pas, elle respire à peine. Je me ferais tuer pour elle !

J'étais très très petite quand j'ai assumé d'en prendre pour les autres.

La hargne, la colère sont la seule attention que je reçois. Je ne comprends rien, mais j'ai énormément d'images de moi à genoux dans un coin, de moi couchée dans mon lit en plein jour, de moi assise sur une chaise avec un gros collant sur la bouche, de moi avec du Piment

de Cayenne dans la bouche et la sensation de brûlure des jours durant, de moi en attente du vestiaire pour la fessée, de moi couchée dans mon petit lit, ne pouvant plus marcher tellement mon corps est ecchymosé.

Le vestiaire ! Cet endroit rejaillit dans mes souvenirs d'enfant comme un local très distinct. En effet, dans cette pièce sombre qu'isolent bien les manteaux et les bottes des nombreux enfants, nous goûtons quotidiennement au bâton. Tous se remémorent le fameux fouet de cuir tressé vert et blanc. Je revois encore la responsable le faire tournoyer au-dessus de nos têtes ; son sifflement nous indiquant clairement d'écouter au doigt et à l'œil. En effet, tous les soirs après la prière, nous y passons à tour de rôle et nous y goûtons plus ou moins, tout dépendant de notre comportement de la journée. On ne sait pas toujours pourquoi, mais ça fait partie de la routine. « Ils sortent de nous les démons ! »

Dans ces traumatismes qui fracassent l'être, il y a une grande confusion qui s'établit : les personnes qui prennent soin de nous, nous logent et nous nourrissent sont aussi celles qui nous battent et nous détruisent. Ce faisant, l'enfant associe d'une façon néfaste plaisir et souffrance, amour et douleur. Sa capacité à supporter l'indicible perturbera à long terme ses relations, car son aptitude à endurer l'insupportable a été exacerbée, ses repères de réactivité détruits.

Nous avons été énormément battus durant ces années, et ce, pour tout et pour rien. Quand, plus grande, j'évoquerai ces souvenirs, on me répondra que mon père aussi frappait les enfants à la maison. Seulement, même si à l'époque, le bâton faisait partie de la façon dont on élevait les enfants dans bien des foyers, il n'y a aucune comparaison.

Le Guru narcissique a demandé aux enseignantes de nous apprendre le silence. Il ne veut pas savoir qu'il y a des enfants dans le lieu. Comme s'il a créé une communauté mais qu'il ne veut aucune trace des autres, il ne veut que la sensation d'un lui. Pour ce faire, tous les jours sans exception, nous devons nous asseoir les mains croisées et les yeux fermés durant une heure sans bouger. Si nous avons le malheur de mouvoir ne fut-ce que le petit doigt, question de chasser une mouche ou encore, comme cela m'arrive souvent, de « cogner des clous », je dois recommencer l'heure complète et ce manège peut durer et recommencer encore et encore. Parfois je bouge sur ma chaise. J'ai mal aux fesses. On me donne des cuillerées de térébenthine pour m'enlever les « vers dans le derrière » pour que je cesse de bouger.

Quand je repense à l'énormité de sévices subis, mon cœur se brise. J'étais une si petite fillette, si frêle. Revoir ces maltraitements avec mon recul de maman, c'est assez monstrueux. Oui, vieillir apporte un regard sur ce qui constitue les choses ; vieillir apporte de l'altitude. Aussi, quand je regarde l'horreur et la méchanceté au milieu desquelles je me suis construite, je n'ai que de la compassion pour la « *self-made woman* », même inadéquate, que je suis devenue. Je comprends mieux, aujourd'hui, mon besoin de regarder dans les yeux les gens que je croise, de leur faire des vrais câlins, de leur offrir des bras bienveillants qui les berceront jusqu'à la fin des temps. Oui, j'ai besoin de rencontrer les êtres qui souffrent, de leur apporter un peu d'amour. C'est une façon de suturer les déchirures du moi de la petite fille que j'ai été qui, après l'horreur, cherche comment devenir humaine.

Plusieurs m'ont demandé au fil du temps si le travail qui est devenu le mien, d'être une auteure, une conférencière, n'était pas un besoin d'être vue. Je leur réponds : absolument ! Le besoin d'être vue, d'être validée, le besoin de donner du sens et d'offrir mieux que ce que j'ai reçu. On sait aujourd'hui qu'une victime a besoin que sa blessure serve à quelque chose pour retrouver son identité. Voilà : j'éprouve le besoin d'utiliser la compréhension profonde que j'ai développée de la détresse humaine, sachant aujourd'hui que la seule possibilité de guérison qui soit passe effectivement par le fait d'être, une fois dans sa vie, vraiment vu, vraiment bercé. Avec douceur, avec tendresse, d'être enfin validé !

Je crois profondément qu'être vu et validé, c'est, sous tous les autres, le seul besoin humain.



Cet après-midi-là, les enfants sont dans la petite cour. Je suis assise dans l'escalier à observer ma petite sœur qui se fabrique une poupée dans le sable. On la frappe et on la met dans le coin : on n'a pas le droit de jouer à la poupée ! Elle se tait. Moi, je demande pourquoi. On me répond que, plus tard, nous serons des religieuses et que nous n'aurons pas d'enfants. Et je pense : moi, j'aime ça des enfants ! Rosalie aime énormément jouer à la poupée. Je la regarde en punition et je pleure.

Une personne m'agrippe par la main et m'entraîne à l'intérieur. Je lui demande si je serai punie. On me répond qu'on va me mettre un suppositoire. Je pleure et je crie : je ne veux pas, je ne suis pas malade ; on me met souvent des « suppositoires »...

Au fait, on m'agresse sexuellement alors que je n'ai que trois ans !

Je revois l'espace. Le lit est tout près de l'évier. J'entends de l'autre côté du mur un bruit sourd. C'est la salle des machines qui sert à chauffer le domaine.

Cet être usurpe régulièrement mon droit fondamental à découvrir mon propre sanctuaire alors qu'il est si petit et que je ne sais même pas qu'il existe. Comme cette personne a eu les doigts de la main amputés dans un accident, ses mognons hypertrophiés me hantent chaque fois que je la croise.

Je suis petite. Elle me fait si mal. J'ai tellement de douleur que j'en perds le souffle. Je n'arrive plus à respirer. On me secoue... Je suis bleue. On me plonge dans le petit évier blanc en fonte émaillée rempli d'eau glacée. Je n'arrive pas à reprendre mon souffle. On me chatouille et comme je cherche toujours mon air, on me gifle. Cette créature abjecte est pourtant un parent qui a des enfants.

Un jour, je parle de cela avec une amie d'enfance qui a vécu à répétition la même chose que moi. Elle me demande :

— Quand tu repenses à ces abus, est-ce que tu te sens encore sale ?

— Me sentir sale de quoi ? Ce qui m'est arrivé ne m'appartient pas, ce sont ses limites. Cette personne les a déposées sur moi. C'est sa saleté, c'est sa merde. J'étais une si petite enfant, immaculée. Elle m'a abusée à répétition à un âge où c'est difficile de l'imaginer. Mais non. Je ne me sens pas sale. Par contre, de là où elle est, j'espère qu'elle voit ce qui est à sa signature pour l'éternité ! Chaque fois que j'y pense, je lui réexpédie ce qui est à elle et je respire de l'air propre.

— Comment fais-tu quand ces émotions t'envahissent ?

— En retournant dans la sensation toujours présente, je réalise que dès que j'entre en contact avec, soit de la violence, de la méchanceté ou des reproches, je glisse dans une même attitude que celle spontanée de ma petite enfance : c'est un peu comme si je retenais mon souffle, une façon de faire en sorte que ce que l'on me présente n'entre pas en moi. Je bloque ma respiration jusqu'à ce que le choc de ce que l'on me présente soit passé. Puis j'inspire profondément comme pour laisser partir, comme si quelque chose en moi refusait le venin. Si l'imprégnation, je l'ai rejetée, j'ai par ailleurs bien encodé mon inadéquation d'être avec les autres. Je me suis sentie si seule que, cette sensation est demeurée.



J'ai trois ans. Je suis dans la cour ; soudain, je vois maman passer, les yeux baissés comme le veut le règlement. Il y a si longtemps que j'ai vu maman. Je l'appelle, je crie. Elle ne se retourne pas pour me regarder. Finalement, je la vois entrer à l'autre extrémité. Je cours vers elle et lui tends les bras en criant : *Maman ! maman !* Elle me repousse en me disant : *Je ne suis plus maman, je suis sœur Émilie !*

Je la regarde, médusée, interloquée.

Doucement, en la fixant, je marche à reculons pour retourner m'asseoir à l'autre extrémité de la pièce, là où j'étais avant qu'elle n'arrive. Je la regarde et je me dis :

— *C'est maman ! Non ce n'est pas maman !... Elle ne veut plus être ma maman ! Maman ne m'aime plus !*

J'ai envie de pleurer, mais je me retiens. Je me retiens toujours. Une partie de moi vient de mourir. À partir de ce jour, peu importe les années qui ont passé, les rares fois où ma mère a voulu me faire un baiser, j'ai cette forte envie de la repousser. Je m'abstiens pour ne pas la blesser autant qu'elle m'a brisée à trois ans.

— *Maman... réalises-tu qu'on est à écrire le premier couplet de ce qui thématise mon existence ? Maman... toi la travailleuse sociale instruite, tu devrais savoir que ces circonstances sont à réduire en lambeaux les assises avec lesquelles je devrai ériger ma vie... Maman ! Maman !*

Dès qu'elle est partie, je suis punie, car je dois apprendre à être solidaire du choix de mes parents. On nous apprend l'importance de ne rien leur raconter ni du fait qu'ils nous manquent terriblement ni de tout ce qui se passe, de peur de rendre leur sacrifice encore plus pénible ! Je vis une grande jalousie à l'égard de certains de mes amis qui, eux, ont des parents à l'extérieur de l'Arche. Leurs parents sont « dans le monde » selon le jargon interne. Eux, ils ont droit à un parloir tous les mois, alors que nous, dont les parents sont des religieux, on ne se voit que deux heures, trois fois par an. Comme mon père est parti et sera absent durant plusieurs années dans une mission

de Floride, et que ma mère est rapidement envoyée en Alberta, on nous donne Willem que l'on a connu en Belgique et sa sœur Hildegarde comme parents substituts.

Lors de l'une de nos rencontres, je dessine des étoiles pour ma sœur Geneviève. J'adore dessiner. Je fais des croix sur mes X. Mais elle me dit que mes dessins sont laids, que je ne sais pas comment faire de belles étoiles. Puis elle me montre comment elle les trouverait belles. Elle fait un grand A puis remonte et reviens. Oui, ses étoiles sont plus belles. Maintenant je vais les faire comme elle les aime. J'ai 4 ans ; à nouveau j'ai cette drôle de sensation face à ma sœur, comme si je ne ressentais pas d'affection venant d'elle. Mais je n'ai pas les mots, juste un avant-goût de chagrin. Si je fais comme elle demande, ce sera mieux. J'ai beaucoup de choses à améliorer.



Au mois d'avril 1975, une petite fille de mon âge perd sa mère emportée par un violent cancer. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je défile devant la dépouille de cette jeune maman de quarante-trois ans. C'est la première fois que je vois un cercueil. Comme tous les enfants de cet âge, j'en suis grandement impressionnée. Le choc de la perte de sa mère a rendu la petite malade ; je vais la visiter dans sa chambre. Le soir, je prie très fort, dans mon petit lit, pour que Jésus ne vienne pas chercher ma maman, j'ai tellement peur de ne plus la voir.



J'ai quatre ans lorsque je commence ma première année. Lorsqu'un élève parle trop, ce qui est souvent mon cas, ou qu'il donne une réponse à la place d'un autre, on lui met sur la langue de l'huile de Piment de Cayenne. Quand je bouge trop, j'ai encore droit à la térébenthine qui me calmera. Ça me donne la nausée. Mais si je vomis, je devrai manger mon dégueulis. Après plusieurs haut-le-cœur, j'avale enfin.

Aussi, le règlement exige de tous le vouvoiement ; lorsqu'on dit « tu », on doit baiser le plancher, quand on ne se mérite pas une gifle.

C'est à cet âge que j'ai appris à tricoter. Le jeu étant banni de notre emploi du temps, nous avons appris très jeunes à abattre du travail. Je me fais une gloire de laver les toilettes, de faire briller la robinetterie, alors je me sens bonne et grande. Dès mon plus jeune âge, travailler, aider, c'est la seule façon d'avoir la moindre valeur qui soit et on n'en fait jamais assez. J'ai cinq ans lorsqu'on me montre à repasser et six

ans quand j'apprends à coudre au moulin à pédale pour la première fois. Je me revois assise à la machine ; lorsque j'appuyai sur le pédalier, l'aiguille traversa l'ongle de mon index. Bien sûr, ce que j'ai appris me sert énormément aujourd'hui ; seulement du discernement et de la considération pour notre jeune âge auraient certainement été appréciables...



À cinq ans et demi, je suis transférée dans la salle des « moyennes ». On appelle ainsi le groupe des filles de six à treize ans. Je me sentais déjà très grande et j'ai beaucoup insisté pour « monter », comme on le disait. Je laisse ma petite sœur derrière moi, mais je la rassure en lui disant que je reviendrai la voir. Je n'ai pas le pouvoir de décider quoi que ce soit, mais je ne veux pas qu'elle souffre.

Je suis la plus jeune, mais n'eus droit à aucun privilège pour autant. Pour la première fois, je retrouve ma sœur aînée. Toutes les petites ont une grande qui est leur première responsable. On les appelle les anges gardiens. Moi, c'est ma sœur Geneviève, mon aînée de 6 ans, qui est mon ange gardien. Elle me montre à plier mon linge. Mais je n'arrive jamais à ce qu'elle veut. Elle calque ce qu'elle voit et imite les Cruella prenant tous mes vêtements, les jettant par terre et me demandant de recommencer encore et encore. J'aimerais sentir qu'elle m'aime, mais elle est très sévère avec moi, se substituant parfois aux matrones pour me reprendre et me corriger. Je me dis qu'elle doit être comme ça parce qu'elle éprouve encore de la peine du départ de mes frères. Je l'excuse toujours intérieurement, je sais qu'elle souffre beaucoup. Je me fais mes propres interprétations de sa souffrance : elle doit souffrir plus que moi, parce qu'elle a perdu plus de choses que moi. J'essaie de lui faire plaisir et d'être à la hauteur, mais je n'y arrive pas. Je l'aime quand même, même si j'aimerais que ce soit réciproque.



Si je me souviens de plusieurs de nos tutrices, deux d'entre elles se démarquent des autres par leur cruauté. Elles n'ont pas de cœur et peut-être pas d'âme... elle ne sont que des organismes machiavéliques déambulant ici, qui sait ? La première, sœur Ruth-Ellen, était particulièrement méchante. Toutes les filles qui ont grandi dans l'Arche se souviennent d'elle. L'autre, sœur Sherley-Rose, sera notre responsable un peu plus tard.

Il y eut quelques incidents qui me marquèrent plus que les autres. Le premier se déroule en janvier 1975. C'était un peu après les fêtes. La nuit de Noël, comme de coutume, il y a la messe de minuit et le Guru

distribue la communion. Il dit que l'Enfant Jésus de cire, trônant au milieu de la paille, s'anime et lui parle. Il s'entretient un moment avec Dieu, tandis que tous, nous retenons notre souffle. Cet intervalle est empreint de respect et du plus grand silence. Ensuite, il y a un passage très attendu où il donne à ses brebis un mot d'ordre, qui se voulait en quelque sorte un point spécifique auquel tous devront s'efforcer de faire correspondre leurs actions au courant de l'année qui suit. Les cantiques pieux viennent clore des heures de prières.

S'ensuit le somptueux réveillon. Tout a une proportion grandiose dans mes yeux de gamine.

Pendant ce merveilleux repas, Ruth-Ellen dispense à chacune une image pieuse de Noël, à l'endos de laquelle est inscrit un message que Notre-Seigneur lui-même a donné au grand directeur lors de l'une de ses manifestations. Cette image a une grande valeur pour chacun.

Madisson, une petite fille de mon âge, a reçu une image identique à celle de Ruth-Ellen. Seulement le texte à l'endos varie. Quelques jours plus tard, Madisson se plaint du fait que son image a disparu. Je me fais un devoir de la lui retrouver. Dans les heures qui suivent, voilà donc que j'aperçois sur le coin d'une commode la précieuse image. Je m'empresse de la remettre sur le bureau de Madisson, en indiquant à l'aide d'un stylo son nom à l'endos, pour qu'elle ne l'égare plus. Seulement, dans ma tête de six ans, je n'ai pas songé que le message n'est pas le même ! Le serrement dans ma gorge est énorme quand Ruth-Ellen se met à chercher SON image à son tour. Apercevant son bien dans les mains de Madisson, elle lui demande aussitôt où elle l'a prise. Madisson lui explique qu'elle l'a découverte sur son bureau. Mais la colère de Ruth-Ellen, quand elle aperçoit à l'endos, écrit à l'encre bleue, le prénom de Madisson ! Elle convoque sur-le-champ tout le groupe, qui doit s'installer autour de la grande table. Mon cœur bat à tout rompre. J'aimerais bien avouer que c'est moi la coupable, mais les châtiments étant ce que je sais, je choisis de ne rien dire.

Elle fait donc le tour de la table une dizaine de fois, demandant à chaque fille à tour de rôle :

— Est-ce vous qui avez écrit le nom de Madisson à l'endos de mon image ?

Chacune le nie, bien entendu. Au bout d'un moment, une des grandes lui fait remarquer que ce ne pouvait être qu'une des six petites. — Nous étions six fillettes de cinq à sept ans. — Elle accepte finalement de libérer les grandes et garde avec elle les petites. Elle

donne à chacune une feuille et un crayon pour que l'on y inscrive le nom de Madisson. Sachant pertinemment qu'elle veut comparer nos calligraphies, je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour modifier mon écriture. J'imagine qu'elle eut vite fait de déjouer mon enfantine arnaque. Furieuse de voir que personne n'ose avouer, elle nous envoie enfin à notre classe, car l'heure a sonné depuis un moment déjà.

J'en suis persuadée, je viens de l'échapper belle !

Une demi-heure à peine s'est écoulée ; je l'aperçois dans l'embrasure de la porte. Elle chuchote à l'oreille de Janie, notre enseignante, qui du doigt me fait signe. Mon cœur bat à se rompre dans ma petite poitrine. Je connais déjà ce qui m'attend.

Me demandant à nouveau si c'est moi, je baisse les yeux et j'avoue. Elle devient littéralement hors d'elle-même.

Je revois en détail l'endroit où elle me chasse. On l'appelle le coin des Anges. C'est un local de rangement où l'on classe ce qui sert à la couture et au débarras. En retrait se trouve une toute petite chambre de toilette. Elle me saisit par le bras, me comprimant entre le lavabo et le mur. Fulminante :

— Savez-vous ce qu'on fait aux menteuses ?

Elle empoigne la barre de savon du pays, elle me serre les joues, me forçant à ouvrir la bouche. Prise dans l'encoignure comme dans un étau, je ne peux plus bouger. Basculant ma tête vers l'arrière, elle enfonce le savon dans mon larynx avec un mouvement de va-et-vient. J'en ai plein les dents et je n'arrive plus à respirer. Elle s'arrête enfin. Me giflant, elle me secoue et me dit :

— Vous allez vous souvenir toute votre vie d'avoir menti à Ruth-
Ellen, de lui avoir fait perdre son temps !

Persuadée que ma punition est terminée, je la sens qui m'agrippe de nouveau, me saisissant par le bras. Je revois la scène : sortant de la salle, on dévale l'escalier, qui à gauche mène à la cuisine. Je ne touche pas le sol tandis qu'on tourne vers la droite le long du corridor, qui passe par le vestiaire des moniales, menant aux salles de lavage. Là, on monte l'escalier qui conduit à ... eh oui... à Nazareth. Ide, qui m'a tant fustigée au cours des années précédentes, nous accueille avec un sourire sarcastique. Elle appelle Marlene, puis elles échangent quelques mots. Je me rappelle en train de les regarder à tour de rôle, implorant le pardon, quêtant un regard de compassion. Mais elles sont tout aussi cupides les unes que les autres. Elles m'emmènent dans le

fameux vestiaire. Je sais maintenant...

Je suis dévêtue, nue. Alors qu'Ide et Marlene me retiennent, Ruth-Ellen saisit le fouet de cuir vert et blanc, et me cravache sans relâche, jusqu'à ce que je ne puisse plus crier. Je vomis, ce qui accroît leur exaspération.

Je me revois, le corps couvert d'ecchymoses.

Ce jour-là, malgré les années qui ont passé, est resté la journée la plus traumatisante de ma petite enfance. Je fus reconduite à la salle des grandes où, fiévreuse, je dus gagner mon lit. Je suis restée alitée plusieurs jours dans un coma. Je revois un grand avion blanc dans mes intervalles entre les mondes. Je me vois flotter au-dessus de mon corps. Quand je revins tranquillement, je ne pouvais plus m'asseoir. La blessure causée à l'os iliaque sera irréversible.

Quelques semaines plus tard, je me souviens de Celia, une grande de douze ans. Par mégarde, elle ouvre la porte du cabinet où je suis en train de faire ma toilette. Pénétrant, elle reste figée, la main sur la bouche et les yeux rivés sur moi. La voyant regarder mon petit corps bouffi et couvert de meurtrissures, honteuse, je suis persuadée qu'elle s'imagine que j'ai été bien méchante pour mériter un tel châtiment. Plus tard, elle m'avouera qu'elle s'en souvenait, n'en croyant pas ses yeux.

Ce châtiment violent m'a laissé de profondes séquelles physiques. Depuis ce jour, j'ai toujours eu un mal intense au bassin, surtout quand je suis en position assise ou couchée. Et plus je vieillis, plus la douleur et l'inflammation sont importantes.

C'est ainsi que nous étions frappées pour tout ce qui irritait nos matrones. Les souvenirs de ces châtiments se bousculent dans ma mémoire.



Ainsi pour la nourriture. Je n'étais pas une enfant très difficile à table. Seulement, les fois où j'ai fait la fine bouche, je m'en suis souvenue. La première fois que j'ai mangé du chou de Bruxelles ou encore du navet bouilli, je n'arrivais pas à tout ingurgiter. Alors on m'a étendue sur le banc et deux grandes me tenaient les mains, tandis que la matrone, pressant mes joues, me forçait le tout dans la bouche. Ensuite, elle m'a tenu les lèvres fermées en serrant l'un vers l'autre mon nez et mon menton.

Je me souviens aussi du jour où je perdis ma première incisive centrale supérieure. On me coucha sur le sol et tandis que deux grandes me tenaient, on frappa avec des pinces pour faire bouger la seconde, car on disait qu'il était important que les deux partent en même temps. On la cassa. Ensuite, on parvint à l'arracher alors qu'elle ne bougeait d'aucune façon.



1975. Cela fait quelques années déjà que nos parents ont été déplacés dans des lieux très éloignés de la maison-mère. Les adultes qui nous servent de parents substituts constatent que nous, les enfants, nous en ennuyons passablement. Nos rencontres sont plus silencieuses et, moi, je demande pourquoi on ne voit jamais nos parents. On me répond que c'est le pasteur qui peut décider de cela. Je riposte en disant que moi, je vais le lui demander. Mais on me répond qu'on ne parle pas comme cela au Saint-Père. Ce n'est pas si simple d'avoir une rencontre avec lui. Sur ces entrefaites, le Guru lui-même entre dans le petit salon. La petite vivace que je suis lui demande si on peut voir nos parents. J'aimerais parler avec mon papa ! Je n'ai que 5 ans et j'ai déjà tout un cran ! Il doit trouver cela plutôt sympathique, puisqu'il me répond qu'il va y penser. — C'est toujours selon son humeur du moment. — J'aurais pu manger une raclette, mais c'était une bonne journée ! J'ai eu de la chance !

Quelques jours plus tard, nous sommes convoquées dans un des grands parloirs en bas, près de la grande chapelle.

Je me souviens qu'en m'habillant, on me met un col roulé afin de cacher mes ecchymoses. C'est très tôt le matin. Mes frères et sœurs, tout le monde est là. On se regarde et on attend. Tout à coup, le Guru arrive et nous demande :

— Que diriez-vous si je vous annonçais que votre papa est mort ?

On se regarde les yeux ronds, on retient notre souffle et personne n'ose parler. Moi de répondre évidemment :

— Mais on mourrait de chagrin !

Il nous regarde paniquer, sur le point d'éclater en sanglots. Évidemment, il se trouve hilarant et nous lance en riant :

— On va déjeuner tous ensemble et ensuite je vous réserve une surprise.

J'en conclus, du haut de mes 5 ans, que mon papa est toujours vivant ! Je le regarde croquer dans un gros oignon rouge, dégoûtée de voir le jus dégoulinant dans sa barbe. Je n'aime pas le regarder manger. Il fait du bruit et ça coule partout ! Je lui dis qu'il va se brûler la gorge à croquer comme cela dans un oignon. Geneviève, les lèvres pincées et les yeux ronds, me donne un coup dans les côtes. Une fois de plus, je parle trop !

Après le repas, il nous invite à le suivre. On passe par le grand théâtre, puis par une des salles des juvénistes garçons, avant de nous amener dans ses appartements. Il nous fait asseoir sur son lit, tous les 6 côte à côte par ordre de grandeur. Tandis qu'il est affairé à fouiller dans le tohu-bohu sur la commode et le chiffonnier, je chuchote à ma sœur qu'il n'est pas très ordonné.

J'ai tellement l'habitude du fait que, dans la petite caisse de bois qui me sert de casier, les vêtements doivent être pliés tous avec la même mesure que je suis décontenancée devant ce bordel. Pour toute réponse, je reçois à nouveau un coup de coude dans les côtes et des gros yeux qui surplombent ses lèvres pincées ! J'ai compris ! Je dois apprendre à me taire. Je suis une enfant sans filtre et je dis tout haut ce que je pense.

J'ai l'impression que le pasteur m'a entendue. Il me jette un regard, mais je ne le sens pas très méchant. Il s'est vraiment levé du bon pied ce matin ! Bien qu'il m'ait appelée au long des années une enfant « légère » ou un « panier percé ! »

Il téléphone donc en Floride et à tour de rôle nous avons quelques minutes pour parler à notre papa. Je suis folle de joie et nous avons le sentiment que le Guru nous a fait une faveur exceptionnelle, inappréciable.

Plus tard, je saurai que, depuis les premières années de notre arrivée, papa lutte pied à pied pour garder sa vocation. Il me racontera qu'il a souvent voulu s'en aller. Le pasteur s'occupe personnellement de lui, car il ne veut pas le perdre...



Une anecdote similaire s'est gravée dans ma mémoire. Elle date du mois de novembre de cette même année 75. Comme elle a un talent fou en couture, ma grande sœur s'est rendue à une petite chapelle située à quelques kilomètres de la maison-centrale, pour prêter main-forte à une corvée de couture qui s'y déroule. En effet, le 8 décembre suivant aura lieu une grande cérémonie au cours de laquelle plusieurs

enfants, dont moi-même, auront les mains bénites, ce qui est une insigne faveur, puisqu'elle nous permettra de concélébrer la messe avec le prêtre. En outre, nous serons consacrées enfants de Marie. Lors de cette cérémonie, nous devons être vêtues comme des petites religieuses, de la longue robe spécifique aux enfants de Marie. Aussi tous les costumes devront être prêts pour le grand jour. C'est pour cela que ma sœur a été envoyée en renfort.

Mais plutôt que d'y rester quelques jours comme convenu, elle y demeure quelques semaines. Elle me manque. À un moment donné, je demande où elle est. La religieuse me répond d'un air le plus sérieux du monde :

— Vous savez que pour aller à cet endroit, il faut traverser le grand chemin. En passant, Geneviève s'est fait frapper par une voiture. Elle est morte.

Je la dévisage, sans être persuadée s'il s'agit ou non d'une plaisanterie. Une autre religieuse passe sur ces entrefaites. L'incorporant dans sa comédie, elle lui dit d'un ton sérieux :

— C'est vrai, n'est-ce pas, que vous vous rendez à la chapelle pour prier sur la tombe de Geneviève ?

Entrant dans le jeu, celle-ci s'empresse de confirmer. Me voyant un peu moins sûre de moi, les grandes renchérissent. Elles font durer ce martyre plusieurs jours durant. Je pleure beaucoup, écrivant à Jésus des lettres que je vais porter sur l'autel pour qu'il entende ma prière et me rende ma sœur. Je me souviens d'en avoir fait des cauchemars. J'imagine qu'on trouve ça très drôle de torturer une enfant d'à peine six ans. Pour ma part, j'en demeurai marquée. Le jour de son retour, on alla ramasser toutes mes lettres enfantines dans le sanctuaire et on les lut à haute voix en me ridiculisant. Je me sentis humiliée.

Un autre souvenir touche la marâtre Ruth-Ellen qui nous parle de l'Apocalypse. Les paroles de l'apôtre Jean mentionnant que le soleil s'assombrirait et que le jour ressemblerait à la nuit (Ap. 6, 3) m'impressionnaient à un point tel que je me souviens de m'être éveillée la nuit pour regarder si c'était en cette nuit-là que tout s'accomplirait. De longues heures, elle nous faisait faire des exercices de rapidité à se cacher dans les repères préétablis. Nous devions rester dans ces tanières de longs moments pour nous préparer en cas de cataclysmes ou dans l'éventualité où les agents de police ou de la Protection de la Jeunesse viendraient nous chercher.

Selon la sociologue Lorraine Derocher : « Parmi les mouvements sectaires, il en existe certains qu'on nomme apocalyptiques. Ces mouvements partagent une idéologie basée sur une croyance en l'imminence de la fin du monde. Des liens existent entre la violence interne de certains groupes sectaires et les croyances apocalyptiques, considérant que ce type de croyance est violent en soi. Annoncer une date de fin du monde, c'est disposer l'auditoire à une tragédie ultime et à orienter sa vie et celle de sa famille en vue de s'y préparer. Ce qui entretient une pensée qui peut facilement se traduire en comportements rigides, radicaux, voire violents (CSRS, 1999). Concrètement, en plus d'abandonner leur ancienne vie dans le monde (travail, famille, études), il peut s'agir pour les membres de préparer leurs enfants à un avenir fondé strictement sur une idéologie. La préparation aux événements qu'on estime avoir été prédits dans le livre sacré ou les prophéties anciennes peut se matérialiser par une rigidité de tout instant afin d'être prêt au dernier jour tant annoncé ».



Malgré tout, cette époque demeure la plus belle dans mes souvenirs d'enfant. Et je le dois en grande partie à la responsable Luize.

Elle était très brusque et autoritaire, mais quelle rassembleuse elle était. Elle fut un bon moment responsable du groupe des grandes, les filles de treize à dix-sept ans. Je me souviens d'elle parce que, comme il y avait énormément de monde à l'Arche dans les années 1975-76, nous nous acquittions souvent des grosses besognes. Corvées pour rentrer du bois, besognes ménagères... Et je me souviens de ces samedis où l'on avait toute la journée de la nourriture avariée. Grâce à Luize, ce qui au départ était seulement affaire d'économie se révélait un exercice dont je garde les plus beaux souvenirs. Elle voulait que tous participent et nous demandait de chanter. On a beaucoup chanté durant ces années. De la « Bonne Chanson » on connaissait tout le répertoire. Malheureusement, on trouva bientôt que cet esprit de rassemblement ressemblait trop à un esprit de collège... Or, c'était de futures moniales que l'on formait !

Arriva le jour où l'on défendit de chanter autre chose que des cantiques — toujours sans musique, car celle-ci était un plaisir inutile à bannir — et seulement qu'en de rares occasions. Abolissant ainsi, avec ce qui contribuait à notre plus grand plaisir de vivre, ce qui faisait notre force : l'esprit d'équipe.

Nonobstant, sœur Luize resta marquée dans mon esprit comme une femme forte.

Je la reverrai quelques fois plus tard, mais trop rarement, hélas.



À la fin de mai, c'est mon anniversaire. J'ai 7 ans. On ne fête pas les enfants. Comme je suis une vivace, je n'abandonne pas l'occasion de demander ce que je veux, malgré qu'au fond, je connais la règle. On me concède que ma petite sœur Rosalie pourra venir de Nazareth — où elle est toujours avec les bébés — pour manger le gâteau au chocolat avec moi. Quand elle arrive, comme on se voit si peu souvent, je veux la prendre dans mes bras. J'aime tellement ma petite sœur. Mais Geneviève lui demande :

— Veux tu t'asseoir avec moi ou avec Myriam ?

— Heille, c'est MA fête ! Pourquoi est-ce qu'elle ne pourrait pas s'asseoir entre nous deux ? Pourquoi est-ce qu'elle doit choisir ?

J'ai le cœur gros. Pourtant, je sais que Geneviève m'aime, mais elle n'arrive pas à me le manifester. Je demande à Celia pourquoi Geneviève est comme ça avec moi. Et elle me répond que c'est probablement parce qu'elle a du chagrin. Aussi, je me dis que je vais tout faire pour que ma grande sœur n'ait plus le cœur gros. Je passe l'éponge.



L'incendie qui rase le grand domaine provoqua une déchirure dans mon enfance. Je venais d'avoir 7 ans. Le matin de cette mémorable journée, nous avons fait le grand ménage, car nous devions partir pour les vacances tôt le lendemain. Par petites troupes, nous étions répartis dans différentes maisons appartenant au culte. Je me souviens d'avoir été désignée dans le groupe qui devait partir pour ce qu'on appelait le « Camp ». Ce campement appartenait au groupe des jeunes garçons durant l'année scolaire et cet été-là, il était vacant. J'étais très heureuse à l'idée que l'expérience qui s'annonçait était de nature somme toute plaisante. Il y avait à cet endroit un vaste chalet en bois rond, construit par les jeunes, notamment par mes frères, et si je ne m'abuse, il n'y avait ni électricité ni eau courante, seulement une rivière sillonnant le terrain. J'étais emballée.

Les planchers de notre salle brillaient, les garde-robes s'étaient dénudés. Tous les lits étaient lessivés ; les locaux astiqués attendraient l'arrivée de la nouvelle année scolaire.

Chaque fille possédait une grosse poche de tissu brut et coloré, qui nous servait de baluchon quand nous partions en vacances. Nos quelques vêtements, livres de prières et effets personnels y étaient rassemblés. Les sacs de couchage déployés sur le sol attendaient la dernière nuit avant le grand départ qui, cette année, se faisait en autobus, nous emportant chacune dans la maison où nous passerions la belle saison.

En ce soir de juin, toute notre secrète société s'était réunie pour rendre un grand hommage au Sacré-Cœur par une grande célébration. Nous venions de terminer la majestueuse procession. Je revois les fanions, imprimés par les grandes filles, qui longeaient le parcours. Comme nous étions trop jeunes pour veiller très tard, la responsable me ramena plus tôt, avec les cinq autres petites, dans nos locaux pour dormir. Surexcitées, nous attendions avec impatience les vacances que nous entamerions le lendemain.

Je me souviens qu'il me fallut un long moment avant de m'endormir, tournant et retournant dans mon sac de couchage. Le sommeil m'ayant

gagné enfin fut de courte durée.

En effet, il devait être minuit à peine lorsque des cris et hurlements nous tirèrent de notre sommeil. Je revois Mathias, le responsable des hommes, arriver dans le grand dortoir. Ouvrant vivement la porte, il cria :

— Tout le monde debout ! La place brûle ! L'incendie se propage rapidement ! Il n'y a pas de temps à perdre, il faut faire vite, on n'a le temps de rien récupérer. Le feu a pris naissance dans le secteur du théâtre au-dessus de Nazareth. Dirigez-vous vers la sortie derrière la chapelle !

S'adressant à la religieuse, il lui indiqua de garder les filles en rang et de veiller au calme malgré l'urgence de la situation. Elle nous demanda donc de prendre nos baluchons et de nous rendre en groupe vers la porte de sortie. En me levant, j'ai regardé par la fenêtre en direction de Nazareth. J'ai vu l'énorme brasier ; l'on pouvait entendre des vitres voler en éclats. J'avais tout juste 7 ans et cette scène restera gravée dans ma mémoire. Je pensais à ma petite sœur au milieu des bébés de Nazareth. Je tremblais en pensant à elle. J'espérais qu'elle soit sauvée.

La température était clémente, heureusement, car nous étions sorties pieds nus. Nous dirigeant vers la petite maison à l'entrée du domaine, nous attendions les consignes. Seulement, nous étions encore trop près du brasier. Quelques instants plus tard, nous avons reçu l'ordre de nous rendre de l'autre côté du grand chemin. Je ne peux dire combien d'heures nous y sommes restées, contemplant le feu incandescent. Je vois encore les camions-citernes arriver les uns après les autres, j'entends encore le bruit des sirènes. Il y avait beaucoup de monde, et l'on courait de tous bords, tous côtés. Je me revois en pleurs à la fenêtre, tremblant à l'idée de ma petite sœur là-bas. C'était un réel trauma de perdre notre chez-nous. Jamais je ne reverrai un incendie d'une telle envergure. De l'immense cloître qui fut réduit en cendres, il ne resta que la chapelle, une partie de l'imprimerie et les souvenirs de nos années d'enfance qui s'envolaient.

Si on pardonne à la nature les drames qu'elle nous impose puisqu'on la juge innocente, il en va bien autrement des blessures infligées par l'humain qui participe à la signification à long terme de nos traumatismes. Eh oui, à partir de ce jour, les choses ne furent plus jamais les mêmes.

Une camionnette vint nous prendre pour nous emmener à Sainte-Thérèse, près de Laval.

L'endroit était superbe, un havre de paix. Je m'en souvenais pour y avoir passé deux semaines l'été précédent. Le long chemin séparait la grand-route de la propriété qui était ni plus ni moins dans un bois. Plus loin, sur le terrain, il y avait un barrage électrique et une turbine qui n'était plus en fonction. La maison construite au sommet d'une colline surplombait une merveilleuse petite rivière qui coulait à ses pieds et où était accosté un canot. À l'entrée du bois, une vieille grange vide, nettoyée, nous servait de dortoir. Nous y couchions les unes auprès des autres, dans des sacs de couchage. Je me souviens des chauves-souris qui volaient au-dessus de nos têtes. Il n'y avait à cet endroit ni électricité ni eau courante. C'est là que je connus la vie d'antan. S'il n'y avait pas toujours eu le fouet et le bâton, ça aurait été un endroit de rêve. J'aimais bien m'éclairer au fanal. D'ailleurs, de cette époque, il m'est resté l'amour du rustique. Nous lavions notre linge à la rivière et l'étendions sur des cordes tendues entre les arbres. Comme toilettes, nous utilisions des bécosses, qu'il fallait vider à l'occasion. Je me souviens que nous attrapions des wawarons ; on mangeait les cuisses de ces grosses grenouilles pour le souper. Tous les jours, nous allions à la source chercher l'eau potable, où il nous est arrivé de rencontrer des ours. Nous travaillions sans relâche mais c'était le bon temps, quoi !

Ainsi, en ce petit matin du vingt-sept juin, nous fûmes reconduites à cet endroit. Comme elle ne nous attendait pas à cette heure si matinale, car il n'y avait pas de téléphone à Sainte-Thérèse, Aïcha n'en crut pas ses oreilles quand on lui raconta l'incendie.

Elle avait été envoyée à cet endroit avec quelques-unes des plus grandes filles qui donnaient du fil à retordre aux dirigeants.

En réalité, dans le groupe des plus grandes, il y en avait dont les hormones d'ados commençaient à faire des siennes. Le souvenir des responsables ayant perdu un peu le contrôle me revient vaguement. Comme nous étions plusieurs familles à être arrivées au culte dans les mêmes années, et que nous avions tous grandi ensemble, il s'était développé un esprit de collège et d'amitié. Le danger était que certaines filles tombent amoureuses des frères de leurs consœurs. Même si on ne se voyait pas souvent et que le règlement défendait de parler de nos familles et à plus forte raison de nos frères, il était inévitable que ça se produise.

Nous avons été élevées assez brutalement. Il ne fallait pas s'étonner

de ce que, à l'adolescence, on devienne des dures.

C'est aussi durant cette période que prirent naissance plusieurs amours. Les grandes trouvaient moyen d'aller rencontrer certains garçons en cachette. Je me souviens, entre autres, de cette fois, un peu avant l'incendie du monastère, où le grand Guru avait empoigné en pleine chapelle une fille nommée Sarah, qui avait une petite flamme pour un jeune homme, et l'avait sortie. Je ne sais pas trop ce qu'elle avait bien pu faire, mais lorsque la prière fut terminée, elle était là à genoux et lui tout près, dans un état comme je l'avais vu lors de manifestations surnaturelles. De toute évidence, il l'avait frappée puisqu'il y avait un bâton brisé sur le sol. Après s'être déchaîné, il se mit à souffrir mystiquement la Passion du Christ. Toute la communauté en avait été témoin.

Pour « casser » ces filles, on leur avait rasé les cheveux, car plusieurs parlaient de foutre le camp.

Le feu n'aida en rien cette situation, car les grandes restèrent sur place pour l'opération déblayage. Du côté des garçons, ce fut la même chose puisqu'on pensait déjà à rebâtir.

La tâche à accomplir était colossale et le père avait mis des échéances. Il voulait que la reconstruction soit assez avancée pour qu'à l'hiver, on puisse reloger la majorité du monde et être fonctionnel. Conséquemment, nos ados s'en donnèrent à cœur joie. La désorganisation qui régna quelque temps contribua à faire perdre un peu les pédales aux supérieurs qui en avaient plein les bras. À cela s'ajoutait toute la réorganisation autant des enfants que des personnes âgées.



C'est durant cette même période que plusieurs parents, craignant pour la sécurité de leurs enfants, vinrent les récupérer. Ainsi, nous n'étions arrivées à cet endroit que depuis quelques jours quand une voiture arriva en trombe, nous avisant de nous cacher puisque la police ferait une descente pour trouver les filles Lapointe que leur père avait accusé le culte de séquestrer.

Nous sommes empilées dans la grange en plein mois de juillet et la chaleur est torride. Nous y sommes depuis des heures sans boire, sans manger. Geneviève est à mes côtés et elle a la grippe. Elle n'en peut plus. Elle me demande d'ouvrir la bouche ; elle crache une énorme expectoration et se soulage de son grailon. Je n'en reviens pas ! Mais je ne dis rien... j'aime ma sœur... Une fois les policiers partis avec

Jacynthe, l'aînée des filles Lapointe qu'ils ont trouvée, je demande à Geneviève pourquoi elle m'a fait ça. Elle me demande de ne rien dire, qu'elle n'en pouvait plus ! Tranquillement, j'encode que ma sœur ne m'aime pas. Moi, j'ai appris à encaisser n'importe quoi en silence...

C'est ainsi qu'Aicha passa de quelques pensionnaires à tout un groupe de jeunes allant de sept à dix-sept ans. Elle en avait maintenant beaucoup trop sur les bras. On lui envoya de l'aide. C'est ici qu'arrive Sherley-Rose. Ces femmes sont de la même trempe. Elles adorent battre les enfants. Tue-mouche, fouet, bâton, cuillère de bois, tout sert à frapper quotidiennement.

Un peu avant le feu, Sherley-Rose avait reçu la charge du groupe des moyennes. Ensuite, Luize lui fut envoyée en renfort. C'est ainsi qu'elle organisait nos journées, entre la prière, l'égorgement et le plumage des poulets, la chasse aux grenouilles dont nous mangions les cuisses, le lavage du linge à la rivière, le blanchissage et le cardage de la laine des moutons. Comme l'eau courante était inexistante, le tout se faisait dans ce cours d'eau.

Aussi, le peu que j'appris sur la pêche date de cette belle saison.

On tuait des poulets. Moi je n'arrivais pas à participer à cette tâche sans me sentir mal. Aussi étais-je punie pour être trop fluette. Je me souviens que j'étais si stressée que j'étais tout le temps constipée. J'avais terriblement mal au ventre. Mais comme je prenais trop de temps dans les bécosses, j'étais punie. Tandis que les autres partaient en chaloupe à la pêche, je restais à genoux aux pieds des arbres, lavant dans une petite chaudière les culottes sales des autres avec le savon de pays que l'on faisait nous-mêmes.

Malgré tous ces travaux, l'été passa rapidement.

À la fin d'août arriva Marcelle. Elle nous fut présentée comme la nouvelle directrice générale de l'école des filles. Elle allait nous précéder de quelques semaines à Charmont dans la région de Tournil. Là où il fut convenu d'établir les nouveaux locaux des filles. Loin des garçons, on assurerait un meilleur contrôle. La place étant vaste, les jeunes pourraient également participer aux travaux de la ferme.

Marcelle alla rejoindre Théodora, responsable du nouveau pensionnat. Rapidement, tout fut organisé pour recevoir les trois groupes de filles qui arrivaient à temps pour les classes.



L'année scolaire était proche. Les vacances terminées, nous prîmes la route en direction de Charmont, où je passerai les prochaines années, soit de mes huit à treize ans. Marcelle, la nouvelle supérieure, devenait la grande responsable des filles et la directrice des classes. Les trois groupes divisés par âge étaient répartis dans les différents locaux de cette ferme dans la région de Tournil. Sherley-Rose fut assignée au groupe des petites, dont j'étais parmi les plus âgées. J'ai 7 ans et demi et c'est là que je retrouve pour la première fois ma petite sœur Rosalie, d'un an et demi ma cadette.

Les souvenirs que j'ai de mes premiers jours à Charmont sont d'un réel branle-bas de combat. J'ai en mémoire les religieuses qui avaient de la difficulté à trouver tout ce qu'il fallait pour vêtir les filles. Celles comme moi qui savaient coudre ont été mises à la tâche. Je me souviens d'avoir dû mettre du papier dans l'extrémité de mes souliers puisqu'ils étaient beaucoup trop grands pour moi et qu'il n'y en avait pas à ma pointure.

Nous n'avions pas le luxe d'avoir du papier hygiénique. Nous utilisions donc des pages de bottins téléphoniques coupées en quatre. Après quelque temps, nous aurons le confort d'utiliser le papier dans lequel étaient emballées les pommes et les poires reçues des supermarchés. Plus tard, nous en aurons. Seulement comme il était précieux, il nous était distribué à raison d'un ou trois carreaux, tout dépendamment du besoin.

Le petit puits ne suffisant pas, nous avons eu bien des ennuis à cet égard. Ainsi, nous ne prenions qu'un bain par semaine et nous devions être au moins quatre à profiter de la même eau, par souci d'économie.

Cependant, ces contretemps étaient de bien banals incidents de parcours, comparés aux traitements que Sherley-Rose nous infligeait. Elle était si dure et implacable que je la qualifierais sans retenue de dangereuse. Encore aujourd'hui, je ne comprends pas comment il se pouvait que Marcelle n'ait pas été au courant de cet état de choses. C'est vrai que la propriété était vaste et qu'elle ne pouvait pas avoir l'œil sur tout. Dommage qu'elle soit décédée aujourd'hui, parce que

j'aurais eu quelques questions à lui poser.

Sherley-Rose était tout simplement sadique. Si deux fillettes de la même famille se retrouvaient dans le même groupe, comme c'était mon cas et celui de ma petite sœur, il leur était interdit de s'adresser la parole. Aussi, deux filles n'avaient pas l'autorisation de se retrouver seules ; si par inadvertance, l'occasion s'y prêtait, il était défendu de se parler de peur qu'elles développent des amitiés particulières et aussi qu'elles se confient.

Inutile de dire combien elle était sévère. Elle nous frappait pour absolument tout et rien avec une violence invraisemblable.

Le deuxième souvenir que je garde de mon enfance, et des plus traumatisants après les sévices que Ruth-Ellen m'avait fait subir et que j'ai relatés plus haut, est celui de cet après-midi de l'automne 1976.

Le groupe se composait d'environ quinze filles, de sept à dix ans. Nous déambulions en rang deux par deux pour la récitation du chapelet quotidien. Les yeux baissés, nous devions marcher dans les traces de la personne qui était devant soi, de façon à garder le rang bien droit. Notre marâtre devait bien nous entendre répondre à la prière, sinon nous devions reprendre le chapelet.

Quand le rosaire fut terminé, nous étions à proximité du champ tout en haut de la propriété, là où broutaient les troupeaux de moutons et de chèvres.

Sherley-Rose demanda à chacune si elle avait bien dit le chapelet et suivi comme elle l'avait demandé les pas qui la précédaient. Toutes répondirent oui. Elle ajouta qu'il y en avait trois qui n'avaient pas porté ses pas comme demandé. Elle me fit signe, ainsi qu'à Madisson et à Éliza, puis elle envoya les autres cueillir des pommes dans le verger sous la surveillance de sa petite préférée. Nous amenant plus loin dans le champ tout près d'un tas de rebuts rassemblés pour y faire un feu de camp, elle nous invita chacune à choisir dans cet amoncellement un objet différent, qui servirait à nous corriger. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il n'y avait pas tellement de choix. L'une de nous ramassa un morceau de bois de deux par deux, l'autre une branche et je ramassai un vieux manche à balai. Nous enjoignant de nous mettre à genoux, elle déshabilla Madisson. La couchant sur le ventre, elle s'assit sur son thorax et se mit à la frapper violemment avec ce qu'elle avait choisi. Ensuite, ce fut mon tour. Je me rappelle que le poids de son corps sur ma cage thoracique était tel que je suffoquais. Elle me frappa encore et encore, jusqu'à ce que mon corps

soit couvert d'ecchymoses. Ainsi pour l'autre petite. Encore aujourd'hui, je me demande ce qui peut pousser un adulte à faire de pareilles choses. Tout cela était attribué sous le prétexte que nous n'avions pas emboîté les pas de la fillette qui nous précédait.

Je me demande d'où lui venait son imagination perfide pour le choix des châtiments.

Plusieurs fois, le soir, alors que nous venions à peine de nous mettre au lit, elle allumait les néons du petit dortoir, nous expliquant qu'il fallait s'habituer à dormir dans toutes sortes de conditions. Son exigence pour la posture à maintenir durant le sommeil était très explicite : nous devions être couchées sur le dos, la tête bien droite et surtout les mains jointes sur le dessus des couvertures. Dans ma petite enfance, c'était le nez contre le mur et maintenant, c'était sur le dos, mains bien visibles. Malheur à qui décidait de faire autrement. Que de fois elle en a réveillé qui s'étaient déplacées au cours de la nuit...

Un soir, nous étions couchées. Dans une petite chambre d'environ 4,5 m x 4,5 m, quatre lits superposés, cordés tous les trois l'un près de l'autre avec le quatrième au pied. Nous dormions. Ouvrant la porte avec fracas, elle se pointa et alluma la lumière. Sursautant dans nos lits, violemment tirées de notre sommeil, nous nous demandions ce qui se passait. Elle nous dit de ne pas jouer aux innocentes, qu'elle avait bel et bien entendu quelqu'un jaser. Nous nous regardions sans savoir quoi ajouter. Mais elle était formelle, quelqu'un avait parlé. Comme personne n'avouait, elle me saisit par le bras, me descendant d'un bond de l'étage du lit superposé, elle éteignit la lumière, ajoutant :

— Si quelqu'un s'avise de recommencer, il subira le même sort.

Ne sachant trop ce qui se passait, encore endormie, je me rendis vite compte qu'elle m'avait enfermée dans la cave noire où, c'était connu de tous, il y avait de gros rats et des souris. Je restai assise sur l'escalier, essayant à plusieurs reprises d'ouvrir la grande trappe du plancher pour m'échapper. Je n'y parvins pas, car elle avait ouvert la porte du garde-robe au-dessus, pour m'empêcher de relever le panneau. Je restai ainsi longtemps dans le noir. À un moment, je m'étendis sur le rocher humide. Mais le grignotement des souris au travers du bran de scie où s'empilaient les conserves m'épouvantait. J'essayai à nouveau d'ouvrir l'écoutille, en frappant de toutes mes forces, au risque d'encourir un châtiment bien pire. Si seulement quelqu'un d'autre que Sherley-Rose advenait à passer... Comme de fait, ce fut la bonne vieille Théodora. Lorsqu'elle me tira de là, je lui

expliquai ce qui était arrivé. Cependant, sur les entrefaites, Sherley-Rose arriva. Théodora, feignant la désapprobation, me dit :

— Allez vite vous coucher ; soyez sage, sinon, c'est moi qui m'occuperai de vous !

Bien sûr qu'il était impossible qu'elle nous prenne en charge, elle était bien trop gentille pour qu'on lui impute la responsabilité des enfants. Le lendemain, Sherley-Rose demanda à Clothilde de venir avec nous. Une fois toutes les trois dans la chambrette, je dus me dévêtir. Aussi, en me donnant le tue-mouche je devais m'administrer moi-même la fessée. Comme je n'arrivais pas à me frapper assez fort, elles me montrèrent à tour de rôle combien fort je devais me frapper. Je me tordais comme un ver, tandis qu'elles étaient mortes de rire !

Ainsi pour la nourriture. Si l'une d'entre nous s'avisait de faire la fine bouche, sa portion était doublée ou, encore, on lui gardait son assiette au-dessus du réchaud du poêle et elle devait la manger au repas suivant dans l'escalier de la cave. À défaut de l'ingurgiter, le manège ne faisait que se reproduire.

Marcelle, tout en étant la directrice, me fit l'école durant la première année de mon séjour à la ferme. J'avais sept ans et je doublais ma troisième année !

Avec elle, j'apprenais bien. Elle était rigoureuse, mais néanmoins très attachante. Je me souviens d'avoir brûlé d'envie de tout lui raconter de ce que nous faisait subir Sherley-Rose, mais celle-ci nous l'avait défendu, nous disant qu'elle et la directrice Marcelle se disaient tout et que nous devions respecter la hiérarchie. Un jour, cependant, je désobéis.

Je lui racontai que la nuit précédente, alors que j'étais descendue au vestiaire où se trouvaient les toilettes, Sherley-Rose était arrivée avec une petite fille du nom de Natalia qui, terrorisée, faisait souvent des cauchemars et hurlait dans son sommeil. Elle l'avait sortie de son lit, furieuse de s'être fait réveiller par ses cris, et lui avait mis la tête dans un évier rempli d'eau froide, lui disant que si elle n'était pas assez réveillée lorsqu'elle criait ainsi, elle le serait après. Cette petite fille, comme plusieurs d'entre nous, a subi souvent ce sort. Marcelle en parla à Sherley-Rose. Ce même après-midi, je subis une raclée d'une violence inouïe, dont le souvenir ne m'a jamais quittée. Cette fois, je fus rouée de coups avec le tuteur qui servait de soutien au châssis-guillotine de la chambre. Quand je l'implorai d'arrêter, lui demandant ce que j'avais fait, elle me répondit : « Si vous ne savez pas pourquoi,

ce sera pour toutes les fois que vous avez mal agi et qu'on ne vous a pas châtiée. » Puis je dus me mettre à une copie démesurée qui dura des mois. Faire faire d'interminables transcriptions des mêmes phrases était sa façon et celle de nombreuses matrones pour se désencombrer des enfants les plus vivaces, les immobiliser, eux qui avaient déjà si peu de moments libres. Je me souviens de Laure qui dut copier un été durant, à chaque instant disponible.

Selon la sociologue Lorraine Derocher : « *En raison de la fermeture au monde des communautés sectaires, les situations d'abus ou de négligence sont rarement signalées aux autorités, en tout cas, de l'intérieur. Dans ce contexte, ces situations risquent de se répéter ou de se multiplier, plaçant l'enfant victime de mauvais traitements à risque de polyvictimisation ou de victimisations multiples. Il s'agit ici non pas d'un seul type d'abus subi à répétition, mais de plusieurs formes d'abus perpétrés par différentes personnes dans un laps de temps relativement court. La maltraitance que l'enfant subit de façon régulière devient pour lui son quotidien, sa condition de vie qui le conduit à un processus stable de victimisation. La polyvictimisation constitue le lot des gens qui ont été maintenus en captivité. Elle est sans contredit une forme de maltraitance à laquelle les enfants qui grandissent en milieu sectaire sont vulnérables*⁷. »



C'est en 1977 qu'un parent intenta contre le Guru un procès pour séquestration de ses enfants. À partir de ce jour, les responsables devinrent complètement paranoïaques. Plus question pour les enfants de sortir à l'extérieur. Ce fut excessivement pénible, déjà que nous n'avions ni le droit de regarder par les fenêtres ni le droit de déambuler sans regarder le plancher. Quand il nous arrivait exceptionnellement d'aller à l'extérieur, nous devions rester confinés au petit préau entre les deux bâtisses, une cour qui faisait à peine une douzaine de mètres. Dès qu'un avion ou un hélicoptère volait au-dessus de la ferme, nous nous jetions à genoux, le visage contre terre. Conséquemment, nous pratiquions quelques fois par semaine ce qu'il fallait faire, au cas où les policiers, travailleurs sociaux ou membres de la DPJ se pointeraient et nous trouveraient. Il fallait se taire, et ce, même si l'on nous interrogeait. On nous disait qu'il y avait des gens qui se cachaient sur le bord du bois pour nous épier, qu'il nous fallait continuellement rester aux aguets. Nous simulions des descentes de police, chronométrant le temps que nous prenions à descendre dans les cachettes dont le monastère était truffé.

À l'issue du procès, le Guru fut emprisonné durant près d'un an et demi. Durant ce temps, tout devint un abominable fardeau au

monastère. J'entendais des sœurs parler : si elles souhaitaient qu'il soit libéré, c'était pour que finissent ces manifestations auxquelles elles devaient se livrer, de piquetage ou de distribution de brochures aux portes. Qui plus est, il y avait ces prières interminables, à la suite d'ordres provenant de la cellule du père, car bien que sous les verrous, il administrait le culte. Son ambassadrice dans le lieu et lui rivalisaient d'ardeur et d'imagination, mettant ainsi tout en œuvre pour impressionner le public à sa cause.

Je me souviens qu'entre autres, nous avions de petits livrets bleus, imprimés dans le prieuré, dont il fallait, en plus de l'Angélus, réciter plusieurs pages de psaumes, tirés de la Bible, prières des justes persécutés appelant les foudres du Ciel sur leurs ennemis, et ce, avant et après chaque repas.

C'est à cette époque qu'un soir de Noël, nous reçûmes un ordre spécifique de la maison-mère. Il semblait qu'on ait eu vent que quelque chose se tramait contre le culte. Pour « conjurer » tout ça, il fallait rester en prière et en silence durant toute la nuit et toute la journée qui suivait. Le mot d'ordre était qu'aucune lumière ni chandelle ne soit allumée. Nous devions rester dans la plus profonde obscurité, fermer rideaux et volets et barricader les portes. Aussi, nous étions demeurés à jeun.

Le premier mai 1978, si je ne m'abuse, à l'heure du dîner, des voitures de policiers s'amènèrent à la ferme. Je me souviens d'avoir été questionnée par ces gens, mais l'interrogatoire se limitait à savoir nos noms et le lieu de notre naissance. Ce jour-là, contrairement au mot d'ordre, on nous demanda de répondre. Ainsi toutes les personnes qui s'y trouvaient furent passées en revue. Ils emmenèrent Marcelle qui, en tant que directrice des enfants, fut emprisonnée, si ma mémoire est bonne à la prison Tanguay durant quelques mois. Nous étions très tristes de perdre notre mère de substitution. Je peux dire aujourd'hui que ce jour-là, ils ont commis une erreur sur la personne. Car, bien que dure par moments, c'est quand même elle qui, durant notre enfance, nous apporta le plus de douceur, de bonté et de réconfort. J'aurais eu bien d'autres personnes à pointer du doigt, mais comme c'est elle qui avait le titre de directrice, c'est elle qui fut emmenée, menottes aux poignets.

Cette période de cachette et de peur fut éprouvante. Je crois que ce qui fut le plus difficile, c'était non seulement de ne pas pouvoir sortir et profiter de la nature, mais de vivre sous la terreur.

Combien nous aurions aimé être retrouvés par les autorités

compétentes. Seulement, nous avons appris que les gens du monde étaient méchants. Pourquoi se seraient-ils préoccupés du sort des enfants captifs ?

Le Guru fut remis en liberté.

Dans la société québécoise, le sort des enfants des sectes ne semble pas être une préoccupation pour les gouvernements. Ils se laissent facilement berner. La question se pose. Comment se fait-il que les personnes responsables s'en soient toujours si bien sorties ? Comment se fait-il que l'endroit n'ait pas été investi ou simplement fermé ? Comment se fait-il qu'il n'y ait pas davantage de préoccupation à propos de ces endroits de culte ?



Toute notre vie, nous avons été programmés à prendre la relève et à devenir des monastiques. Aussi, très jeune, je croyais sentir cet appel. Je priais Jésus et la Vierge à qui je demandais tous les jours si elle voulait prendre soin de moi à la place de maman qui ne m'aimait plus.

Cependant, j'étais considérée comme un mouton noir. Je ne comprendrai jamais pourquoi et une sourde colère fomentait en moi. Malgré mes efforts pour me faire aimer et apprécier, mon dévouement passait inaperçu, et je subissais. J'ai mémoire des récréations où je m'offrais pour faire le ménage de la grande salle ou encore le repassage et la couture, question d'être serviable et estimée de ma supérieure. On disait que j'étais dévouée et très habile ; pour cela, on se fiait beaucoup sur moi. Je le prenais comme un beau compliment. Aussi, je développai ce talent naturel d'habileté et de créativité pour me faire considérer. Je donnais, étant très généreuse de ma personne et de mon temps. Il me fallut bien des années pour apprendre que l'appréciation et l'amour ne s'achètent d'aucune façon, que ce comportement est en fait une attente d'amour qui ne sera jamais comblée. Mon amabilité n'empêcha pas qu'on se serve de moi comme bouc émissaire. Plus je vieillissais, plus je devenais insensible aux claques et aux fessées. Seulement, mon estime personnelle en prenait un coup. Je me souviens que plusieurs fois, je reçus des châtimements pour le groupe. Dans une de ces circonstances, Ruth-Ellen avait voulu frapper ma petite sœur en plein visage. Me battant contre elle, je mangeai les coups, réussissant ainsi à protéger Rosalie. J'en reparlais récemment avec ma grande sœur Geneviève. Elle me dit qu'effectivement, il y en avait parmi les filles qui étaient beaucoup plus maltraitées, qui faisaient office de tampon pour défouler les insatisfactions des matrones. Je fus de celles-là.



En 1977, les familles qui avaient afflué de tous les pays à la fin des années soixante, ou au début des soixante-dix, furent réunies dans la grande chapelle de la maison-mère. C'est là que les agents de l'immigration nous rencontrèrent pour nous octroyer notre citoyenneté canadienne. J'imagine que cette situation a eu lieu parce

qu'il était plus pratique pour eux de se déplacer que pour nous, puisque nous étions un très grand nombre à recevoir notre citoyenneté.

Une seule famille américaine fut refusée, car les parents les avaient littéralement abandonné au culte sans jamais venir les visiter. Ces enfants durent retourner aux États-Unis dont ils étaient originaires. Le souvenir de ce départ reste bien frais dans ma mémoire. J'étais non seulement triste de perdre mes amies pour qui ce départ s'avéra une réelle délivrance, mais j'aurais tant souhaité être refusée par l'immigration puis retournée avec ma famille, dans notre Belgique natale. J'aurais tellement voulu reprendre notre vie de famille, surtout qu'à cette époque, les têtes dirigeantes avaient décidé que nous ne devions plus revoir nos frères. Il n'y a pas de mots pour dire combien ils me manquaient.

J'étais captive et je devais m'y faire !

Encore à cette étape, je me demande comment est-il possible que les agents ne se soient pas demandé les motifs de notre demande de citoyenneté. Comment ont-ils pu fermer les yeux sur le non-choix de centaines d'enfants piégés par les choix intempestifs de parents irresponsables ? Autant de questions qui demeureront sans réponses.



À défaut d'avoir une famille, je m'attachai à Marcelle, la directrice, qui était un peu une mère substitut pour plusieurs d'entre nous. Elle a très peu frappé les enfants et montrait beaucoup de justice. Quand elle demandait à notre responsable d'avoir quelques-unes des plus grandes pour l'aider dans les travaux de la ferme qui grossissait d'année en année, nous nous disputions à savoir lesquelles seraient choisies pour ce que nous considérions un privilège. Un jour, j'étais allée l'aider à peindre le poulailler. Ne voulant plus revenir dans le groupe, je lui avais demandé en pleurant de signifier un prétexte pour arriver à me convoquer à nouveau.

Comment percevait-elle tout ça ? N'étant alors qu'une enfant, je n'en ai pas la moindre idée. Je demeure persuadée qu'elle y voyait, car nous avons changé souvent de patronne.



Lorsque l'époque des procès et des cachettes fut passée, c'est à Marcelle que je rattache les souvenirs des quelques pique-niques que nous ayons faits. Habituellement, on nous en accordait un par année

au printemps. Elle orchestra durant une couple d'années la sortie avec le jour de ma fête, soit à la fin de mai, ce qui me rendit très heureuse.

Ce jour-là, tous les groupes se rassemblaient dans la cuisine. Tandis que les unes préparaient les sandwichs au beurre d'arachide et à la gelée de fraises, d'autres préparaient les chaudières de *Kool-Aid*. En rang, nous prenions le chemin de ce que nous surnommions « l'anis » à cause de cette herbe qu'on y retrouvait à profusion. Cet endroit, situé approximativement à deux kilomètres de la ferme, était en fait un autre emplacement agricole sur lequel se trouvait une vieille grange où, durant l'été, les moutons étaient transférés, les pacages étant très vastes. Là nous jouions dans le foin de la grange, nous courions sans retenue et participions à des jeux de société. Nous y chantions de la « *Bonne Chanson* » comme jadis, avant le feu.

Malgré tout, ces merveilleux après-midis étaient trop brefs et à eux sont encore reliés des châtiments. Lors de l'une de ces rares excursions, je dus rester seule à la maison pour laver des tonnes et des tonnes de vaisselle. Cette sanction était d'autant plus sévère, vu la rareté de ces escapades que je peux dénombrer sur les doigts d'une seule main. Je fus privée d'excursion parce que j'avais remué durant le sermon du dimanche précédent.

Un de ces moments inoubliables qui me fait encore chaud au cœur, quand j'y songe, est en ce jour de mes 12 ans, où lors de l'un de ces pique-niques, nous avons demandé à la voisine, Madame Hamel, de nous faire visiter ses grandes serres de fleurs. Celle-ci m'offrit pour mon anniversaire une plante de mon choix. J'arrêtai ma prédilection sur un bégonia géant et magnifique, dont les fleurs rouges avaient des nuances dans les tons bourgogne et de noir. Cette petite attention me fit tellement plaisir que l'évocation de ce moment me remplit encore aujourd'hui de douceur quand je vois un bégonia géant, même si de retour au couvent il me fut confisqué.

Nostalgique, je suis passée quelques fois devant ces fermes qui ont vu mes jeunes années. Je suis arrêtée voir ma chère Marcelle. Mais le temps a passé et elle avec ! ...

Je me revois, rendue jeune adulte, sarcler des heures durant le vaste jardin en sa compagnie. Elle me parlait de l'importance de bien vivre sa vie, de la mort. Comment sa vie à elle, elle ne l'avait pas vue passer, et elle évoquait le côté éphémère de tout ce qui passe. Chère mère ! Je sais qu'elle veille toujours sur moi !



L'expansion du culte a commencé en 1976, lors du grand tremblement de terre qui détruisit plusieurs villes du Guatemala. Plusieurs hommes sont partis avec de nombreux matériaux pour aider à la reconstruction. Ayant déjà plusieurs ramifications partout au Canada, le Guru s'ouvre dès lors à l'étranger ; c'est au tour de la Guadeloupe, dans les Antilles françaises. Dans ce pays où la population est déjà très religieuse, plusieurs adhèrent rapidement à la communauté, ce qui donna au clan un grand essor. Ainsi, un couvent fut érigé là-bas pour des moines, puis s'ensuivit un couvent pour les femmes. Tout comme à la maison-mère, on accueillait des familles entières.

C'est ainsi que fut reçue une jeune fille de quatorze ans, comme nouvelle postulante à la vie religieuse, sous le nom d'Ann-Andréa.

En provenance de la Guadeloupe, elle arrive un beau jour de 1977 au Canada, avec sa copine Angéline. Je ne connais pas ses antécédents, quoique bien des bruits aient couru à son sujet, voulant qu'elle provienne d'une famille où l'on pratique le vaudou. Tout ce qui la concerne est tenu dans un silence rigoureux. De toute façon, le règlement interdit à qui que ce soit de parler de sa famille, de sa vie passée, quelle qu'elle soit.

Néanmoins, il semble qu'elle est dotée de pouvoirs surnaturels, lesquels sont mis en exergue par les autorités. On nous dit que la Vierge lui donne des messages concernant soit l'Arche en général, soit des membres en particulier. Considérées comme issues de la Vierge personnifiée, ses directives sont prises au pied de la lettre. Fait étrange, ses révélations contiennent des renseignements personnels à des individus, dont elle doit ignorer l'existence. Ainsi, le jour du décès de mon grand-père maternel, elle reçoit pour ma mère un message dans lequel elle lui indique qu'étant très attaché aux biens de la terre, le vieil homme serait directement descendu aux enfers, n'eût été l'immolation de sa fille, ma mère. Elle demande donc que maman soit ordonnée prêtre, car il faut souligner qu'à l'Arche, les femmes reçoivent aussi le sacerdoce. Peu de temps s'écoule, puis elle revient en transmettant la demande que maman célèbre consécutivement

soixante-douze messes pour conjurer je ne sais quoi...

Toujours est-il qu'à la suite de l'une de ces manifestations, le huit décembre 1977, une grande cérémonie a lieu, durant laquelle tous les garçons et filles entre treize et vingt ans doivent recevoir l'habit ecclésiastique, tonsure et soutane pour les hommes, voile et bure pour les femmes. Aussi attribue-t-elle, elle-même, les noms religieux à chacun. La plus jeune à qui elle demande de devenir « l'épouse du Christ » n'a que onze ans. On décide donc, avec « grande sagesse », d'attendre le jour de ses treize ans pour lui donner le voile ! C'est ainsi qu'elle indique aux responsables lorsque se trame un complot contre la secte, comme ce fut le cas le jour de Noël qu'on passa dans le noir.

Aussi sont instaurées des nuits de prières qui, avec les années, deviennent — Dieu merci ! — des veillées de prières et d'adoration.

Prier à genoux durant des heures, c'était normal pour nous, mais des nuits de temps... ouf !

Je me remémore ces nuits où elle demande à la communauté soit de prier, soit de travailler ou encore de faire des pèlerinages... Plusieurs se demandent comment la Vierge peut exiger des activités qui, à la longue, s'avèrent être si épuisantes pour chacun qu'inévitablement, la fatigue aidant, cela devient une source de frictions et d'agressivité.

Bien évidemment, elle vient confirmer le rôle du pontife choisi de Dieu, dont bien des prophéties ont annoncé l'avènement. Il y a, bien entendu, vénération pour Gretchen, la supérieure générale, qui après le Guru est directement responsable autant des hommes que des femmes, ainsi que de toutes les succursales dans le monde. Cette ancienne mère de famille de treize enfants, dont je reparlerai plus loin, devint abbesse.

De la sorte, un beau jour, Ann-Andréa reçut une révélation de la Vierge demandant la consécration particulière de trois des fillettes, dont Éliza, moi-même et ma petite sœur Rosalie. Le soir même, on nous rase les cheveux, Ainsi, âgées respectivement de neuf, huit et sept ans, nous devenions des enfants voilés. Tout en demeurant avec les enfants, nous étions devenues des « choisies parmi les choisies ».

Inutile de me faire croire en la banalité du voile porté par tous types de croyants. Si on m'avait demandé s'il m'a été imposé, j'aurais répondu : « Absolument pas ! C'est un choix délibéré et conscient ! » Évidemment ! J'aurais probablement eu ce même discours si souvent entendu : « que le voile est du même ordre que celui qui porte la

casquette à la couleur de son équipe. » Eh bien, aujourd'hui, jamais je n'avalerais une telle baliverne, crétinerie qu'on veut nous faire croire dans les processus d'intégration ! Le voile exigé des femmes, tout comme l'était la tonsure des religieux du temps, est un signe d'assujettissement, de dépendance et de servilité. Si je m'affirme catégoriquement, c'est que je l'ai vécu. Et si vous demandez à ma petite sœur qui est captive depuis 47 ans, elle vous dira que c'est de son libre arbitre qu'elle a fait ce choix. Imaginez ! J'étais à ses côtés, en 1977, alors qu'on lui rasait le crâne et lui imposait le voile. Elle avait à peine 7 ans ! 7 ans !

Si nous étions contentes, je peux témoigner que ce n'était pour aucune autre raison que parce qu'on nous octroyait un traitement spécial, faisant de nous des êtres qui sortaient du lot, des exceptions. Et tous les enfants, tous les êtres humains sans exception aiment se sentir singuliers. C'est justement cette subordination qui fait que les êtres asservis deviendront ce qu'on a fait d'eux, et répéteront la doctrine bien assimilée. Ils feront allégeance par conformité, parce qu'ils ne connaissent pas ce que signifie le libre choix ! Cette liberté de choix n'appartient qu'à la conscience, car à mon sens, la croyance est toujours limitative. Ta liberté a donc la même envergure que ta croyance. Tes limites sont circonscrites dans ta zone de confort que j'appelle plutôt zone d'inconfort, car au fait elle est délimitée par la peur. Exactement celle qui est le fondement de toute religion, qui, quant à moi, porte en elle le sectaire comme la nuée porte l'orage. Ainsi ils exploitent l'angoisse, la misère et la quête humaine comme toutes ses peurs, permettant ces jeux de rôles et d'assujettissement.

Il y eut ainsi, outre le Saint-Père en contact continu avec le ciel, quelques autres personnes à qui Dieu se manifestait et au travers desquelles il dirigeait directement son Œuvre, sauvegarde du dépôt de la foi.



Quand nos parents nous emmenèrent à l'Arche, ils jugèrent le fonctionnement et la mentalité du monastère d'après leur impression et leur ressenti à eux, ce qui est bien légitime.

Mais ce qui leur échappa à mon sens, et qui échappe à la majorité des personnes qui ont une évolution « normale », c'est qu'eux avaient une identité, une personnalité déjà formée et un genre bien à eux. C'était des adultes de respectivement trente-cinq et trente-sept ans, avec tout ce que l'âge adulte comporte de connaissance de soi, de ses limites, de ce qui est défini comme acceptable ou non. Cependant, qu'advierait-il de leur progéniture qui, vu son jeune âge, n'avait aucune spécificité ? Cette question aurait dû être soupesée et auscultée de tous les côtés ; seulement, ce ne fut pas le cas. On aura le reste de notre vie pour trouver un sens à l'intention des adultes... on aura une existence pour remanier ce qui restera de soi !

Ainsi, dans toute société dans laquelle chaque spécimen a sa place, chacun s'adapte au genre des autres avec le plus de respect possible face à l'individualité de chacun. Mais nous, enfants en si bas âge, comment pouvions-nous développer une identité respective, mettre en valeur nos facettes distinctives qui font les individus ?

C'est d'une façon bien préméditée qu'on décida qu'effectivement, il n'en serait pas question. Comme une cire chaude, on voulait mouler notre caractère avec un non-respect des aptitudes et de l'élan.

Ainsi, au bon gré des dirigeants, on nous fondit dans « le » moule et malheur à celui ou à celle qui, comme ce fut mon cas, ressortait, en dépit de l'éducation et de l'entraînement, du *pattern* établi. Les ingrédients de l'hérédité demeurèrent très forts dans mon cas, me rendant problématique et m'occasionnant bien des souffrances. Comme le dit bien le dicton japonais : « *Le clou qui dépasse rencontrera le marteau !* »

Le côté non conformiste, raisonneur et logique de mon père était de mes traits marquants. Suivre comme un mouton de Panurge, sans comprendre, impossible ! J'avais besoin d'explications, et je me sentis

rapidement mise de côté. J'étais bien jeune quand j'en devins consciente. Cette souffrance profonde qui, malgré mes efforts pour faire partie intégrante de cette grande famille, ne me quitta plus, me brisant au plus haut point. Je savais que mon cheminement à moi, malgré ma captivité, demeurerait en parallèle, me menant par un chemin des plus escarpés, là où je suis aujourd'hui, avec tout ce que cela comporte d'isolement et de meurtrissures.

L'esseulement que j'éprouvais dans les profondeurs de mon âme a assuré ma survie, malgré la souffrance que cela a engendrée. La Vie me donna une force de caractère, qu'on peut appeler « résilience » qui m'aïda à ne pas m'apitoyer, à m'accrocher et à rebondir. Mais comme le dit Boris Cyrulnik : « La résilience n'est pas du tout un récit de réussite, c'est l'histoire de la bagarre d'un enfant poussé vers la mort qui invente une stratégie de retour à la vie. C'est plus proche d'un *western* que d'un *success story*, qui donne des solutions parfois surprenantes. » C'est un fait que j'ai mis bien des mécanismes de *coping* en place et comme mes états d'âme n'étaient jamais de longue durée, j'ai survécu. Faute de balises, sans aucun schème de références, bases de tout développement équilibré, je me fiaï à moi-même. Si cette aptitude a son bon côté, elle m'a fait cheminer dans la méfiance bien avant de me faire connaître la confiance.



Par ailleurs, parmi les mécanismes qui m'ont permis de survivre, il y a certainement eu mon père. Papa a toujours eu un caractère distinctif et gardé son côté incorruptible, ses vues objectives. Ne se fiant qu'à lui, il ne se laissait intimider par personne. Aussi s'opposait-il au « Saint-Siège » à chaque fois qu'il trouvait ses propos incohérents. Il pouvait se lever devant tout le monde pour rectifier la donne. Si le Guru savait qu'il pouvait se fier à son jugement et le consulter avant d'amener de nouveaux concepts au clan, il le garda toujours à distance, puisque mon père avait une immense influence et était très apprécié. Quand il montait en chaire, on en redemandait. Il avait ce talent d'orateur et de vulgarisateur qui permet de rendre très applicables les concepts et qui fait qu'on veut en apprendre davantage.

Aussi, son talent de sculpteur et de peintre fut grandement exploité. Ce qui fait que, chaque année, il était celui qui illustrait le calendrier et qui créait les effigies des divers magazines du clan. C'est avec une grande fierté que son influence parvenait jusqu'à moi.

De la même manière, je savais que mes frères avaient hérité de son jugement critique, puisque lorsque le grand Guru s'adressait à ses

subalternes, c'était souvent eux qui questionnaient. Cette influence eut sur moi un grand ascendant. Son impact sur moi fut tel qu'à mes yeux, un « Keyzer » avait un jugement critique incassable, même si le propre des sectes est d'admonester le discernement personnel, l'étiquetant toujours comme une énorme tare à éliminer, car nuisible et à la docilité et aux vœux d'obéissance aveugle et de foi sans questionnement. C'est ainsi que j'encodai que ma famille était incassable et que, par le fait même, on ne pouvait jouer dans son intégrité profonde.



Ici ressurgit dans mon esprit une anecdote datant de mon adolescence. Plusieurs d'entre nous étaient dans une maison à Adeville. Cette nouvelle acquisition du culte devait être nettoyée. Un soir qu'assises en cercle autour de Lisbeth, prieure au monastère et fille aînée de Gretchen, la directrice générale, nous jasions tout en nous détendant de notre journée de travail, la conversation arriva par je ne sais quel hasard sur la taille de mes frères qui, entre leurs seize et vingt ans, tout en étant sveltes, avaient atteint la taille de 1,93 mètre et 1,88 mètre. Voilà donc qu'on les ridiculisait à qui mieux mieux. Je sursautai, comme une lionne, prête à défendre les miens. Rapidement, Lisbeth me fit taire. Elle renchérit, parlant à présent du tempérament des « Keyzer » qui, à cause de la visibilité de notre père, de notre style non conformiste, se démarquait des autres. Je bouillais, rétorquant que si nous étions différents, c'était justement à cause de notre jugement distinctif et dû au fait qu'on n'était pas parvenu à nous casser. Elle se mit alors à m'injurier, faisant référence à la maladie dont je fus atteinte à mon arrivée au Canada. Elle me répéta pour la xième fois que, n'eût été de son intervention, je serais morte. Elle souligna combien j'étais laide, maigrichonne et cernée, ajoutant que si je me différenciais, c'était du fait de ma paranoïa, que les membres de ma famille avaient toujours essayé de se faire passer pour des persécutés. Elle me blessa particulièrement. Je tentai d'attribuer du sens à tout cela. Et j'y répondis par un scénario qui se jouait dans mon monde intime : comme toujours dans de tels cas, je me remis profondément en question, me faisant toutes sortes de représentations de ma capacité à établir des relations. Plus tard, je reparlerai des conséquences destructrices de paroles semblables qui, plus que les coups, démolissent l'intégrité, l'image et l'estime de soi-même, spécialement quand il s'agit de jeunes enfants. Quand on réalise que la façon dont on parle aux petits devient leur voix intérieure ! Ouff !

L'action de sabotage était bel et bien entamée dans mon âme et dans mon estime personnelle. Depuis mon plus jeune âge, on m'avait répété

que j'étais laide et névrosée. Dans ma tête d'enfant, je me posais la question : « Suis-je réellement idiote ? » Mon raisonnement demeura, là encore, mon meilleur allié, m'amenant chaque fois à la conclusion que les fous, eux, ne sachant pas leur sottise, ne se remettent jamais en question, tandis que ce n'était pas mon cas. Mais ce sentiment d'être de trop ne faisait que commencer à me préoccuper.

Je n'avais que neuf ou dix ans lorsque je pris conscience que les choses n'allaient pas pour moi avec la même rondeur que pour la majorité de mes consœurs.

Les souvenirs de mes neuf à douze ans émergent péniblement de ma mémoire et me ramènent au moment où je décidai que pour aller de l'avant dans la vie, je devais refouler ces souvenirs dans les profondeurs de mon inconscient et surtout couper court aux réminiscences qui entachent mon présent. Oppressée, ne pouvant contenir mes larmes, le songe de ces années me replonge dans un état de grande tristesse. La responsabilité avec laquelle des adultes inconscients ont marqué de nombreuses vies au fer rouge.



Le souvenir des vacances, en général, amène un vent de fraîcheur. Cependant, mon manque de confiance en moi était toujours au rendez-vous. Quoique, à bien y penser il ne pouvait pas être ce sentiment, puisqu'un « moi », il n'y en avait pas.

Qu'est-ce qui fait le « je » d'une personne, sinon sa propre conscience morale, son unicité, ses talents, ses idées, idéaux, les traits propres de sa personnalité ; être l'auteur de ses actes, capable de distinguer le bien du mal, de faire ses propres choix.

Voilà donc que cette année, après la lecture des bulletins¹⁰ de fin d'année, on demande à chaque fille de dire où elle se voit passer les vacances. Je réponds : « Dans la maison la plus éloignée possible, qu'on m'oublie pour un temps, question d'être mieux appréciée à mon retour. » Ces paroles démontrent bien mon niveau d'estime personnel.

Les années de ma petite enfance se déroulent majoritairement sur la ferme dans la région de Tournil. C'est sur cette ferme que chaque année scolaire nous ramène. En effet, durant l'été, il arrive que nous soyons envoyées par petits groupes dans les différentes maisons du culte. Ainsi, en 1977, Rosalie et moi sommes envoyées dans la petite maison centenaire, qui sert de porte d'entrée et de tri à l'Arche. Là, en compagnie d'une autre religieuse, se trouve ma mère. Pour nous, elle n'est plus réellement notre maman et notre émotivité à son endroit est

passablement lessivée. Habituees de la voir en religieuse, et vu que le règlement interdit l'appellation « maman », elle est devenue, depuis quelques années déjà, Émilie. Son pendant dévot prend une tangente de plus en plus bigote, ce qui cause entre nous de véritables tensions. Impossible d'avoir une conversation sans qu'elle ne tourne en bondieuseries. J'ai honte, mais j'en fais abstraction, comme pour le reste. De plus, chaque fois que j'ai croisé ma maman, au lieu d'une embrassade, je la revois prendre son visage dans ses mains et secouer la tête d'un air déçu. Quand je lui demande la raison de ce geste, elle me laisse entendre soit que je parle trop, que je questionne trop, que je suis une enfant difficile et que je ressemble beaucoup à papa, ce qui fait que je dois m'attendre à rencontrer les mêmes difficultés que lui. Elle est la seule à savoir ce que cela veut dire. Moi je me demande qui a eu le jugement de choisir cet homme pour être le père de ses enfants s'il est inadéquat ? Mais bon. Je dois faire taire mes questionnements « insolents » une fois encore !

Mes rapports parcimonieux avec ma mère seront désormais du même ordre que ceux que j'ai avec n'importe laquelle de mes compagnes.

Durant ces quelques semaines d'été, elle veille sur nous et comme elle n'a aucune autorité, car sa dévotion a quelque peu saboté sa crédibilité, nous comptons bien en profiter un peu. L'autre religieuse, scandalisée de notre « manque de respect », s'empresse de rapporter aux responsables le fait que nous n'écoutons pas bien notre mère. Quelques jours plus tard, c'est mon père, maintenant connu sous le nom de Damien, qui arrive avec le mandat de nous donner la fessée. Nous avons vraiment peur, mais habituées à recevoir de « vraies » raclées, ses petites tapes sur nos fesses nous laissent indifférentes, au grand dam de notre mère.



À l'été 1978, on se retrouve dans la région de Charleroy, où le culte possède une magnifique propriété. Nous partageons notre temps entre le sarclage du grand jardin et des activités variables ; érection de murets de pierres ou encore de décapage de meubles antiques. Cette dernière activité, qui prenait beaucoup de notre temps, était particulièrement délicate et onéreuse. Ne disposant d'aucun solvant, nous utilisions comme outils les moyens du bord. C'est ainsi que nous nous servions d'éclats de verre pour gratter les épaisseurs de peinture et malheur à celle qui égratignait les précieux chiffonniers !



En 1979, c'est dans un petit chalet au Lac-du-Cap que je passai à

nouveau en compagnie de ma mère les quelques semaines estivales. Quotidiennement, en marchant le long du chemin sablonneux, nous récitons le chapelet médité, tel qu'on le disait autrefois en famille. Rosalie vint, elle aussi, nous y rejoindre. Avec le recul des années, je m'aperçus que maman souffrait et s'ennuyait beaucoup. Pour lui donner un peu de réconfort, on lui permit de passer quelque temps en notre compagnie. C'est probablement le point le plus positif de la Gretchen, supérieure générale. Du fait qu'elle-même avait été mère de famille, elle nuançait légèrement les principes d'intransigeance du Guru en ce qui avait trait aux relations familiales, venant occasionnellement mettre un bémol à une sévérité excessive.

Pour revenir à maman, on lui avait donné au monastère un statut un peu particulier. Elle avait reçu le mandat d'aller dans des maisons privées pour s'occuper de vieillards en perte d'autonomie et abandonnés à leur sort. Maman détestait ce job. Elle n'avait ni les aptitudes ni aucune inclination pour cette vocation. Je sais qu'elle a trouvé cela bien pénible durant ces nombreux mois où, seule et pratiquement oubliée, elle s'occupait de moribonds. Durant de longs mois, voire des années, elle assista une vieille dame sénile à mobilité réduite et reçut son dernier soupir. La sœur de cette grand-mère lui en fut reconnaissante au point que maman et elle se lièrent d'amitié. C'est ainsi que nous reçûmes sa visite au cours de notre séjour au Lac-du-Cap. Malgré nos efforts pour garder secret notre lien mère-fille, comme le requérait le règlement, la dame, constatant notre ressemblance, nous posa un jour directement la question. Ma mère le lui avoua. Dès lors, elle nous prit un peu sous son aile et nous eûmes droit à quelques petits cadeaux, lesquels nous rendaient folles de joie. N'ayant plus de parenté, nous considérions un peu cette dame comme une gentille vieille tante.

Cette dernière avait même fourni à maman une petite radio¹¹. Je me souviens d'avoir vu maman danser sur des mélodies nostalgiques. Je l'ai vue pleurer. Le jour où l'on découvrit une cithare dans le fond d'un placard couvert de poussière, elle devint littéralement folle de joie. Elle me montra comment en jouer, car papa en avait une, jadis, à la maison. Sur ces airs, elle revivait des souvenirs déjà lointains, l'époque des belles soirées qui tissaient le bonheur paisible de notre vie familiale envolée.



C'est dans cette même période que maman apprit que les facultés de sa mère vieillissante diminuaient progressivement. La famille avait fait parvenir au monastère le souhait qu'elle puisse aller en Belgique pour

en prendre soin et veiller sur elle. Qui mieux que maman, qui consacrait déjà son temps aux personnes âgées et en perte d'autonomie, eût été plus apte à s'occuper des derniers jours de sa maman chérie ?

Je sus plus tard que les supérieurs n'y étaient pas opposés. Ils en avaient parlé à mon père. Celui-ci savait bien l'influence de la famille Van Claeshen, les liens puissants qui les unissaient les uns aux autres. Aussi s'opposa-t-il à ce départ, indiquant aux supérieurs que si maman retournait en Belgique, elle ne reviendrait jamais. Au mois de février 1981 s'éteignit grand-maman, en demandant Lara, comme elle l'avait fait tant de fois auparavant. Je surpris maman, quelques semaines plus tard, dans sa chambre, une photo de sa mère vieillie à la main, sanglotant comme un enfant.

Après ce décès, maman reçut sa part de l'héritage familial. Une énorme somme que le pontife, toujours aussi pingre, s'empressa d'empocher. Un jour, je l'entendis dire, en parlant d'une autre religieuse qui revenait de régler la succession, après le décès de ses parents : « Cette religieuse et ma mère, ce sont elles qui nous ont le mieux pourvus ! 12 »



De retour à Charmont, l'année scolaire rapportait avec sa routine un style de vie bien monotone. Le système scolaire n'avait rien à voir avec celui de la Commission scolaire, qui présentait à leurs yeux un programme académique corrompu. On garderait l'instruction inculquée depuis les années 1920, dont les livres scolaires des Frères des écoles chrétiennes et des Jésuites sont familiers aux personnes de cette génération. L'utilisation des dictionnaires était permise, mais on avait pris bien soin de coller sur plusieurs illustrations, comme sur le corps humain, des images de Jésus, de la Vierge ou d'autres saints.

Nos journées commençaient par la messe et un long office religieux. Comme nous étions à jeun, je me sentais faiblir à chaque prosternation et je voyais noir tant mes étourdissements étaient envahissants. Je devais souvent m'asseoir en état de faiblesse ce qui me valut de nombreux châtiments. Puis venait le déjeuner, le ménage. À l'avant-midi de classe succédait une heure de prière à la chapelle. Le dîner était suivi du chapelet en rang et d'une heure de silence. Les mains croisées et les yeux fermés, il était interdit de bouger le moindre ment, sans quoi l'heure était reprise au complet. Suivait, deux fois par semaine, la pratique du chant, où l'on apprenait les hymnes pour la messe en latin, les cantiques qui précédaient le retour en classe. Là, le

petit catéchisme, l'histoire sainte et celle de l'Église n'avaient d'importance qu'après la science des Évangiles. Quant à l'étude de la liturgie, elle servait à connaître le thème du sermon du dimanche qui suivrait et qu'on devrait écouter avec assez d'attention pour être capable de le réciter. Si nous ne nous en souvenions pas, nous encourions des châtiments, comme celui de rester à genoux, les bras en croix, durant tout le repas. Je me souviens de la marâtre Ruth-Ellen qui mettait une fourchette entre nos côtes et le dessous de nos biceps, pour que les dents nous piquent dans la chair si la fatigue nous faisait baisser les bras.

Peu importait notre intérêt, les matières académiques venaient au second plan. Je me rappelle, d'ailleurs, les paroles de la supérieure générale Gretchen, laquelle, n'ayant pas terminé son primaire, soutenait que pour être de bonnes religieuses, nous n'avions pas besoin d'être scolarisées. Vers dix-sept heures, l'étude terminée, on se rendait au réfectoire pour le souper. Durant les dix ou quinze premières minutes de chaque repas, il y avait lecture soit de la vie d'un saint, soit d'une conférence donnée par le « pasteur » ou quelque autre prédicateur. Suivait, après le repas, le lavage de la vaisselle de la journée dans la grande cuisine. Vu le nombre du personnel, les comptoirs étaient garnis de montagnes de vaisselle... Cette corvée se faisait dans le silence.

Comme je l'ai déjà mentionné, au niveau nourriture, nous n'avons jamais manqué de rien, même si j'ai le souvenir que parfois l'on pouvait réchauffer durant plusieurs repas d'affilée une assiette non terminée. En effet, si nous en avions en abondance, c'est qu'il y avait des personnes désignées pour aller à Galiapolis, et ce, presque tous les jours, récolter ces victuailles dans les entrepôts des supermarchés. Cette nourriture, trop « avancée » pour fournir les détaillants, s'avérait excellente à la consommation, après un bon nettoyage.

Après les repas et la vaisselle, il y avait pratique des instruments de musique, avant d'assumer des tâches comme entrer et corder le bois, écrémer le lait, faire le beurre, le rangement du linge et l'entretien des salles. La journée se terminait par la messe du soir puis, une fois par semaine, par l'exercice de la coulpe, qui se voulait un genre de confession publique.

Si les années se succédaient et se ressemblaient, les responsables des groupes changeaient régulièrement. C'est ainsi que vers 1979 arrivèrent nos deux nouvelles responsables, Sylvia et Angelique, que j'avais connues avant le feu, dans le groupe des plus grandes. Elles avaient été envoyées à notre ferme pour les éloigner non seulement de

la maison-mère, mais des amourettes qu'elles y avaient développées avec de jeunes hommes.

J'aimais bien Angelique, la fille cadette de Gretchen, car turbulente, elle avait goûté aux râclées dans son jeune temps. C'était une jeune femme espiègle, qui aimait bien rire un peu, ce qui ne nuisait pas. Mais il en allait tout autrement avec Sylvia.

Une forme de jalousie s'installa dès les premiers jours. Quelque chose de non-dit, mais de pourtant bien réel. De mon côté, je trouvais qu'elle utilisait son autorité à des fins personnelles, aimant faire des mystères avec tout et rien. Aînée de quatre filles, dont ses deux petites sœurs jumelles qui étaient de mon âge, elle n'avait pas connu les mauvais traitements, car leurs parents, restés dans le monde, venaient souvent les visiter, à raison d'au moins une fois par mois, ce qui leur permettait de garder un meilleur contrôle. Un jour, l'une des jumelles, Josianne, s'étant mirée dans la vitre d'une fenêtre, avait sorti de son voile une mèche. Ruth-Ellen lui avait coupé une partie de ses cheveux « tout croche », pour lui apprendre combien c'était laid, la vanité. Je me souviens qu'elle se présenta ainsi à son parloir. À son retour, elle rapporta que son père, furieux, lui avait dit que si quelque chose du genre se répétait, il retirerait ses enfants du monastère. Si seulement il avait su !

Il en allait bien autrement pour nous, dont les parents étaient à l'intérieur. On ne se voyait que si peu souvent, pas même trois fois par an. Nos parents ne les ont jamais vus, nos « *fat lips*¹³ », nos « *black eyes*¹⁴ », nos ecchymoses et notre nez en sang. Quoi qu'il en soit, qui aurait bien pu se soucier de ce qui nous arrivait !

Comme jadis à deux ans, dans mon petit lit, je me répétais : — « *De toute façon, même si je crie, que je hurle, jamais personne ne m'entendra ! Jamais personne ne saurait, personne ne viendrait me chercher, me délivrer, me rendre ce que je perdais. Personne jamais ne saurait !* »

Je sens la contraction, la colère qui m'enflamme. Et je me ramène dans l'instant :

— *Chut ! Respire tout doux ! Arrête ta pensée ! Ferme la porte... laisse aller ! Ne te crispe pas sur cette mémoire ! Laisse aller... laisse aller ! Ouvre-toi à l'instant frais et neuf ! Respire tout doux dans une inspiration purifiante.*

Je poursuis, plus calme.

Sylvia me déteste. Elle devient une des quatre marâtres qui m'ont

battue de façon indescriptible, et cela pour tout et pour rien. Elle en a cassé du bois sur moi. Je me souviens que cette grande femme costarde me bat à en perdre le souffle, à s'épuiser. Elle le dit souvent : « Je finirai par te casser ! » Elle est intervenue dans ma vie durant plusieurs années, car elle était la responsable des classes. Au fait, elle est là beaucoup trop longtemps. Cependant, face à elle, j'ai développé une attitude de rebelle : « *Toi, tu ne m'auras pas ! Tu peux me frapper, mais tu ne me briseras pas.* » Et plus je grandissais, plus je devenais forte. On travaillait tellement dur ! J'ai toujours été très vivace, mais là je deviens une coriace, une tenace ! Je me vois accuser les coups, me laisser frapper en ne versant aucune larme, sans la moindre réaction, parce que je ne veux pas lui donner ce plaisir ; elle en bave ! Je sens que si je réagissais, je pourrais être dramatiquement dangereuse, apte à expulser une fusée dans l'espace intersidéral.

Avec le temps, j'ai de moins en moins peur d'elle. Je parle de plus en plus à Marcelle, la grande responsable. Quand je vois des plus grandes redistribuer des claques..., je commence à réaliser ceci : le fait d'avoir grandi sous la terreur a fait de certaines des bombes ambulantes. Moi, j'ai une stature délicate et je n'ai que 12 ans. Mais je sens que le vent va tourner...

On change souvent de responsable et chacune a son style et ses particularités. Chacune a sa façon « créative » de nous châtier.

En ce moment, c'est Lelith qui est chargée des jeunes. Elle est attachante et, en général, on l'aime. À part le fait que lorsqu'elle est en colère, elle ne corrige pas tant par des fessées, mais administre des claques magistrales dans le visage. J'en reçois si souvent que je n'ai pas une seule photo de moi à l'adolescence qui n'ait une « *fat lip* ». Même des photos de moi avec mes parents, frères et sœurs, me montrent avec de telles lacérations. Je ne comprends pas que ça ne suscite aucune réaction. Personne qui ne questionne mes boursouflures, mes bleus et mes tuméfactions.

Il y a tout de même un air de changement grâce aux réactions de quelques grandes. À cette instabilité, j'associe mes premières révoltes. Celle qui s'inscrit comme le point tournant dans mon enfance se passe durant un réveillon de Noël.



Noël 1981

Après la messe de minuit, je me dirige en rang vers les réfectoires pour le réveillon. J'aperçois sur les grands plateaux une abondance de fruits, pains, brioches et confitures maison. Voir des tas de bonnes choses rend, à mes yeux, les fêtes absolument merveilleuses. Le fameux chocolat chaud est une des traditions de ces réveillons. Conséquemment, avec de nombreux enfants, les dégâts sont souvent au rendez-vous. Ce soir-là, nous sommes bien averties. Comme de fait, invariablement, en passant un plat à sa voisine, une fillette accroche un verre de chocolat chaud qui se répand sur la table et qui tache sa robe. Lelith, notre responsable qui n'a pas tout vu, fait le tour de la table afin de découvrir la responsable du banal accident. Mais personne n'ose avouer, puisqu'on ne sait jamais l'intensité de la correction qui nous attend. Donc, après quelques tours de table, elle décide que c'est moi. Évidemment !

Je dois monter me coucher.

Nous avons si peu de festivités qu'il m'est impensable d'accepter un si gros châtiment pour un crime que je n'ai pas commis. Je m'en veux de plus en plus de tout accepter en silence, de tout prendre sur moi sans jamais recevoir de réciprocité, de retour. Si au moins j'avais des appuis, de la solidarité; si tout cela me permettait d'être aimée davantage ! Mais non. Ma limite est atteinte.

Pour la première fois de ma vie, je refuse catégoriquement d'obtempérer et d'aller me coucher. Je clame haut et fort que je ne suis pas fautive. Je scandalise tout le monde. Tous les enfants se tournent vers moi, n'en croyant pas leurs yeux de mon audace et de mon effronterie à tenir tête aussi impudemment. Surtout, chacun sait que je me prescris une conséquence inimaginable. Dans l'Arche, jamais personne ne rouspète ni même ne retrousse un sourcil ou ne lâche un soupir pour montrer son mécontentement. Ma conduite est scandaleuse ! Lelith me poursuit. Mais au lieu de me diriger vers le dortoir, je m'esquive, rentrant dans l'espace restreint entre le poêle à bois et le mur de la cuisinette. Ainsi, hors de la portée de ses coups, je

me mets à hurler si fort, en disant que je n'en peux plus d'être punie pour tout et pour rien, de manger de la misère pour le groupe. Je lui crie que je ne suis pas un objet sur lequel on peut frapper sans jamais se lasser. Aujourd'hui, je réalise que ma réaction était disproportionnée et dans les faits, elle n'avait rien à voir avec cet événement précis. Ce fut seulement un trop-plein face à l'injustice que j'avais malheureusement trop connue.

Comme Lelith n'arrive pas à me faire sortir et qu'elle me frappe comme elle peut avec un bâton, elle me fend l'arcade sourcilière. Le sang coule sur mon vêtement. Mon œil se tuméfie. Je crie pour que Marcelle, la directrice, m'entende, afin qu'elle tranche la question de ma culpabilité. Tout le couvent m'entend crier. Je passe pour une hystérique. Ma petite sœur pleure en me disant que je deviens folle et que je ne peux pas faire cela sans subir de graves conséquences.

Sur les entrefaites, Marcelle ne m'appuie pas, mais me reparlera plus tard, en me disant l'importance de contrôler son tempérament, qui ne s'améliorera pas en vieillissant. Seulement, le presto de ma colère ne ferme plus. Dès que survient une trop grande injustice, j'explose et je hurle de colère, comme si, inconsciemment, j'ai besoin que tous sachent que je ne peux, mais vraiment plus le supporter.

Jusqu'à ce jour, j'avais été une enfant enjouée et espiègle. Moqueuse et d'un tempérament rieur, j'associe à cette période-là la perte de ma capacité d'être légère. On a réussi à tuer en moi la petite radieuse que j'étais. On me répète à quel point je suis détestable. Je suis tellement une enfant difficile, on ne sait pas quoi faire de moi. Je veux qu'on réussisse à me casser, comme ça je serais enfin comme les autres. De toute façon, je n'arrive plus à tenir tête. J'oscille entre la sensation d'être lâche et un désir fervent d'être qui l'on veut que je sois !

S'accentue alors l'écart qui me démarque des autres.

La fréquence de ces crises est telle que je commence réellement à croire que je deviens folle. Je me sens profondément malheureuse et je vis littéralement du désespoir. J'ai beau me jurer que la prochaine fois, je vais me contrôler, je suis comme un douze chargé qui se déclenche tout seul dès qu'on abuse ou violente un enfant. Le groupe se désolidarise de moi. Je me sens esseulée. Je passe des nuits entières à pleurer. Mes compagnes me comparent à une femme nommée Anita, que nous avions connue, très gentille, mais qu'on destitua de son statut de religieuse le jour où elle avait craqué. Devenant réellement détraquée, elle piquait des colères si impressionnantes lorsqu'elle était un peu trop contrariée qu'elle était devenue littéralement dangereuse.

Je pleure beaucoup, ne comprenant plus ce qui se passe en moi. Je sens mon psychique s'effondrer, mon système qui dépressurise émotionnellement. Je n'arrive plus à m'aimer. Je questionne ce qui me rend si détestable. Je résiste, mais je ne sais pas à quoi ; je n'ai jamais connu autre chose que cette violence. Je n'ai pas ce qu'il faut pour faire un choix basé sur une réflexion, une conviction. L'enfant que je suis croit encore en partie que les adultes ne peuvent pas se tromper : donc je suis une enfant impossible, difficile. Je demeure dans la réactivité et m'attire, sans le savoir ni le vouloir, un réel enfermement, puisqu'on a peur que ma révolte influence les autres. On m'isole.

Ce n'est que vers l'âge de quinze ans que cette façon de réagir disparut comme elle était venue. Cependant, aujourd'hui encore, je ressens cette même oppression face à l'injustice ; aussi dois-je travailler à relativiser.



C'est vers l'âge de neuf ans que je vais pour la première fois chez le dentiste. Urgence ou non, avec leur carte d'assurance maladie, les enfants servent de monnaie d'échange pour que des adultes dans un réel besoin reçoivent gratuitement des soins plus poussés. Je me souviens de nos rares sorties en ville, surtout à Galiapolis. Ça aurait pu être plaisant, mais comme nos règlements nous défendaient de regarder dehors ou par les fenêtres, et ce, en tout temps, nous ne profitons de rien.

Dans la même période, on m'envoie chez l'optométriste, puisque j'ai des problèmes de vision. Celui-ci, en « vrai professionnel », prend une paire de lunettes, verre et monture, dans une boîte pleine de vieux lorgnons. Selon ce soi-disant spécialiste, la prescription me va à ravir. Cependant, je ne vois pas très bien et mes yeux larmoient dès que je les porte quelques instants. Sylvia, notre enseignante, exige que je les porte en classe, alors que la prescription n'est pas conçue pour voir de près. J'ai beau essayer de lui expliquer que je ne vois pas bien et que ça me donne mal aux yeux, rien à faire ! Elle me somme de me taire, pensant juste que je cherche de l'attention. Quand je lui demande pourquoi elle n'accepte pas d'entendre mes explications, elle me montre l'affiche qu'on retrouvait un peu partout dans les différentes pièces, où il était inscrit : « *Pas de pourquoi, mais des actes de foi !* »

En me levant un bon matin, je ne vois plus de l'œil droit. Ma pupille est devenue si grande qu'on n'aperçoit plus l'iris. Celle qui fait office d'infirmière est aux abois. Sur ces entrefaites arrive le pontife. On me conduit à lui.

Il trace une bénédiction sur mon œil, en disant de laisser tomber le rendez-vous. Étrangement, tout rentra dans l'ordre, et on attribua cette guérison miraculeuse à la sainteté du père.



J'ai douze ans. Comme mon papa, je suis une artiste et j'adore dessiner. Nous sommes à la fin de l'année scolaire. Chacune doit faire un dessin, qui sera exposé dans l'entrée des visiteurs, et qu'on pourra

peut-être, si l'on est sage, remettre à nos parents. Je revois mon dessin. C'est un magnifique établi, surmonté d'un babillard, où sont rangés en ordre les outils. Il est splendide, j'en suis très fière et j'ai si hâte de le lui remettre pour avoir ses commentaires, sentir sa fierté.

Au dernier jour de classe, Sylvia brandit mon dessin et demande aux élèves ce qu'elles voient sur le papier. En chœur, elles répondent : un établi. Non, c'est de l'orgueil ! Et vous savez comment on dompte ça, de l'orgueil ? Chiffonnant rageusement le précieux parchemin, elle le réduit en mille miettes avant de l'envoyer aux ordures. Je la regarde bouche bée, je suis interloquée ! Pourquoi ? Je croise le regard de Rosalie dont les paupières peinent à retenir une grosse perle brillante. Moi... je suis médusée tandis que Sylvia retient un sourire machiavélique. Ainsi s'éteignit mon talent, avec mon dessin. Autant je peignais avec facilité, autant à partir de ce jour-là, un blocage m'empêcha de dessiner même de simples bonshommes allumettes. Ce n'est que récemment que je me suis remise à l'art.



L'automne 1982 amène avec lui comme responsable des enfants l'une de ces grandes filles, Léa-Maria, que j'aime beaucoup et que j'admire. Cette fille est appréciée de tous, sauf des supérieurs, bien entendu, car d'elle émane une réelle joie de vivre, et elle se démarque par une attitude qui laisse sous-entendre qu'elle fait les choses selon son jugement, en toute autonomie et non conformément à ce qu'on demande. Elle aime beaucoup mon père et ma famille. Elle me dit souvent au creux de l'oreille : « Ne lâche pas ! » Plus tard, elle jouera un rôle déterminant dans ma lutte pour conserver ma lucidité. Je tâche donc de faire correspondre mon comportement au sien, car elle est en quelque sorte mon modèle. J'ai treize ans. Sa nomination comme nouvelle éducatrice me comble de joie, surtout qu'elle a l'intention de ramener la chanson dans le groupe des filles.

Ainsi, tout laisse présager une année des plus agréables. Pour une première fois, mon premier bulletin scolaire indique que je suis première de classe.

Évidemment, mon bonheur est de bien courte durée. Par un beau soir de cette fin d'octobre, Marcelle me convoque à son bureau : je dois me préparer à partir pour la maison-mère. Elle me dit que Gretchen lui a demandé qu'on envoie la grande fille qu'elle considère la plus responsable du groupe. Mon intuition me dit qu'il y a anguille sous roche. Étonnée, quoiqu'un peu flattée, je suis néanmoins triste de quitter un groupe qui semble finalement le meilleur que j'aie connu.

Je suis encore bien naïve !

J'avais connu l'abus physique dans tout ce qui était possible...
Maintenant, je devais connaître son pendant psychologique !



Depuis quelque temps, je n'arrive plus à écrire. Je ne sais plus où j'en suis, je suis perdue, déboussolée ; je sens mon âme meurtrie, à vif. Je revois l'époque de ma vie que je m'apprête à relater, je me souviens des moindres détails. Pourtant, j'ai l'impression d'avoir un poids si lourd sur la poitrine. Même physiquement, je me sens oppressée, je n'arrive simplement pas à reprendre le fil de mon histoire. Je remets en question la pertinence de raconter mes réactions intimes face au fracas de mon être. Je suis sidérée de revivre à mesure que les pages se remplissent.

Que se passe-t-il en moi ? D'où me vient ce désarroi intérieur ? Je cherche de quelle façon aborder le récit de cet épisode de mon existence. Cependant, je ressens un tel malaise, quelque chose d'indescriptible, de la peine, de la colère, oui, oui, c'est ça, une immense colère. Je cherche à m'expliquer à moi-même ce tourment.

Occupée à parachever une peinture de la déesse Tara, divinité bouddhiste représentant la bienveillance, l'énergie de compassion, je suis plongée dans mes pensées, sur une autre longueur d'onde. Quelque chose en moi me laisse présager que cette crise intérieure annonce un dénouement imminent. Je l'associe à ma période d'assujettissement, de malaises non identifiables qui, dans mon existence, a été tant de fois pierre d'achoppement. Au même moment, j'entends à la radio la chanson de France d'Amour : « *Mon frère !* » Un frisson me parcourt. Je vois le visage de Gretchen.

« C'est toi qui as sauté par-dessus mes barrières, qui as mis le pied dans ma vierge forêt, sur mes sentiers privés, sur mes chemins secrets... T'as triché, je regrette, c'est toi, qui as reçu mes cris et mes sanglots, je te revois jouer dans mes flaques d'eau.

Tu ne viens plus, mais y flotte toujours l'odeur trop familière... car c'est toi qui as enfoui dans mon cœur et ma tête cette honte qui grandit ! 15 »

Je sursaute !

— Oui, elle m'a violée ! Elle m'a violée et de quelle façon !

— Mais voyons, je ne peux pas dire ça, elle ne m'a pas agressée sexuellement !!!

— Non... mais oui, elle m'a violée ! Dans notre éducation judéo-chrétienne, l'on nous a appris à faire attention à nos mots ; mais leurs actes ? Ils étaient nos tuteurs de développement et ils ont tout saccagé. Et c'est ça la vérité, même si elle est choquante !

Comme aucun processus de guérison ne peut être enclenché ni aucun remède prescrit, sans l'identification formelle du mal, et ce, sans peur des mots. Voilà !

Je réalise soudain que la colère engendrée a été comme un torrent longtemps réprimé. Cette prise de conscience a l'effet d'une digue qui s'écroule avec fracas. Avec virulence, je me promets de renverser tous les obstacles, de clamer haut et fort le comportement de ces tueurs silencieux. Ceux qui, par leur brutalité ou par leur mépris, imprègnent chaque jour les mémoires des autres d'une profonde insécurité en soi et dans le monde, créant des traumatismes insidieux, déchirures invisibles à observer, donc à guérir. Je redonnerai espoir à ceux dont les rêves et l'estime personnelle ont été anéantis. Je leur dirai de se rebeller, de ne pas les laisser saboter ce qui reste de leur vie, de reprendre en main ce qui leur appartient et qui leur a été trop longtemps arraché : leur identité, leur âme ! J'expliquerai aux êtres que ce que les autres vous présentent, ce qu'ils disent de vous, parle toujours d'eux ! Même si je sais la longue route de recherche de sens, le travail quotidien d'imprégnation par les lectures, les rencontres bienveillantes trop rares, les doutes tout comme les déceptions. La reconstruction sera laborieuse certes, mais cette quête donne un sens à ce qu'on appelle résilience, route cahoteuse vers la paix en soi.

Il y a des gens qui portent des océans immondes ! Aussi ce qu'ils déversent est à cette teneur. Il faut savoir ne pas ingérer ni intégrer ces souillures et simplement pardonner. Pour moi, le mot « pardon » signifie *« passer par-dessus le don de la limite de l'autre... refusant de porter ce qui ne t'appartient pas, qui parle du vécu de l'autre, de ses limites. Tu laisses l'autre avec la responsabilité de ses choix et restrictions, mais sans l'identifier à ses comportements, non plus qu'aux empreintes de sa condition du moment. Lorsque tu es blessé, adopter cet événement jusqu'à y trouver une identité, c'est comme de prendre les fringues souillées de la limite de l'autre et t'en revêtir encore et encore, clamant que c'est toi ! Non ! Reconnais les limites de chacun, mais détache-toi de l'histoire ... C'est cela le pardon. »*¹⁶

Gretchen était la directrice générale. Prêtresse, abbesse, enfin tout ce à quoi une mégalomane de son espèce pouvait aspirer. J'ose affirmer que si elle avait pu, elle aurait été papesse !

Personnifiant la Vierge sur la terre, elle obtenait de tous de lui vouer un grand respect, une entière obéissance. Au moins une fois par mois, le règlement exigeait qu'on lui écrive pour lui faire part de nos états d'âme. Comme directrice spirituelle, elle recevait non seulement les confidences des femmes, mais aussi celles des hommes, car jusque dans leur couvent, elle avait pouvoir et supériorité.

Si vous étiez dans ses bonnes grâces, le tour était joué. Seulement, lécher au bon endroit ne s'avérait pas une des caractéristiques de ma personnalité rebelle ni ne l'est jamais devenu. Dès lors, j'en payerai royalement, mais subtilement, le prix.

La porte des jardins secrets de chacun lui était donc grande ouverte, moins par choix que par devoir. Ayant tous les pouvoirs et sous le couvert de l'autorité, habilement elle est entrée là où très peu sont admis : dans ma plus profonde intimité, dans le sanctuaire de mon âme, dans ma conscience. Avec les gros sabots de son ego en quête de pouvoir, avec l'adulation et la crainte que son titre de supérieure générale, de confesseur lui conférait, elle a piétiné, meurtri au plus haut point mon âme et sa sincérité. Dans toute la vulnérabilité que mon adolescence offrait de questionnement et d'ouverture au nouveau, de construction fragile de mon identité. Ce qui explique pourquoi elle m'a violée.

Ce n'était pas un accident de l'existence : quand je l'en ai fait sortir, elle est revenue. J'ai dû verrouiller à double tour. Consternée, j'ai pris des années à constater l'ampleur des dégâts ; elle avait tout pillé, tout saccagé. De la petite Myriam, de sa sincérité, de sa légèreté et joie de vivre, il ne restait strictement plus rien. La colère qui m'envahit alors est indescriptible. Comme une bombe à retardement, elle implosait.

Mais l'énergie qu'elle dégagea fit que je me pris en main même si ce fut souvent de façon malhabile. Si elle a creusé de profondes et indélébiles entailles dans ma capacité à me relier, elle ne m'aura pas tout enlevé. Si mon évolution n'a pas été linéaire, mais parfois erratique ou imprévisible, quelques fois misérable et pleine de lacunes, je suis restée déterminée à retrouver mon plein pouvoir. C'est aussi pourquoi je la dénonce ouvertement, elle et ses semblables, et ce, à la face du monde. Je dénonce ce sabotage qui, sous le masque de l'autorité, réduit à néant des êtres pleins de potentiel et d'avenir.

Très tôt, je remarquai que pour garder son contrôle, elle savait garder ses subalternes dans un état infantilisant. Le regard qu'on avait sur soi-même passait par le regard du pontife ou de la mère abbesse. Aujourd'hui, je saisis davantage le danger de laisser entrer n'importe qui dans son âme, surtout lorsque l'on vit des moments de grande vulnérabilité. Dans une hiérarchie comme celle qui règne dans de telles sectes, chacun cherche à se sentir compris, écouté, voire deviné par quelqu'un avec qui il pourra développer un lien d'intimité. Comme tes agresseurs sont aussi ceux qui te logent et te nourrissent, une fausse confiance s'installe et cet accueil est le premier stade de ce cercle vicieux. Lorsque ces mêmes « supérieurs » te parlent ou te font sentir d'une façon dans laquelle tu te sens mal, ce n'est pas eux que tu remets en question, mais bien toi. L'environnement est tordu et malsain, mais on te fait croire que c'est toi qui es tordu et malsain. Leur pouvoir se trouve automatiquement accru. Et la roue ne fait que commencer à tourner. Plus tu leur donnes le contrôle et plus toi, tu te perds. Plus ils prennent de l'influence, plus ils te maîtrisent et plus tu te sens petit et vil.

Niant ainsi l'existence de tes propres besoins, lesquels n'ont jamais pu se manifester, la soumission devient supportable.

Et à force de faire comme on nous le demande, on finit par ne plus savoir ce que l'on est et encore moins ce que l'on veut. La fascination que l'autorité exerce alors sur nous ne fait que nous réduire et nous diminuer. Au lieu de grandir, l'on s'enfonce davantage dans la perte de soi.

J'ai décidé de fouiller mon enfer pour y trouver un coin de paix. Même si j'ai été amputée de mon enfance et d'une partie de moi, au lieu de me laisser mourir j'ai apprivoisé mes carences, réadaptant ma vie. Ma rage a été de comprendre ; mon plaisir, s'il en est, fut d'explorer pour rencontrer quelque chose qui réinsufflerait les âmes broyées. Quand le réel est aberrant, la parole devient équivoque et fausse ; c'est pourquoi nommer les choses, mettre des mots sur ces ressentis, ces malaises, ces « *je ne sais pas quoi, mais je ne me sens pas bien* », ça permet justement d'échapper à cette folie. Sortir des images ou des mots inachevés et appeler les choses par leur nom : manipulation, autoritarisme, mégalomanie, abus de pouvoir, harcèlement moral, viol !

Ce n'est qu'une fois mis à nu avec l'appellation appropriée que l'on peut s'attaquer au problème, que l'on peut enclencher une guérison. Mais le principal ennui, c'est que ces personnes abusives ont comme spécialité, dans leur forme de violence, de détruire les mécanismes de

défense de leurs victimes. Elles les rendent confuses, les aliènent. C'est pour cette raison qu'elles montent si facilement les échelons du pouvoir, et ne sont pas démasquées. Le propre de ces manipulateurs est de dévaloriser autrui afin de démontrer leur supériorité ; et pour cela, tous les moyens sont bons, sans le moindre scrupule.

Si j'ai survécu pour en parler, c'est que je ne me suis jamais résignée. La vie rugissante est revenue en moi comme une fontaine d'émotions folles que je tente toujours d'apaiser. Oui, on m'a transformée en belligérante, en survivante ; j'ai été de toutes les guerres, et j'ai rebondi tout en y laissant bien des lambeaux. Mais jamais je ne les ai laissés enfouir mes rêves de mieux.

Que les enfants de cette femme qui, pour la plupart, ont mon respect, me pardonnent. Je sais qu'ils sauront comprendre.

Dans ma lutte contre les Gretchen, que malheureusement l'on retrouve trop souvent sur nos routes, je lance un appel à tous ceux qui se reconnaîtront. Car ces tyrans domestiques se retrouvent malheureusement dans notre quotidien, déguisés en conjoint, en belle-sœur (beau-frère), en belle-mère (père), ou pire encore, en patronne (patron) ! Je vous en conjure, n'y laissez pas vos énergies, votre joie de vivre, et fuyez ! Fuyez tandis qu'il vous reste encore un peu de vous-mêmes, criez, démasquez ces manipulatrices (eurs), car elles (ils) détruiront ce que vous avez mis tant d'années à construire : votre estime personnelle, votre existence !



J'arrive chez les sœurs à l'automne 1982. J'ai treize ans.

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été programmée par cet environnement fermé. Brimée dans mes relations sociales — qui sera mon plus grand facteur de vulnérabilité — mon monde est celui-ci. Je n'ai aucun, mais aucun jugement critique ni autonomie. Cette organisation m'a sociabilisée, c'est pourquoi aujourd'hui, je tiens à faire partie de cette famille qui est devenue la mienne.

Pleine de ferveur, je veux devenir une religieuse. Dans la plus profonde sincérité et authenticité, malgré mon jeune âge, je me prépare à ce grand jour. Profondément éprise de Dieu, devenu mon seul confident, je veux être une religieuse authentique et je rêve, comme on me l'a appris, de sauver le monde en perdition. Mon idéal est beau, noble et pur. Je suis convaincue qu'il faut se montrer vraie dans toute la force du mot si l'on veut être une bonne religieuse. Malheureusement, je me rends à l'évidence : il vaut beaucoup mieux être diplomate et jouer double jeu pour fonctionner dans cette jungle, pour y être appréciée et considérée.

Très vite, je réalise que la vie chez les nonnes, je l'ai idéalisée. En effet, il y a des petits clans, des petits gangs. Je ne comprends pas comment cela fonctionne, pourquoi ceux qui nous enseignent la plus dure des disciplines sont les mêmes qui octroient les passe-droits aux délinquantes.

Un après-midi, je surprends une conversation. Elles parlent de s'évader. Je crois qu'il est de mon devoir de mettre Gretchen au parfum de ce qui se trame, surtout que la chef de file est sa propre fille. Elle me regarde droit dans les yeux et me répond : « Vous vous croyez réellement meilleure qu'elles, alors priez pour elles. Et gardez en tête ceci : peut-être ont-elles également bien des plaintes à formuler à votre endroit ! »

Quelques jours plus tard, elles se sont enfuies. Peinée, Gretchen rassemble la communauté. Elle convoque une assemblée dans laquelle elle nous dit que nous étions toutes responsables de la perte de ces

âmes et qu'il y a certainement eu des signes avant-coureurs qui, mentionnés à temps aux supérieurs, auraient permis de les sauver, elles qui maintenant couraient à leur perte !

Moi, je ne comprends rien à son exhortation. Ces messages à double contrainte¹⁷ sont l'une de ses caractéristiques. Au lendemain de cet incident, j'apprends à ne plus rien lui rapporter. S'installa rapidement entre nous un non-dit, qui devint très explicite et concret, et le demeurera tout au long de mon séjour dans l'Arche.



Surgissent à mon esprit deux petites anecdotes de cette époque, que je trouve aberrantes, mais qui démontrent bien comment, à coups de menus détails, l'on sabotait notre moi le plus profond et le plus intime.

J'ai treize ans. Comme bien des jeunes filles de cet âge, mes mensurations sont déjà celles de la femme que je suis devenue. Curiosité ou jalousie, elle me convoque à son bureau, manifestement mécontente. Elle exhibe mon soutien-gorge trouvé aux salles de lavage. Me questionnant sur la façon dont je le revêts, elle me réprimande sur sa taille et son soutien qui, selon elle, sont tout ce qu'il y a de plus indécent. Pourtant, nous portons entre cinq et sept épaisseurs de vêtements ! Elle ajoute que les choisies de Dieu se doivent de camoufler leurs attributs et non de tout faire pour attirer le regard. Puis elle commente ma physionomie et termine en me disant : « Lorsque vous circulez, gardez donc vos grands yeux provocateurs — mot dont je ne connais pas la signification —, baissés . » Elle me fait alors le récit d'un parent, physiquement bien doté par la nature, dont le visage a été brûlé au troisième degré dans un incendie. Elle termine en me lançant : « Je vous le dis, si vous continuez de la sorte, le bon Dieu va vous défaire la face ! »

Aujourd'hui, à quel point je réalise combien la répétition de paroles, de phrases dévalorisantes, provoque au fil des mois un ancrage catastrophique sur ta valeur personnelle ! Plus tard, les compliments ne suffiront pas à rétablir l'amour de soi saccagé, anéanti. Sans une juste perception de ses réalisations personnelles, le résultat mène à l'autodestruction, sinon au suicide. À plus forte raison lorsqu'il s'agit de jeunes au stade de la construction de la personnalité.

Un autre jour, elle me convoque parce qu'une collègue lui a rapporté m'avoir aperçue en train de regarder par la fenêtre mon frère aîné qui passait par là à bicyclette. Cette religieuse m'a reprise, me rappelant le règlement qui interdit de regarder par les fenêtres et, à plus forte

raison, les hommes. J'ai fondu en larmes, nostalgique, lui rétorquant qu'elle ne peut même pas imaginer la douleur que j'éprouve toujours du manque de mes frères.

Mise au fait, Gretchen me reprend âprement, me disant que puisque je prends le droit de les voir, elle peut aussi bien me priver de parler. Elle ajoute que, comme je ne connais pas même mes frères, ce n'est que mon imaginaire qui me fait croire qu'ils peuvent me manquer.

Abasourdie, démolie, je quitte son bureau. Je me remets profondément en question après chacune de ses nombreuses interventions.

Comme supérieure générale, elle impose le respect. Lorsqu'elle s'adresse à nous, nous avons appris à la respecter comme si elle était la porte-parole de la Vierge elle-même. Par conséquent, ses paroles résonnent avec une tout autre dimension dans ma conscience. Je ne sais pas rejeter hors de moi ce qui ne me convient pas. Je ne sais pas si mes sentis sont corrects ou si je suis un peu folle ou vraiment, mais vraiment insupportable comme personne.

Quelques semaines plus tard, elle me demande de faire mes bagages, car elle vient de décider que, finalement, je suis trop jeune pour faire partie des moniales.

Elle m'envoie dans une petite maison à près d'un kilomètre de la maison-mère, où l'on s'occupe des personnes âgées, ainsi que des poupons confiés au culte.

J'y retrouve Lelith et Angelique qui, elles, s'occupent des bébés et me laissent le ménage et le travail auprès des vieux. Moi, je n'ai jamais pris un bébé dans mes bras¹⁸. J'aimerais tellement m'occuper des enfants et les bercer. Mais non..., je suis trop jeune, dit-on !

Puis, un bon matin, Lelith a disparu. Angelique, en panique, la cherche partout. Elle appelle à l'Arche et s'entretient avec Gretchen. Après leur échange, elle semble plus calme et nous rassure : les responsables sont venus la chercher durant la nuit. Je sais que c'est faux, Lelith s'est évadée ! À partir de ce jour, c'est Angelique qui sera la responsable des poupons.

Lorsqu'aux fêtes de Noël, je revois ma petite sœur Rosalie et les filles de mon âge qui me racontent comment elles vivent le plus beau temps de leur séjour à vie, je fonds en larmes. Je vais voir Léa-Maria que j'aime tant et qui est leur responsable. Je lui raconte comment je suis déçue et désillusionnée des sœurs. Je veux retourner sur la ferme avec

elles. Elle me suggère d'en parler à Gretchen et m'explique comment m'y prendre. J'ai une énorme boule dans le ventre quand je frappe à sa porte. Mais je sais que ça passera. Je me répète :

— *C'est un mauvais moment à passer... Reste calme ! Chut ! Chut ! Respire tout doux ! Tu sais que tout passe !*

Je dis simplement à Gretchen que je lui demande l'autorisation de retourner là-bas. Je ne me sens pas prête pour vivre avec les religieuses, car ça ne ressemble en rien à ce que j'ai envisagé. Elle me répond aussitôt, d'un ton empreint de mépris :

— Bien sûr, hâtez-vous de ramasser vos affaires ; retournez avec les enfants si c'est là que vous êtes bien. Vous êtes en effet bien trop bébé pour être avec les sœurs ! Allez, faites à votre tête !

Ainsi commença, avec mes prémices de la vie chez les religieuses, une nouvelle dégringolade intérieure.

Je venais de la connaître et avec son arrivée dans ma vie, mon calvaire !



Durant le trajet de retour, je pleurai à chaudes larmes, complètement chavirée de l'expérience qui se trouvait maintenant derrière moi, ne sachant plus comment envisager l'avenir. J'avais perdu la ferveur de mon désir de jeune fille aspirant à la vie religieuse ; je n'étais plus la même. Léa-Maria dit à la directrice Marcelle que Gretchen me renvoyait, mais chez les sœurs pour être avec les plus grandes. En effet, après mon départ, le groupe des filles avait été à nouveau divisé ; les plus grandes se trouvèrent avec les sœurs qui avaient aussi leurs locaux dans le couvent, sur la ferme. Ainsi, tout se passa comme prévu, mais pour moi, il n'y avait plus rien de pareil.

Les aspirantes — nom qu'on donnait aux filles qui arrivaient chez les sœurs —, suivaient les religieuses partout, jusqu'aux offices, se devant de respecter les règlements des nonnes comme si elles l'étaient déjà. Par ailleurs, elles aidaient en avant-midi aux travaux du couvent et de la ferme, poursuivant, pour la dernière année, leurs classes en après-midi.

J'avais manqué une grande partie de l'année scolaire, mais je devais néanmoins reprendre là où se trouvaient les autres. Malgré ce retard, j'y arrivai. Cependant Sylvia, qui n'avait jamais caché ses sentiments hostiles à mon endroit, était toujours la responsable des classes. Elle

ne manqua pas de me rendre la tâche la plus pénible possible. Aussi mit-elle mon pupitre dans la pièce voisine, prétextant que j'avais besoin d'un contexte moins dérangeant. Je vivais encore de l'isolement. Elle supportait mal le fait qu'après avoir eu un poste d'autorité sur nous durant de nombreuses années, nous soyons devenues, en dehors des heures de classes, bien entendu, de simples collègues.

Un jour, peu après mon arrivée à Charmont, je dis à Léa-Maria que je mettais ma main au feu que Sylvia ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour me faire rétrograder. Elle se montra incrédule, mais mon pressentiment se confirma. C'est en mars que je fus renvoyée de chez les sœurs, avec les plus jeunes filles, et on me donna comme raison qu'il était impossible que j'arrive en même temps que les autres aux examens de fin d'année, avec une demi-journée d'école quotidiennement.

Je me demandais bien qui pouvait se préoccuper de notre scolarité. J'avais été arrêtée en début d'année, et ce, malgré le fait que pour une fois, j'étais première de classe. À treize ans, j'en étais de toute façon à ma dernière année scolaire. Qu'importait le résultat ? Comme le répétait à qui voulait l'entendre la bonne Gretchen : « Pas de besoin d'être scolarisée pour être une bonne religieuse ! »

Depuis de nombreuses années déjà, nous étions arrêtées dans nos cours pour mille et une raisons. Quand ce n'était pas pour laver et carder la laine, traire les chèvres et écrémer le lait, ou faire le beurre, tous les ans, à l'automne et au printemps, c'était pour procéder durant trois semaines à l'abattage et au plumage massifs de centaines d'oies, canards, poulets et autres volailles, dans le but de subvenir aux besoins de l'Arche.

Les filles suspendaient leurs classes pour s'adonner à cette répugnante et laborieuse tâche ; jamais l'on ne s'était préoccupé de notre scolarité !

De toute façon, comme toujours, je n'avais rien à dire.

Ce n'était pas la première fois qu'on me faisait rétrograder dans ma courte existence de treize ans, et ce, avec tout ce que cela pouvait comporter de séquelles et de remises en question.

Non, je n'avais pas droit au bonheur. Les années ont passé. À chacune de mes difficultés à intégrer des groupes ou à me sentir partie prenante de quelque chose, ces lointains souvenirs ressurgissent

douloureusement. L'écho de ce sentiment d'échec, de rejet et l'impression de n'être jamais à la hauteur a martelé mon âme plus souvent qu'à son tour. Aujourd'hui, je remercie la Vie, car la reconnaissance de mes réalisations personnelles ainsi que l'appréciation de mon entourage et de mes lecteurs guérissent très progressivement mes blessures.

C'est ainsi que je terminai une année éprouvante, remplie de séquelles, qui laissa mon estime et la perception de ma valeur personnelle labourées, sens dessus dessous.



Un regard somnolent sur l'horloge... Déjà minuit vingt ! Mes paupières si lourdes se ferment. Dans mon grand lit douillet, je me tourne et retourne encore et encore, incapable de laisser le sommeil me prendre et m'emporter dans un monde meilleur. Même s'il y a longtemps que je m'exerce à faire taire ma pensée, question de conserver ma paix, mon esprit ne parvient simplement pas à chasser les scénarios fantomatiques du livre que je viens de dévorer. En effet, je termine la lecture du livre de Gabrielle Lavallée, *L'alliance de la brebis*. C'est la seconde fois que j'en fais la lecture. Je l'avais acheté quelques mois à peine après m'être sauvée définitivement de ma captivité. Malgré mon vécu dans un milieu similaire, la première fois que je l'avais lu, j'avais été ébranlée à un point tel que j'en étais tombée malade.

Récemment, lors de la rediffusion d'une émission de télévision à laquelle participait Gabrielle Lavallée, je me décidai à le relire. En le terminant ce soir, je demeure anéantie par l'aberration humaine. Pourtant, je connais si bien les liens invisibles qui emprisonnent les âmes, les esprits et, oui, les corps aussi. Cependant, mon être est chaviré, déstabilisé. Plongée dans une tout autre dimension, je comprends bien ; il y a tant de similarité dans ces structures. Moi aussi, je me suis enfuie, retournant plusieurs fois. Oui, chaque fuite nous met face à un « déphasage » tellement immense, tant dans notre mentalité que dans toutes nos notions que, même adulte, c'est excessivement long de réapprendre à vivre en société. Les enfants ayant vécu dans des cultes fermés sont exactement comme les personnes étant nées en captivité avec un niveau de détresse psychologique difficile à évaluer. Rares sont ceux qui s'en sortent sans atteinte à leur intégrité psychologique.



J'ai 14 ans. Par un radieux dimanche d'été de 1983, affairée à nettoyer à l'aide d'une bêche les perchoirs dans le poulailler, que l'on surnommait à juste expression les « crottoirs », je suis seule et nostalgique. Ayant terminé mon sale boulot, je me dirige dans le champ voisin pour y vérifier les abreuvoirs, où s'ébattent des

centaines de volailles de toutes sortes.

Soudain, mes yeux s'arrêtent, malgré le règlement qui interdisait de regarder en direction de la route, sur une jeune femme qui court le long du chemin sablonneux de notre rang de campagne. Pour la toute première fois, je réalise que moi, Myriam, je pourrais en faire autant. Je me vois dans ses espadrilles, à courir, courir. Je viens d'avoir quatorze ans. Le souvenir de Julianne et de ses amies qui se sont évadées m'assaille. Je me sens mal, tout tourne, comme si tout à coup je manquais d'oxygène. M'appuyant contre le fil barbelé de la clôture, je respire profondément, cherchant à reprendre mes esprits. Aussitôt ce malaise passé, je me dirige vers la maison, car je sens que ça va revenir. Je m'empresse vers ma chambre. Là, étendue sur la courtépointe blanche de mon lit d'armée en tubulure métallique, je regarde le bleu du ciel lointain que j'entrevois par la petite fenêtre donnant sur la cour. À nouveau, tout recommence à tourner.

Comme si j'étais sur un réel « *bad trip*¹⁹ » ! On frappe à la porte, qui s'ouvre en grinçant, laissant entendre le cliquetis du long chapelet pendu à la ceinture de Marcelle, et l'annonçant. Elle me demande :

— Mais que faites-vous ? La messe est déjà commencée !...

Le temps s'est écoulé ; j'en ai perdu le fil. Obsédée par un scénario plein de représentations intimes qu'a déclenché la vision de cette jeune fille courant sur le chemin, je lutte avec l'idée de courir, de courir, de m'enfuir ou de mourir. Me tournant vers elle, je lui dis que j'ai eu un malaise, mais que je serai à la chapelle aussitôt qu'il sera passé.

Sur une autre planète, dans un état d'esprit semblable à celui qui m'envahit encore en cette nuit alors que je termine la lecture d'absurdités commises par ce Moïse, je me demande pourquoi mon corps et mon esprit réagissaient de cette façon, en percevant pour la première fois la possibilité de m'évader. Je ne trouve pas de réponse à ma question, sinon que cette sensation me donne l'impression d'être au bout du monde, au bout de mon monde, au bord du gouffre !... C'est ma première grosse crise morale, celle qui ouvre la porte à un esprit torturé qui ne cessera désormais de flirter avec le pire. À côté de ces tourments, les châtiments physiques sont de la petite bière.

Rassemblant mes esprits, je me rends à la chambre de bain et j'éponge d'eau glaciale mon visage perlé de sueur froide. Je me hâte en direction de la chapelle. Là, agenouillée à mon prie-Dieu, j'entonne avec mes compagnes le *Credo*. À la queue leu leu, je suis mes collègues

au banc de communion. De retour à ma place, le visage entre les mains, je fonds en sanglots, sans pouvoir m'arrêter, me contrôler. Je revois ma longue et pourtant si courte vie défilier devant moi. J'ai l'impression d'avoir déjà cent ans, je me sens épuisée, si malheureuse... Ceux que j'aime, ils sont, ils sont... ah oui, ils étaient là, dans une autre vie, il y a de ça si longtemps, si longtemps !...

Quand je revins à moi, la communauté en chœur chantait :

*Fleur d'Israël
Aimable Reine
Entends du Ciel...
Ma voix lointaine !!!*

Lointaine, tu dis ? Tellement lointaine que mes cris, mes sanglots, peut-elle les entendre ? Ou bien, dans la ouate de son merveilleux paradis, m'a-t-elle oubliée ? Depuis le temps que je la prie avec ferveur, rien n'a changé, je suis toujours aussi seule. Qu'est-ce qu'elle fait là-haut ? M'a-t-elle seulement remarquée, agenouillée devant son image, solitaire, soir après soir, à la lueur de la flamme vacillante, dans le sanctuaire où, en larmes, je la supplie d'intervenir, de me faire enfin goûter le bonheur et d'être en ce bas monde un instrument de bienveillance, de paix ?

Ce dimanche resta marqué dans mon esprit.

J'étais prisonnière. Des liens réels me retenaient. À ceux qui me demandent de leur expliquer cela, je leur raconterai le conte d'Ibrahim Elfiky :

Dès le début de sa vie, soit à l'âge de deux mois, l'éléphanteau fut victime des chasseurs d'Afrique. Il fut vendu au propriétaire d'un grand jardin zoologique, qui s'occupa de le faire transporter à son zoo. Il le baptisa Nilson. Il prit une longue chaîne solide, attacha l'une des extrémités à la patte gauche de l'éléphanteau et l'autre à une énorme boule de fer. Nilson se mit en colère. Il tira, tira sur la chaîne, mais ses efforts furent vains. Puis il s'endormit. Le lendemain, il tenta de nouveau de se libérer, mais plus il tirait, plus sa patte endolorie le faisait souffrir. Enfin, après plusieurs tentatives, il abandonna et accepta le fait qu'il devrait passer le reste de ses jours enchaîné à cette grosse boule de fer.

Le temps passa. Le propriétaire attendit que Nilson fut entièrement programmé et qu'il n'essayât plus de se libérer. Un soir, alors que Nilson dormait, le propriétaire remplaça la grosse boule de fer par une petite chaise qui pesait à peine quatre kilos. Le soleil se leva et Nilson s'éveilla,

enfin enchaîné à une chaise toute légère. L'éléphant était devenu fort et puissant et il pouvait maintenant se libérer. Pourtant, il n'essaya même pas parce qu'il était tout à fait convaincu que la chaîne autour de sa patte le blesserait. Il s'était résigné.

Le propriétaire du Jardin zoologique savait que Nilson pouvait se libérer à tout moment, il savait que Nilson était très fort et tous ceux qui visitaient le jardin le savaient également. Un jour un jeune garçon posa au propriétaire la question suivante : « Pardon Monsieur, pourquoi cet éléphant ne se libère-t-il pas ? Il est fort et puissant. » Le propriétaire lui répondit : « Jeune homme, je sais que Nilson est fort et qu'il peut se libérer et tu le sais aussi. Mais Nilson, lui, ne le sait pas.²⁰ »

La morale de cette histoire ? Eh bien, la plupart d'entre nous ont été programmés dès leur plus jeune âge à agir d'une certaine façon, à croire certaines choses, à réagir de telle ou telle façon dans telle ou telle circonstance. Comme Nilson, nous sommes enchaînés à nos croyances et nous avons grandi en pensant que c'était ainsi. Nous sommes demeurés prisonniers de notre programmation négative et de nos limites. Nous ignorons le pouvoir que nous avons en notre possession.

Le lien le plus fort qui soit, celui du sang, me liait à l'intérieur de cette enceinte. Pour ne pas le rompre, j'étais prête à beaucoup. Mon amour pour eux, ou mon refus de laisser aller, est devenu mon premier facteur de vulnérabilité.

Comme mon état intérieur est en dégringolade, je demande à voir mon papa. On m'accorde quelques rencontres avec lui. Nous prenons une entente : je lui écrirai régulièrement en lui envoyant un petit carnet dans lequel il me répondra.

Papa a correspondu avec moi environ deux ans de cette façon, me laissant deux carnets de ses précieux conseils. Même s'ils étaient imprégnés du culte, ses mots me faisaient du bien.

Cette situation m'a accordée un moment privilégié avec mon père.



L'été arriva et avec lui des changements tant attendus. Tandis que les filles étaient assignées à différentes maisons que possédait un peu partout le culte, je restai à la ferme. Comme Marcelle avait bien besoin d'aide dans la charge de la ferme, elle me prit pour son « helper », pour mon grand bonheur. Avec elle, je peignais les poulaillers, les bâtiments extérieurs. Aussi, les longs couloirs du

couvent furent rafraîchis. Je peindrai cet été-là à m'en écœurer. J'adorais travailler fort et physiquement, j'aimais l'aider, car elle me donnait le sentiment de lui être indispensable. Sa compagnie était agréable. Je l'aimais profondément. Pour elle, j'aurais fait n'importe quoi. Je passais des après-midi entiers à tondre les gazons et à sarcler avec elle l'immense jardin ou encore à entretenir les talus de fleurs, notamment les haies de dahlias géants longeant les murs du couvent. J'avais un grand besoin de me confier. Son écoute et son empathie faisaient d'elle la personne en qui j'avais le plus confiance. Tous lui vouaient respect et affection, ce qu'elle nous rendait par une présence bienveillante, contrairement à la crainte que les autres supérieurs inspiraient. Mais comme de coutume, mon bonheur ne pouvait durer. Ces quelques semaines furent bientôt choses du passé. Gretchen m'emmena avec elle dans sa visite des différentes maisons d'été, passant par Balmora, Montberger, Agatuk, Cap-sur-Mer, Cap à la mouche, et enfin l'Anse-à-l'Ours.

De retour à la maison-mère, on décida de m'envoyer passer quelques semaines avec maman, qui s'occupait d'une vieille dame sénile, dans une minuscule maisonnette à St. Exodar. Ce qui aurait dû me procurer de la joie m'amena dans un état dépressif. Inutile de dire combien je m'ennuyais à ne rien faire d'autre que de prier et de regarder maman s'occuper de cette octogénaire. Bien entendu, ma mère ne trouvait guère plus de plaisir que moi à cet endroit, et de me voir ainsi me morfondre ne la réjouissait guère. Elle était consciente de mon désir de retourner auprès de Marcelle. Sans que nous ayons élaboré sur le sujet, elle connaissait aussi l'attachement de ses filles envers celle qui était notre confidente. Pauvre maman, elle en a bien pleuré un coup, car elle avait une rivale dans nos cœurs.

Avec hâte, j'attendis les changements que l'automne apporterait.



C'est durant cette période que le pasteur rassembla la communauté à la chapelle. Après la grand-messe du dimanche, il s'avança à l'avant. Après avoir pris soin de faire sortir les visiteurs, il nous fit écouter une cassette. Elle contenait les paroles de deux jeunes hommes qui s'étaient enfuis quelque temps auparavant. Issus d'une famille de sept enfants qui, tout comme nous, avaient été placés à l'Arche dès leur plus jeune âge, leurs parents étant devenus religieux. À la télévision, ils racontaient les sévices subis. Après l'écoute de ce ruban, le Guru, fulminant, marcha le long de la Grande Allée en criant — comme lui seul savait le faire —, qu'il en avait assez de tous ces racontars. Il hurla : « Vous voyez comment ces jeunes dont on s'est occupé et à qui

on a donné le meilleur de nous-mêmes nous remerciant. Eh bien, je vous le prédis, ils recevront le courroux de Dieu. Il ne les laissera pas impunis. » Tonitruant, il nous regardait fulminant : « Ceux de vous qui ne veulent pas suivre le chemin escarpé du Ciel, partez, fichez le camp, allez-vous-en sur le chemin de l'enfer, je n'ai pas besoin de vous pour faire l'Œuvre de Dieu ! » Puis, s'approchant de notre banc, il nous regarda droit dans les yeux, en nous demandant : « On a fait que ça, vous battre ? » Je me dis en moi-même : *« J'espère qu'il ne s'adressera pas directement à moi, car je vais lui dire que c'est exact, on a été battus violemment, et ce pour tout et rien ; ce qu'il entendait sur le ruban était la vérité ! »* Par bonheur, il ne m'a pas parlé. Il ordonna la distribution de feuillets, expliquant qu'il voulait en avoir le cœur net une fois pour toutes. Que tous ceux, sans exception, qui étaient arrivés à l'Arche avant l'âge de douze ans, écrivent sur cette feuille, qui lui serait remise par la suite, les châtements reçus.

Avant je me taisais parce que je ne voulais pas mourir. Maintenant je sens que je dois me taire pour ne pas passer pour un monstre qui exagère ou encore être rejetée par ceux pour qui la réalité fut différente. Otage du silence, je sens toujours que moi qui ai la parole facile, je ne suis pas un cadeau, c'est plutôt une arme dont on se servira, d'une façon ou d'une autre, contre moi. Il suffit que je représente les choses comme je les sens, mais non pas comme on les attend, pour que je sois condamnée. Mes mots ne peuvent simplement être une expression de la pression en moi. Je soupèse la demande.

Cet après-midi même, Madisson, Éliza et moi sommes assises à la table de la grande salle. Je questionne leurs intentions. Elles me rassurent : « Enfin, le pontife va être mis au courant, il va tout savoir ; enfin, il comprendra tout ce qu'on a vécu ! » Dans leur tête, il est clair qu'il est le bon papa désireux de savoir qui avait fait souffrir ses enfants, pour les punir. On a donc décidé d'écrire tout ce dont nous nous souvenions. Ensemble, nous nous sommes rendues au secrétariat, demandant à Micheline, la défenderesse du Saint-Père, d'avoir des feuilles supplémentaires, quatre ou cinq minimum. Elle nous regarde, interloquée, et nous convoque à son bureau.

En effet, quelqu'un avait surpris notre conversation, et la lui avait rapportée. Nous nous disions qu'à la place des deux jeunes hommes, nous aussi, nous en aurions eu des choses à rapporter sur les mauvais traitements subis. S'adressant à Madisson, elle lui demande ce qu'elle aurait à dire si un journaliste l'abordait en ce sens. Confuse, Madisson lui répond simplement que c'est la vérité, que nous avons été bien souvent molestées.

Nous reçûmes une sévère réprimande. Pour nous, l'heure de la revanche était enfin arrivée. Il était important qu'enfin le directeur, que l'on avait appris à considérer comme notre père, sache tout. De cette façon, nous nous concertions pour nous souvenir de tout dans les détails.

Sherley-Rose, la marâtre de nos jeunes années, nous accosta. Le regard suppliant, elle nous demanda si nous révélerions au Saint-Père tous les détails des traitements subis, nous priant de lui laisser une chance. En chœur, nous lui répondîmes :

— Vous, avez-vous le souvenir de nous en avoir laissé, des chances ?

Quelques jours plus tard, elle avait quitté les rangs de l'Arche. Aujourd'hui, avec mes yeux d'adulte, je sais bien que le but de cet exercice n'était pas de savoir notre souffrance ni de punir les responsables, mais bien de percevoir les « traîtres » potentiels, les « renégats » en puissance.

À la même époque, Madisson, qui venait tout juste de recevoir le voile sous le nom de Genova, partait. Née au monastère, bébé de huit enfants, trois de ses sœurs aînées avaient déjà quitté. Elles lui manquaient terriblement. Par l'intermédiaire d'une amie qui s'était enfuie, elle avait fait parvenir une lettre à ses frangines, leur disant sa souffrance et son désir de les revoir. Cette lettre avait été acheminée à la Protection de la jeunesse. On l'avait remise, quoique mineure, à la garde de ses sœurs aînées. Pensant très souvent à elle, je pleurais amèrement la perte de ma petite compagne que j'aimais beaucoup. Son départ fit un grand trou parmi nous. Nous nous regardions en silence, les yeux pleins de larmes, la trouvant tout de même ingénieuse d'avoir trouvé la manière de s'en sortir avec le peu de moyens dont nous disposions, surtout les enfants qui étaient mineurs et dont les parents étaient religieux. Pour nous, lorsque quelqu'un partait, c'était exactement comme si cette personne venait de mourir tragiquement. Nous savions pertinemment que jamais nous ne la reverrions. Sa grande sœur, d'un an son aînée, pleura beaucoup et son chagrin me toucha droit au cœur. Mais le règlement interdisait de parler de ceux qui nous avaient quittés. Ils étaient devenus des Judas, ils étaient morts.



La voyante de Guadeloupe, que l'on avait connue sous le nom d'Ann-Andréa en 1977, était de retour au Québec. Au nom de la Vierge elle

demanda encore à plusieurs de prendre l'habit ecclésiastique²¹.

Dans cet esprit, je fus désignée avec quelques autres filles de mon âge pour aller dans cette maison de campagne, à Inu-Anobak en Ontario, pour y apprendre les règlements des religieuses. Nous trouvions cet isolement complètement ridicule, car il n'y avait pas de différence entre celles qui étaient ou non des consacrées, les règles étant les mêmes pour toutes. La discipline d'armée qu'on nous avait servie comme éducation avait fait de nous des « dures ». Gretchen disait qu'il fallait nous casser. Cette tâche incombait à Marie-Denise.

Marie-Denise était une bonne grosse maman. Ouverte d'esprit, elle était la personne choisie pour faire de notre séjour une étape des plus agréables — malgré les exhortations que la Gretchen lui avait données au départ de serrer la vis.

Seulement, à quatorze et quinze ans, nous étions en pleine période de rébellion. J'étais encore en proie à mes impressionnantes colères qui, hors de mon contrôle, provoquaient chez moi une profonde dépression. J'avais l'impression que jamais je ne parviendrais à surmonter ces explosions de rage trop longtemps enfouies et refoulées.

Aussi, lorsque Éliza, encore ébranlée par le départ de Madisson qu'elle considérait comme sa sœur — étant nées le même jour et ayant toujours été ensemble — forma un petit clan, je me joignis à elles. Nous élaborions dans la vieille grange des plans d'évasion.

Lorsque Gretchen vint faire sa tournée mensuelle, elle fut mise au fait de nos plans. Ma stupéfaction fut à son comble quand Élisabeth se défendit d'être l'instigatrice de ces mauvaises têtes et fit passer le tout sur mon dos. De mon mieux, je tâchai de remettre les pendules à l'heure, mais Gretchen ne voulut rien entendre de ma part. M'ordonnant de ramasser sur-le-champ mes effets personnels, sans se soucier de m'écouter, elle m'emmena avec elle, affirmant qu'il valait mieux isoler les pommes pourries du reste de la récolte, de peur de la gâcher.

De ce pas, je fus expédiée dans une de leurs résidences à l'Anse-à-l'Ours, dans le comté de Charleroy, avec comme compagne une septuagénaire d'origine russe.

Ma nouvelle supérieure était Marie, la sœur de Marie-Denise. Elle était très rigoureuse ; aussi, je me sentis très sévèrement punie, ce qui fut d'ailleurs le cas. Comme ce lieu était éloigné du monastère, quand on y était envoyée, l'on se sentait complètement oubliée.

Là, j'eus amplement le temps de tourner et retourner dans ma tête le pourquoi du comment j'en étais encore arrivée à me mettre dans ce pétrin. Comment, avec la meilleure volonté du monde, avec le désir de faire ni plus ni moins comme les autres, j'avais fini, encore une fois, par être celle qui était pointée du doigt.

Je pleurais amèrement. Je ne comprenais pas. Pourquoi étais-je la seule punie ?

Je m'enfermai dans la petite salle de bain réservée aux visiteurs. Là, pour la première fois, je me regardai dans un miroir. Je me souviens d'avoir plongé profondément dans ces yeux bleus remplis de larmes. J'y aperçus le désespoir d'une toute petite fille. La grande Myriam de quatorze ans observait la petite Mymi de deux ans, anéantie et abandonnée, seule avec son chagrin. Un chagrin qui était là, incommensurable. Je me souviens d'avoir contemplée longuement.

Assise sur la cuvette, j'écrivis une longue lettre à mon papa. Pourquoi n'était-il pas à mes côtés pour me dire comment faire dans le monde des adultes ?

J'ai encore la lettre qu'il m'envoya comme réponse. En voici un extrait.

« La vie humaine se déroule par des étapes. De nourrisson, on apprend à marcher et l'on découvre le monde extérieur. Vient l'âge d'écolier, on devient adolescente, puis demoiselle, puis adulte, etc. Tu sais, mon enfant, chacune de ces étapes a son atmosphère, le climat qui lui est propre, un peu comme les saisons dans l'année. Ainsi pour l'état où tu te trouves. C'est le passage entre l'enfant et l'adulte. Il est normal d'éprouver des tempêtes dans ses sentiments, car l'on découvre que le monde adulte n'est pas aussi impeccable que l'on se l'imaginait. Tu dois avoir beaucoup de patience face à toi-même. Et n'oublie pas que Dieu te regarde et Il t'aime. »

En effet, le monde adulte me semblait plus que décevant. Cependant, papa ne pouvait pas savoir l'étendue de mon désarroi. J'ai comme l'impression que jamais mes parents ne se sont demandé comment ça pouvait être d'avoir été donnée à une organisation qui te formate dans tous les aspects de ton être sans qu'une seule fibre de ton essence ne soit épargnée. Comment ça pouvait être pour nous, leurs enfants.

À quatorze ans, le scénario que je venais de vivre en était un qui, malheureusement allait se reproduire encore et encore.

N'eût été du fait que j'étais en punition, cet endroit aurait été un endroit tout désigné pour faire de mon séjour de vraies vacances. Mais

en cette fin d'été, je n'étais pas heureuse et l'éloignement du lieu lui enlevait déjà son charme. Comme la belle saison était avancée, je percevais avec amertume l'arrivée de septembre, car ce mois était bien particulier. En effet, comme le règlement nous concédait trois petits parloirs de deux heures chacun par année, dont un en septembre, je savais pertinemment qu'on ne viendrait pas me chercher pour l'occasion, puisque j'étais trop loin. On passerait une fois de plus mon tour, évidemment. Je l'ai tellement pleuré, ce parloir perdu. Je ne vivais encore que pour revoir ma famille, aussi je tentai d'étouffer ma révolte, m'efforçant d'être raisonnable.

Les idées préconçues que j'avais de ma nouvelle responsable, la sœur Marie, ne me laissèrent rien présager de bon. Rapidement, mon opinion se transforma. En dépit de son austérité et de sa rigidité, j'en vins à l'estimer profondément.

Contrairement aux « éducatrices improvisées » de l'Arche, elle avait été, « dans une vie antérieure », une religieuse-enseignante et avait un profond respect de l'individu, sachant écouter d'une façon digne de mention. Si elle était directe, elle avait un bon jugement. J'ai toujours apprécié les personnes qui, comme elle, donnent l'heure juste. Aussi, malgré ses dehors rustres, elle demeurait une réelle pédagogue. Durant les mois que je passai à ses côtés, j'appris énormément. Bourreau de travail, elle était méthodique et, des trucs d'antan, elle connaissait tous les secrets. Aussi s'avéra-t-elle une enseignante remarquable. Du cordage de bois au jardinage, de la cuisine sous tous ses aspects à la couture, elle me montra plein de trucs. Elle n'arrêtait que pour prier, des heures durant. Une sainte, quoi ! Plus tard, on me rapporta qu'elle ne fit que de bons rapports à mon endroit, ce qui n'empêcha pas qu'elle fut témoin de mes états d'âme et révoltes. C'est une des seules personnes en qui j'avais confiance ; c'est avec elle que mes crises cessèrent. Je compris plus tard que sa loyauté et son intégrité m'avaient fait découvrir pour la première fois un lieu sécurisant. Pour une fois, je pouvais ne plus penser à contrôler la menace. Je pouvais me déposer sans être à l'affût du moindre frémissement de caractère ou d'une nuance comportementale qui serait révélatrice d'une agression ou attaque, qu'elle fut physique ou psychique. Si j'avais grandi dans un milieu rassurant, je réalise que je n'aurais pas eu à développer une si grande vigilance qui peut mener à la paranoïa, où tout est catégorisé, interprété.

Un jour, je lui confiai ce que je ressentais : « Peu importe la façon dont je me conduirais, jamais la Gretchen ne saurait voir ma bonne volonté ; elle m'avait prise comme souffre-douleur et je savais pertinemment que cela resterait ainsi ! » Elle m'écouta avec

bienveillance, sachant bien de quoi je parlais. Elle répondit : « On ne peut être aimé de tous ; ce n'est pas très important, pourvu que Dieu soit fier de vous. Bourrée de talents comme vous êtes, je sais que vous irez très loin, il s'agit maintenant de vous laisser la chance ! » — Mais pour nous, enfants, qui étions presque nés au monastère, est-ce que le regard et l'appréciation de Dieu ne passaient pas par le regard et le jugement de Gretchen et du Guru, lequel ne nous connaissait que par les rapports qu'il recevait de celle-ci ? — C'est ce qu'on nous avait enseigné.

Aujourd'hui, je réalise que même les personnes de bonne volonté ne peuvent concevoir le défi d'être presque né là. Pas une étincelle de notre personnalité propre n'existait. Et comme notre référence du monde est toujours soi-même, nos parents et ceux qui pouvaient avoir une quelconque affection pour nous ne pouvaient saisir l'ampleur de notre défi, de notre combat intérieur.

De mon séjour auprès de Marie, surgissent à mon esprit deux petites anecdotes qui me la rendirent encore plus attachante. Depuis notre plus tendre enfance, nos vêtements étaient confectionnés de façon très calculée, question de bien camoufler les attributs de chacune. Aussi, nous portions le voile sur des cheveux coupés en brosse, parfois rasés. Nos blouses devaient toujours couvrir nos avant-bras, et ce, même durant la lessive. Nos robes à la cheville, le collet au cou, le tout de couleur sobre. Un jour, une dame lui donna de superbes coupons de tissus colorés. M'épatant devant ces imprimés aux couleurs magnifiques, elle me proposa : « Si vous voulez que je vous montre, on fera de jolies robes que je vous autorise à porter lorsque nous irons rendre visite à une voisine âgée. » Je n'en croyais pas mes oreilles. Après avoir consulté un catalogue pour choisir ce qui conviendrait, elle s'installa près de moi, me montrant comment utiliser une nouvelle machine à coudre industrielle *Pfaff*, moi qui avais toujours cousu avec des *Singer* à pédales. C'est ainsi que je confectionnai mes deux jolies jupes, dont l'une fut assortie d'un boléro. Mon bonheur, quand je portais ces jupes, était celui d'une enfant de six ans. Aujourd'hui, je comprends que puisque nous avions toujours porté le traditionnel *junper*, il ne pouvait en être autrement.

Quelques jours plus tard, on nous avisa par téléphone de la visite de monsieur et madame Lacaille. Ce couple, dans la soixantaine, avait connu le Guru au tout début du monastère, dans les années cinquante. Ces gens étaient restés des admirateurs de l'extérieur, nous rendant visite à l'occasion, mais sans plus. Profitant de la belle saison pour visiter différentes régions du Québec, leur amitié avec l'Arche leur apportait quelques avantages, dont celui d'être reçus dans les

différentes maisons où ils étaient en tourisme. C'est ainsi qu'ils s'amènèrent à l'Anse-à-l'Ours, prévoyant y rester environ une semaine. Sans les connaître, j'étais heureuse de recevoir de la visite, peu importe les hôtes.

Le lendemain, ils proposèrent à Marie que nous les accompagnions dans leur visite des régions avoisinantes. Elle accepta. C'est ainsi que je me rendis à Espigoule et à St. John's Fall. Le jour de leur départ, je me rendis au jardin pour cueillir des légumes afin de préparer le dîner. Soudain, monsieur Lacaille arriva. Me retrouvant seule avec lui dans le jardin, hors de vue de la maison, un malaise s'empara de moi lorsqu'il m'approcha en sourdine, me disant que j'étais une bien jolie jeune femme. Il me demanda si je me plaisais au culte. Ne sachant quoi lui répondre, il me demanda si mon papa m'avait déjà étreinte. Je ne comprenais pas. Me prenant dans ses bras, il m'embrassa, me faisant promettre de n'en rien dire à sa femme, que s'il agissait ainsi, c'était qu'il comprenait comment ça devait être pénible pour une jeune fille toute cette contrainte du cloître. Il me remit cinq dollars, me demandant de garder le secret. Je lui dis que je n'étais jamais entrée dans un magasin et que je ne saurais m'en servir. Alors il me demanda s'il me plairait d'y aller. Répondant par l'affirmative, il m'assura qu'il arrangerait ça. Je lui expliquai que je devais donner l'argent à sœur Marie, sinon elle se questionnerait sur sa provenance.

Après le repas, il fut décidé que nous irions tous ensemble magasiner à Mériak. Là, pour la première fois de ma vie, j'entrai dans un magasin. Quand Marie réalisa qu'à quinze ans, je ne savais comment utiliser de l'argent, ne connaissant rien à sa valeur ni à son emploi, elle me donna quelques dollars, me disant : « Allez choisir quelque chose dont vous avez envie, je vous en donne la permission. » Je n'en croyais pas mes oreilles ! Tandis qu'ils attendaient patiemment après moi, je n'arrivais pas à choisir, tant il y avait des choses que je voulais. L'artiste en moi arrêta enfin son choix sur des crayons de couleur, une minuscule brocheuse et un joli calepin. Quand elle me fit signe de remettre le tout à la caissière, mon cœur battait à tout rompre tandis que s'additionnait le grand total de vingt-quatre dollars et quelques sous. Je la regardai, en croyant qu'elle m'intimerait l'ordre de retourner la marchandise sur les tablettes. Avec un sourire en coin, elle me regarda, me chuchotant : « On est loin des cinq dollars, n'est-ce pas ? » Elle régla la facture et, remettant le sac entre mes mains, elle ajouta : « C'est à vous ! » Voyant mes yeux ronds, brillant de bonheur et d'incrédulité, elle ajouta : « Vous vous coucherez ce soir avec un apprentissage de plus ; vous saurez que cela prend beaucoup d'argent pour acheter peu de choses ! »

J'avais quinze ans, j'agissais exactement comme mon fils agissait à cinq ans, pressé de dépenser quand il gagnait des sous !

C'est ainsi que sa bonté, ses petites attentions mirent un baume sur mes blessures. Cette femme, qui doit aujourd'hui avoir près de cent ans, je la porterai toujours dans mon cœur, car un jour, elle a été un rayon de soleil dans ma vie ! Près d'elle, mes accès de rage se dissipèrent, comme ils étaient arrivés. Je saisis que lorsqu'on peut s'exprimer, et surtout qu'on se sent entendu, la colère est inutile.

Aussi, elle commença à me parler du fait que j'avais quinze ans bien sonnés et que selon les procédures établies, c'était l'âge où je devais faire ma demande d'admission au postulat et recevoir le voile. Elle me demanda si j'étais réellement prête pour ce grand jour. Elle me parla des motivations que j'aurais pu avoir et qui, selon elle, n'étaient pas les bonnes, comme le désir de me rapprocher de ma famille en revenant à la maison-mère, ou encore l'obligation de faire comme les autres. Je niai catégoriquement, mais elle n'était pas dupe ! C'est vrai que certaines de mes compagnes, peu nombreuses toutefois, n'ayant pas le désir de devenir religieuses, étaient traitées comme des renégates en puissance. Malgré tout, j'aimais Dieu, et mon idéal était grand. Bien entendu, au fond de moi, le prestige de devenir une religieuse me sortait du monde des enfants. Je croyais qu'en y parvenant, je serais enfin considérée comme une adulte. Je rêvais encore, même après les déceptions des dernières années. Sans être de nature suiveuse, loin de là, il faut bien comprendre que l'émulation du groupe y était pour beaucoup.

Questionné à ce sujet, au cours d'entrevues avec les médias, le Guru expliqua à maintes reprises que chacun était bien libre de choisir ou non la vie monastique ! Mais choisir en y étant obligé, est-ce possible ?

Il faut savoir que le processus par lequel un individu assimile et s'approprie les règles, les manières de penser et d'agir, les normes comme les valeurs, les convenances sociales et la culture du noyau duquel il dépend, c'est cela la sociabilisation. C'est par ce biais que l'enfant construit son identité. On dit d'une personne qu'elle est un membre à part entière d'une collectivité quand elle en a intégrée l'esprit.

Parlant de libre arbitre... Je donne un exemple qui illustre ce choix.

Supposons qu'un homme et une femme, formant un couple, sont tous deux des soldats. Jamais ils ne sortent de la base militaire ni n'ont de

contacts avec le monde extérieur. Ensemble, ils ont un enfant. L'enfant de militaires est élevé comme un futur combattant et l'intransigeance, les sévices corporels, tout comme le modelage psychologique sont les seules méthodes éducatives qu'il connaisse. L'abus sexuel et la transgression de tous types de frontières lui étant familiers depuis son plus jeune âge, il ne sait pas que ces comportements sont inadéquats. Pour lui, cela fait partie de la normalité. Les gestes, le langage, les symboles et les mots ont une signification préétablie, et ce sens est le seul qu'il connaisse. De là, sa compréhension des choses est formatée.

Comme le dénigrement et le rejet, le contrôle est pour lui aussi habituel que les abus et polytraumatismes auxquels il est soumis. Il doit obéissance absolue aux dictateurs qui le gouvernent et l'avalisent. Ces oppresseurs sont les mêmes personnes qui le logent et le nourrissent, ce qui l'amènera à développer un syndrome de Stockholm²².

Il est subordonné en tous points, il vit dans un contexte inhibé de toute affectivité et en privation relationnelle. Depuis sa tendre enfance, il doit suivre et se conformer totalement à ce régime, il vit dans une censure absolue. Sa pseudo-maturité vient du fait qu'il n'a jamais été un enfant, mais son esprit fermé et son conformisme décèlent l'incapacité à penser par lui-même et à avoir un jugement critique, non plus qu'à faire le moindre choix. Il n'a jamais écouté la télévision ou la radio, le discours répétitif est encodé en lui. Jamais, d'aucune façon, il n'a eu de contact avec un autre genre de vie dont il n'a qu'une vague notion. Qui plus est, lorsqu'il se hasarde à questionner sur ce sujet, on lui fait une description si hideuse et horrible, voire maléfique d'un monde extérieur, que le simple fait de désirer en connaître davantage, ou d'avoir la convoitise d'en faire partie, le rend déjà mauvais. De plus, s'il manifeste le désir de briser ce destin inéluctable, ou s'il refuse d'emboîter le pas dans la direction prédéterminée, il est traité comme un ennemi potentiel, un élément qu'il faut casser ou, éventuellement, éliminer. Mais, dira-t-on, cet enfant est libre, on ne lui a jamais imposé les rangs de l'armée !

« Liberté ? Mon œil ! » direz-vous, et vous avez raison.

Ainsi allait dans les rangs de l'Arche ! — Ici, je me permets une petite parenthèse pour expliquer à ceux qui se questionnent à savoir pourquoi mes frères et ma petite sœur ont choisi « librement » de rester là-bas. — Je reprends ici l'exemple de l'enfant de militaires, ayant vu le jour dans cette armée aux terrains clôturés et à la vie totalement déconnectée de la société. Arrivé à l'adolescence où, jeune adulte, il doit choisir, deux options s'offrent à lui : 1° Être un suppôt

de Satan, comme tous les gens qui vivent à l'extérieur de l'enceinte. 2^o Devenir un défenseur si vendu à l'idéal de la vie du régiment et à ses croyances qu'il devient un combattant plus fervent et plus fanatique que ses parents et, si possible, que les dirigeants de l'organisation eux-mêmes. Bien qu'il ne connaisse rien d'un autre genre de vie, pensez-vous sérieusement qu'il en sortira, surtout si, comme savent le faire les responsables futés, on lui confie des postes de prestige ? La seule façon dont il s'en sortirait serait par un concours de circonstances qui l'amènerait à se questionner au plus profond de lui-même, ou encore s'il est profondément touché dans son intégrité, si celle-ci n'a pas été totalement sabotée.

Marie cherchait mes motivations et la force de ma sincérité. Pour ma part, ce ne fut que bien plus tard que je me rendis à l'évidence : notre sincérité, on n'en avait rien à foutre. Mieux valait être diplomate et lécher au bon endroit pour être de la trempe des chouchous, de ceux qui étaient dans les bonnes grâces des supérieurs. Cependant, à ce moment, je croyais encore que pour être une bonne religieuse, il fallait aimer Dieu du plus profond de son âme. C'est en cheminant dans cette voie que je priais, cherchant à soumettre mon jugement rebelle et à faire suivre mon esprit comme mon âme, demandant avec grande ferveur au Ciel de faire de moi une consacrée, brûlante de ferveur, me consumant de l'amour de Dieu. Aussi, lorsque peu de temps après, nous reçûmes la visite du souverain pontife, sœur Marie lui fit part de mon désir de devenir religieuse. Il répondit en bougonnant : « Commencez donc par être avant de vouloir paraître ! »

Je n'ai rien compris !



Novembre arriva. C'est mon père qui, passant par l'Anse-à-l'Ours, me ramena à Balmora, d'où je poursuivis, avec d'autres jeunes, jusqu'au monastère. Je n'étais pas seule avec lui en voiture, mais c'était une première et j'aimais tellement mon papa que j'étais folle de joie. Je fus heureuse d'enfin retrouver mes compagnes, dont ma petite sœur Rosalie.

Dès le lendemain, je fus assignée à la grande cuisine. Lisbeth, prieure et fille aînée de Gretchen, me donna l'ordre d'aller aux cuisines nettoyer des casseaux d'œufs. J'y retrouvai ma petite sœur pour quelques heures.

En effet, les propriétaires d'un grand poulailler nous fournissaient des œufs comme monnaie d'échange pour le lavage des séparateurs.

Disposés sur des supports de plastique contenant chacun 48 œufs et ainsi empilés, étage par étage, nous en recevions des centaines, dont les œufs craqués ou pourris avaient séché dans les casseaux. J'y allai, montrant toutefois mon dédain et ma répugnance, car l'odeur nauséabonde des œufs pourris nous levait le cœur. Rosalie en a vomi ses tripes ! Aussi, lors de ces séances de nettoyage, où je devais me soumettre à cette exécrable besogne, je m'amusais, ainsi que ma sœur ou avec une camarade, à voir laquelle retiendrait son souffle le plus longtemps !

Enfin, l'heure du dîner sonna, nous offrant un répit bien apprécié. Après la lecture usuelle de la vie d'un saint, Lisbeth sonna la petite cloche. S'adressant à moi, devant une centaine de religieuses réunies pour le repas, elle me demanda de m'avancer au centre des tables disposées en forme de U. M'enjoignant de me mettre à genoux, elle ajouta : « Nous avons ici une jeune fille qui demande à être religieuse ! Pourtant, ce matin, elle était mécontente d'aller laver les casseaux d'œufs. Est-ce qu'on a besoin de religieuses qui n'ont aucun esprit de mortification ? Non ! » Me regardant en face, elle me demanda de baiser la terre à plusieurs reprises, ajoutant : « Vous ne croyez tout de même pas qu'on vous gardera ici pour vos beaux yeux ! »

Ouf !... Pourquoi donc avais-je désiré revenir ? Néanmoins, mon séjour au monastère fut de courte durée.



Le 30 novembre 1984, je pris la route 35 Nord, en direction de la région de Tournil, avec d'anciennes compagnes dont Sylvie, Éliza et Dyna, une jeune Américaine. C'est avec une grande joie que je tombai dans les bras de Marcelle. L'après-midi même, elle nous convoqua à une réunion au cours de laquelle elle nous informa de la raison de notre stage à Charmont.

Nous nous apprêtions à entamer une semaine de prières et de méditations intenses dans le plus grand silence et le recueillement. Elle-même prêcherait cette retraite préparatoire à la vie religieuse. Impossible de trouver meilleure personne pour me redonner la ferveur et la flamme qui m'avaient déjà habitée. Un désir ardent m'envahit, je sentis à nouveau mon cœur brûler de l'amour de Dieu. Oui, je voulais devenir son épouse, et ce, coûte que coûte. Avec cette ferveur, je me confessai de toutes mes révoltes, mes colères et mes critiques. Je jurai d'abandonner mon jugement aux mains des représentants de Dieu. Intensément, je voulais être une vraie consacrée, fidèle aux règles et constitutions de l'Ordre, lesquelles nous devons apprendre par cœur

durant cette retraite.

La veille du grand jour arriva. Marcelle nous fit ses adieux et l'on s'embarqua pour le grand saut, en direction du monastère. Là, les supérieurs nous attendaient. Nos cheveux furent rasés. La couturière vint prendre les dernières mesures, question de faire les retouches nécessaires à nos habits et voiles. Dirigées vers le secrétariat, Andrea, seconde fille de la Gretchen, nous remit le crucifix que les postulantes devaient porter ainsi que la prière incluant les promesses que nous prononcerions le lendemain, en prenant à témoin tous les membres du culte.

C'est en grande pompe que le culte célébrait la fête de l'Immaculée Conception, en ce jour du 8 décembre 1984.

Comme à l'occasion des grandes fêtes liturgiques, la chapelle brillait de tous ses feux. La ferveur indescriptible qui envahissait la communauté réunie ne fit qu'accroître celle qui consumait mon âme. L'attente était palpable, car, comme de coutume à l'occasion de ces grandes fêtes, il y avait réception de nouvelles recrues, tant chez les frères que chez les sœurs, ou encore à l'émission de vœux perpétuels ou solennels de pauvreté, chasteté et obéissance. Parfois même avaient lieu des ordinations, tant chez les frères que chez les sœurs. Ces cérémonies empreintes de respect ranimaient la ferveur.

La grand-messe commença. Dans ma stalle, ma petite sœur à ma gauche, j'étais ailleurs. Un moment d'hésitation m'envahit. Rosalie m'avait dit la veille ne pas vouloir être religieuse et faire comme tout le monde. Pour elle, c'était un choix personnel et elle trouvait qu'on le faisait parce qu'on n'avait justement pas ce choix. Je l'avais écoutée attentivement, mais je me sentais trop avancée dans mon processus, comme si je décidais de reculer dans l'allée le jour de mon mariage. À ce moment, je me demandais encore si je n'étais pas mieux de rester à ma place. Est-ce que cette décision était éclairée, bien mûrie ? De grosses larmes roulaient sur mes joues. Je pensai à mes frères qui se trouvaient derrière, avec les religieux. La fierté de voir leur petite sœur avancer dans le sanctuaire, recevant son nom de religieuse, assaillit mon esprit. Je me devais de faire comme eux ! Je ne pouvais les décevoir ! Je ne devais pas douter que j'aimais Dieu ; Il ne saurait que me rendre au centuple le don que je lui faisais de ma personne.

Arriva la communion. Une seule religieuse s'avança le long de la grande allée, s'arrêtant vis-à-vis de notre banc. Lisbeth, la prieure, nous fit signe de nous avancer à la balustrade. Agenouillées les unes près des autres, Éлиза commença la lecture de sa promesse. Elle reçut

le nom de sa maman, décédée lorsqu'elle n'avait que quatre ans, Barbe. Ensuite, ce fut au tour de Sonia. On lui donna le nom de Pierrette. Paula échut à la pauvre Dyna, qui n'en crut pas ses oreilles et faillit éclater d'un rire nerveux, auquel suivirent des larmes.

Ce fut maintenant mon tour. Je commençai la récitation :

— *Prosternée à vos pieds, ô Jésus-Hostie, en présence de mes supérieurs, de mes frères et sœurs, moi, Myriam Keyzer, je désire offrir mon âme à Dieu comme une hostie d'offrande, tous les jours de ma vie... Amen !*

Mon cœur battait à tout rompre. Dans le silence le plus total, ces mots tombèrent sur moi comme un couperet :

— Désormais vous ne vous appellerez plus Myriam Keyzer... mais Marcelline !...

Une sueur froide perla sur mon front. Comment est-ce possible ! J'ai 15 ans et je suis religieuse !

De la stalle derrière moi, j'entendis un son provenant de la bouche de Rosalie. *Arch* !... Elle n'aimait pas mon nouveau prénom !

Je reçus la communion et retournai à mon banc, avec un mélange de déception et de fou rire mal contrôlé. Voilà ! Je venais de joindre les rangs des membres de l'Arche du Salut.

Toute la communauté alla en file communier pendant qu'à la marche pontificale succéda le cantique à la Vierge :

*Triomphez ! Reine des Cieux !
Triomphez ! Auguste Marie !
Triomphez ! Reine des Cieux !
Votre bonheur nous rend heureux !*

Émue, de grosses larmes coulèrent, silencieuses, sur mes joues. Je vis défiler, à tour de rôle, mon papa devenu Damien, mes frères qui s'appelaient maintenant Jules, André et Paulin. Ensuite, derrière la directrice générale Gretchen, ce fut au tour des sœurs, parmi lesquelles je reconnus maman, Émilie et Geneviève qui portait depuis plusieurs années déjà le nom de Bernadette.

La communauté termina la célébration en entonnant le cantique d'action de grâce : *Te Deum* !

Les jours qui suivirent, j'eus à m'habituer de réagir à l'appellation de Marcelline. Cependant, Rosalie acceptait difficilement de m'interpeller de cette façon. Elle eut à baiser la terre plus d'une fois, car c'est ainsi que devaient se punir les personnes qui, par erreur, prononçaient le nom civil d'une consacrée.

Ainsi commença mon postulat, ma vie religieuse dans l'Arche du Salut !



J'ai 16 ans. L'été 1985 bat son plein. Entassées les unes auprès des autres sur le sol de la vieille camionnette, nous sommes une quinzaines de jeunes filles trouvant place parmi des bidons de détergents, des boîtes de guenilles et une machine à tapis. Nous roulons en direction de Nomuscan. Près de trois quarts d'heure se sont écoulés depuis notre départ, lorsque la conductrice effectue un virage serré en longeant le chemin tortueux. Après un deuxième tournant, nous apercevons un gigantesque couvent qui se dessine en retrait sur un site enchanteur. De majestueux feuillus, ayant survécu à quelques centaines, bordent la somptueuse propriété. C'est sous cette verte ramure, évinçant les chauds rayons du soleil, que très lentement nous montons l'allée des grands pins. Une fois la grosse bagnole immobilisée, on descend admirer la nouvelle acquisition de l'Arche. C'est la première fois, à ma connaissance, que le culte acquiert un ancien couvent — jadis, maison-mère des sœurs oblates de Marie-Immaculée. Depuis qu'il avait été délaissé par cette congrégation, ce moutier avait été revendu. Ses derniers occupants, membres d'une autre secte, en avaient fait leur lieu de rencontre et l'avaient passablement négligé, voire même détérioré. Le Guru en avait fait l'acquisition dans le but d'en faire une abbaye destinée à la prédication et aux retraites annuelles des membres.

Comprenant trois longues ailes sur quatre étages, ce bâtiment séculaire abrite une centaine de chambres, une grande chapelle annexée de confessionnaux, ainsi que plusieurs salles de réunion. Le spacieux réfectoire est juxtaposé à la cuisine, sous laquelle on retrouve les caves, chambres froides et salle de fournaise.

Quelques religieux sont déjà sur place pour rendre fonctionnels les systèmes de chauffage et de plomberie qui sont dans un pitoyable état. La tâche à accomplir pour tout remettre en bon état de marche dans cette imposante demeure constitue tout un défi. Les drains sont bouchés et le refoulement des égouts a détérioré bien des structures et installations. Il faut modifier la chaufferie, les puisards et rendre l'eau potable. Les moines assignés à ce boulot en ont plein les bras.

Pour nous, jeunes moniales, le travail consiste à restituer ce couvent

dans son état habitable et fonctionnel ainsi qu'à redonner à ces lieux leur propreté. Éreintante corvée qui nous attend ! La journée même de notre arrivée, toutes s'attellent à une laborieuse besogne. Tour à tour, les chambres sont lavées. Plafonds, placards, murs lambrissés et planchers, tout y passe. C'est incroyablement sale et dégoûtant. Le nettoyage s'effectue au moyen de produits nettoyants toxiques très puissants. Les « quêteuses²³ » nous procurent des concentrés de détersifs que l'on utilise à l'état pur, question de parvenir à désinfecter et à déloger la crasse. Parfois même, on fait des cocktails pour rendre nos mélanges encore plus efficaces. Je me souviens d'avoir mélangé de l'ammoniac avec un concentré de détergent pour arriver à désincruster les murs de salles de bain, couverts d'excréments séchés. Une autre fois, c'est avec l'aide de Lucia que je fais un amalgame en ajoutant de l'eau de Javel. Le tout se mettant à bouillonner, nous en déduisons que notre procédé est un peu hasardeux.

Nous travaillons mains nues avec ces produits, sans en connaître les dangers et l'importance du respect des quantités. Personne ici pour nous mettre en garde.

Parfois, après avoir frotté avec ces nettoyants des heures durant, notre responsable, en l'occurrence Lisbeth, prieure de la maison-mère, nous enjoint d'extirper le linoléum incrusté. On découvre alors des journaux du début du siècle sous lesquels se dissimulent des planchers de bois franc. Dans certains cas, c'est avec la sableuse que se termine l'opération nettoyage de certaines pièces.

Toutefois, il faut faire vite. Le Saint-Père se révèle un individu très impulsif. En achetant ce couvent, au printemps, il le voit déjà occupé pour la retraite automnale, ce qui ne nous donne que quelques semaines pour le rendre habitable. Peu lui importe ce qu'il nous en coûte de temps et de fatigue. Il a la main-d'œuvre, il donne ses ordres, on n'a qu'à exécuter. On travaille toute la journée de façon extrêmement dure, ne nous arrêtant que pour manger sur le coin d'une table, puis on poursuit ainsi jusque très tard dans la nuit, parfois jusqu'aux petites heures du matin, avant de repartir pour la maison-mère.

En rentrant, la responsable me demande de lui frictionner le dos. Je peux la masser tous les soirs, durant une bonne heure. Elle me dit que j'ai la main, plus que les autres à qui elle l'a demandé auparavant, et que ça lui fait grand bien. Souvent elle s'endort pendant que je la masse. Je nie encore une fois mes propres besoins, ma fatigue et mon épuisement, pour plaire et être aimée. Je ne sais pas encore que plus nous sommes uniquement attentifs au bien-être des autres, plus nous

sommes manipulables. Puis il y a ce soir où elle me demande de la bichonner. Quand j'arrive dans sa chambre, elle est étendue, nue. Je commence à la masser, lorsqu'elle se lève et me signifie qu'elle va à la douche, et me demande si je veux l'y accompagner. Surprise de son audace, puisque la pudeur fait partie intégrante de notre vie, je crois naïvement qu'elle veut simplement se montrer gentille. Je refuse. Elle me demande de l'attendre, puis de m'étendre près d'elle. Cette fois, je lui dis clairement que je suis exténuée et qu'il ne reste que deux heures avant que l'aube ne tire la communauté de son sommeil pour les matines et la messe.

Notre petit groupe doit repartir très tôt, jour après jour, pour ce travail. Physiquement, je me sens totalement harassée, vidée à un point tel que j'ai l'impression de suer de la fatigue. Cependant, ma quête du peu de considération que me vaut de travailler sans relâche, tout en allant au-devant des besoins des responsables, me donne le combustible nécessaire pour continuer. Je ne peux tout gâcher le potentiel que je crois être parvenue à obtenir d'estime en me plaignant de la fatigue ! Accoutumée à être constamment tenue à l'écart, le seul fait d'avoir été choisie pour faire partie de la petite équipe m'apporte l'appréciation dont j'ai tant manqué. Ainsi, je rivalise d'ardeur pour me montrer dévouée, ne reculant devant absolument rien pour rendre service. On apprécie mon habileté manuelle et, malgré un sentiment immense d'épuisement, je vis du contentement, enfin.

Lisbeth s'occupe de distribuer et de contrôler le travail de chacune. Elle sert aussi de trait d'union entre les moines et les religieuses, entre lesquels les échanges et même les regards vers l'autre sexe sont strictement interdits. Tout comme c'est son rôle de prieure à la maison-mère, elle occupe avec diligence ces fonctions au cours de la corvée nettoyage à Nomuscan. Aussi, comme elle assure le bon déroulement des opérations, personne ne se surprend de la voir discuter avec l'un ou l'autre des religieux. De cette façon, elle voit à ce que ces pères ne manquent de rien en ce qui a trait à la nourriture ou aux vêtements.

Des égouts qui refoulent par les baignoires et les éviers d'un peu partout se dégage une odeur nauséabonde. Un jour, alors que l'un des frères-plombiers a utilisé des produits fortement toxiques pour déboucher de la vieille tuyauterie coriace, cela a provoqué un débordement d'immondices qui fit grands dégâts.

Agenouillée en train de cirer le plancher du grand corridor donnant sur les chambres, j'entends derrière moi des bruits de pas précipités. C'est le frère Denis, responsable des opérations de plomberie et

d'électricité. Il s'approche de moi ; un petit sourire taquin en coin, il me demande sur un ton un peu sarcastique :

— Ma sœur, pourriez-vous me suivre, j'ai besoin d'aide. J'ai utilisé un produit très puissant afin de déboucher les conduits. Voilà qu'ils refluent, ce qui explique ces odeurs nauséabondes.

Puis, en m'indiquant la grande salle des toilettes, il ajoute :

— Je vais entrer dans cette pièce, vous fermerez la porte derrière moi en mettant des linges sur le sol pour éviter que ces émanations ne se répandent partout, car, ajoute-t-il blagueur, il y a des personnes qui ont un petit cœur bien fragile !

— Comment ça ?

Il m'explique qu'à l'étage, les deux sœurs, Lisbeth et Mégane, vomissent leurs tripes à cause de ces relents fétides. Flatteur, il ajoute :

— Je sais bien que vous n'êtes pas si fluette, n'est-ce pas ?

Sans rien ajouter, j'esquive un sourire et m'exécute comme il demande. Au même moment, Lisbeth arrive et me voit à ses côtés, le sourire aux lèvres. Ses yeux me lancent des éclairs ! Je retourne à mon lavage de plancher, assurée de recevoir une verte remontrance. En effet, cela ne tarde pas. Je suis avertie sans détour que si je ne suis pas capable de garder mes distances et de me tenir, elle n'a plus besoin de mes services. Je me demande bien ce que j'ai fait de répréhensible, mais bon !...

Les jours qui suivent, elle ne me lâche pas d'une semelle. Quand Denis est dans les parages, elle paraît troublée. Aussi bienveillante et agréable qu'elle a pu être, elle devient hargneuse, brutale et impitoyable. Cela me laisse perplexe. Mon côté critique et réfléchi d'adulte n'est pas très développé, je suis plus que naïve. Et pourtant, les responsables ne me croient pas si innocente ; j'ai toujours le drôle de sentiment qu'on me soupçonne. Comment pourrais-je être autrement qu'ingénue comme une enfant de 2 ans ? Je ne connais rien ni de l'amour ni des hommes.

Lisbeth « m'a à l'œil », comme elle dit. Pour ma part, je m'en fous, je n'ai rien à cacher, mais je m'étonne de son manque de confiance. Aussi, me rendant serviable, je tâche de lui être agréable en tout. Le fait qu'elle se méfie ainsi de moi m'afflige. Je veux comprendre, sidérée devant une attitude aussi déconcertante, mais je ne pose pas de question.

Puis, un après-midi, alors que nous posons des tentures dans l'une des chambres, elle me demande :

— Comment le trouves-tu ?

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Le trouves-tu de ton goût ?

Je n'ai jamais pensé à ce genre de chose. Aussi, je ne sais pas quoi penser et trouve son comportement ambigu. Je lui réponds sans réfléchir qu'il m'a l'air très gentil et affable, mais que je ne le connais pas, donc je ne peux m'en faire une idée. Alors, elle se met à me parler de lui, du fait qu'il était le seul enfant brillant issu d'une famille d'aliénés, de son père malade et paralysé, etc. Je l'écoute sans me poser plus de questions.

À partir de ce jour, je commence évidemment à percevoir davantage la présence de ce moine. L'anecdote, pourtant anodine, a provoqué un début de soupçon, mais de façon inconsciente, je dirais.

C'est ainsi que je les aperçoit plusieurs fois, parlant et riant. Ce que je ne remarquais pas auparavant me saute maintenant aux yeux ; néanmoins je ne présume de rien ni ne me rend à aucune évidence. Je trouve simplement un peu curieux de les voir si souvent ensemble. En outre, je les surprends, seuls dans une chambre, à de multiples occasions. Seulement, mon observation s'arrête là ; mon jugement ne sait pas aller plus loin. Je suis comme un petit enfant. Cependant, il m'apparaît clair qu'elle a une affection de prédilection pour lui, que sa présence la comble de bonheur.

La corvée de nettoyage à Nomuscan tire à sa fin. On a travaillé sans relâche jour et nuit. On a fait tout ce qui était en notre pouvoir pour que tout soit fin prêt pour la retraite qui, cette année-là, a été annoncée comme un événement grandiose qui renouvellerait la ferveur de la communauté. Nonobstant, le pasteur décide que les religieuses feront la retraite à la maison-mère et que les frères inaugureront le nouvel ermitage. Notre petite troupe est bien déçue, après tant de labeurs. Mais bon... à l'année prochaine.

Entre-temps, à la maison-mère, on se prépare aux huit jours de récollection annuelle qui se dérouleront dans le silence le plus total.

En effet, c'est Damien, en l'occurrence mon papa chéri, qui en sera l'animateur. C'est un prédicateur fort apprécié de tous les membres de l'Ordre pour son talent d'orateur, son habileté à vulgariser la doctrine

et les enseignements spirituels, et sa logique, lesquels font en sorte qu'en chaire, il est captivant. Quand on a assisté à l'un de ses sermons, on ne peut que sentir sa communicative flamme. Sa personnalité, qui se démarque fortement de celle des autres, malgré le fait que tous doivent suivre un prototype, fait de lui un homme d'exception, un être à part. La perception qu'il a de Dieu et de la spiritualité lui est exclusive, et est très appréciée de ses auditeurs. Il amène des idées nouvelles et fort brillantes. Comme autrefois il avait étudié la théologie, le Saint-Père apprécie son savoir. Nul doute que ce dernier sait s'entourer de personnes dont l'instruction et le jugement peuvent lui donner davantage de crédibilité. C'est ainsi qu'il estime beaucoup mon père, même s'il le qualifie parfois de critiqueur. En privé, il lui demande conseil, le tenant toutefois à l'écart de la maison-mère.

C'est ainsi que papa passe les années qu'il vécut à l'Arche comme supérieur de missions ici et là, car son influence ne doit surtout pas surpasser ni compromettre en aucune façon celle de Sa Sainteté.



Depuis mon plus jeune âge, j'ai l'impression que, comme je ressemble beaucoup à mon père, j'écope pour la notoriété qu'on lui consent. Il est vrai qu'il est arrivé à un âge adulte.

Les « plis » étant déjà fortement ancrés, personne ne peut rêver de modifier son jugement. Mais les jeunes, on saura les subordonner. Si l'on est parvenu, du moins en apparence, à assujettir le jugement de ses enfants, on sait bien depuis fort longtemps que personne ne fera gober n'importe quoi à Damien. Ainsi lorsque le souverain pontife proclame le dogme de la dormition de la Vierge Marie, en affirmant que celle-ci n'est pas réellement morte, mais plutôt endormie et qu'ensuite, elle est montée corps et âme au Ciel rejoindre son divin Fils, comme dans l'Ascension, mon père bondit, lui disant qu'il ne peut faire un dogme avec une allégation de ce genre ! La même chose lorsque Sa Sainteté demande qu'au « *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit* », l'on ajoute « *et à la Mère de Dieu* ». Mon père s'indigne d'une telle hérésie, protestant que la Vierge Marie, bien que mère de Dieu, ne fait pas partie de la Trinité et que Dieu seul doit être adoré. Cette fois, le Saint-Père ne veut rien entendre. C'est ainsi qu'il instaura ce « *Gloria Patri* » nouveau genre.

Avec l'éclat de cette popularité, mon père prêcha cette retraite entièrement consacrée à la doctrine de Sainte-Thérèse de Lisieux qui avait révolutionné le monde spirituel.

Comme prévu, la ferveur s'accrut durant cette retraite inoubliable. Je chercherai désormais à ne plaire qu'à Jésus. Dorénavant, les reproches et les mépris, je Lui offrirai tout, ne reculant devant rien pour Lui prouver mon amour et être digne de Lui.

Je n'eus que des éloges de l'apostolat de mon père, et ce, tout au long de mon séjour au culte. Aujourd'hui encore, je crois qu'il était prédestiné à l'enseignement. Seulement, je l'aurais vu en « *Preacher* », comme dans ces églises anglicanes, où des pères de famille se vouent au culte du Seigneur, tout en gardant leur rôle de soutien de famille.



Mon père a fini, depuis, par quitter les rangs des adeptes de l'Arche. Il est retourné dans sa Belgique natale, seul, sans femme ni enfants, portant en solitaire le poids de ses choix. Il avait cru bien faire, mais... il n'a pas su concilier son idéal et ses responsabilités.

Cependant, ce que je retiens de lui, malgré les souffrances que ses décisions ont engendrées, c'est qu'il a toujours été profondément sincère dans l'atteinte de son idéal. Dommage qu'il n'ait pas su concilier ses aspirations religieuses et son devoir d'époux et de père. Malgré la souffrance et les déchirements, je lui ai gardé mon affection, car il savait reconnaître ses erreurs. Il est le seul de mes parents à nous avoir demandé pardon.

Maintenant qu'il est décédé... je sais qu'il est à mes côtés tandis que j'écris... Je lui fais un clin d'œil, parce papa a énormément souffert d'avoir été leurré et de s'être tant trompé ! Curieusement, il y a des années qu'on me suggère d'écrire ma biographie. Les peurs et l'absence de « pourquoi » m'ont retenue. En revenant de Belgique à son décès, on me le propose à nouveau. Je parle à mon papa du haut du ciel, en lui disant :

— *Papa, si je dois faire cela, fais que ça soit rapide. Soutiens-moi tandis que je traverse à nouveau ces événements et que je clarifie l'intention et les objectifs d'un tel dévoilement.*

En vingt jours, ce manuscrit voit le jour tel quel et je comprends avec grande clarté l'importance de mon témoignage ! J'adresse un clin d'œil à mon père ! *Merci papa !*



Ainsi se succèdent les journées, monotones et régulières. Pour moi, le seul fait d'être à la maison-mère est un privilège. Là, avec les compagnes de mon enfance, qui sont devenues mes sœurs d'adoption, je partage mon quotidien empreint de l'enthousiasme de nos premiers pas dans la vie religieuse. C'est à qui sera la plus fidèle et la plus fervente. Tout laisse présager un bonheur sans nuages. Cependant, l'année n'est pas achevée que je suis convoquée au bureau de Gretchen qui me demande d'amasser mes effets personnels, car je suis désignée pour aller à la maison de Galiapolis.

Cette maison était pour le culte une sorte de carrefour où convergent et passent les commissionnaires, les quêteuses qui font du porte à porte et ravitaillent l'Arche en argent ou matériaux de toutes sortes. C'est là aussi que se prennent, au besoin, les rendez-vous chez différents spécialistes. En même temps, elle sert de havre aux voyageurs d'une maison à l'autre.

Cette assignation me laisse perplexe. Pourquoi suis-je toujours écartée de la maison-mère où je me plais tant ? En revanche, en m'envoyant à Galiapolis où l'on exige de la maturité et de la discrétion, on me démontre qu'on me fait confiance. Je quitte la maison-mère en suspendant mon jugement, une fois de plus. Je suis religieuse et j'ai abdicqué ma volonté. On nous le rappelle : *« Pas de pourquoi, mais des actes de foi. »*

Depuis de nombreuses années, Cassandre est la responsable à Galiapolis. Elle est très gentille, une vraie soie, et est bien appréciée comme patronne. Là, mes tâches sont très diversifiées.

Certes, le marché occupe le plus clair de mon temps. Le camion qui va récupérer la nourriture dans les entrepôts des supermarchés fait toujours sa première halte à cet endroit, avant d'aller faire la distribution dans les différentes maisons du culte. Aussi gardons-nous une grande quantité de nourriture afin de pouvoir la redistribuer, dans des boîtes, à plusieurs centaines de familles pauvres de la basse-ville. Cette onéreuse corvée se reproduit semaine après semaine. J'aide à faire la cuisine et l'entretien. Cassandre, qui aime beaucoup le

changement, me fait repeindre toutes les pièces de cette grande maison, me montrant comment faire de faux finis imitant le bois. Habile de mes mains, je bricole et j'apprends autant à cuisiner qu'à décorer. Parfois, elle va visiter des pauvres ou encore son vieux papa, et m'invite à l'accompagner. Cependant, je dois toujours regarder à terre comme le règlement l'exige.

Une fin de semaine sur deux, on prend la route en direction de Vétusville pour passer le dimanche au culte. Toute la semaine, j'attends impatiemment ce samedi soir. Je ne peux me l'expliquer, mais j'aime être à la maison-mère, j'aime retrouver mes amies, même si l'on n'a pas l'autorisation d'échanger entre nous. On arrive sur l'heure de souper. Je tâche de me démarquer et de me montrer très serviable, lavant les vastes planchers de terrazzo des salles de cuisines et des réfectoires. Je crois qu'en me dévouant ainsi, on me remarquera et que l'on songera peut-être à me garder, puisque impérieux est le besoin de bras robustes. C'est beaucoup plus tard que je compris que ni l'appréciation ni l'amour ne s'achètent. C'est totalement gratuit ! Pour en bénéficier, il ne suffit que d'être fidèle à soi.



C'est un de ces samedis soir du printemps 1985 que Lisbeth, prieure au monastère, m'interpelle. Elle me dévisage de la tête aux pieds et me demande de me déshabiller.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Je veux que vous me montriez votre soutien-gorge.

— Mais pourquoi ?

Je me rebiffe, proteste.

D'un coup de tête, elle indique ma poitrine, me disant qu'il serait temps qu'on me revête de la bure des nonnes qui, par ses six à sept épaisseurs de vêtements, dissimule davantage les attributs de la nature. Puis elle ajoute :

— Quand je vous regarde déambuler, je vous trouve si provocante, on dirait que vous faites tout pour que l'on vous remarque ! Qui me dit que vous ne mettez pas de la bourrure dans votre soutien-gorge ?

— Je vous assure...

Ignorant le sens du mot « provocante », j'entends qu'il est péjoratif, aussi je prends ces remarques comme on me l'a enseigné, au pied de la lettre, et je me remets encore une fois en question. Puis elle ajoute :

— Quand est-ce que vous allez penser à faire votre demande pour entrer au noviciat ?

— Pourquoi ? Cela ne fait que quatre mois que je suis postulante et, selon les règles, je croyais devoir attendre au moins une année. Le noviciat débute autour de 16 ans et je n'ai pas encore...

— Vous les aurez quand ?

— Heu... dans trois mois...

— Faites votre demande.

Dès le lendemain, j'envoie au pasteur une requête écrite, sollicitant la faveur d'entrer au noviciat de la communauté. Ce ne fut néanmoins que le 8 septembre suivant qu'il acquiesça à ma demande.

Je revêtis l'aube des religieuses, longue jusqu'au sol, avec la collerette qui couvrait les épaules jusqu'à la taille. Au centre de ma poitrine, je fixai fièrement l'écusson sur lequel étaient brodés les insignes de l'Ordre.

Recueillie sous le grand voile blanc dévolu aux novices et qui descendait jusqu'à la taille, émue, parvenant avec peine à contenir mes larmes, je m'avançai dans le sanctuaire. Mon cœur battait à tout rompre. Dans la chapelle du couvent régnait le plus profond silence, brisé discrètement par le cliquetis du long chapelet suspendu à ma ceinture. Franchissant l'étape ultime de l'admission, d'une voix ferme, je récitai devant la communauté réunie les paroles de la consécration des nouveaux membres. C'est alors que le célébrant me bénit, en ajoutant : « Vous porterez désormais le mystère de Jésus-Christ Crucifié ! » — Le mystère que l'on recevait au moment de l'admission au noviciat équivalait notre nouveau nom de famille. —

Dorénavant, je portais le nom de Marcelline de Jésus-Christ Crucifié.

Au fond de moi, il y avait une déception. L'image du Christ sur la croix ne m'avait jamais parlé. Même qu'elle m'avait traumatisée à mon arrivée, alors qu'à deux ans je devais la fixer avant de m'endormir, puisqu'on l'avait collée sur le côté de mon petit lit. J'ai toujours eu de la difficulté avec l'idée d'un Dieu qui avait le choix de vivre et qui était là, écorché, les bras tendus vers qui ou quoi ? Est-ce

que cette image servait à se relier comme le sous-tend le mot religion ? J'en doute. J'ai toujours su que la compassion face à la souffrance d'autrui n'est jamais de longue durée et surtout, la reliance était bien loin de mon quotidien. Pour moi, la religion ressemble bien davantage à : on s'agglutine question de subsister, de survivre quand ce n'est pas végéter dans cette existence, s'agrippant ensemble à un sens sur lequel on s'ancre. Moi, m'identifier à ce paradigme douloureux du Christ mort par crucifixion équivalait à envisager une existence tellement souffrante où je suis clouée, prise jusqu'à la mort. De cette vision j'en ai eu assez. Celle que je préfère est plutôt que si Jésus a passé par quelques heures d'agonie, c'était justement pour les traverser, comme on a tous à transcender nos calvaires. S'il s'est enfermé durant quelques heures dans le silence et l'obscurité du tombeau, c'était pour en tirer quelque chose. Et en tirer quoi ? Sinon de délaisser ses habits de souffrances. C'est ainsi qu'il a pu se propulser dans la gloire, sortir victorieux. Oui, la résurrection me parlait énormément. Aussi, c'est la seule image que j'entretenais : celle du jour où je pourrais à mon tour me revêtir du meilleur de moi et réussir à m'élever dans ma gloire, loin de la petitesse et de la méchanceté humaine. Loin de ces vêtements souillés des limites qu'on a déposés sur moi. En les délaissant, je pourrais guérir de mes blessures et retrouver mon état lumineux et originel. C'est pourquoi, intérieurement, je n'endossai pas le nom dont on m'affubla ce jour-là !



Ding Dong !

— Allo ! Entre, Chantal !

— Salut, Myriam ! Comme ça, tu as déjà terminé la lecture du livre que je t'ai prêté ?

— Oui, je l'ai dévoré et pour tout t'avouer, je m'y suis un peu reconnue.

— Ça ne t'a pas trop bouleversée, j'espère ?

— Oh non ! Tu sais, j'ai appris à vivre avec.

Chantal est une amie. Il y a deux jours à peine, elle m'a prêté le livre intitulé *Des fleurs sur la neige*. L'histoire d'une pauvre fillette persécutée par sa mère, qui a subi toutes sortes de sévices durant son enfance, dans la haine et l'hostilité. C'est vrai, par moments, je me suis reconnue dans les scènes de cette enfance marquée par l'injustice, les fessées, les coups, les accusations à tort et à travers, par tout ce qui était prétexte à châtiments. Sa peine d'être de trop, de ne jamais être appréciée, qui l'a rongée comme une maladie incurable et dont seule la mort pouvait la délivrer.

J'ai reconnu en moi l'enfant tyrannisée qui pleure dans sa tête, dans son cœur, chaque fois que ce rejet se reproduit. Comme elle, je cherche à crier au monde entier la détresse, le malheur et l'isolement, pour m'en délivrer à tout jamais.

— Veux-tu un café ?

— Certainement !

J'achève à peine de préparer le breuvage, m'appêtant à lui servir des biscuits, lorsque à nouveau le carillon de la porte retentit.

Ding Dong ! *Qui cela peut-il bien être ?*

— Bonjour ! Puis-je vous aider ?

J'ai devant moi deux jeunes femmes complètement gelées par le blizzard. De sous leurs longs manteaux, elles sortent un document intitulé : « *Réveillez-vous !* »

Elles amorcent une description de l'état du monde et de notre devoir d'opérer le salut de nos âmes dans la crainte et le tremblement.

Accoudée à la table de cuisine, Chantal me regarde, les yeux ronds. Elle n'en croit pas ses oreilles lorsqu'elle m'entend les inviter à entrer et à se libérer de leur manteau. Je leur offre de déposer leurs gants sur le calorifère, tout en approchant leurs bottes de la source de chaleur. Passant derrière ma copine, je lui murmure à l'oreille :

— *Check-moi ben aller !*

Ricaneuse comme tout, elle va s'étouffer avec son biscuit, lorsque j'invite mes hôtes improvisées à consentir au partage d'un café, question de se réchauffer. Elles acceptent avec joie. Je surprends le regard qu'elles se lancent l'une à l'autre, convaincues qu'elles viennent de prendre un poisson à leur hameçon. Tout en sirotant le chaud breuvage, elles se hasardent de nouveau :

— Vous connaissez notre revue ?

— Je sais de quoi il s'agit. Et je n'y vois aucun intérêt !

— Mais... votre salut ? C'est important !

— Oui, c'est important et j'en sais assez long sur le sujet ! Ma seule intention en vous offrant d'entrer est que vous ayez de quoi vous réchauffer. Ne dépensez pas d'énergie pour le reste, parce que je n'ai pas l'étoffe d'une adepte de quoi que ce soit, croyez-moi !

Me retournant vers Chantal qui se tord de rire :

— On disait quoi ?

Pliée en deux, entre deux toussotements nerveux, Chantale de répondre :

— On parlait de la pauvre Élisabeth T.

— Ah, oui !

La dame la plus âgée m'interrompt de nouveau :

— Je connais ce livre pour l'avoir lu il y a quelques années.

Essayant de ramener la conversation sur son apostolat, elle ajoute :

— On voit jusqu'où la méchanceté humaine peut aller lorsque Jésus le Sauveur n'est pas le centre de notre vie !

Intérieurement, je bondis.

— Oui, vous dites juste ! D'autre part, il y a des gens qui font des actes de ce genre justement au nom du Sauveur Jésus !

Elle baisse les yeux, n'osant plus rien ajouter.

Les délaissant quelques instants, je poursuis la conversation avec Chantal. Les deux témoins de Jéhovah me regardent, interloquées. Je leur demande si elles veulent un peu de cognac dans leur café, question de bien se réchauffer. Elles acceptent, tout en essayant de reprendre notre échange. Je les interromps :

— Je vous ai fait entrer parce que vous êtes transies de froid. Mon marché est que vous ne partirez que lorsque vous serez bien réchauffées ; vos joues sont blanches et gelées ! Mais je ne peux vous laisser perdre votre énergie pour me convaincre. Il n'y a pas plus spirituelle que moi, mais pour ce qui est des religions ou cultes... là, je ne suis plus !

Elles se regardent et renoncent visiblement à me convertir. Quelques minutes plus tard, elles enfilent leurs galoches et quittent en me remerciant de mon hospitalité.

Chantal se dilate la rate durant un bon moment.

— As-tu vu la face qu'elles ont faite quand tu les as priées de ne pas insister ?

Se tordant de rire, elle ajoute :

— Moi, je leur ouvre la porte et la leur claque aussitôt en plein visage ! N'aie pas peur qu'ils ne reviennent pas souvent ; c'est seulement ainsi qu'ils comprennent !

— Je peux comprendre ton irritation, mais moi, je ne peux pas faire cela. Je sais comment ils se sentent ! La plupart d'entre eux sont de pauvres enfants intégrés sans leur consentement à la secte. Ils ont le cerveau lavé. Depuis qu'ils sont en âge de comprendre

quoi que soit, on ne cesse de leur dire que le monde est méchant, pervers, qu'il a un pouvoir maléfique et qu'il y a un combat à livrer avec ces puissances ténébreuses. Les habitants de ce monde sont perçus comme des enfants du mal, hostiles, dangereux et menaçants. C'est pourquoi traiter ces personnes avec méchanceté est contre-productif et ne fait que renforcer ce en quoi elles croient. Si, par ailleurs, tu agis avec bonté, tu sèmes une graine de doute en elles.

La colère que tu éprouves est dirigée contre le culte et ses instigateurs, les êtres répugnants que sont les abuseurs. Et pourtant, ce sont les derniers à être atteints, crois-moi ! En agissant avec méchanceté envers ces visiteurs, les gens victimisent à nouveau des enfants victimes. C'est la principale raison pour laquelle je refuse de nommer le lieu où j'ai été captive et de pointer du doigt. J'ai été forcée, moi aussi, à faire du porte-à-porte et ce n'était pas rigolo du tout ! J'ai connu le pire de l'humain et cela renforçait en moi une vision étroite et l'attitude d'hostilité dans laquelle j'évoluais. Cela a amplifié, dans ce contexte d'isolement, ma perception que le monde est mauvais, habité par des êtres exécrables. On a lâché des chiens sur moi, j'ai été mordue ; on m'a lancé des œufs et des tomates au visage, on m'a dit des énormités, on a tenté de m'agresser et on m'a vraiment fait peur. Il n'y a rien dans ces comportements qui soit productifs et qui permettent à ces gens d'apprivoiser la société, surtout lorsqu'il s'agit de jeunes comme je l'étais.



J'ai 16 ans. L'automne 1985 est arrivé et avec lui des changements. Lisbeth me convoque à son bureau et me demande :

— Quel âge avez-vous ?

— Seize ans, pourquoi ?

— Parce que le nouveau calendrier est sorti et le premier groupe de sœurs quêteuses va partir cet après-midi pour en commencer la vente. On a pensé vous joindre à l'équipe. Cependant, je croyais que vous aviez vingt et un ans ; vous êtes pas mal jeune !

Légalement, il est interdit aux mineurs de faire du porte-à-porte. Pourtant, à ma connaissance, on n'a jamais respecté ce règlement.

Les yeux suppliants, moi qui depuis toujours suis impatiente de faire comme les adultes, comme ceux qui me semblent être appréciés, j'attends son verdict.

Si seulement j'avais su dans quoi je m'embarquais !

— Je ne sais pas si vous êtes assez mature, si vos convictions religieuses sont assez bien ancrées ; ou si le contact avec le monde ne vous mènera pas à la perdition.

— Non, mère ! Faites-moi confiance, je ne vous décevrai pas...

— C'est bien alors. On a besoin de bonnes sœurs quêteuses robustes. On en a plusieurs qui ne cessent de s'en plaindre, je ne cracherai surtout pas sur celles qui veulent le faire de bon cœur. J'espère seulement que ce n'est pas pour vous laisser entraîner par la curiosité et les mondanités. Plusieurs se sont perdues à la quête ! Elles ont préféré laisser l'esprit du monde les envahir et ont couru droit à leur perte. Vous savez ce qu'il faut faire pour ne pas que la même chose vous arrive ? Baissez vos grands yeux, ne regardez nulle part ailleurs que votre chemin et ne dites que ce qu'on vous aura appris à dire. Vous n'êtes pas ferrée pour répondre aux gens. Allez, on verra comment vous vous comporterez. Je vous ai à

l'œil !

C'est ainsi que je suis partie dans la grande salle de couture rejoindre le groupe des sœurs quêteuses. Elles sont en train de se préparer, grand voile flottant sur la longue cape de laine, attachée au cou et descendant jusqu'au sol, qui cache les sept couches de vêtements dissipant leurs attributs. Sous la houppe sont dissimulés les sacs chargés de lourds calendriers. Je ne suis encore que novice ; néanmoins, pour les besoins de la cause, on me revêt du voile foncé des professes. En ce moment, je me sens heureuse. Je prends cette assignation comme une belle marque de confiance.

Erreur ! Dieu ! Que je ne sais pas dans quoi je m'embarque !

La première journée, je marche côte à côte avec mon chaperon Mariana, car je dois apprendre par cœur le petit boniment qu'il faut réciter mot à mot. Lorsque les civils nous posent des questions, les réponses sont déjà toutes faites d'avance. Nous nous devons de couper court ! Le but premier est de vendre le plus de calendriers possible, de récupérer l'argent dont je n'ai aucune idée de la valeur, puisque je n'en ai jamais vu. Pour tout ce qui concerne les questions des gens, il faut les inviter à s'adresser directement au culte, dont les coordonnées se trouvent à l'intérieur du calendrier en question.

Somme toute, mon initiation s'est assez bien passée. Vers la fin de l'après-midi, Mariana me demande si je suis prête à essayer. Comme je la rassure, elle me laisse faire quelques portes. Me trouvant assez habile, elle m'envoie de l'autre côté du chemin, me rappelant le règlement qui était formel : toujours garder l'autre en vue, ne pas pénétrer dans les maisons. Arrivée au bout de la rue, je dois revenir sur mes pas pour rejoindre ma consœur. Dès que se présente un pépin ou une incertitude, il faut rejoindre sa compagne.

OK, je suis prête !

Je traverse le chemin et fais comme elle a dit.

La première maison a des logements tout autour. Je frappe... Aucune réponse.

Je cogne à la deuxième porte. Un drôle d'individu vient répondre. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il commence à m'injurier, me traitant de tous les noms. Tremblant de tous mes membres, je continue ma route. Je sais... les gens ne nous aiment pas !

Bientôt, j'arrive devant une demeure cossue. À l'entrée, je contourne

le chien qui, fort heureusement, est attaché, car au bout de sa chaîne, il aboie si fort en me montrant ses crocs que je crois mourir de terreur. Je fais un grand détour pour frapper au solarium derrière.

Pas de réponse...

Je me hasarde à entrer dans le portique en frappant à la porte intérieure : je dois en vendre un minimum de ces calendriers, sinon je serai réprimandée.

Toujours pas de réponse !

Me retournant, je vais quitter, bredouille, lorsque la porte s'ouvre avec fracas derrière moi.

Nerveuse, je sors mon calendrier sans lever les yeux. Tout en retournant les pages, je récite le plus naturellement possible mon boniment. En relevant la tête, j'aperçois un homme, dans son plus simple appareil, qui me zieute, visiblement choqué. Il me traite en vociférant de putain, d'escroc, d'abuseuse d'enfants. Il dit qu'il a lu tous ces journaux où il était question de l'Arche, que nous ne sommes que des imposteurs.

Jamais cet homme n'a eu le temps de voir que devant lui se trouvait une enfant. Une petite fille !

Il est en colère et il hurle.

Et moi... jamais, je n'avais vu un homme nu. Aussi, je rebrousse chemin en prenant mes jambes à mon cou, puisque le gentilhomme s'est lancé à ma poursuite dans son costume d'Adam, criant qu'il va envoyer la police à mes trousses, qu'il travaille de nuit et que se faire réveiller par des charlatans, il en a plein le c... !

Rapidement, je rejoins ma compagne, qui a compris vite fait mon embarras en apercevant le type.

Ce soir-là, je ne trouve pas le sommeil. Je ne cesse de repasser dans ma tête les événements de la journée. Oui, j'en suis convaincue, le monde est aussi absurde qu'on me l'a enseigné. Dès le lendemain, je me rends au bureau de ma supérieure, lui indiquant qu'en effet, je me crois un peu jeune pour la quête. Elle me répond pourtant que le rapport qu'on lui a fait de moi est excellent et que j'ai récolté beaucoup. Aussi, on m'y renvoie tous les jours durant près de trois semaines, au terme desquelles je suis assignée à la maison de Balmora, dans la basse-ville.

Là aussi, il y a du porte-à-porte. Toutefois, la principale tâche dans cette maison est de sustenter les pauvres. La nourriture doit être quêtée. Tous les jours, les religieuses préparent sandwiches et repas pour des centaines de pauvres qui se présentent au guichet. Nous, les jeunes, ne répondons pas au public. Notre travail consiste dans la préparation, au cours de longues journées entièrement consacrées à nettoyer la nourriture dans les immenses chambres froides ou encore à vider les voitures qui arrivent chargées de victuailles. On travaille toujours très dur et le soir, on va quêter !

Malgré tout, j'ai le plaisir de retrouver Marie qui avait été ma patronne à l'Anse-à-l'Ours. Elle est, depuis peu, responsable à Balmora. Esther, tout comme la bonne Luize sont de mes compagnes avec qui je m'adonne bien.

Souvent, je dois accompagner la moniale désignée pour aller dans les usines ou les grands magasins à la recherche de matériaux de construction, de nourriture ou encore de tissus pour la confection des vêtements. Tout ce qui peut être utile d'une façon ou d'une autre. Il s'avère qu'en ce moment, la religieuse désignée, c'est la marâtre Ruth-Ellen de mon enfance.

Je n'aime pas cet endroit. Cela ressemble à une fourmilière qui grouille, n'arrêtant jamais... Quelque chose que je n'arrive pas à définir me rend la place rebutante.

L'une de mes compagnes d'enfance, Jeanne, de deux ans mon aînée, vient apporter à mon séjour une note plus joyeuse. Toutefois, elle me fait des confidences qui me troublent. Éperdument amoureuse d'un jeune clochard, elle le voit en cachette. Priée de n'en rien dire, je promets à la condition de n'être mêlée d'aucune façon à son aventure. Plus les jours passent, plus le secret devient lourd à porter, car je dois la couvrir lorsque notre supérieure la cherche. Marie, qui n'est pas dupe et qui me connaît comme le fond de sa poche, m'interroge souvent à son sujet. Comme à chaque fois, je joue l'innocente. Après tout, ce n'est pas de mes oignons !

Un soir, Jeanne et moi sommes dehors à quêter. La fin de notre sortie sonne à 21 heures. Elle manque au rendez-vous. Toutes les religieuses se mettent à sa recherche, en vain. Mise au courant du fait qu'elle songe à rejoindre son amoureux, je ne sais comment réagir. Une fois de plus, fidèle à ma promesse, je prends l'option de me taire. Or, de retour à la maison, elle est là. Dès que nous sommes seule à seule, je la questionne. Elle me raconte qu'elle s'est enfuie pour se rendre à l'appartement de son beau Richard. N'obtenant pas de réponse, elle a

questionné le voisin. Celui-ci lui a appris comment la police l'avait appréhendé et qu'il était en prison pour vente de stupéfiants.

Peinée, elle m'assure qu'elle trouverait le moyen de lui rendre visite. Je tâche de lui faire entendre raison, qu'il y a mieux que cet énergumène. Cependant, elle est totalement aveuglée. Je la préviens que la prochaine fois, je la dénoncerai, car je n'ai pas envie de me faire prendre ni accuser de complicité, que j'ai eu ma leçon avec Éлиза à Inu-Anobak, et c'est moi qui ai payé. Elle me dit qu'elle comprend et que je n'y serai plus mêlée.

Deux jours plus tard, elle me prie de la couvrir... pour la dernière fois. Décidée, elle s'enfuira durant la nuit. Je refuse, lui disant qu'elle ne peut me laisser là toute seule, que j'ai besoin d'elle, sans quoi je ne tiendrai pas le coup. Peine perdue, rien ne peut lui faire entendre raison. C'est plutôt elle qui me convainc de la suivre. Me fournissant du linge civil, elle me donne l'adresse où la rejoindre, m'indiquant qu'elle préfère qu'on ne parte pas ensemble, question de ne pas éveiller les soupçons.

Que je suis naïve !

Comme de coutume, après la prière du soir, on se met au lit. Les minutes sont lentes, le temps interminable. Il est tard. Je l'entends se lever. Attendant un long moment, je me sens coupable, responsable en quelque sorte : allait-elle gâcher sa vie avec cet homme ?

Un bon moment s'est écoulé depuis qu'elle a fermé la porte. Je me lève à mon tour, camouflant les vêtements laïques sous mon bras. Je descends l'escalier sur la pointe des pieds et m'enferme dans la salle des toilettes réservée aux visiteurs pour me changer.

Je verrouille la portière en douceur. Sur les entrefaites, j'entends un craquement. Retenant mon souffle, j'attends. Le bruit des pas se dirige droit vers le cabinet où je suis cantonnée. Marie, la directrice, secoue la poignée. Elle frappe et demande qui est là. Je ne réponds rien, mon cœur pantelant dans ma poitrine. Elle insiste, cognant pendant un bon moment. Toujours, je me tiens muette. Me voilà prise au piège. Elle approche une chaise et ajoute :

— Je passerai la nuit ici ; vous n'irez nulle part avant de m'avoir parlé.

Prise en souricière, je dois réfléchir et vite. Je sors enfin. Pourpre de colère, elle m'ordonne de la suivre à sa chambre.

Jeanne y est... Je ne comprends plus rien... Elle m'a trahie ! Encore une fois, j'ai été trompée !

Marie m'ordonne de monter dans mon lit et de la rejoindre le lendemain à la première heure à son bureau. Elle m'y enferma jusqu'en début d'après-midi, où nulle autre que Gretchen arriva.

Non, je n'eus droit à aucune explication : j'avais monté la tête de Jeanne, je lui avais presque fait perdre la vocation !... *Ipsso facto*, je dus rassembler mes effets. Gretchen furieuse me ramenait avec elle. Je fus punie et confinée dans une petite maison au fond des bois. Profondément peinée, je cherchai à comprendre. Malheureusement, une fois encore, il n'y avait rien à comprendre, sinon que mon désir de liens et d'amitié obscurcissait mon jugement.



Avec joie, je vois les fêtes de Noël approcher. Je sais qu'en principe, j'irai à la maison centrale. Je veux y aller pour être avec le groupe... faire partie de... avoir une famille virtuelle, adoptive, à défaut d'être dans ma famille. Et puis, douceur ineffable, il y aura les parloirs, assurément. Je ne peux qu'attendre avec impatience ces deux heures de bonheur, même si, souvent, ces moments virent en cauchemar à cause de ma grande sœur qui se dispute avec maman. Celle-ci souhaite qu'on chante en flamand pour se remémorer l'époque d'avant et Geneviève veut tout ce temps pour enfin se confier à ses frères ! Rosalie et moi... inexistantes !

Cependant, plus le jour de cette réunion approche, plus je sens mon cœur devenir gros. Un chagrin immense me submerge. Ce n'est pas la première fois que je ressens cette oppression dans ma poitrine. Avant chaque parloir, elle est là et, d'une fois à l'autre, elle m'étreint davantage. Cette fois, l'étranglement qui m'envahit est insupportable.

Les horaires des parloirs sont sortis et je sais que la réunion avec notre mère et nos frères est prévue pour le 4 janvier prochain, de 9 heures à 11 heures du matin. Je devrais être folle de joie. Certes, je le suis, malgré une peine indéfinissable. Je m'enfuis à la chapelle, mon refuge, là où personne ne me harcèle. Dans ma stalle, je sanglote comme une enfant. C'est vrai, je reverrai mes frères. Mais les trois plus vieux — que j'ai baptisés la sainte trinité — parleront tout le temps en flamand, nous laissant, les trois plus jeunes, sans se soucier de notre esseulement. Puis, dans seulement deux courtes heures, tout sera fini. Puis il faudra attendre un temps interminable jusqu'aux prochaines rencontres, si les supérieurs jugent bon de nous les accorder ! Je ne comprends pas, je n'arrive plus à profiter pleinement de ces moments qui nous sont octroyés ! Que de choses je désire partager avec eux ! J'aimerais tant les tenir dans mes bras, les serrer contre moi, les supplier de ne pas me laisser ! Pourtant, c'est toujours pareil. Et comble de malheur, il y a le règlement qui fait en sorte que je ne peux pas leur dire tout ce que j'aurais voulu... Tout est censuré. La moindre transgression aux consignes arrive aux oreilles des supérieurs. Je ne sais pas qui rapporte. Déjà, j'ai manqué plusieurs parloirs sous

prétexte que j'ai parlé avec mes frères de choses défendues ou que j'ai évoqué le nom de certaines de mes consœurs. C'est faux, je ne suis pas coupable, mais je suis incapable de me justifier. C'est eux qui décident ; et rien, rien au monde, pas même les coups, ne peut me meurtrir autant que de manquer l'une de ces rencontres.

Je reste un long moment à la chapelle, en sanglots. Une fois encore, je confie à Dieu ma peine.

La veille du jour de l'an arrive.

Les célébrations religieuses sont grandioses, comme seule l'Arche sait les rendre. J'aime ces journées de retraite, de silence et de recueillement où je peux être seule avec moi-même. Dans ces moments, je puise la force nécessaire pour poursuivre ma vie de tribulations. Je vis des moments indescriptibles où, je ne le sais pas encore, je touche littéralement d'autres plans.

En ce jour de l'An 1986, je sais que mon frère Rudy, dont c'est aussi l'anniversaire de naissance et qui porte, depuis l'été 1981, le nom d'André, doit renouveler ses engagements. Il émettra ses vœux perpétuels de pauvreté, chasteté et obéissance. Durant la messe de minuit, j'attends avec impatience le moment où je vais l'apercevoir avancer dans le sanctuaire. Le Guru donne la communion, exhortant la communauté, comme à chaque Nouvel An. Il donne un mot d'ordre pour la nouvelle année. La célébration s'achève sans que mon frère se soit manifesté. J'ai le cœur gros. Je fais taire en moi ces questionnements, me disant qu'il fera ses vœux probablement à la grand-messe du lendemain. Le jour se lève enfin. Vêtue de la longue tunique blanche des grandes fêtes, je parcours en hâte le long couloir qui conduit à la chapelle.

La cloche du monastère sonne à toute volée. Mon père célèbre la grand-messe. Après le sermon, c'est la communion. Comme de coutume, les sœurs passent les premières à la balustrade. De retour à mon banc, j'attends, impatiente. Souvent, c'est au moment de la communion qu'un membre renouvelle ses engagements. Malgré le règlement qui interdit de lever les yeux et de regarder les gens défiler, je regarde les frères qui vont recevoir le corps du Christ. Soudain, je l'aperçois. Il est là. Il reçoit l'Eucharistie et s'en retourne à sa place. Non, il ne renouvelle pas ses vœux ! Je suis triste... je cherche une réponse... Qui sait ? Il y a encore le 6 janvier, fête des Mages où l'ont célébrera comme à chaque année une messe de minuit.

Au réveillon, j'en parle à mes sœurs, Rosalie et Geneviève, devenue

Bernadette depuis 1977. Rien de tout ça ne semble les préoccuper. Geneviève me répond qu'après tout, ce n'est pas de mes affaires. Elle a raison. Cependant, je me promets d'en avoir le cœur net. J'attends le parloir.

Le grand jour arrive enfin. Après le petit-déjeuner, je monte vers les dortoirs pour rejoindre mes sœurs. Passant par le réfectoire, je traverse les salles de cuisine et grimpe les marches qui donnent sur les bureaux de Lisbeth et Gretchen. En face de cet escalier, la porte bourgogne capitonnée ne s'ouvre que très rarement. C'est en fait un passage vers les locaux du Saint-Père.

Comme j'arrive en haut, la fameuse porte s'ouvre. Le pasteur est là. Il me regarde avec bienveillance. Quel charisme cet homme dégage ! Il me salue. Comme la coutume le veut, je m'agenouille devant lui et lui demande de me bénir. Avec un doux sourire, il me bénit. Puis il marche en direction des locaux des visiteurs, qui se trouvent à l'autre extrémité.

Soudain, une idée illumine mon esprit ! Le père m'a semblé si bon. Oui, le moment est bien choisi pour lui demander une grande faveur. Toujours aussi spontanée, je cours derrière lui, l'interpellant et je lui formule ma prière :

— Mon père, j'ai une faveur à vous demander ! Tout à l'heure, je vais au parloir. Vous nous feriez grand plaisir si vous vouliez venir nous voir !... Ce jour est en fait bien spécial pour notre famille... C'est aujourd'hui le 25^e anniversaire de... de... mariage de mes parents !

Dans ma poitrine, mon cœur bat la chamade. Comment va-t-il réagir ? Mes parents ont vécu ensemble à peine dix ans, et ils sont des religieux depuis maintenant plus de quinze ans et le Guru n'est pas favorable à tout ce qui, de près ou de loin, favorise le retour en arrière, une évocation quelconque des liens familiaux. Qui plus est, n'eût été seulement de lui, les parloirs auraient été bannis depuis longtemps. Voyant qu'il ne répondait pas, mais que son regard s'était assombri, j'osai tout de même ajouter :

— Je sais que ce n'est pas très approprié, mais je m'en remets à votre décision. Vous pourriez même vous joindre à nous... Et pour mes parents qui ne se sont pas revus depuis, j'ose vous demander une permission spéciale...

Semblant plutôt contrarié de mon audace, il détourna les yeux et, me

laissant là, perplexe, il poursuivit son chemin. Courant à l'étage, j'allai rejoindre mes deux sœurs dans le grand dortoir. Je leur racontai tout. Rosalie m'interrogea :

— Tu crois qu'il voudra ?

— Sait-on jamais...

— Jamais de la vie, tu sais bien que le père est contre ces affaires-là !

Geneviève, elle, ne paraissait pas enchantée de mon idée de génie. Elle ajouta :

— Tu fais des choses parfois !... Tu n'aurais pas dû !... C'est assez pour qu'on ne puisse pas voir nos frères !

C'est sur ces mots que nous rejoignîmes rapidement les parloirs, en compagnie de notre maman.

Là, autour de la grande table, on attendit nos frères. Toc... Toc... Toc !

Je courus ouvrir.

Mon père s'avança, suivi de mes trois frères !...

Je remarquai immédiatement mon frère Rudy, il n'était pas comme les autres. Mais bon... J'étais si heureuse de les voir !

— Papa !

Maman nous regardait, interloquée, croyant à une erreur dans les horaires.

— Non, maman, j'ai fait une demande spéciale pour un anniversaire spécial !

— Mais...

Elle n'en croyait pas ses yeux, ses oreilles !

Je sautai, je criai. Le pasteur avait accédé à ma demande.

Maman et papa se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en s'étreignant, se regardant et s'embrassant, sans pouvoir parler. J'étais heureuse ! Émus, on regardait cette scène merveilleuse tout droit sortie d'un rêve !

Papa chuchota à maman, en me pointant du doigt :

— C'est la petite « Spirou » qui l'a demandé au père !

Un sourire de gratitude courut sur toutes les lèvres.

C'était la première fois que ma famille était réunie...

Ce sera la dernière ...

**Ce jour du 4 janvier 1986
restera à tout jamais gravé dans ma mémoire.**

En écrivant ces phrases... je fonds encore en larmes.

Je n'ai jamais cessé de rêver que nous soyons tous réunis... Ah... la vie a de ces conjonctures... avec lesquelles on apprend à vivre, mais qui sont des fatalités... sans appel !

Mon frère aîné Manus nous enjoint de laisser papa et maman se parler seul à seule. Quelle allégresse m'envahit ! Moi qui n'ai toujours eu qu'un seul rêve, que ma famille soit à nouveau réunie, je suis folle de joie. Incapable de me contenir, je fais le clown, disant des niaiseries du genre : « Dix ans de mariage, quinze ans de divorce, aujourd'hui, on célèbre les noces ! »

La porte s'ouvrit et le Saint-Père apparut. Il souriait, paraissant bien fier de son coup. Il nous donna la bénédiction.

— Je vous laisse ! Profitez-en ! dit-il en nous quittant.

Toutefois, il y avait une petite ombre au tableau. Mon frère Rudy !

Depuis ma tendre enfance, je l'aime d'un amour de prédilection. Non pas davantage que mes deux autres frères, mais différemment. Il semble qu'on soit identiques. De quatre ans mon aîné, il a un grand sens de l'humour et toutes les fois qu'on se voit, il a le don de me faire tordre de rire. Moqueur, il prend tout avec un grain de sel. Il a hérité de tous les talents de mon père. Comme lui, il dessine à merveille, il apporte au parloir son « journal illustré », racontant les péripéties de ses journées. Il les évoque par le biais de caricatures cocasses, dignes des meilleures bandes dessinées. C'est ainsi qu'un beau jour, il arriva au parloir avec des bottes de bûcheron en caoutchouc fluo tachées de noir. Mon père lui avait administré une verte remontrance, lui disant qu'il faisait tout pour attirer l'attention et qu'il était pour moi un

mauvais exemple. Je ne compris pas tout à fait de quoi il s'agissait, mais Rudy prit le soin de m'expliquer. Mesurant 1,95 mètre et se chaussant d'une pointure 14, ce qui n'est pas chose très courante, il n'avait rien trouvé à se mettre aux pieds, sauf des pantoufles à l'intérieur et ses fameuses bottes à l'extérieur. Elles étaient tachées, parce qu'il les avait peintes en noir, question de les rendre plus sobres. Cependant, peu à peu la couleur s'était délavée.

Le père supérieur, qui en était responsable et qui mesurait à peine 1,5 mètre le reprit en lui disant qu'il le trouvait très effronté et qu'il mériterait une bonne gifle. Avec sa tournure d'esprit humoristique et moqueuse, Rudy lui demanda : *Préférez-vous que je m'agenouille ou que je vous apporte une chaise ?*

Moi, je le trouvais très rigolo ! Je me bidonne, retrouvant grâce à lui mon cœur d'enfant rieur et moqueur. Je me perçois dans mon grand frère assez singulier et quelque peu rebelle, aussi l'affection que je lui porte est telle que je ne peux la décrire. Jamais je ne me suis disputée avec mes frangins comme ça arrive dans toute bonne famille. Il est vrai que je ne fais que les idéaliser. Ils sont la seule image d'homme que je connaisse, puisque je grandis sans aucune figure masculine quelle qu'elle soit. Toutefois, ce jour-là, en le regardant, j'ai la conviction profonde que quelque chose ne va pas. Je sens mes frères ; j'ai une profonde conviction et ça me torpille les entrailles. Il est là de corps, mais absent en même temps. Le prenant à part, je l'interroge.

— Rudy, je sais que ça ne va pas...

— Bien non, petite sœur, tu te fais des idées !

Seulement, je connais bien mon frère, même si je n'ai pas grandi à ses côtés. C'est comme s'il vivait quelque part dans ma peau, dans mes tripes.

— Rudy, tu peux me le dire. Je sais qu'il se passe de quoi, je le sens. Et puis, regarde-toi l'accoutrement.

En effet, sa tonsure n'est pas fraîche²⁴. Sa barbe est longue et au lieu de la soutane propre qu'il revêt les jours de fête, comme pour faire exprès, il porte une tunique délabrée. Je me hasarde, lui faisant part du fait que j'ai aussi remarqué qu'il n'a pas renouvelé ses vœux au jour de l'An. Ce à quoi il répond, nonchalant :

— Tu t'en fais pour rien, ce n'est pas important ! L'habit ne fait pas le moine, je n'ai que 21 ans et j'ai tout mon temps !

Je sens si vivement ce nœud qui torsade mes viscères que les larmes brouillent mes yeux. Je lui chuchote à l'oreille :

— C'est ça ! Dis... Tu veux t'en aller ?

Il me fixe, surpris. Plongeant ses yeux d'azur droit dans les miens, il mesure, il soupèse mon chagrin, la peine qu'il me ferait si... Me serrant dans ses bras, il répond :

— Je ne te ferais jamais ça ! Je t'aime bien trop !

— Promis ?

— Promis !

Je fis alors taire tous mes soupçons et je retrouvai les autres. Toutefois, j'aperçus le regard que Manu lui lança. Lui savait, et il avait tout vu, tout entendu. Ce regard s'enregistra dans mon subconscient.

Toc ! Toc ! La porte s'ouvre de nouveau. C'est Perpétue qui vient prendre des photos de la famille réunie. En nous quittant, elle nous dit que nous pouvons poursuivre notre parler, malgré que deux heures se soient déjà écoulées. Car, ajoute-t-elle, une petite surprise nous attend.

Elle ne tarda pas.

Gretchen arrive. On dresse la table. Je n'en crois pas mes yeux, nous allons dîner ensemble pour la première fois depuis que notre famille avait été séparée en juillet 1971. Mon bonheur est sans nuages ! ... Ou presque. On nous sert du vin ; c'est la première fois. Le plat principal se compose d'un pâté chinois. Gretchen se met à table avec nous. Tout le monde a mangé. Aussi elle passe la casserole à nouveau. Arrivée devant Rudy, celui-ci refuse poliment. Nonobstant, elle remplit son assiette, ajoutant qu'à la taille qu'il a, il doit manger davantage s'il veut se maintenir en bonne santé. Insulté, mon frère réagit comme personne ne se le serait permis : saisissant son assiette, d'un coup bref, il remet son contenu dans la casserole, ajoutant d'un ton qui ne laisse nulle place à la réplique :

— Justement, comme vous le dites, je suis assez grand et à vingt et un ans, je crois bien être assez vieux pour savoir ce qui me convient !

Personne à l'Arche ne parle comme cela aux responsables. Aussi, je n'en crois pas mes yeux ; mon cœur se serre à nouveau. Oui, mon doute est confirmé ! Il n'a rien à perdre d'agir ainsi. Oui, j'en étais

sûre, à présent...

Le parloir se termine. Comme de coutume, mes frères doivent s'arracher à mon étreinte et sortir précipitamment, me laissant seule à vivre avec le grand vide de leur absence.

Je monte à l'étage, accompagnant mes sœurs à la chambrette de maman.

— Maman, j'ai quelque chose à vous dire !

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Vous ne me croirez pas, seulement je sais...

— Vous savez quoi ?

— Rudy s'en va !...

Elle me regarde comme si je venais de lui donner une claque en plein visage. Au bout d'un moment, elle s'approche de moi, le visage écarlate, ayant visiblement du mal à contenir son émotion.

— Que dites-vous là ? Qui vous a dit ça ?

— Maman, je le sais.

— C'est impossible ! J'ai emmené tous mes enfants ici, en demandant à Dieu de toujours les garder dans ce monastère, afin qu'ils deviennent des saints. Personne d'entre eux ne quittera les rangs de cette Arche de Salut !

— Mais, maman, vous n'avez pas le contrôle là-dessus et, oui, c'est possible ! D'autres sont partis... Pourquoi croyez-vous que vos enfants sont à l'épreuve de ça ?

Geneviève s'en mêle :

— Marcelline, vous dites vraiment n'importe quoi ! Où êtes-vous allée pêcher une chose pareille ?

— Je le sais, c'est tout.

Maman est peinée, irritée. Je lui ai fait mal. En quittant sa chambre, je leur lance :

— J'espère que c'est vous autres qui avez raison !

C'était impensable, en effet, qu'un membre de la famille parte ! Partir signifiait ne plus jamais revoir les siens, ne plus jamais leur parler. Seule la mort pouvait ressembler à cette fatalité, et encore... Car quitter les rangs du culte, c'était se suicider, c'était choisir délibérément l'enfer pour l'éternité !



Dans la grande salle communautaire, je ne croise nulle autre que Jeanne, qui est de retour de Balmora. Quand je l'aperçois, j'accélère le pas, feignant ne pas l'avoir vue. Elle m'interpelle. Mine de rien, je poursuis ma route. Elle court à ma rencontre.

— Marcelline, je veux vous parler.

— Pas moi...

— S'il vous plaît, laissez-moi vous expliquer !

— Je ne crois pas que ça changera grand-chose...

— Vous êtes en colère et je comprends, il m'en faudrait moins, seulement...

— Je doute que vous compreniez comment je me sens. On sait bien, vous êtes des chouchous de la mère abbesse. Peu importe votre comportement, elle passe l'éponge !!!

— Je sais !

— Ah ! parce qu'en plus, vous le savez !

— Oui, il est vrai que j'en profite. Mais je dois vous avouer que son affection à mon endroit n'est pas vraiment réciproque, car je le vois bien, elle est injuste !

— Vous êtes-vous mise à ma place, ne serait-ce qu'une seconde ?

— Vous pouvez ou non me croire, mais je n'ai jamais bavassé. Je ne sais pas ce qui s'est passé, je crois que Marie a cru que c'était vous qui m'entraîniez...

— Puis, vous n'alliez pas vous compromettre et remettre les pendules à l'heure, quand je pense au nombre de fois que je vous ai couverte...

— Je suis désolée !

C'est ainsi que je suis reconduite, immédiatement après le parloir, dans le bois où se trouve ma nouvelle demeure. Je suis toujours en punition. Il ne faut surtout pas risquer que je contamine les autres !!!

Si cette résidence n'est qu'à quinze minutes de la maison-mère, elle abrite des sœurs âgées, quelques-unes séniles. La responsable, Mary-Caylea, est une maman, tout comme la mienne, qui a quitté son mari et ses sept enfants pour devenir religieuse. Infirmière de profession, elle accueille mon arrivée avec bonheur, car son assignation n'a rien de bien rigolo.

Native des États-Unis, elle s'exprime difficilement en français. C'est un peu grâce à elle ainsi qu'à ses pensionnaires — dont plusieurs s'étaient exilés des États américains — que je me familiarise avec la langue de Shakespeare, même si le règlement en défend l'utilisation.

Malgré qu'elle ait été mise au fait du châtiment qui m'a été infligé, elle se montre bonne avec moi. Aussi décidai-je de tirer le meilleur parti de ce séjour.

Le mois de janvier tire à sa fin. J'achève d'approvisionner le cabanon en bois de chauffage, puis m'empresse à la cuisine pour aider Mary-Caylea à faire la popote. Elle me parle de son fils qui a quitté les rangs de l'Arche au cours des derniers mois. Or, par je ne sais quel hasard, ce dernier a obtenu le droit de rendre visite à sa famille, ce qui en temps normal est défendu. Du même âge que mon frère Rudy, Harry a grandi avec lui et ils se sont liés d'amitié. Aussi, Harry ne s'est jamais caché du fait que personne ne lui imposerait la vie religieuse. Rares sont ceux qui, comme lui, ne veulent en aucune manière joindre les rangs, et le clament haut et fort.

Par le fait même, il est devenu un boulet. L'appréhension que son attitude en influence plus d'un a fait en sorte que les autorités l'ont forcé à s'éliminer. Mary-Caylea me confie à la fois sa peine et le fait que cette situation l'indigne au plus haut point. Je n'ajoute rien, mais je la comprends de plus en plus !

À elle aussi je laisse entendre que je crains pour la vocation de mon frère. Elle m'avoue avoir aperçu Harry et Rudy à la sortie des parloirs, avec l'air d'avoir bien du plaisir à se parler.

Tout à coup, le carillon de la porte avant retentit.

Mary-Caylea s'empresse d'aller ouvrir. Mégane, fille et chauffeure

privée de Gretchen, entre et s'entretient un moment avec elle. Gretchen veut me voir. Je sens que c'est sérieux.

En arrivant à l'Arche, je me rends tout droit à son bureau. De toute évidence, elle m'attend. Sans détour, elle commence aussitôt :

— Je ne ferai pas d'intrigues. Si je vous ai fait venir à mon office, c'est pour vous annoncer, si vous n'êtes pas déjà au courant, que votre frère Rudy est parti.

Elle m'aurait annoncé qu'il s'était enlevé la vie que ça aurait été pareil. Je crois m'évanouir. Je reste figée. Mon sang, avec une lenteur de mort, descend dans mes pieds. Je suis abasourdie, pétrifiée.

— Oui, poursuit-elle, il a préféré aller rejoindre les milliers de personnes qui ont choisi le chemin large de l'enfer. Rudy est un raisonneur, il se croit bien plus fin que ses supérieurs. Vous le savez, n'est-ce pas, que de tout passer à son crible, de tout critiquer, c'est bien le maillon faible, la caractéristique des « Keyzer » ?

Je hausse les épaules. De grosses larmes roulent ininterrompues sur mes joues, ce qui en un rien de temps détrempe ma collerette.

— Rudy ! Rudy ! Tu m'avais promis !... Je sanglote, inconsolable...

Ma consternation est telle que je chancèle. S'empressant auprès de moi, Gretchen approche une chaise et m'y bouscule, en hurlant :

— Arrêtez de pleurer ! Les âmes qui, de leur libre arbitre et en pleine lumière, ont choisi le chemin de l'enfer et le service du démon ne valent pas la peine qu'on verse des larmes sur elles. D'ailleurs, retenez bien ce que je vous dis. Si vous continuez comme vous êtes partie, vous prendrez le même chemin. Vous avez hérité de tous les défauts de vos deux parents et votre tendance à critiquer et à tout passer à votre crible va vous perdre !

Elle me montre la porte. Je sors de son bureau, ne voyant plus rien devant moi.

Je n'ai pas la moindre idée de ce qui a poussé mon frère à prendre le large. Mais aujourd'hui je le sais. Et Gretchen était bien au fait... Vipère !

Rudy s'est enfui parce que le Pape, notre Guru, abusait de lui depuis son jeune âge, comme il l'a fait avec tous les jeunes garçons, et cela,

durant des années. Il était écoeuré, il en avait assez !

En prenant la porte, il a lancé : *« Il n'y a pas de charité ici, il n'y a que le cul qui compte ! »*

L'abbesse Gretchen savait pertinemment que le Guru abusait de ses propres enfants mineurs à l'époque et qu'il a poursuivi sa manœuvre durant de nombreuses années, élargissant son cercle vicieux à tous les jeunes garçons. Pour garder son poste, elle a vendu leurs âmes.

Pour ma part, j'étais mieux de ne pas savoir !



Quand je quittai l'Arche et que j'appris alors que le souverain pontife avait abusé sexuellement nombre de jeunes, dont mes frères, la fureur qui m'envahit fut indescriptible. J'aurais tué !

Beaucoup de parents, quand ils ont su, ont préféré se mettre la tête dans le sable, dire qu'il n'en était rien, tant en ce qui concernait les abus que la violence. J'imagine que c'était devenu plus facile pour eux que d'avoir à affronter la réalité, avec ce qu'elle peut comporter de déceptions, de retours en arrière et de difficultés. Pour ce qui est de mon père, j'y reviendrai. Mais quand ma mère fut mise au courant, elle a préféré nier les faits. J'ai longtemps voulu lui demander :

— Pourquoi, maman, avez-vous été si peu indulgente à l'Égard de l'église romaine à l'époque où, rêvant de changer le monde, vous vous êtes envolée pour le Canada en vue d'un monde meilleur ? Pourquoi boucher vos oreilles et votre petite voix intérieure pour protéger l'Arche ? Qu'avait-elle, la paille dans l'Éil de l'église traditionnelle, pour ne plus voir la poutre dans la vôtre 25 ? Toi qui connais si bien les Évangiles, que dis-tu de cette parole du Christ : « Si quelqu'un scandalise un petit enfant qui croit en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer ». (Marc 9, 4-2) « Malheur à celui par qui le scandale arrive !... » (Luc 17, 1-2) Maman, trouveras-tu encore une interprétation déculpabilisante à ces injonctions ?

Maman, tu veux bien être honnête et juste avouer qu'à l'âge où tu es rendue, c'est plus facile comme ça ? Tu peux me dire que tu crois bien servir Dieu, ou que, puisque tu as tout abandonné derrière toi, ce grand vide te fait horriblement peur. Tout ça, je le comprends, c'est correct ! Restes-y, si tu y es bien. Seulement, ne donne pas d'emblée ton aval, reste honnête face à toi-même, au moins dans ton âme. Ne joue pas à l'autruche qui a peur de savoir, peur d'avoir à lutter.

Si on nous a appris à faire abstraction de bien des choses et à suspendre notre jugement, c'est pour mieux nous manipuler ! Enlevez aux gens leurs doutes, leur senti, leur sens critique, obligez-les à toujours référer au maître et vous venez d'en faire des marionnettes sans identité ni conscience ! *C'est pour ça, maman, que j'ai été une épine dans leur pied, c'est pour ça qu'ils m'ont forcée à m'éliminer de leurs rangs.* On a fini par me le dire : « *Vous voyez trop clair !* » C'était ça, mon foutu problème... c'était ça ! On me l'a avoué plus tard ! Je voyais trop clair et je parlais !

Mais tout cela, je l'appris beaucoup plus tard. J'en étais encore à l'étape d'une dévotion totale.

Mon père, quant à lui, quitta le culte précisément pour ces raisons. Pour lui, le fait de s'apercevoir qu'on est dans l'erreur, c'est déjà se positionner dans la vérité. Éventuellement, j'ai saisi que tout ce qui est sain et vivant s'il est stagnant ou isolé s'autodétruit. Quand je regarde leurs croyances immuables et leur aveuglement volontaire je me questionne sur leur salubrité. Ma mère, encore adepte, nie à ce jour. Elle préfère jouer à l'autruche. Mes frères qui sont demeurés dans l'Arche, ayant été socialisés dans ce milieu depuis leur plus jeune âge, ont une conscience mitigée de la gravité des actes posés sur eux, tout comme de leur statut de victimes. Ils ne saisissent aucunement l'immoralité des actes qu'ils ont subis par des personnes en position d'autorité. Boris Cyrulnik, sommité dans le domaine de la résilience, dit : « *Pour faire un drame, il y a deux coups. Le premier est lors de l'événement et le second au moment de la réalisation de ce qui nous est arrivé !* » Je ne peux que confirmer !

Maman, quant à elle, ne m'a jamais écoutée. Elle disait que je n'avais pas de discernement et que j'étais difficile !

*Maman... dis-moi comment TA perception aurait été si TU avais perdu ton pays, ta langue, ta famille, tes parents, ton contact avec la terre et la vie, si tu avais été battue, abusée, esseulée, sachant ce que les tiens ont subi ? Tu veux que je poursuive, maman ? Dans ce livre tu trouveras les mots que j'aurais voulu que tu entendes. Il aura fallu que je le dises au monde entier pour réussir à ce que tu m'entendes ! Il l'avait prédit, ton pape, n'est-ce pas ? Elle le dira à tout le monde ! Perspicace, le « Saint-Siège » ! Tellement clairvoyant qu'il se fait passer pour Dieu ! J'espère, maman, que d'autres m'entendront avant de faire de nouvelles victimes. Je ne t'en veux pas. Comme certains donnent leur corps à la science ou leur âme au diable, j'ai choisi de donner mon histoire à la conscience afin que l'on en apprenne quelque chose ! Si chacun pouvait retenir ne fût-ce que cette phrase de mon histoire : « *Vous cherchez Dieu le Père ? Il est dans vos viscères !* » Ce senti*

en vous est votre GPS intégré et le premier que l'on cherchera à détruire pour vous manipuler ! Et si vous n'avez plus de senti — donc de direction — vous devenez un pantin corruptible et impuissant !



Devenue triste et solitaire, je n'étais plus la jeune fille que l'on avait connue, joviale, créative et sociable. J'avais l'impression de me traîner, vidée et désillusionnée. À 16 ans à peine, je regardais le passé comme si j'avais une vie de chagrin derrière moi. J'avais l'impression d'avoir vieilli de 20 ans en accéléré, comme dans le cas d'une maturation posttraumatique. Fleurtant avec la prostration psychique, je suis devenue grave, nostalgique d'une vie que j'aurais tant voulu aimer, mais qui m'échappait. Quand il m'arrivait d'entrevoir l'avenir, je me sentais envahie par une grande tristesse. Il me semblait qu'elle n'en finirait plus, cette vie de misère... Je souhaitais la mort.

Mary-Caylea, qui s'était montrée si heureuse de mon arrivée, en avait marre de constater jour après jour mon manque d'intérêt. Elle fit part de son inquiétude à Gretchen, qui me sermonna plus d'une fois. Je l'écoutais, indifférente, et ses discours glissaient dans mon cœur comme de l'eau sur le dos d'un canard. C'est alors qu'à mon grand étonnement, on me donna occasionnellement la permission de me joindre à mes amies à la maison-mère, pour la récréation du dimanche soir. Là, assises en cercle autour de la mère abbesse, on l'écoutait religieusement raconter les détails de son enfance — qui avait été marquée par l'adulation de son père, lequel semblait la chérir de façon bien particulière, contrairement à sa sœur Jeannette qui, comme elle le laissait entendre, n'était évidemment bonne à rien. Elle narrait les détails de sa rencontre avec l'homme de sa vie, qui allait lui donner treize enfants, puis les déménagements annuels de la maisonnée jusqu'au grand jour de sa rencontre avec le Pape, celui-là même qui changea le cours de son histoire. En effet, elle fut choisie, ainsi que les siens, pour devenir les piliers de l'Arche du Salut.

Il m'arriva, en l'écoutant relater une fois de plus ses mémoires, de me laisser aller à la « critique », me demandant pourquoi elle défendait farouchement le règlement qui nous interdisait de parler de notre famille, et à plus forte raison de notre vie d'avant, tandis qu'elle ne se lassait pas de nous entretenir, des heures durant, sur les merveilles de sa vie. En y prêtant l'oreille, malgré tout, je ne pus m'empêcher de l'associer à ces ballons pleins de vent. Je chassai ces mauvaises pensées, comme venant du démon. Oui, je lui devais respect et obéissance ; ne représentait-elle pas la Vierge sur la terre ? Curieusement, moi qui avais une grande dévotion envers la Madone,

la seule vraie maman qui fut toujours là pour veiller sur moi, je sentais ma ferveur se refroidir à son endroit, laissant mon âme se pénétrer d'une grande tristesse.

Un jour, lors d'une retraite dédiée à la mère de Dieu, je me confiai par écrit au prédicateur, le père Aimé. Je lui indiquai que, malgré ma bonne volonté, j'éprouvais une sorte de malaise envers notre supérieure générale qui trouvait en toute occasion moyen de me reprocher mon attitude. J'avais peur de laisser, par ricochet, cette indifférence se transposer sur la Vierge pour laquelle j'avais une grande dévotion. Si je n'ai plus son Amour, que vais-je devenir ? Il me répondit avec beaucoup de tact, m'expliquant que la grandeur de la vie religieuse résidait dans la vie de foi, qui se maintenait avant tout par la volonté et non par les sentiments. Je m'appliquai donc à plaire davantage à Gretchen pour que la Vierge soit contente de moi et, par le fait même, que la ferveur renaisse dans mon âme. J'y mis beaucoup d'efforts et de bonne volonté, mais ma flamme chancelante vacillait.

Ce fut lors de l'une de ces visites au monastère qu'une consœur me demanda :

— As-tu revu ta mère ?

— Non, pas depuis le dernier parloir !

C'est alors qu'on me fit part de son état. Assignée aux soins des sœurs âgées et malades à la maison-mère, elle était devenue, depuis le départ de mon frère, un vrai zombie. Catatonique, le regard éteint, elle déambulait sans paroles. Quand je l'aperçus, je n'en crus pas mes yeux. Elle errait, les yeux hagards. Je lui parlai, mais elle ne répondit pas. Pendant plusieurs semaines, j'eus réellement peur pour elle. Je pensais notamment à quelques personnes de mon entourage qui avaient basculé, passant d'individus brillants à un état de démence, devenant schizophrènes ou complètement détraqués. Il y en avait plusieurs parmi les membres. Vu leur état, même s'ils demeuraient parmi les religieux, ils avaient été dépouillés de leurs habits et déambulaient vêtus comme des laïcs. Je crus pendant un moment que maman allait joindre leurs rangs.

C'est dans cette atmosphère qu'eut lieu le parloir de Pâques.

Je revis mon père qui se montra très sévère à l'endroit de mon frère absent. Je ne partageais pas son avis. Pour la première fois de ma vie je lui ripostai, rétorquant que s'il s'était montré moins intransigeant, s'il avait montré plus d'écoute, peut-être que Rudy serait encore parmi

nous. Évidemment surpris de ma réaction, il se leva en me servant une verte réprimande. Il me dit que je ressemblais beaucoup à mon frère, que j'avais emboîté mes pas dans les siens.

Je lui criai en larmes qu'il ne connaissait rien de moi, sinon ce qu'on lui avait rapporté. Que, quant à avoir un père qui croyait en n'importe qui plutôt qu'en ses enfants, mieux valait ne pas en avoir. J'ajoutai que le caractère de Rudy et le mien ne tenaient sûrement pas des voisins. Geneviève fut choquée de mon audace. Manu intervint, me demandant de me calmer. Il me prit contre sa poitrine. Je pleurai là toutes les larmes de mon corps pendant que se poursuivait en flamand une conversation animée entre lui et papa. Je n'en compris pas un traître mot, mais lorsque le ton baissa enfin, papa parut plus compréhensif.

Pour ma part, je trouvais mes deux frères peu ébranlés par le départ de Rudy, tandis que moi, malgré les mois qui passaient, je demeurais toujours aussi bouleversée.

Après le parloir, je dus aller quérir mes effets personnels à la maison où j'étais assignée, car j'étais de nouveau expédiée à l'Anse-à-l'Ours.



Ma nouvelle responsable était la personne qui avait abusé sexuellement de moi entre mes 2 et 4 ans, même si, depuis le départ de ses filles, elle était devenue triste et silencieuse. Aussi passait-elle le plus clair de son temps à la chapelle, en prière pour le salut de leur âme. Elle se préoccupait peu de la façon dont j'occupais mes journées, ce qui me donna pour la première fois un certain sentiment de liberté, mais aussi un ennui mortel. Je ne cessais de penser à mon cher Rudy que j'avais perdu à tout jamais. Je ne savais ni où il était ni ce qu'il faisait.

C'est beaucoup plus tard que j'appris qu'il était allé rejoindre, au Nouveau-Brunswick, un monsieur qui, un jour, lui avait offert son aide.

En effet, les moines avaient un camp de bûcherons dans cette province. Sous la responsabilité de mon frère aîné, qui s'occupait de tout ce qui concernait l'abattage du bois et sa transformation, ils avaient passé l'été précédent à bûcher le bois, qu'ils ramenaient par semi-remorques à la maison centrale. Ces matériaux de construction transitaient via le gigantesque moulin à scie, conçu et construit par Manu. C'est lors de l'une de ces expéditions qu'il avait fait la rencontre de cet homme. Celui-ci, l'ayant observé, lui avait dit :

— Ça n'a aucun bon sens qu'un jeune homme d'à peine vingt ans, bourré de talents et d'habiletés comme toi s'enferme dans une secte. Si un jour tu décidais d'en sortir, tu pourrais venir chez moi. Je te donnerais un coup de main.

Ces paroles n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd ! C'est ainsi que Rudy fit cap vers l'Acadie.

Tout de même, entre les paroles et la réalité, il y avait une marge ! ...

Rudy comprit rapidement qu'il était de trop. Il dut se prendre en main, car au bout de trois semaines, le bon samaritain lui signifia qu'il ne le ferait pas vivre et qu'il n'avait pas l'intention de le garder. Quoi de plus compréhensible !

Qu'allait devenir ce pauvre garçon, sans aucune idée du fonctionnement de cette société et des ressources possibles ?

Débrouillard, il se bâtit une petite cabane dans un coin du bois que le monsieur lui consentit. S'étant trouvé du travail chez des fermiers, il parvint à meubler sa cambuse et à s'acheter un *scooter* ainsi que des outils. Cependant, il demeurait à l'écart de la société, qu'il voyait avec les lunettes qu'on lui avait données depuis sa tendre enfance : le monde était pervers, corrompu et ne vivait que pour son plaisir et dans le péché...

Puis un jour, il reçut une lettre de désespoir de sa petite sœur, en l'occurrence moi. Cette missive le perturba au plus haut point. Il pleura amèrement, se sentant si seul ! Jamais il ne reverrait sa famille. Il le savait. De plus, la camaraderie entre tous ces jeunes garçons qui avaient grandi ensemble lui manquait. Pourtant, il savait bien pourquoi il avait quitté. Mais n'ayant aucun patronage, comment pourrait-il s'intégrer à ce monde ?

Il travaillait, priant Dieu de lui venir en aide.

Peu de temps s'était écoulé lorsqu'il reçut la visite — éclairé et envoyé directement par Dieu ! — du « bon » Pape, accompagné de son grand frère, afin de jouer un peu sur ses sentiments et de le convaincre de revenir.

L'ombre de l'Arche planait au-dessus de sa nouvelle vie, petite et si fragile !...

Durant mon isolement à l'Anse-à-l'Ours, je ne me doutais même pas que je n'étais pas si loin physiquement de mon frère prodigue. Je subissais cette assignation comme un châtiment, car ceux que les supérieurs appréciaient ne se retrouvaient jamais, eux, dans ces maisons loin du culte. Ceux qui, comme moi, y étaient désignés, étaient ceux qu'on qualifiait de problématiques, ceux qu'on ne savait utiliser ailleurs et qu'il était préférable d'oublier.

Ainsi, alors que la secte possédait de nombreuses maisons un peu partout, plusieurs d'entre elles, comme celle de l'Anse-à-l'Ours, malgré qu'elle fut spacieuse, n'accueillait que deux ou trois personnes tout au plus, chargées de veiller sur la propriété.

J'avais seize ans, le temps infiniment long s'écoulait avec une telle indolence ! La solitude me pesait si lourdement que je me demandais comment je ferais pour passer à travers durant toute une vie.

Il y avait déjà un bon moment que je me sentais rongée par ces idées noires. Je me sentais vivante seulement parce ce que la souffrance était là et me tenaillait. Je me sentais en isolement non seulement physique mais sensoriel, pauvre de liens et de communication. J'étais sur le bord d'un effondrement physique, psychique, littéralement suicidaire. J'allais sombrer dans la démence et personne ne me prendrait en pitié. Cependant, j'étais aussi consciente que si je cessais de lutter et m'y abandonnais, la vie ne serait pas plus rose. J'essayai donc de me secouer, et d'ignorer toute pensée pour préserver ma lucidité. Je relevai mes manches et entrepris de m'occuper. C'est alors que j'élaborai et aménageai un immense jardin dont je m'occupais diligemment.

Ma responsable, enthousiaste, me montra à cuisiner. Elle était excellente. Je parlais avec elle, admirant son ouverture d'esprit. C'est au cours d'un de ces après-midis que, pour la première fois, j'entendis parler des différences entre l'homme et la femme. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que je ne savais même pas pourquoi j'étais menstruée ! C'est ainsi qu'elle m'expliqua les grandes lignes des mystères de la vie. Elle me demanda comment ça s'était passé quand j'étais devenue « grande fille », comme elle disait.

Je lui racontai tout en détail :

La première fois, j'avais à peine dix ans lorsque je découvris du sang dans mon sous-vêtement. J'hésitais à en parler à notre responsable, Ruth-Ellen, car elle me donnerait sûrement la fessée, en prétextant que je cherchais à attirer l'attention. Je pris donc le parti de ne rien lui

dire. Je m'esquivai du groupe en douce, ce qui n'était pas chose facile, et j'allai au vestiaire pour laver mes culottes à grand-manches — c'était le seul sous-vêtement permis. Comme nous ne possédions pas de linge personnel, je subtilisai une paire de sous-vêtements dans la lingerie commune. Mais Ruth-Ellen s'en aperçut. Questionnée, je lui avouai tout. Elle me dit que j'en avais, des idées niaiseuses, ajoutant : « Qu'est-ce que vous ne feriez pas pour attirer l'attention ! » Puis elle me donna une cuillerée de *Pepto Bismol*, en m'assurant que ça calmerait mon imagination débordante. Drôle de coïncidence, hasard très certainement, toujours est-il que mes menstruations disparurent. J'étais probablement tout simplement un peu jeune.

J'avais treize ans lorsque mes règles réapparurent. Assise à ma place en classe, je commençai à ressentir une telle douleur au ventre que je crus m'évanouir. Sylvia m'envoya en punition. Soudain, au rez-de-chaussée, j'entendis le cliquetis du chapelet de Marcelle qui s'affairait près des incubateurs où, tous les printemps, on faisait éclore des centaines de volailles. Je bondis hors de la classe, et avant que Sylvia n'ait le temps de réagir, je pris Marcelle à part, lui expliquant ma situation. Compréhensive, ayant une petite idée de ce qui m'arrivait, elle m'envoya au lit où elle m'apporta une bouillotte d'eau chaude. C'est alors que je découvris que, cette fois, je saignais abondamment. Elle me dit que c'était tout à fait normal et qu'occasionnellement, ça arrivait aux femmes. Elle me remit un sac en tissu, dans lequel étaient pliés des linges en flanelle blanche et une ceinture élastique avec deux épingles à couche. Elle me dit, lorsque ça se reproduirait, de me servir de ces linges pour protéger mes vêtements des taches.

Je me souviens bien de cette époque. Lorsque nous avions nos règles, il fallait prévoir notre accoutrement, parce que nous ne pouvions sortir de la classe plus d'une fois dans l'avant-midi et une dans l'après-midi. Et ces linges qu'il fallait frotter à la main et déposer ensuite pêle-mêle dans un seau d'eau... inconfortable et dégoûtant ! Oui, j'ai connu le Moyen-Âge et ses inconvénients ! Vive la technologie ! La première fois que je vis une serviette hygiénique, je devins complètement euphorique !

Ma responsable écoutait. Elle m'expliqua vaguement pourquoi nous, les femmes, avions nos règles et le cycle menstruel.

Elle me parla vaguement des hommes, de leur désir des femmes. Je n'y comprenais pas grand-chose. J'avais grandi avec l'impression qu'ils étaient une sorte de gros démons qui ne se possédaient plus dès qu'ils voyaient ne fut-ce que l'avant-bras d'une fille, car nous avions été

élevées en apprenant qu'il était mal de montrer quelque partie de notre corps. Qui plus est, nous n'étions pas même autorisées à retrousser nos manches pour laver la lessive ; c'était faire preuve d'immodestie et d'un manque de pudeur. Déambulant les yeux baissés, il était interdit de regarder les frères. En parloir, nous devions garder nos distances envers nos frères. On m'avait souvent dit que j'étais provocante, ce que, sans en connaître la signification, j'interprétais comme si j'attirais en eux un Satan qu'ils ne pouvaient contrôler et dont j'étais responsable.

L'été arriva. Sylvia et quelques petites filles vinrent passer quelques semaines de vacances avec nous. J'étais heureuse d'avoir enfin de la compagnie.

C'est à ce moment que j'appris que Rosalie, ma petite frangine, venait de recevoir le voile de postulante. Je ne comprenais plus rien, car au parloir de Pâques, bien qu'elle eût seize ans et qu'en général, les jeunes à quinze ans faisaient leur demande, elle m'avait avoué ne pas se sentir prête pour cet engagement.

C'est plus tard que je compris. Elle me confia que les supérieurs à qui elle avait dit sa peine de la perte de son frère lui avaient répondu que Dieu n'attendait que son immolation dans la vie religieuse pour ramener la brebis égarée ! Cherchant avant tout le retour de son frère dans le droit chemin, elle accepta enfin, adressant au supérieur général sa demande d'admission. Celui-ci, rancunier, lui rétorqua :

— Vous avez fait attendre le bon Dieu, vous attendrez à votre tour !

C'est ainsi qu'elle poireauta quelques mois avant d'être reçue postulante sous le nom de Marie-Rosa de Jésus !

Révoltée, je me tus néanmoins. On avait utilisé le désarroi de ma petite sœur pour la faire plier... Je sentais intérieurement un volcan en ébullition à la veille de faire irruption. Pour le moment, je me tus, j'encaissai...

Avant de nous quitter, Gretchen me dit que je devais assister Sylvia dans la charge des filles. J'étais heureuse de cette affectation que je pris comme un soupçon de confiance. Cependant, les choses ne pouvaient pas être faciles ! Mon enseignante de jadis, contrariée de m'avoir comme assistante, fit tout son possible pour m'écarter, disant qu'elle n'avait pas besoin de moi.

La responsable voyait bien son petit manège. Cependant, je pris le

parti de laisser aller ; c'est ainsi que je laissai tomber la charge des enfants, faisant taire ma pensée et ma colère.

Mon âme était torturée ; je souffrais. Les empreintes précoces m'avaient rendue particulièrement sensible au fait d'être ignorée et invalidée. Le travail de sape était bien enclenché en moi, et ce, depuis longtemps déjà. Je n'avais plus de points de repère. Mon estime personnelle en était réduite à un piètre soupçon ; oui, elle avait déchu à une vitesse vertigineuse. Je ne savais plus si ce que je pensais, disais, faisais et même ce que j'étais, était juste et bon. Je n'avais jamais eu confiance en moi et le peu que j'aurais pu tirer de mes talents naturels, je le perdais au fur et à mesure. Aujourd'hui, je sais que le résultat de ce sabotage fut considérable et lourd en dégâts psychologiques.

Décidément, rien n'allait dans ma vie. Septembre arriva et avec lui, les enfants repartirent vers Charmont pour les classes. Jusqu'au dernier moment, je croyais que je partirais avec eux. Mais je dus me rendre à l'évidence. Je resterais dans ce trou perdu et, comble de malheur, je n'aurais pas de parloir. La rencontre familiale de septembre se passerait, une fois encore, sans moi ! Je ne peux pas dire combien j'ai pleuré ! Je me sentais rejetée, abandonnée et complètement inutile. Sans pouvoir de décision sur mon sort, me voilà obligée de rester seule avec la responsable ! Désespérée, peinée, je courus dans le grand jardin. Là, assise sur l'escalier de pierres que j'avais façonné, je pleurai toutes les larmes de mon corps. Je jonglais sérieusement avec le suicide. Mon cœur était si gros qu'il ne pouvait plus contenir ma peine. Je repensais à Rudy. À l'heure qu'il était, il avait dû se refaire une vie, je ne sais où. Il m'avait sûrement oubliée lui aussi, comme tous ceux qui meurent et qui emportent avec eux une partie de notre âme. En rentrant, je me rendis à la chapelle. Agenouillée au pied de l'autel, je parlai à Dieu. Je lui criai avec une telle colère que je n'en pouvais plus. Puis, je me calmai, lui demandant pardon de douter de lui. Je lui demandai d'avoir pitié de moi, de ramener mon frère, de changer mon cœur pour que je devienne quelqu'un dont on apprécierait la compagnie. Je pleurai encore à chaudes larmes, en suppliant le Ciel de venir à mon secours, de me doter de résignation. Je priai tellement durant cette période de ma vie ! Je me disais que le Ciel, exaspéré par mon insistance, ne pourrait faire autrement que de répondre à ma prière et mes larmes. Je passais de longues heures, assise sur la grande galerie, à contempler le vide, le Saint-Laurent, m'imprégnant de la beauté du paysage. Aujourd'hui encore, je me souviens... Je revois les cargos, les paquebots, le traversier. Je les entends encore dans mes oreilles. Néanmoins, mon cœur était profondément meurtri, enveloppé d'une tristesse si profonde... Que de

larmes j'ai versées...

Je ne peux pas exprimer combien je fis d'efforts pour ne pas tomber en dépression. J'avais lutté, cherchant à me prendre en main pour ne pas laisser cette consternation m'envahir. Mais là, je n'en pouvais plus. Me repliant sur moi-même, je me fabriquai une petite chambre dans le grenier. Là, je bricolais des journées entières, assise au bureau aménagé devant une minuscule lucarne qui donnait sur une vue époustouflante du petit village blotti au creux de la montagne et entouré du fleuve majestueux.



C'est à cette époque que je fis la connaissance de Monsieur Alphonse Savari. Il était le voisin. Celui qu'on surnommait « l'ange » dans le village de l'Anse-à-l'Ours, était en fait un vieux garçon de 75 ans, passant le plus clair de son temps à aider ici et là des gens dans le besoin, de mille et une façons. Par conséquent, il venait souvent porter assistance aux religieuses, les aidant à rentrer le bois ou allant au village faire les courses pour elles.

Bien connu de l'administration du culte, ce brave homme avait secondé les pères dans l'érection du couvent en 1975, respectant leurs croyances sans pour autant se laisser endoctriner. Catholique romain très pratiquant, il se limitait à prêter main-forte, puisque pour lui, la charité chrétienne prévalait sur toutes les vertus. Souvent, il avait accepté de veiller sur la propriété lorsqu'en manque de personnel, l'organisation n'avait personne à y envoyer.

D'un physique plutôt défavorisé par la nature, il ne représentait aucun écueil pour les jeunes religieuses qui, comme moi, le côtoyaient occasionnellement. Malgré les apparences, j'appréciais sa compagnie. Il était si gentil ; jamais un mot malveillant ou une parole négative ne sortait de sa bouche. Je l'admirais. Quand il venait prendre la vieille voisine pour l'emmener faire ses courses au village, je demandais la permission d'aller avec eux. Alors, la vieille dame m'appelait « le bébé », me faisant fâcher. Je lui disais que j'étais une religieuse, qu'elle me devait le respect. Elle répondait :

— On n'est guère une nonne quand on a encore la couche aux fesses et qu'on a à peine 16 ans !

Monsieur Savari, lui, prenait ma défense, lui disant de me laisser.

J'adorais trimer dur ; j'aurais voulu être un garçon. Depuis mon plus jeune âge, il était bien évident à mes yeux que les gars étaient plus

favorisés que les filles. Ils travaillaient fort, mais beaucoup à l'extérieur. Eux au moins se plaisaient dans ce qu'ils faisaient. Tandis que nous, les filles, étions trop souvent brimées. Nous avions appris à travailler sans relâche depuis notre plus jeune âge, mais rien de ce que nous faisons n'était valorisant. Nous ne profitons d'un peu d'air que lorsque nous étions affectées à la quête. Autrement, nous n'avions que dix minutes par jour où, en rang, les yeux baissés, nous circulions à l'extérieur pour le chapelet. Et moi j'adorais la nature. Je me confiais aux arbres. J'aimais les prendre dans mes bras, m'imaginant mes êtres chers... grands et forts qui m'entendaient. Aujourd'hui, j'ai la certitude que si je n'avais pas eu la nature et les grands arbres, je serais morte ! Par leur présence silencieuse, ils m'ont aidée à me tenir en position verticale.

J'avais beaucoup travaillé et, contrairement aux filles de mon âge, je connaissais la trame qui tissait les vies d'antan. Je me sentais comme une vieille femme usée.

De ce fait, je profitai de mon séjour à l'Anse-à-l'Ours pour me faire apprécier par mon travail. Physiquement, j'étais forte et en santé ; je voulais être comme mes frères. Comme j'avais la bénédiction de la responsable, j'occupais mes journées comme bon me semblait. De cette manière, j'entrepris de préparer le bois de chauffage pour l'hiver ; il n'y avait rien de trop beau ! J'abattais des arbres que je débitais. Monsieur Alphonse, qui n'en croyait pas ses yeux, accepta, non sans réticence, de m'enseigner un peu de techniques. C'est ainsi que j'échangeai ma vieille sciote contre une petite scie mécanique. Il se pointait souvent, passant de longues heures à prendre part à mon entreprise de débitage du bois. Sa compagnie adoucissait ma solitude. Après ces longues journées de labeur, je demandais à ma responsable de le rétribuer en le gardant à souper. Elle acceptait volontiers, ce qui me procurait un grand plaisir. Comme nous achevions de faire le bois de chauffage, il venait de moins en moins souvent. Sa compagnie me manquait et je cherchais par tous les moyens des occasions de le revoir.

Un jour qu'il avait apporté des rideaux pour les faire réparer, je m'empressai de lui rendre ce service et je me rendis ensuite chez lui pour les suspendre. Voyant la maisonnette sens dessus dessous, je lui proposai de faire le grand ménage dans sa minuscule demeure où n'existaient ni eau courante ni électricité. Embarrassé, ne sachant que répondre, il me dit finalement qu'il y consentait. Seulement, que diraient les gens qui apercevraient une jeune moniale entrer et sortir ainsi de chez lui ? Rapidement, je trouvai une solution. Fouillant dans des poches de vêtements qui nous avaient été données par des gens

charitables pour les défavorisés, je trouvai une longue jupe de couleur marine ainsi qu'un petit blouson blanc. Parfait ! Mon idée de génie ne plut guère à ma tutrice, qui n'avait plus grand contrôle sur mon emploi du temps. Bon gré mal gré, elle obtempéra.

C'est ainsi que je passai plusieurs jours à faire la navette entre le couvent et la cambuse de Monsieur Alphonse. Je lui confiai ce que je vivais au culte ; je lui parlai de mon frère, du sentiment de rejet que je ressentais et de mon désarroi. Il m'avoua qu'il aimerait savoir quoi faire pour m'aider et trouvait tellement dommage que je n'aie pas de parents. Seulement il ajouta : « *Je ne voudrais pas être tenu responsable pour la perte de ta vocation.* » Je lui avouai que j'avais beaucoup d'affection pour lui, que personne avant lui n'avait trouvé ma compagnie agréable ni ne m'avait donné aussi généreusement de son temps et de son attention. Visiblement embarrassé, ne sachant quoi répondre, il chercha à me faire entendre raison, me disant qu'il avait 76 ans, et moi, à peine 16, et qu'il serait préférable que l'on ne se revoie plus. Consternée, j'éclatai en sanglots.

Il était tard, j'aurais dû être rentrée depuis un bon moment déjà. Il me consola, m'offrant de me raccompagner ; mais voyant ma peine, il m'emmena faire une balade en voiture, question de faire disparaître mes yeux rougis. C'est ainsi qu'il me reconduisit au couvent, en me souhaitant bonne chance dans la vie !

C'était un vendredi soir. Manifestement mécontente, ma responsable m'attendait sur le pas de la porte. Me réprimandant sévèrement, elle ajouta que cela ne pouvait plus durer, que j'étais une religieuse et qu'elle ne voulait plus que je quitte la maison, et à plus forte raison que je m'habille de ces hardes. Elle ajouta :

— J'ai téléphoné à Gretchen ce matin, elle m'a dit que les religieuses de la maison de Balmora viendraient dimanche nous apporter des provisions et que je devais vous envoyer avec elles où vous serez affectée à la quête.

— Quoi ?

— Vous avez bien compris ! Allez faire vos bagages !

Je courus à ma chambre et y ramassai mes quelques effets personnels. Assise sur mon lit, je tâchai de me calmer. Tellement surexcitée, je ne savais où donner de la tête.

Je repensai à mes péripéties dans cette maison de Balmora, un an plus tôt. Non, je ne voulais pas retourner là-bas ! C'était impensable ! Et

Monsieur Savari...

Je tournai en rond, survoltée, incapable de réfléchir, bouillonnant de révolte !

Soudain, elle m'interpella :

— Marcelline, on vous attend pour la messe et l'office du soir !

— J'arrive !

Elle commença la célébration. Au moment de la communion, elle s'approcha de la vieille dame en pension chez nous qui reçut le corps du Christ. Arrivée à moi, elle leva l'hostie, mais je me reculai. Je sentis le démon en moi. Sans insister, elle retourna à l'autel et poursuivit le service divin, puis l'office.

Me précipitant hors de la chapelle, je courus prendre ma douche. Quand j'en sortis, elles étaient toujours en oraison. Filant vers ma chambre, sans réfléchir, j'éventrai le vieux sac de linge civil resté au fond du placard. En toute hâte, j'enfilai des vêtements, les seuls qui m'allaient. Saisissant le premier coupe-vent qui me tomba sous la main, sans réfléchir, je sortis par la porte de derrière, évitant le bruit et les soupçons.

Le diable à mes trousses, chassant la pensée de ma mère, de mes deux sœurs et celle des deux frères qui me restaient, je pris mes jambes à mon cou et je détalai.

Je n'avais aucune idée de ce que je venais de faire ni d'où j'allais. Je pensais à Rudy. J'aurais tant aimé le rejoindre ! Si seulement j'avais su où il est !

La nuit était avancée, il faisait un froid de loup en ce 13 décembre 1986. Fendant l'air glacial, rien sur la tête, j'avais pris la poudre d'escampette.

J'étais en fuite.



Treize décembre 1986. La région de Charleroy est crispée sous le froid sibérien qui sévit !

Je cours le long du chemin qui n'en finit plus de finir. Le crissement de mes bottes sur la neige durcie fait trop de bruit. Dans la noirceur la plus totale, je me dirige vers la cabane de Monsieur Savari. La voiture

est partie. De toute évidence, il n'y est pas. Je frappe néanmoins. Toujours pas de réponse. Je me tords de froid. Où est-ce que je peux aller ? Il est tout petit, ce coin perdu. Je remonte vers le village en courant, me demandant bien où aller. Je ne connais personne à part Monsieur et Madame Tanguay qui sont des amis du culte. Si je vais frapper chez eux, ils auront tôt fait de les appeler. Non ! Rebroussant chemin, je poursuis ma cavale comme si j'avais quelqu'un à mes trousses. L'air est polaire. Habillée de façon totalement inadéquate, je suis complètement transie. Je ne sens plus mes oreilles. Je m'assois sur le pas de la porte du petit garage au centre du village. Peut-être que quelqu'un passera et me demandera si j'ai besoin d'aide. Ah ! c'est vrai, les gens n'ont pas de charité et il n'y a personne dehors. Qui se met le nez dehors dans des conditions climatiques aussi hostiles ?

Que faire ?

La nuit est déjà avancée. Je remonte la grande côte et je me mets à faire du pouce. J'ai déjà vu des gens faire cela. Mais dès que j'aperçois une voiture, la peur m'assaille, je retire ma main. Je sais que les gens du monde sont méchants. Sauf quelques exceptions, il pourrait m'arriver n'importe quoi. Je dévale à nouveau la pente. Soudain, je distingue une chaumière encore éclairée à cette heure tardive, me laissant présumer que l'occupant n'est pas encore au lit. Prenant mon courage à deux mains, je me dirige vers la mansarde. Une vieille dame courbée, voyant mon piètre accoutrement, m'ouvre et m'offre d'entrer. Je lui demande de téléphoner. Elle acquiesce gentiment, me mentionnant toutefois qu'elle a une ligne à deux et que je dois attendre que son voisin la libère avant de pouvoir m'en servir. Je saisis le combiné, j'écoute quelques instants des propos dont je ne saisis pas le sens et qui me laissent une impression d'obscénités. J'attends un instant qu'on raccroche la ligne, mais en vain. Déçue de ne pas pouvoir communiquer, je quitte la maison en la remerciant.

Je marche encore un long moment, revenant finalement sur mes pas, résolue à rejoindre quelqu'un. Je m'aventure à nouveau en frappant à la même porte. La dame bienveillante m'ouvre une fois de plus. Saisissant le combiné, elle s'égosille :

— Vas-tu raccrocher, Roger ? Tu conteras tes cochonneries un autre tantôt, là j'ai besoin de la ligne !

Puis, lorsqu'elle me passe le récepteur, je compose le numéro de Monsieur Savari.

— Dring... Dring...

Aucune réponse !

Désespérée, totalement gelée, les yeux gorgés d'eau, je reprends le chemin. La nuit est noire avec une petite lune, et des milliers d'étoiles lumineuses qui dévisagent mon état lugubre et meurtri. Comme dans ma petite enfance, je les fixe, me disant que grand-maman me regarde par l'une de ces lucarnes. Je lui lance une plainte... non, c'est une clameur, un véritable cri du cœur :

— Si tu m'entends, aide-moi !

Je ne sais où aller ; j'erre ainsi un bon moment. Soudain, j'aperçois un sentier enneigé et je m'y aventure. J'arrive devant une vieille grange qui, de toute évidence, est abandonnée. Une chaîne sertie d'un gros cadenas en garde l'accès aux visiteurs improvisés. Je fais le tour pour trouver la brèche qui me permettra de me mettre à l'abri. Peine perdue. C'est alors que dans la pénombre, à la lueur de la lune, je distingue une minuscule mesure, là derrière.

À chaque pas, je m'enfonce, mon poids brisant la croûte glacée. De peine et de misère, j'y parviens néanmoins. Désobstruant l'entrée de la neige qui s'y est amoncelée, je me baisse pour pénétrer à l'intérieur. Malgré la noirceur, j'explore mon gîte improvisé. Ce petit abri est en fait un puits couvert. Merveilleux ! pensai-je, je vais attendre ici le lever du jour. Tâtonnant les murs, je constate qu'ils sont revêtus d'une laine minérale. En tâchant de ne rien abîmer, je retire de la cloison quelques lambeaux de la précieuse fourrure. Je me confectionne un traversin, en prenant soin d'en garder une lisière que j'enroule méticuleusement autour de mes jambes que je ne sens plus. Curieusement, la neige et la laine m'apportent une chaleur inespérée. Le sommeil me fuit. Mon cœur bat si fort dans ma poitrine. Je détaille mes déboires pendant que mon petit hamster virevoussse... Je pense à Rudy. Où est-il sur cette immense planète ? Comment le retrouver ? Voudra-t-il de moi ? M'aime-t-il encore ? Je chasse la pensée de ma petite sœur et de mes deux frères tandis que je refoule le sanglot qui monte dans ma gorge. Je sais la douleur qui peut nous envahir quand l'un des nôtres quitte l'Arche. Ils ne sont plus que morts ! Je suis si bouleversée à cette pensée. Je dois fuir cette considération envahissante.

Je crois m'être assoupie quelques instants ; je n'ai jamais vu Morphée passer. Quand j'ouvre les yeux, je n'ai pas la moindre idée de l'heure qu'il est, mais un soleil radieux brille de tous ses feux. Le vent s'est calmé et la température est devenue plus clémente sous l'effet des chauds rayons. Je me lève, chancelante. Mes jambes refusent de me

porter. Après les avoir frottées vigoureusement, je reprends la route. Évidemment, j'ai perdu des forces. Tenaillée par la faim, je ne sais que faire. Je décide néanmoins de reprendre la direction de chez monsieur Savari.

Je n'ai absolument aucune conception du fonctionnement de la vie sur Terre, car depuis l'âge de deux ans, je vis sur Mars. J'ai même de la difficulté à concevoir le monde comme un véritable endroit. Je peux l'imaginer, mais ce n'est pas réel, c'est une invraisemblance et non pas une option véritable. Quand j'y pense, c'est le vide. L'image qu'on m'a inculquée des habitants de la Terre, c'est qu'ils sont des enfants des Ténèbres. Je ne peux concevoir que l'un d'entre eux puisse éprouver de la compassion pour une pauvre gamine. Je suis en pleine anomie²⁶. Comment aurais-je pu chercher assistance ou deviner l'existence de la Protection de la jeunesse et ses lois ou même de l'Aide sociale ? Comment aurais-je pu concevoir les secours et l'aide existants ? Les gens du monde sont les enfants de Satan, n'ayant aucune humanité. Ils ne vivent que pour eux-mêmes et ne cherchent que le mal. Seuls les occupants de l'Arche du Salut sont les réchappés de ce naufrage universel.

Je ne sens plus mon corps ; je trouve néanmoins assez de détermination pour me rendre à nouveau chez Monsieur Alphonse Savari.

Comble de malheur, en entrant dans sa cour, je vois que la voiture n'est pas de retour. Espérant malgré tout, je frappe à sa porte. Effectivement, il est absent. M'assoyant sur le seuil de sa porte, j'éclate en sanglots. Peut-être qu'en effet, il serait mieux pour moi de retourner à l'Arche. Là au moins, je vis à ma faim et je dors au chaud. Consternée, j'opte pour cette avenue lorsque je me souviens des sœurs venues de Balmora pour me ramener. Qu'arrivera-t-il si elles y sont encore ? Je devrais alors retourner avec elles à Balmora ?

Non, il n'en est pas question. Cependant, je ne peux rester assise là, à la porte de monsieur Savari, car si les sœurs passent, elles auront tôt fait de me repérer.

Avec cette préoccupation en tête, je me lève et me dirige au cœur du petit village. J'y flâne une partie de la journée. Soudain, une voiture décélère et s'arrête près de moi. Baissant la vitre, une dame me demande si j'ai besoin d'assistance, ajoutant qu'elle m'a aperçue la veille en train de faire du pouce. Je lui réponds aussitôt qu'elle fait erreur sur la personne et que tout va à merveille !

Arrivée devant le garage, je m'assois à nouveau un moment sur les marches de béton pour reprendre mon souffle et réfléchir. Je regrette déjà de ne pas avoir accepté l'aide de ces braves gens. Mais si je l'avais fait, que se serait-il passé ? De toute façon, il est trop tard et je vois bien la pénombre qui progressivement enveloppe le petit village. Je pense à retourner vers mon gîte improvisé de la nuit dernière. Cependant, je risque de défaillir en chemin, car en plus d'avoir grand faim, mes jambes gelées capitulent. Même si je n'ai aucune idée de la distance parcourue, j'ai tout de même marché un temps interminable. Je décide donc, puisque la nuit approche, qu'il vaut mieux que je retourne attendre, une fois de plus, chez mon ami Alphonse qui ne saurait plus tarder.

Je reprends la route lorsque soudain, surgissant par derrière, une voiture freine. Mon cœur bat à tout rompre. J'en suis sûre, ce sont les nonnes ; elles m'ont repérée ! N'osant me retourner, j'accélère plutôt le pas, malgré les coups de klaxon qui se font de plus en plus pressants. Le véhicule arrive à ma hauteur. Ça y est, je suis faite ! Je jette un regard furtif et reconnais la vieille *Valliant* bleu marine de monsieur Alphonse.

S'arrêtant en bordure de la route, il me crie :

— Veux-tu bien me dire qu'est-ce que tu fais sur le chemin par un froid pareil ?

— Allô, Monsieur Alphonse... vous n'avez pas idée du bonheur que j'éprouve à vous voir enfin !

— Mais que se passe-t-il ? La responsable m'a appelé cette nuit pour me demander si je t'avais vue, j'étais très inquiet. J'ai ratissé toutes les rues du village à ta recherche, où étais-tu donc passée ?

— Je me suis sauvée, j'ai déserté...

— Je sais, mais pourquoi as-tu fait ça, elle est gentille tout de même ? Je crois qu'on devrait l'appeler...

— Non, s'il vous plaît, ne lui dites rien, laissez-moi vous raconter ; ça n'a aucun rapport avec elle.

— Mais à une heure pareille, où vas-tu aller comme ça ?

— Je ne sais pas ! Ma famille la plus proche est en Belgique et j'ignore si elle se préoccupe de mon sort. Dites-moi où est-ce que je peux me mettre à l'abri ? Je suis allée chez vous et comme vous n'y

étiez pas, je ne savais pas vers qui me tourner.

— Embarque, on va commencer par aller chez moi te réchauffer puis on va parler de tout ça.

Quelle douceur j'éprouvai au contact de sa banquette ! De la chaleur, enfin !

En arrivant chez lui, il allume un fanal, chauffe le poêle en s'empressant de me préparer un bon chocolat chaud, puis avec sa gentillesse habituelle, il ajoute :

— Raconte-moi !

Je lui dis que je ne sentais plus mes oreilles ni mes jambes tellement elles étaient gelées. Diligemment, il met des serviettes dans le réchaud. Dès qu'elles sont chaudes, il les enroule autour de ma tête et de mes jambes.

— C'est très dangereux, ce que tu as fait là !

— Je sais !

— Qu'attends-tu de moi à présent, pourquoi ne veux-tu pas que j'avise les sœurs ? Ta responsable est si inquiète !

— Non, s'il vous plaît !

C'est alors que je lui raconte ma vie, mon sentiment de rejet. Toutes les places que j'ai habitées depuis mon plus jeune âge. Puis, mon frère... Que je n'ai vécu que pour le cercle familial qui, à présent, ne tient plus à rien. J'en ai assez !

Il m'écoute avec beaucoup de bienveillance, puis songeur, il ajoute :

— Bien, voyons voir... Tu ne peux passer la nuit ici. Je vais appeler un couple d'amis et tu te feras passer pour ma nièce qui arrive de Balmora.

— Je veux bien, mais mon accoutrement et mes cheveux rasés ?

— Écoute, t'es correct comme ça, ils ne te poseront pas de questions.

— Je préfère rester avec vous...

— Je sais bien, mais tu dois être raisonnable, tu ne peux pas

dormir ici !

— Pourquoi ?

— Parce que les gens pourraient parler...

— Vous reviendrez demain ?

— Oui, après la messe du dimanche.

Sur ce, il prend le combiné. De l'index il roule successivement le cadran chiffré pour signaler le numéro de ses amis, qui acceptent sans problème.

C'est ainsi que je suis conduite chez monsieur et madame Patoine.

En arrivant, la dame m'observe un moment et me demande mon nom. J'hésite un moment, lui répondant : « Euh... Myriam. »

Il y a si longtemps que je ne réponds plus qu'à l'appellation de Marcelline que j'ai dû prendre le temps d'y penser. Puis, mal à l'aise, je tends l'oreille pour entendre le déroulement du dialogue qui se poursuit dans le portique entre madame Patoine et monsieur Alphonse :

— Elle ressemble étrangement à la jeune religieuse que j'ai vue occasionnellement en compagnie de la vieille dame Voevozen.

— Peut-être un peu, mais c'est ma nièce qui habite Balmora, elle m'est arrivée ce soir à l'improviste.

— A-t-elle des problèmes ?

— Non, mais je préférerais que tu la laisses se reposer sans lui poser de questions, c'est familial...

— Bon, d'accord. Tu peux compter sur moi.

— Merci, j'te r'vaudrai ça !

Un petit clin d'œil et il s'engouffre dans sa bagnole, me laissant seule avec ces étrangers. Madame Patoine m'amène au salon et me met à l'aise.

— Prendrais-tu quelque chose à manger ?

— Non, merci, Madame.

— Tu ne m'appelles pas Madame, mais Noëlla, compris ?

— Correct.

Puis elle me présente son mari, Gilles, qui appelle son fils Rosaire.

— Allez, viens, Rosaire, on a de la belle visite. C'est la nièce à monsieur Alphonse qu'on va héberger pour la nuit.

Rosaire arrive au salon. Me déshabillant du regard, il me fait la bise en ajoutant :

— T'as ben raison, m'man ! T'as ben fait d'accepter, est pas mal belle, ta visite !

Rosaire est un beau gars d'à peine vingt ans. Cheveux bruns bouclés, corps athlétique, il me plaît dès le premier regard et je sens que c'est bien réciproque. Il m'offre une bière, que je refuse, ne connaissant rien de ce curieux breuvage.

Je trouve étrange qu'à deux heures et demie du matin, les gens soient encore debout, buvant et regardant la télé, que je n'ai jamais vue d'ailleurs. Je les trouve bizarres. Ils confirment bien l'image que je me suis faite d'eux, par le peu que j'en ai perçu en faisant du porte-à-porte. Ils adorent le bruit. Je les revois dehors à moitié nus, à laver leur voiture avec de la musique, plutôt des sons et des cris absurdes, qu'ils jouent toujours à tue-tête.

Ainsi, quand je frappais aux portes des maisons, la télévision omniprésente tonitruait, corroborant ce qu'on nous avait dit des mondains : ils avaient remplacé l'image de Dieu dans leur maison par ce véhicule diabolique aux idées libertines et impies.

Moi qui ai grandi dans le silence le plus total, jamais je n'ai regardé la télé ni écouté la radio. La seule musique que je connais, ce sont les cantiques pieux appris au culte. Il nous est défendu de chanter ou même de fredonner hors du lieu saint. Très rarement, sauf aux grandes fêtes liturgiques, il nous est permis d'écouter des cassettes de cantiques, enregistrées par les religieuses ou les prêtres. Ces hymnes sont sans accompagnement d'instruments, car le Guru affirme que tout ça est prétexte et matière à distractions, nous éloignant de l'esprit et de la présence de Dieu.

Conséquemment, je me sens totalement égarée dans ce nouvel environnement.

Noëlla s'approche de moi et me demande :

— De quoi as-tu envie ? Veux-tu regarder une vue avec nous ou si tu préfères aller au lit ?

— Heu... une vue ?

Je ne sais pas ce que c'est... Bredouillant, je réponds :

— Heu... je crois que je vais aller me reposer, je suis pas mal fatiguée.

Elle se lève, mais Rosaire intervient :

— Laisse m'man... Je vais la conduire.

— Rosaire, t'as une blonde... Tandis que j'y pense, elle a appelé tantôt ; elle va arriver plus tôt.

— Oupss !

— Ouin ! ...

— Conduis-la dans la chambre de Sylvain.

En effet, Rosaire a un frère d'un an son aîné. Celui-ci s'est rendu à Galiapolis et doit, en principe, y passer la fin de semaine. Je vais donc dormir dans sa chambre.

— M'man, où va-t-elle coucher quand Sylvain reviendra ?

— Ne t'occupe pas, si elle est encore ici, on s'arrangera ; même si toi ou ton frère dormiez sur le divan pour une couple de nuits, ça ne vous fera pas mourir !

— J'aurais une meilleure idée !!!

— Rosaire ! Ça fera !!!

Je suis de ce pas conduite dans la chambre du frère aîné. Assise sur le grand lit qui semble bien douillet, je frotte mes jambes qui n'ont cessé de picoter depuis que monsieur Alphonse m'a fait des compresses chaudes.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas !

— Merci, Rosaire.

J'éteins la lumière, me faufilant dans les draps tout propres.

Tout doucement, je sens baisser mon taux d'adrénaline. L'état de survie dans lequel je suis depuis maintenant 24 heures commence à diminuer. Je suis du moins au chaud, avec un toit sur la tête. C'est à ce moment précis que mes premières émotions font surface.

Mon cœur bat la chamade. Je suis dans un tout autre monde et tout me fait sentir que je suis parmi des extraterrestres. La peur valse avec une émotion ineffable d'affranchissement. Délicieusement, je savoure ce sentiment nouveau de volte-face et de liberté. J'ai dix-sept ans et je viens de réaliser que je ne suis pas forcément prisonnière de l'Arche. Je suis fière de moi, d'avoir protesté, de leur avoir fait voir que je ne suis pas un joujou entre leurs mains, que moi aussi, j'ai la capacité de me rebeller. Je repense à Cécile, Katerin, Marie-Cristelle et j'en passe, toutes mes compagnes qui, elles aussi, se sont enfuies, même si elles y sont toutes revenues. J'admire leur audace et le cran dont elles ont fait preuve. J'ai même l'impression qu'elles ont obtenu un peu de considération après leur fugue et leur retour au bercail. Du moins, c'est ce que je crois. Voilà ! Moi aussi, j'en ai plus qu'assez. Comment est-ce que je peux leur faire comprendre cela plus clairement ?

Cependant, je ne peux savourer une réelle quiétude, car je réalise tout d'un coup que je viens de Mars et que je ne connaissais absolument rien à la vie sur Terre. J'ai aussi terriblement peur. Cependant, la gentillesse dont ces gens font preuve me laisse présager que la vie n'est peut-être pas si terrible qu'on me l'a décrite en-dehors de l'enceinte du culte.

Puis, l'attirance forte et instantanée que j'ai ressentie dès que mon regard a croisé celui de Rosaire ! Je suis si naïve ! Pourtant, mon instinct, lui, sait que je me dois d'être plus prudente que moins.

— Toc ! Toc !

J'ouvre grand mes yeux ; il n'y a que quelques minutes que je suis au lit ! La porte s'ouvre et Rosaire, s'approchant tout près de mon visage, me demande :

— T'es sûre, t'as tout ce qu'il te faut ?

— Oui, c'est correct, merci !

— T'es sûre, là ? Si y'a de quoi, je suis juste dans la chambre à côté, tu ne te gênes pas.

— OK, merci.

Mon sang fait un tour de piste tandis que mon cœur s'émoustille. Bien oui, je sens ce qu'il veut, mais sans le savoir. J'aime ce que je ressens, sans toutefois pouvoir le verbaliser. Je laisse ce sentiment nouveau m'envahir et je retourne à mes rêveries.

Je pense à Rudy...

Soudain, le carillon de la porte retentit. Une voix féminine, une voix de jeune femme. Je les entends parler un bon moment. Évidemment, c'est Julie, la blonde de Rosaire. Après un certain temps, le silence. Nul doute qu'à cette heure avancée, chacun s'en est allé au lit.

Je tourne et me retourne dans le grand lit, sans que le sommeil ne vienne. Et puis, Rosaire et Julie font je ne sais quoi, mais il y a des bruits insolites qui me parviennent de leur chambre, ce qui ne m'aide en rien à trouver enfin le repos tant mérité. J'y parviens tout de même, et lorsque je m'éveille, il fait déjà jour.

Timidement, je sors de ma chambre et vais rejoindre la famille dans le salon. Ils regardent la lutte. *Quelle sottise*, me dis-je, en constatant leur intérêt. *Franchement, les gens sont pires que je l'avais imaginé... quelles idioties !*

Rosaire est toujours aussi prévenant et affable avec moi, ce qui semble causer de grandes frustrations à Julie qui le saisit par le bras. Ils sortent de la pièce et vont discuter avec grande animosité. Elle me lance des éclairs, mais je ne comprends pas pourquoi.

Pourquoi les gens ne m'aiment-ils pas ? Le questionnement de ma vie reprend dans ma tête...

C'est alors qu'on se met à table.

Les Patoine sont des bûcherons. Tous les dimanches, un morceau de lard tient lieu de mets principal et, selon leurs dires, c'est un vrai régal. Chacun s'en tranche un morceau. Lorsque Noëlla m'en offre, je refuse poliment, le cœur au bord des lèvres, en me disant que mon foie ne le supporterait pas, puisque j'ai souvent vomi de la bile chez les nonnes. Elle me demande si je préfère un bon steak.

Un steak ? Oui ! J'ai bien entendu ! Jamais je n'en ai mangé. Là-bas, le steak, le filet mignon ou autres viandes plus recherchées sont réservés au pontife ou à des personnes « spéciales » dont la condition physique requièrent plus de soins.

Bien sûr que je préfère un steak ! Mais c'est lorsqu'elle me demande comment je le veux cuit que je ne comprends plus rien ! Décidément les gens sont bien singuliers ! Depuis quand est-ce qu'on mange de la viande pas cuite ? Bien sûr que je le veux cuit, et bien cuit !

Les grands-pères au sirop d'érable sont servis tandis que, moi, je chique encore ma semelle de botte. Qu'avais-je eu à envier qui que ce soit de manger du steak ?

Nous sommes encore à table quand le frère aîné, Sylvain, arrive. Je suis mal à l'aise. Rosaire me présente :

— Voici, nous avons accueilli la nièce d'Alphonse pour quelque temps...

— Ah bon ! Il a une nièce, lui ? Je ne savais pas. Comment t'appelles-tu ?

— Euh... Myriam.

— Enchanté, Myriam. Moi c'est Sylvain.

Et Rosaire d'ajouter :

— Myriam a pris ta chambre la nuit dernière, je ne sais pas cette nuit, euh...

— Ah ! Pas de problème ! Ne changez rien pour moi. Hein, Myriam, on a juste à coucher ensemble, le lit y'é ben assez grand !...

— Merci, je dois aller rejoindre mon oncle. Je vous remercie de votre hospitalité, mais je m'en vais.

— J'voulais pas t'effaroucher ! de glisser Sylvain.

— Non, ça n'a rien à voir !

Plutôt, cela a tout à voir. Contrairement à Rosaire, je n'aurais jamais laissé ce Sylvain me toucher. Il n'a rien de ce qui a été instantané entre son frère et moi. De toute évidence, je dois quitter mes hôtes avant qu'il ne m'arrive un... je ne sais quoi !

J'appelle monsieur Alphonse qui, à l'autre bout du fil, tâche de se faire convaincant et de me faire entendre raison, pensant sérieusement que je suis là au meilleur endroit qui soit. Bien sûr, mais il ne comprend pas. Il accepte néanmoins de venir me chercher et de me ramener chez

lui.

On parle longuement des mauvais traitements de mon enfance, en passant par mes révoltes et du silence auquel je suis contrainte. Toutes ces parts de moi que l'on tolère, qui semblent hideuses mais qui, moi, m'empêchent de m'épanouir, car je ne dois être qu'à moitié... et souffrir en secret de ce qui semble intolérable. Si j'ai survécu, c'est qu'il y a ma famille que j'aime tellement, bien que je ne la voie que très rarement. Maintenant que Rudy a brisé un maillon de ce qui nous tient, il n'y a plus rien.

Monsieur Savari m'écoute avec beaucoup de bonté, celle-là même qui a fait en sorte que je me suis attachée à lui, puisque c'était la première fois que quelqu'un me manifestait de la bienveillance. Je crois que je l'aime. Mais au fond, j'aime la gentillesse, la bonté que je n'ai jamais connues. On jase ainsi l'après-midi durant. Il réussit à me convaincre que je suis mieux de contacter le culte pour, de là, mieux repartir, comme l'a fait mon frère.

Il a raison. C'est ce qu'il y a de mieux à faire !

Saisissant le combiné, je signalai le numéro de leur localisation à Galiapolis, là où j'avais déjà habité deux ans auparavant.

Cassandra, la responsable, se montre bienveillante. Elle aussi a de ses enfants qui ont quitté le monastère. Aussi, elle me demande ce que j'ai l'intention de faire.

Comment savoir ? Je n'ai simplement jamais eu à décider de quoi que ce soit, pas même de ce que je portais ou désirais manger !

— Je ne sais pas au juste, mais il n'est pas question pour moi d'aller à Balmora après la merde que j'y ai vécue l'an dernier. De toute façon, je ne veux plus être sœur ni faire partie du culte, car peu importe ce que je fais, ce n'est jamais correct. Je suis toujours de trop, et depuis le départ de mon frère, je n'ai plus rien qui me motive à continuer.

— Si on parlait de ton frère ?

— Qu'est-ce qu'il a, mon frère ? À l'heure qu'il est, il doit s'être refait une vie. Reste à savoir où il habite, peut-être voudra-t-il m'héberger ? Quoi... est-il mort ?

— Tu aimerais le revoir ?

— Bien sûr !

— Que dirais-tu de prendre l'autobus jusqu'ici, à Galiapolis, et moi de mon côté, je m'engage à t'organiser une rencontre avec ton frère.

— Quoi ? Vous savez où il est ?

— Oui !

— Vous dites cela juste pour que je revienne !

— Non, non, je te le promets !

— Ouin... Gretchen, elle ne dira sûrement pas comme vous !

— Je m'arrange avec elle ; as-tu ce qu'il faut pour prendre l'autobus ?

— L'autobus ?

J'interroge Monsieur Savari du regard. Il me fait un signe approuvateur.

Cassandre est une des rares personnes en qui je crois pouvoir avoir confiance. Je sais que, si elle me dit que je verrai mon frère, elle s'arrangera pour que cela arrive.

— OK, d'accord !

— Tu me rappelles pour l'heure d'arrivée ?

— OK.

Monsieur Savari m'offre généreusement de payer les cinquante dollars que coûte mon billet aller-simple jusqu'à la station De Montigny, à Galiapolis. L'autobus ne part que dans une heure et demie. En attendant son arrivée, il m'emmène magasiner. En guise de souvenir, il m'offre une belle petite montre. Je suis heureuse comme une gamine et quand je la mets à mon bras, je me sens un peu plus mondaine, ce qui me plaît.

Somme toute, j'aime bien cette aventure qui me fait découvrir le monde extérieur. Je me sens comme une grande conquérante : je me suis évadée et j'ai maintenant un avantage. Je peux négocier ! D'ailleurs, ce monde me semble bien meilleur qu'on me l'a fait croire, ou que je ne l'ai imaginé. Monsieur Alphonse me donne quelques dollars en m'invitant à les dépenser à ma guise. Envieuse, j'aimerais

tout avoir. Cependant, j'arrête mon choix sur des serviettes hygiéniques. Madame Voevozen m'a expliqué comment ça fonctionne au lieu des guenilles qui, pour elle, n'ont rien d'hygiénique. Comme monsieur Savari me regarde avec stupéfaction, même s'il n'ose commenter, je lui explique, que pour moi, c'est le plus grand des luxes.

L'autobus arrive enfin. Je suis seule à l'intérieur pendant un moment lorsqu'un jeune homme d'une trentaine d'années entre. Quand nos regards se croisent, je sens encore cette lave en moi comme je l'ai ressentie en voyant Rosaire. Après avoir jeté un regard autour de lui, il me demande s'il peut s'asseoir près de moi. Ce n'est pas de refus ! *Quelle chance !* pensé-je. *Je les trouve bien beaux, ces vilains démons que je rencontre !*

J'envoie la main à monsieur Savari, puis l'image de cet ange tout droit descendu du ciel pour me prêter main-forte disparaît dans un nuage. Il n'est déjà plus qu'un souvenir.

Mon compagnon de voyage me paraît gentil. C'est le jour de son anniversaire. Piet Boulianne est venu passer le jour de sa fête en compagnie de ses parents et de ses treize frères et sœurs originaires de Saint-Fides. Gérant dans un grand magasin, il retourne au boulot qui l'attend dès le lendemain à Galiapolis.

Il me questionne sur mon périple.

J'improvise sur-le-champ une histoire des plus véridiques !

— Mes parents m'ont placée chez une vieille dame, une amie à eux, question de mâter mon caractère un peu trop revêche. Mais j'ai tout de même dix-sept ans. J'en ai assez de l'autorité parentale, c'est pourquoi je prends le large.

— Y as-tu bien songé ?

— Bien sûr ! rétorqué-je avec ma fausse assurance.

— Où iras-tu une fois rendue à Galiapolis ?

— Euh... je ne sais pas trop, là !... Je verrai au fur et à mesure !

— Mais tu n'as pas peur qu'il t'arrive de quoi ?

— Comme quoi ?

Que peut-il m'arriver de pire que ce que je connais ?

— Ben... qu'un gars te ramasse...

— Pourquoi ? Tu voudrais me loger ?

— Euh... j'dirais ben oui, mais ch'u pas sûr que ma blonde apprécierait !...

— Pourquoi ?

Moi, je suis totalement naïve ! Je n'ai pas l'impression de faire des avances, je suis comme une enfant de cinq ans. Évidemment que Piet prend ma réponse comme une proposition. Il n'ajoute rien. Fermant les yeux, il semble s'assoupir. Il dépose sa main sur ma cuisse. Je n'ose bouger de peur de le réveiller. Dans son « sommeil », il caresse ma cuisse très lentement. Quelle merveilleuse sensation ! C'est ainsi que je me hasarde à faire comme lui. Je le caresse de la même façon, avec la même douceur. J'aime ce que je ressens. Comme je ne connaissais rien de l'anatomie masculine, je ne comprends pas ce qui se passe. Finalement, il prend ma main dans la sienne... C'est ainsi que le voyage prend fin.

Arrivée dans la grande ville, je m'assois sur un banc, attendant l'arrivée d'un visage connu. Piet passe et repasse deux, puis trois fois, visiblement inquiet. Puis il disparaît.

Quelques instants plus tard, j'aperçois Monsieur et Madame Sicotte, des amis de l'Arche. Ils me font signe. Sans aucun commentaire, ils me conduisent à leur voiture et m'emmènent à la maison du culte à Galiapolis.



J'appréhende mon retour, après l'escapade à l'Anse-à-l'Ours. Je suis reconduite le soir même à la maison-mère. On me dépose à la petite maison qui sert de porte d'entrée au culte.

Les deux nonnes qui y sont assignées ne passent aucune remarque, malgré mon accoutrement. Elles en ont sûrement vu d'autres. Pour celles qui sont affectées à ce poste, la discrétion est de rigueur. Sûrement qu'elles ont été avisées de ma fugue et de mon arrivée, car dès que j'entre, on me mène à une chambrette où je me glisse dans des draps tout propres. Je ne sais à quoi m'attendre. Exténuée, je m'endors avec l'impression d'être quand même parvenue à mon objectif : éviter la maison de Balmora et faire valoir mon *écoeurantite* aiguë.

Le lendemain, nulle autre que Getchen vient à ma rencontre. Je me souviens de tous les détails de notre entretien. Elle ne me demande pas pourquoi je me suis enfuie ni ne paraît choquée de mon aventure. Elle me demande seulement de lui raconter ce que j'ai fait.

Elle n'ajoute rien ni ne me réprimande. Je suis tellement surprise. Pour une fois, elle a de bonnes raisons de me tomber dessus et de me servir une verte réprimande. Il n'en est rien. Non seulement elle ne me dispute pas, mais elle ne s'intéresse pas même à savoir quels ont été mes motifs. Un moment, j'ai cru qu'elle voulait se montrer miséricordieuse à mon endroit. Seulement, son indifférence face à ma révolte me laisse pour le moins perplexe. Peut-être ne veut-elle tout simplement pas savoir ?

Elle s'empresse seulement de m'annoncer le retour de Rudy.

— Quoi, Rudy est revenu ?

— Oui, ta mère croit au miracle. Mais pour moi, c'est un demi-miracle !

— Un demi-miracle ?

— Oui, il est revenu de corps, mais son esprit, lui, n'est pas

revenu !...

— Pourrais-je le voir ? Cassandre m'a dit que...

— C'est moi qui prends les décisions ! Vous le verrez en parloir si vous faites ce qu'on vous demande et s'il démontre un bon esprit, ce qu'il n'a pas fait encore...

Je n'ose lui demander ce qu'elle veut dire. Peu m'importe, de toute façon, de connaître son opinion. Son avis est toujours tout ce qu'il y a de plus péjoratif à l'endroit de tout ce qui peut me concerner de près ou de loin. Quoi qu'il en soit, j'aurai tout mon temps pour comprendre pourquoi, à peine neuf mois après avoir claqué la porte, Rudy est déjà de retour « seulement de corps », comme le dit la Révérende abbesse.

Sans plus tarder, mère supérieure se lève, ajoutant que quelqu'un viendra me quérir dès que j'aurai revêtu ma tunique.

— Ma tunique... heu... mon habit religieux ?

Je reste assise au pied du lit, abasourdie, décontenancée.

Je devrais être heureuse du retour de mon frère, moi qui ai cru qu'entre nous, tout était fini ; j'avais compté sur lui pour m'accueillir dans la nouvelle vie que je venais de concevoir. Que vais-je faire, maintenant ? Dois-je laisser en plan mon projet de quitter en bonne et due forme ?

Je ne sais plus sous quel angle examiner les événements. Comme il a été bien entraîné au silence, mon esprit inerte refuse de penser, de réfléchir. Tout est confus, je ne sais plus rien ni ce que je suis ni ce que je veux ou ressens. J'ai l'impression que je viens d'échouer dans mon désir de créer une onde de choc.

Rien...

Je suis dans un réel absurde qui me fracasse un peu plus chaque jour.

C'est ainsi que Mégane, fille et chauffeuse privée de Gretchen, arrive et m'apporte mes fringues. Je les regarde un long moment. Ai-je le choix ? À peine les ai-je revêtues que, comme si de rien n'était, je vais rejoindre les nonnes. Je reprends, du moins en apparence, le cours normal de la vie monastique. Une fois de plus, je sauve la face. Mon corps joue le jeu de façon irréprochable, mais mon esprit, lui, est, face à l'inachevé, bouillonnant d'émotions folles.

M'exprimer a toujours été dans ma nature. Cette fois, même à moi-même, je ne peux définir la tempête qui fait rage au fond de mon âme. Impossible de mettre de l'ordre dans mes sentiments ; tout en moi est contradictoire. Aujourd'hui encore, l'évocation de ce passage de ma vie me laisse un grand vide intérieur. Ma conscience, perturbée au plus haut point, ne sait plus quoi ni comment percevoir ou ressentir.

Je ne me sens pas à ma place et pourtant... j'ai besoin de parler, de me confier. Personne avec qui discuter de l'écartèlement intérieur que je subis. Ma fuite, on dirait qu'on l'a prise à la légère, et le retour de mon frère accapare toute l'attention. Prise en souricière entre ce que j'ai espéré, en priant le Ciel avec véhémence, et ce désir nouveau de liberté, dont le croquis a à peine effleuré mon esprit, que puis-je faire ?

À partir de ce jour, plus rien n'a été pareil. Le seuil critique d'une longue lutte existentielle a été franchi. En chute libre, j'espère néanmoins que quelqu'un se mettra en travers de cette descente et freinera comme une digue ma dégringolade intérieure. Je suis tentée autant par la mort que par la douleur de vivre. Mais personne ne semble s'en soucier ni s'apercevoir de mon désarroi. J'aime ce monastère ! C'est mon chez-moi, j'y ai grandi ; on l'a construit. J'ai des centaines de frères et sœurs d'adoption. J'aime ses rêves, ses belles et nobles aspirations. J'ai tant voulu !...

Tout est en jeu maintenant. Désormais, il a germé, le sentiment d'être de trop qu'on a semé à profusion dans le jardin de mon âme. Ma bonne volonté ne suffit plus à colmater les brèches. La seule personne sur qui j'aurais pu m'appuyer est celle-là même qui a saboté les fondations de mon être...

Les fêtes approchent. Je revois mes sœurs Geneviève et Rosalie. Je crois qu'elles savent, mais je n'en suis pas certaine. De toute façon, selon la mention du règlement, il n'est pas question de nous épancher d'aucune manière. Et à cause de l'encodage, ma propre sœur peut me rapporter au cas où je parlerais d'un sujet défendu. Je ne prends aucun risque, même si j'aimerais qu'elle devine le maelstrom béant en moi. Nous ne connaissons que très peu de l'une et de l'autre, à part des traits qui nous sont communs. Aussi, en recevant l'horaire des parloirs, je me suis effondrée. Geneviève ne semble pas comprendre ce qui se passe en moi, mais elle m'a avoué avoir été mise au courant de mon aventure. Je suis surprise.

— Tu sais quoi ?

— Bien, ton escapade, que tu es allée chez ces gens...

— Elle était tenue au secret !

Intérieurement, je fulmine en songeant au manque de confiance dont je devrai désormais faire preuve vis-à-vis de ma supérieure, mais en même temps, je suis soulagée qu'au moins ma sœur sache que je ne vais pas, mais pas bien du tout. Ce n'est pas juste de la poudre aux yeux... j'ai des idées suicidaires. Je ne vois plus comment m'en sortir et malgré mon escapade, je me sens littéralement en captivité. Je n'ai pas d'issue. Je suis encore traumatisée d'avoir eu si froid et d'avoir eu faim.

Geneviève se montre gentille. Elle me dit :

— Laisse passer un peu de temps, donne-toi une chance, tu verras, tout va rentrer dans l'ordre...

Je n'ai pas osé ajouter quoi que ce soit. L'attitude de Gretchen qui m'a montré une totale indifférence, mais qui, en même temps, en a parlé à ma sœur... je ne sais plus. Je suis touchée dans mon intégrité, vraiment plus sûre de rien.

Puis je pense à ma mère qui est devenue folle lors du départ de mon frère, déambulant, catatonique comme un zombie. Je m'adresse donc à Rudy dans une longue lettre. Je m'épanche sans détour, laissant couler avec l'encre sur le papier mes émotions telles qu'elles montent à la surface, avec des torrents de larmes. Je lui reproche tout. En passant par son départ qui a créé en moi une douleur sans nom, jusqu'à son retour, alors que j'ai besoin de m'appuyer sur lui. Moi qui ai vécu au monastère avec beaucoup de ferveur, bien que la vie n'ait pas été des plus débonnaires, j'ai tenu le coup, aimant Dieu du plus profond de mon âme. Son départ a brisé la chaîne que nous formions comme famille. Moi, anéantie, j'ai continué, traînant mon affliction comme un boulet jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, j'ai décidé de me délivrer de toutes mes peines et de le rejoindre. Mais non ! Ça ne pouvait pas être facile ! Tout cela m'a ramenée à la case départ, avec l'élan et l'ardeur en moins. Mon cœur vagabond se languit maintenant. En claquant la porte, j'ai laissé derrière moi comme une énergie qui assurait ma survie. Je pleure chaudement mes illusions et ma fougue perdues.

Ce parler reste clairement inscrit dans mes souvenirs. Les yeux rougis, j'entre dans la cellule qui nous a été réservée. Rudy pénètre au parloir, un peu comme il était arrivé le 4 janvier de l'année précédente, sans

entraîn, sans flamme. Papa, cependant, n'y est pas ; il a été assigné à la maison de Van Coevorden cité portuaire de la Colombie-Britannique. D'ailleurs, jamais il ne reverra tous ses enfants !

En entrant, je repère aussitôt Rudy. Du haut de son 1,95 mètre, il est là, et comme il ne porte plus la soutane des religieux, cela le fait paraître encore plus grand. Sans la tonsure des moines, sans la barbe obligatoire, il me paraît si différent et tellement plus beau. Oui, c'est à ça qu'auraient ressemblé mes frères dans une vie « normale » !...

Embrassant mes frères à tour de rôle, je reste longtemps blottie dans les bras de mon frère prodigue. Je n'ai pas eu besoin de parler, il savait. Il sentait les ravages que son départ avait faits dans mon âme. Je crois même que, plus ou moins consciemment, il m'en veut de la lettre de désespoir que j'ai écrite à maman, et qui, par le Guru, lui est parvenue. Elle l'a perturbée et toutes ces turbulences ont eu raison de son choix. Sa petite sœur n'est plus la même, elle a perdu son espièglerie, sa vivacité et la fraîcheur de son cœur d'enfant. Elle est triste jusqu'à en mourir, elle a la larme facile, le cœur au bord du déversement.

Elle est comme une porcelaine tombée du deuxième étage, son identité est fracassée. En s'arrachant à mon étreinte, il comprend à mon visage couvert de larmes...

Accoudée à la table, la tête enfouie dans mes bras croisés, je pleure un long moment. Personne ne parle. Quand je relève ma tête, tout le monde est en larmes. Geneviève prend la parole en flamand. Je ne comprends rien. Je crois qu'elle leur apprend mon escapade.

Je me souviens particulièrement de mon frère aîné Manu, qui était pour nous comme une seconde mère. Ce jour-là, il me confie que lui aussi a pensé plus souvent qu'à son tour à quitter le monastère. À cause de ses petits frères et sœurs, il est resté.

Il approche sa chaise de la mienne et me chuchote à l'oreille :

— Si jamais tu trouves ça trop dur, je veux que tu demandes à me voir. OK ?

— Ben oui, toi ! Tu penses que c'est si facile ? Depuis quand on donne ce genre de permission ? Juste de te regarder par une fenêtre ou de mentionner ton nom déclenche un tsunami...

— Promets-moi d'essayer...

Je lui promis. Je l'aimais tant !

Oui, ma famille m'a tenue là durant des années. Aujourd'hui, je survis, avec la conscience d'avoir transgressé notre pacte. Difficile de continuer à vivre comme un fantôme pour ne pas briser le cœur de ceux qui m'étaient le plus chers ! J'ai dû choisir entre mourir à petit feu ou les enterrer vivants ! Oui j'ai préféré m'amputer d'une partie de moi-même au lieu de mourir sans avoir vécu. Seulement, dans une autre vie, ils sauront les déchirements que l'amour que nous avions les uns pour les autres m'a fait supporter.

Rudy ne m'a pas parlé. J'ai su beaucoup plus tard qu'il était revenu parce que le Guru était allé lui rendre souvent visite, amenant des lettres de maman et celle que j'avais écrite à la suite de son départ, dans laquelle j'exprimais l'énormité de ma peine. Il était allé lui rendre visite avec Manu et les pressions sur lui n'avaient jamais cessé. Cet enfant de 21 ans s'était bâti un petit camp dans le bois et tentait de peine et de misère de subsister. Comme notre parenté était si loin et que jamais elle ne nous a donné signe de vie, nous étions de vrais orphelins.

Rudy était là de corps, mais il n'y était pas vraiment et j'ai même eu l'impression qu'il s'était mis à en vouloir à l'amour que j'éprouvais pour lui, comme si c'était un véritable boulet. Rudy a tant pleuré les premières années de notre séjour dans la secte ; quand il s'en est finalement remis, il a décidé que l'amour des siens ne le blesserait plus jamais. Aussi s'était-il montré froid avec moi. Cette sensation me perturbait au plus haut point. Je me raisonnais en me disant qu'il y avait d'autres raisons qui faisaient qu'il me semblait insensible... et c'est le temps qui me donna raison, en brisant mon cœur !

Moi... mon âme est à bout. Je ne le sais pas encore, mais elle est épuisée d'avoir à refouler ses élans, à se nier. Naturellement, j'avais été jusqu'ici une fille forte, capable d'en prendre. Une résiliente sur laquelle tous pouvaient s'appuyer. Mais là, je suis perdue et je sais que même si je sombrais dans la plus noire des dépressions, personne ne serait là pour moi, personne ne me tendrait la main pour me ramener. Je n'avais pas cette option. Je m'étais tant battue avec moi-même, avec mes idéaux, avec la vérité, avec la vie ! J'aurais aimé que quelqu'un me dise qu'être une battante, cela attire les champs de bataille ; que la vie est vivante dans le fluide et non dans la contraction et les obligations. Mais je n'étais pas dans le milieu pour cela, et si je sombrais, personne ne s'en préoccuperait. C'est cela être captif : c'est être enchaîné à bien des niveaux, c'est être un otage

d'exigences intérieures comme extérieures. Le jour où je n'en pourrai plus, je ne serai qu'un fardeau de plus...! Maintenant je suis à un carrefour : m'abandonner à la souffrance et faire une carrière de victime ou trouver la force de transcender...



Dès le lendemain, Getchen me convoque à son bureau. Elle me désigne pour aller joindre les sœurs quêteuses à Bassin City, capitale ontarienne. Fière de son coup, elle me signifie que la compagnie de ma sœur Geneviève pourra sûrement contribuer à faciliter ma progression sur la bonne voie. Je n'en suis pas convaincue. J'aime beaucoup ma sœur aînée. Mais le passé m'a montré que nous nous entendons mieux à distance qu'à proximité. De six ans mon aînée, si je l'admire pour ses habiletés manuelles et sa générosité, en matière de caractère, nous ne sommes pas au même diapason. Chaque fois que je passe du temps avec elle, nous nous entendons à merveille pour les premières heures, puis tout se gâte par la suite.

J'ose exposer mes appréhensions directement à ma sœur, lui disant que la raison pour laquelle Gretchen m'envoie là-bas, c'est pour que je sois avec un membre de ma famille. Geneviève me rassure et me promet de faire l'impossible pour rendre mon séjour des plus agréables.

C'est sur cette bonne note que je monte dans la vieille camionnette en direction de Bassin City, en Ontario. Cependant, je ne comprends pas pourquoi, malgré que huit longues heures de route nous séparent de notre destination, il faille partir le soir même, après le souper. Demain ferait pareil ! Mais non, Bassin City est ce que le Guru qualifie de « vache à lait » du culte. Oui, car le mandat de cette maison est la quête, autant de porte à porte que dans les usines et les industries. Il ne faut surtout pas perdre une journée ! Il faut rapporter de l'argent aux mains avides du dirigeant qui pourra voyager partout dans le monde et acquérir de nouvelles propriétés.

Huit longues heures de voiture durant lesquelles on récite le chapelet et les prières d'usage. Il doit être près de minuit lorsque l'on commence à ressentir le froid intense du dehors, bien que le bouton indique que le chauffage est en fonction. Blotties les unes contre les autres, nous réchauffant du mieux possible, nous savons que la bagnole en est à ses derniers milles. La nuit est avancée quand la voiture commence à décélérer. Dès que notre chauffeure, Marie-Francesca, appuie sur l'accélérateur, notre merveilleux tacot donne de violentes secousses. Après nous être consultées, nous cherchons un

endroit où nous pourrions nous arrêter. Les quêteuses connaissent des gens un peu partout dans la région, pour y être passées de porte en porte tous les ans.

C'est ainsi que Marie-Francesca contacte un garagiste dans la ville voisine. Malgré l'heure tardive, il lui indique l'endroit où il cache une clé de son garage, où il nous offre d'aller l'attendre. Il arrivera un peu plus tard.

Il doit être près de deux heures de la nuit quand nous arrivons à l'endroit indiqué. « Plus tard »... c'est bien vague comme indication ! C'est ainsi que nous passons plusieurs heures à attendre dans la petite salle attenante au garage. Exténuée, je cherche une solution. J'ai l'impression que je vais mourir de fatigue. Je passe à la salle de toilette. J'étends ma grande cape de laine sur le carrelage et me couche en boule dans le minuscule cabinet. C'est là que, monopolisant la petite pièce, je m'endors. Quand je m'éveille, monsieur le garagiste travaille à réparer notre chignole.

Au petit matin, nous reprenons le chemin de Notre-Dame-des-Nations. C'est ainsi qu'a été baptisé ce cloître à Bassin City, en plein cœur de la ville.

Les présentations avec Monica sont presque inexistantes, puisque ma nouvelle supérieure paraît très contrariée du retard que nous avons pris. C'est pourquoi la première impression qu'elle me fait à son contact est celle d'une douche froide !



Bassin City !

Les huit mois que dura mon séjour dans cette grande ville sont à l'image du chemin tortueux dans lequel je me suis engagée en fuyant.

Je découvre à travers une vitre teintée, celle des lunettes de la secte, une vie extérieure au monde que je connais. Sans toutefois en faire partie, j'observe de loin, pour ce que je peux en apercevoir.

Monica me donne l'impression d'être vendue aux supérieurs. Les ordres qu'elle nous donne me laissent le sentiment qu'elle doit en tous points plaire à ceux-ci pour son maintien en poste. Les satisfaire signifie, pour la maison de Bassin City, rapporter gros.

Ce matin du 8 janvier 1987, alors que nous avons passé la nuit sur le carreau, c'est le cas de le dire, elle ne semble pas saisir que nous sommes simplement exténuées. Je comprends pourquoi nous avons dû quitter si rapidement la veille : il ne faut surtout pas perdre une journée de quête.

À peine sommes-nous descendues de la bagnole que je l'entends crier par la fenêtre :

— *Hurry up, let's go, nuns ; we must get going, there !* (Hâtez-vous, mes sœurs, il faut y aller !)

— Quoi ? Il est 10 heures et on n'a pas ou très peu dormi, murmurai-je.

Les autres religieuses se regardent. Je comprends à leur regard et leur silence que la pression, elles connaissent ! Les yeux interrogateurs, je les regarde à tour de rôle, implorant une explication. Geneviève me chuchote :

— Si tu es ici, c'est parce que tu es une adulte, et tu te dois de suivre sans rien dire. Si tu veux éviter les problèmes, tais-toi et fais ce qu'on te demande sans rouspéter.

Évidemment ! Ce n'est pas nouveau... c'est tout ce que je sais faire !

Marie-Francesca, notre chauffeur, est l'assistante de Monica et aussi la grande responsable de la quête dans les usines. C'est une vraie soie, elle a cette gentillesse qui m'a tant manquée. Elle va discuter avec notre supérieure, laquelle, quoique visiblement contrariée, nous crie :

— *Ok, if it's like that ; you can go rest, but listen : I want everybody ready and on the road at 13h00.* (OK, si c'est comme ça, vous pouvez aller vous reposer. Mais écoutez bien : je veux tout le monde prêt et en route à 13 heures !)

Je viens de saisir l'importance de cette maison et, par le fait même, je revois tous ceux qui, à tour de rôle, en sont revenus en état d'épuisement. Je comprends l'appréciation qu'on a pour celles qui, comme Geneviève, s'exécutent sans mot dire. Lorsque je lui demande pourquoi Monica nous crie après, elle me répond :

— Elle n'est pas réellement fâchée, elle est comme ça, c'est tout. Tu t'y habitueras et apprendras à la connaître, car sous ses dehors très rustres, elle reste attachante.

— Décidément !...

Notre-Dame-des-Nations est la grosse nourrice du culte tant sur le plan financier que sur le plan matériel. Plusieurs équipes de religieuses font tous les jours du porte-à-porte ; cette sollicitation se fait aussi en usine pour tous genres de besoins. L'approvisionnement est fait de biens de toutes sortes, dons de généreux bienfaiteurs qui nous procurent de tout à même les industries.

Comme le disait le Guru : *« La quête est une richesse inestimable. Les gouvernements ne peuvent contrôler d'aucune manière la quantité de liquidités qui nous est remise en mains propres ! »*

À cet endroit, il me faut apprendre rapidement et à bien dure école. Mon jeune âge ne me donne droit à aucune faveur. Je me souviens de nos premières sorties à la quête. Je regardais partout, comme si je venais d'atterrir sur cette planète. Je me sentais comme une petite mouche perdue dans cette grande Babylone. Geneviève se dit gênée de sortir avec moi et ne cesse de me répéter :

— Arrête de regarder ainsi et de poser mille et une questions, tu as vraiment l'air de quelqu'un qui n'est jamais sorti et qui n'a jamais rien vu.

Ce à quoi je lui réponds, à son grand dam :

— Effectivement, je n'ai jamais rien vu et si tu veux que j'apprenne, il est normal que je pose des questions !

Je suis traitée comme les autres, malgré mes dix-sept ans. Les autres religieuses sont toutes âgées dans la vingtaine et plus. Je dois me mettre au pas.

Le bon côté de mon séjour dans cette ville cosmopolite est sans nul doute mon initiation forcée à l'anglais. Bien que j'en connaisse à peine les rudiments, je suis néanmoins envoyée le jour même à la quête. Mon apprentissage se fait de façon imperceptible, puisque bon nombre d'habitants de cette grande ville arrivent de divers pays et apprennent la langue au même titre que moi ; c'est pourquoi mon accent d'apprentie ne semble pas poser problème à mes interlocuteurs. Éventuellement, j'en viens même à savoir quelques mots, autant en espagnol qu'en italien ou en portugais, et je parviens aussi à dire « *De l'argent s'il vous plaît* » en chinois !

Jour après jour, j'accompagne Anissa, une jeune moniale super gentille. Native de l'Alberta, elle n'a aucun problème à s'exprimer en anglais. J'ai tôt fait d'apprendre, car je l'écoute répéter le même boniment des centaines de fois par jour. OK, je me sens prête !

Les premières fois que je me présente à une porte, je répète ce que j'ai appris par cœur. Je me souviens du regard des gens qui me reluquent comme si j'étais une extraterrestre. Sans me laisser finir ma phrase, ils me claquent la porte en plein visage ! J'en ai le cœur gros. Non, je n'y arrive pas. Je vais donc rejoindre ma compagne qui, elle, a l'air d'avoir du succès. Pourtant, je répète ce qu'elle m'a appris. Elle m'offre donc de m'observer, ce à quoi j'acquiesce.

Dès que la porte s'ouvre, je présente mon calendrier en commençant :

— *Hello, sir, we are the « Apple sauce » of the latter days...*

Je n'ai pas le temps de poursuivre, la porte se referme sur mon nez.

Anissa se tord de rire

— Je comprends ce qui ne va pas... Tu te présentes comme de la compote de pommes !

Perplexe, je la regarde.

— Mais ce n'est pas ce que tu dis toi-même ?

— Écoute, c'est ta prononciation : *We are the Apostles of the latter days...* ; *non pas Apple sauce of the latter days...*

Bien sûr ! Tout était dans la prononciation de ces deux mots quasi-identiques *Apostles* (apôtres) et non *Apple sauce* (compote de pommes).

— Je vois... OK, on recommence.

Un peu de pratique et j'y parviens.

Avec un dialogue répété des centaines de fois par jour, nous allons de maison en maison recueillir les précieuses aumônes. À ce moment-là, je crois réellement que tous ces dons vont à des fins de charité.

Mon œil !

Eh oui, les femmes qui quêtent croient vraiment à ce qu'elles font ! C'est pourquoi la consigne est très claire : « Si, par inadvertance, elles croisent une personne qui a quitté cette Arche de Salut, il est formellement défendu de lui adresser la parole ou de l'écouter, même si cette personne doit être ta sœur ou ton père » Il est bien trop dangereux, pour leur vocation, de connaître les revers et dessous de cette magnifique médaille !

Aujourd'hui, je sais à quoi servent ces dons. Une fois les avocats qui les défendent bien rémunérés, cet argent sert à payer les « visites » du Saint-Père ou de l'abbesse, un peu partout dans les maisons ici et là de par le monde, à acheter de nouvelles propriétés et à payer les « dépenses privées » de ces derniers, comme le petit chalet et le bateau au bord du lac que possède la Révérende Gretchen.

En visite aux Pays-Bas, je revis Mathias qui, durant de nombreuses années, fut prier au culte. Plus tard, on l'envoya comme responsable au Guatemala.

Effectivement, peu après le tremblement de terre de 1976 qui avait détruit le pays, les moines s'y étaient rendus pour aider à la reconstruction. Un généreux bienfaiteur leur avait alors fait cadeau d'une belle propriété, à la seule condition d'y faire bâtir un orphelinat. Le Guru accueillit avec enthousiasme son offrande et cette proposition, lui faisant promesse d'y veiller.

Mathias, qui a maintenant quitté les rangs de l'Arche, me raconte :

— J’y étais en 1986-1987. Le bienfaiteur en question devenait impatient puisque rien ne prenait forme après plus d’une dizaine d’années ; il demandait des comptes sur ce qui advenait de sa largesse. Je pris donc en main la réalisation du projet et commençai à ramasser les liquidités nécessaires pour son aboutissement. À chaque fois que le vicaire du Christ nous rendait visite, il ramassait tout le magot et c’était à recommencer. Je lui exposai l’insistance de ce bienfaiteur ainsi que le devoir que nous avions d’être loyaux envers cette providence. Il me rabroua, me laissant sous-entendre qu’il n’en avait aucun intérêt et que, pour lui, l’appât du gain prévalait sur ces œuvres de charité. Les bienfaiteurs n’avaient du poids dans ses yeux que par leur apport en fric ! Dès lors, je compris que si nous étions des disciples fervents, il en était autrement de notre chef. C’est, entre autres, à partir de ces événements que je pris la décision de quitter.

Je fus depuis lors mis au fait que ce manège se répétait ailleurs.

Aujourd’hui, Mathias a mis sur pied une fondation qui, elle, vient véritablement en aide aux pauvres du Guatemala.

C’est excessivement triste de penser que tant d’êtres sont des âmes réellement sincères, mais qu’elles n’ont plus le discernement pour repérer les indices d’impostures. L’humain, est si facilement programmable, dès qu’il est détaché de sa dimension humaine. La discrimination et le senti sont notre sonar, sans quoi nous sommes voués à toutes les dérives.



Un jour, une vieille dame âgée d’au moins 85 ans ou plus vient m’ouvrir la porte. Elle me dévisage et me dit :

— Tu sais que je peux voir dans ton âme ?

— Euh...

Elle me regarde longuement et me serre dans ses bras. Puis elle prend mon visage entre ses mains en me regardant droit dans les yeux.

— Même si tu es habillée de même, moi je sais que tu n’es encore qu’une enfant. Au fait... tu ne l’as jamais été ! En même temps, tu es plus âgée que moi. Oui, oui, tu es une très vieille âme !

OK... Je me demande si elle est sénile ou quoi... Mais bon... Elle poursuit :

— Tu as tellement souffert que tu peux comprendre la peine du monde entier. Cependant, n'oublie jamais ceci : Cette souffrance immense te servira à aider une multitude de gens !

— OK...



De la même manière, nous allons quémander dans les usines. Que je me souviens de cette interminable journée où l'on m'a laissée sur la grande rue Spidana !

C'est une rue cordée d'immenses manufactures de cuir, et je dois pénétrer à l'intérieur pour vendre des calendriers. Dans de vastes salles grouillent des centaines de Chinois affairés autour de tables spacieuses, découpant le précieux matériel. Plongeant dans cette foule, je m'adresse à la première personne que je croise, espérant que tous écouteront mon boniment pour n'avoir pas à le répéter mille et une fois. L'attitude typique des Chinois est de vous fixer en ricanant et en feignant de ne rien comprendre à l'anglais. Quand ils ouvrent la bouche, c'est pour invariablement marmonner dans leur rictus particulier : « *No understand* » — Je ne comprends pas ! — Puis ils m'ignorent complètement, frustrés qu'ils sont de se faire déranger, eux qui de toute évidence sont payés à la pièce.

Je sors littéralement épuisée de ces journées sans fin où il faut foncer et, mine de rien, passer outre au mépris et recommencer, encore et encore.

Heureusement, Anissa ou encore sa cadette, Marie-Clara, sont très bonnes avec moi. Habituéées de la quête, elles savent reconnaître la nationalité des gens au premier coup d'œil. Ensemble, on fait des jeux tout en quêtant : qui devinera le plus rapidement l'ethnie des gens que l'on rencontre ! Elles ont bien raison quand elles me disent que j'arriverai à différencier un Chinois d'un Japonais ou encore d'un Cambodgien, un Italien d'un Espagnol ou d'un Portugais. Aussi, on sait comment prendre les gens de chaque nationalité, car chacune a des traits caractéristiques, des zones plus disposées à la compassion. Nous sommes devenues de véritables pros de la manipulation. Aussi nous nous amusons à prendre le même accent que les gens des différentes nationalités que nous croisons.

Quand j'y repense... nous n'étions que des gamines !

Une autre fois, c'est dans la basse-ville que je me retrouve. Là, pour la première fois, j'entre dans des endroits malfamés. Lorsque j'expose à

notre responsable qu'il n'est pas très édifiant de voir des religieuses sortir de bars ou d'autres endroits peu recommandables, on me répond que les gens soûls sont très généreux et que, là aussi, il y a de l'argent à faire. De toute façon, je n'ai pas la moindre idée du danger ni vraiment des places où j'entre. J'ai l'impression que même mon monde oublie que je suis captive depuis l'âge de deux ans, et d'une innocence invraisemblable. Je suis littéralement perturbée quand je remarque des affiches pornos et des trucs tellement bizarres que j'en ai la nausée et je me sens mal. Je n'y comprends rien ! De retour à la maison, je suis dans un état second. J'en fais part à Monica qui me dit que je suis bien plus bébé qu'elle ne le croyait. Aussi, elle décide de me garder à la maison quelques jours pour faire du ménage. Puis, elle me retourne à la quête où, malgré tout, j'ai du succès ! Malheureusement...

Puis un jour, il fallait s'y attendre, la police nous arrête. On nous accuse de solliciter les gens dans un quartier défendu pour ce genre d'activité et que nous n'avons pas de permis pour la vente itinérante. Les agents... on connaît bien ; ce n'est pas la première fois que les nonnes ont des démêlés avec eux. Un protocole est même établi : en cas d'arrestation, il est défendu d'ouvrir la bouche pour répondre à quelque question que ce soit, ne serait-ce que d'indiquer notre nom.

Je passe donc une partie de la journée seule dans une petite cellule où, à tour de rôle, deux policiers me questionnent. Les yeux baissés, je ne réponds pas. Exaspérés, ils ne trouvent pas cette situation aussi cocasse que moi, pour qui la situation est simplement un répit à ma longue et pénible journée. Finalement, l'un d'eux me demande si je veux téléphoner à ma supérieure. J'accepte. Celle-ci arrive peu de temps après et s'entretient avec la police. Elle lui expose que nous ne vendons pas de calendriers, mais que nous demandons des dons de charité, en échange desquels nous laissons un merveilleux calendrier en guise de remerciement.

Curieusement, le don se doit d'être d'un minimum de 3,50 \$... Finalement, je suis libérée en échange de la promesse de ne pas retourner dans ces maisons.

Bien sûr, sergents, nous ferons tout ce que vous nous ordonnez !

Quelques minutes plus tard et deux rues plus loin, je suis malheureusement de retour à mon sale boulot ! Exemple ! Mais pour l'Œuvre de Dieu, rien ne doit être une pierre d'achoppement...

Par un beau samedi matin d'hiver, je quête dans un secteur italien. Les

Italiens sont reconnus pour être très généreux. Leur point faible à eux, c'est leur amour des images pieuses qu'ils retrouvent dans nos superbes calendriers ! Je frappe donc à la porte d'une résidence cossue. Un homme dans la cinquantaine avancée vient m'ouvrir. Comme il fait un froid intense, il m'invite à entrer un moment. Nous avons comme directive de pénétrer le moins possible dans les maisons. Devant une insistance, le seuil de la porte est la limite acceptable. Cependant, il faut refuser d'entrer chez les gens seuls. Comment est-ce que je peux bien savoir s'il est seul à l'intérieur ?

J'entre donc et le gentil homme me fait patienter pendant qu'il va quérir ses deniers. Il me remet vingt dollars. Le remerciant de sa générosité, je m'apprête à sortir lorsqu'il me bouscule derrière la porte. La main sur ma bouche, il essaie de relever ma robe. Il prend évidemment un mur, car sous celle-ci, il y a bien d'autres épaisseurs de vêtements. En italien, il me parle, mais je ne comprends qu'*Amor, amor* ! Il touche ma poitrine, mais là encore, il frappe un nœud. Pour une fois, les huit pelures de vêtements que je porte sur mon gros corset à baleines me servent à autre chose qu'à suer. Je réussis à m'échapper et j'en suis quitte pour une fameuse trouille. Mon cœur bat très fort, mais je continue ma route, n'osant en parler à ma compagne qui le répéterait sans doute à notre supérieure.

C'est ainsi que, jour après jour, notre routine est la même. Il n'y a pas de mots pour dire combien je déteste faire ce boulot ; comme une machine dont le ruban abîmé répète sans arrêt le même discours, je marche d'une maison à l'autre, répétant puis essuyant des injures plus souvent qu'à mon tour.

J'en viens à un état difficile à décrire. Mon esprit est le spectateur de mon corps programmé comme un automate. Je suis carrément dissociée. Les gens posent à peu près toujours les mêmes questions et les réponses toutes faites d'avance sortent sans que j'y réfléchisse. J'en viens à ne plus savoir ce que je dis, non plus à remarquer les gens avec lesquels je parle. Il faut vivre un tel état pour le comprendre ! Je me souviens qu'il m'est arrivé plusieurs fois de ne pas me rappeler si j'ai sonné à une porte quelques instants auparavant et d'y frapper de nouveau. Les gens deviennent hors d'eux-mêmes et je les comprends. Dissociée de mon propre corps, j'en conclus que je deviens folle, alors que mon esprit fuit pour se protéger.

Les sacs chargés des lourds calendriers que nous portons à longueur de journée mettent bientôt mes bras et mon dos dans un état lamentable. Ma sœur Geneviève vomit entre les maisons tellement elle est épuisée. On a toutes les deux la sensation qu'on va perdre connaissance. L'été,

il fait si chaud sous ces vêtements, tandis qu'on doit monter sans relâche des escaliers. Et l'hiver, on gèle carrément. Parfois, je pleure tellement j'ai froid.

J'essaie de me convaincre que cet état d'esprit est une épreuve et que le démon joue avec moi pour me décourager de faire l'œuvre de Dieu. Je me rappelle les paroles que Gretchen m'a dites au moment de ma dernière confession, alors que je lui confiais le désarroi intérieur dans lequel je me trouvais :

— Oubliez-vous, cessez de vous prendre au sérieux et vous irez mieux ! Vous êtes de ces gens qui ne cessent de s'écouter. Arrêtez de vous regarder le nombril et secouez-vous !

Oubliez-vous ! Ces paroles tournent en boucle dans ma tête ! *Comment est-ce que l'on fait ça, s'oublier ?* Je ne le sais pas encore, mais je ne peux m'oublier plus que je ne le fais déjà.

M'abîmant sur le chemin de l'autodestruction, j'abandonne les derniers vestiges de mon jugement, croyant que c'est la volonté de Dieu. Je ne sais pas encore que là **où il y a la peur, DIEU N'EST PAS !** Maintenir les êtres dans la peur a comme objectif de leur faire perdre leur sens critique et leur senti !

Exploitée dans mes limites, mon intégrité s'étiole et mon âme se désagrège. La cruauté mentale que je vis est la pire forme de violence ; elle est subtile et s'infiltre partout. Il faut un œil perspicace pour la détecter dans le quotidien ; elle finit par faire corps avec mes habitudes et mes croyances. Comme un cancer, elle me ronge toujours un peu plus ! Et là aussi, il y a un point de non-retour !

Je me revois durant ces interminables samedis matin d'hiver. Transie de froid, je pleure, n'en pouvant plus. Je prie Dieu intensément, sans relâche. Je lui parle de mon état intérieur, je le supplie de ne pas me laisser tomber, de veiller sur moi, sur ma santé psychique !

Un jour, une gentille Italienne remarque les traces de givre que mes larmes ont laissées sur mes joues. Elle me fait entrer, me demandant si quelque chose ne va pas. Je réussis à la convaincre que tout va pour le mieux, et ce, dans le meilleur des mondes. Elle pointe mes yeux. Je lui explique que mes yeux, un peu trop fragiles, larmoient pour un rien l'hiver sous l'effet du vent glacial. Elle insiste néanmoins pour que j'accepte un porto censé me réchauffer. J'apprécie de tout cœur la gentillesse de nombre d'entre elles qui nous reçoivent si chaleureusement, nous offrant soit un excellent cappuccino ou encore

un verre de vin. Aujourd'hui, je demande au Ciel de récompenser chacune de ces bonnes âmes qui, un jour, mirent un baume sur les tourments d'une enfant en captivité ! Nos supérieures, quant à elles, ne s'intéressent aucunement au fait de savoir qu'il fait moins trente degrés Celsius, plus un facteur vent intenable ! L'important est de rapporter gros !

Aujourd'hui, je sais que ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts — à condition de ne jamais perdre de vue ne fut-ce que l'espoir de s'en sortir ! Je sais aussi que lorsque des êtres supérieurs montrent un quelconque pouvoir sur les autres, ceux à qui Dieu parle comme un berger à ses brebis, on doit fuir. Ces êtres infâmes méprisent en général toute réactivité émotionnelle et invalident tout esprit critique ou sentiment. De la même façon, quand notre droit à questionner, à mettre en doute est interprété comme de la résistance ou est méprisé, oui, il faut fuir ! Mais ça, je ne le sais pas encore !



Monica, notre responsable, une maman de sept enfants, est arrivée des États-Unis en 1967. Tout comme ma mère et bien d'autres, elle est devenue religieuse et a confié au monastère le soin de ses quatre filles et deux garçons, dont l'aîné est Bryan. Celui-ci a comme principale responsabilité l'opération des gros camions. Souvent réquisitionné pour le transport des marchandises quêtées, il est appelé à conduire les fardiens.

Ces produits de toutes sortes résultent des dons reçus de nos sollicitations. Matériaux de construction, meubles, tissus pour la confection des vêtements, denrées non périssables, bref, tout ce qui peut se révéler nécessaire au fonctionnement d'une petite société. Stockés dans de vastes entrepôts, ces articles sont récupérés de façon régulière par les moines qui en assurent le transport via des camions ou semi-remorques. C'est ainsi que Bryan, accompagné de Denis, arrivent à Bassin City quérir ces victuailles. Ce dernier profitera de l'occasion pour faire l'évaluation des travaux de réfection du système de chauffage désuet.

Ce jour-là, tandis que les sœurs sont parties à la quête, je suis retenue à la maison pour aider Monica dans l'entretien. C'est à ce moment que les deux frères arrivent. Au visage épanoui de ma supérieure, je comprends sa joie de revoir son fils. C'est un garçon bien, pour ce que j'en sais. Ayant grandi avec ses petites sœurs, je l'estime simplement parce que j'aime bien sa cadette, et je sais l'amitié qui l'unit à mon frère aîné.

Cependant, comme le règlement est formel, je ne leur porte aucune attention, laissant ce soin à ma responsable qui ne demande pas mieux. Comme si de rien n'était, je poursuis le ménage.

Plus tard, je descends à la cave faire une brassée de lavage. Seule et affairée, un bruit me fait soudain sursauter. Je tends l'oreille. Ça me semble venir de la salle des congélateurs. Je m'approche et reconnais, dans l'embrasure de la fenêtre, Denis.

Je sais que, sous aucun prétexte, je n'ai le droit de parler aux frères.

Néanmoins, je lui dis :

— Mon Dieu ! Savez-vous que vous m'avez donné la frousse, mais que faites-vous là ?

Petit homme discret, Denis est toutefois un charmeur. D'un ton moqueur, il répond :

— Oh ! Excusez-moi, ma sœur, ce n'était pas mon intention ; je vérifiais simplement le système et il était plus facile d'entrer comme ça, sinon j'aurais eu à faire le grand détour ! À part ça, comment allez-vous ?

Surprise de son audace, je le regarde, interloquée. Il n'a pas l'autorisation de m'adresser la parole. Je n'ose répondre, lorsqu'il ajoute :

— Il y a longtemps qu'on vous a vue, la dernière fois, c'était à Nomuscan...

— Ah ! Oui, je me rappelle de vous...

— Vous avez été un bon moment dans la région de Charleroy aussi, je crois ?

— Comment le savez-vous ?

— Ah ! Je suis bien chum avec votre grand frère. Il m'a dit qu'il vous a manquée lors du parloir de septembre.

— Il a dit ça ?

— Bien sûr ! Et c'était comment dans la région de Charleroy ?

— Bof... plate !

— Ben voyons donc...

— J'vous le dis, on m'a envoyée là pour se débarrasser de moi...

— Il ne faut pas prendre les choses de même, ma sœur !

— Pourriez-vous saluer mes frères quand vous les verrez ?

— Bien sûr que je vais faire ça pour vous, ça va me faire plaisir !

— Merci !

En toute hâte, je prends mes jambes à mon cou et je monte à l'étage en repensant à Denis. Mais quelle audace ! Je ne le connais même pas et il se montre bien à l'aise. Il me parle malgré la sévérité des consignes !

Soudain, une peur s'empare de moi : *Et que m'arrivera-t-il s'il décide de me rapporter ?* Je suis si habituée aux délations !

Sans prendre le temps de réfléchir, je redescends en toute hâte à la cave, lui demandant si notre conversation resterait entre nous.

— Bien sûr, pourquoi ?

— Mais, je ne voudrais pas me faire disputer...

— Ben voyons donc, je ne suis pas comme ça ; ne vous inquiétez pas !

Je remonte aussi rapidement et poursuis mon ménage.

Dans le salon, il y a un grand désordre puisqu'on achève de défaire les lattes de bois du plancher qui va être remis à neuf. À quatre pattes, je ramasse les clous et les vis qui traînent un peu partout. Je mets le tout dans de petits contenants tout près de l'escalier qui mène à la cave, en me disant que je ferais mieux d'attendre et de les porter à leur place plus tard.

Bryan arrive comme je viens d'empiler les bocaux. Le bord de sa tunique les frôle au passage et ce qui devait arriver arriva : ils prennent une débarque, se répandant dans l'escalier. Nos regards se croisent au même moment. Je pouffe de rire alors qu'il se fond en excuses. Il m'aide à ramasser tandis que je lui dis de ne pas s'en faire.

Monica, qui a manqué la scène, arrive sur les entrefaites...

Furieuse, elle me somme d'entrer dans son bureau. Son fils lui explique que je n'y suis pour rien, mais plus il prend ma défense, plus elle s'irrite.

En colère, elle me lance :

— *Don't you dare turn around my son !* — Que je ne vous voie pas tourner autour de mon fils !

Le lendemain, de retour de la quête un peu plus tôt que de coutume, nous devons nous rendre aux entrepôts avec Monica et son fils pour

aider au chargement du semi-remorque. Lorsque vient le temps de partir, elle me crie :

— *You stay here. I don't want to see you around my son !*— Vous restez ici. Je ne veux pas vous voir autour de mon fils !

— *Why ? I didn't do anything !* — Pourquoi ? Je n'ai rien fait !

Je suis tellement déçue. Pour une fois qu'on fait quelque chose de différent que cette foutue quête ! Mais non ! Je suis encore tenue à l'écart.

Je demeure donc seule à la maison avec une moniale âgée, Mathilde, qui prie dans sa cellule à longueur de journée. Aussitôt les sœurs parties, en colère, je claque la porte. Grimpant l'escalier qui mène aux chambres, je maugrée. Me croyant seule, j'exprime tout haut ma colère, lorsque soudain, de sa petite voix douce, Denis, qui est accroupi en train de vidanger les calorifères, m'interpelle :

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, ma sœur ?

Surprise, je n'ose répondre, pensant à l'ordonnance de silence total qui concerne les religieux face à l'autre sexe.

Puis, je pense : *Au diable le règlement, de toute façon, on voit ce que ça donne de s'y conformer !* M'accoudant sur la rampe de bois, je l'observe. Après un moment, il ajoute d'un ton moqueur :

— Tttt, ma sœur, vous n'avez pas le droit de regarder les moines, ça peut être dangereux !

— Pfft ! Ben oui, ch'suis tellement dangereuse ! Monica a même peur que je corrompe son p'tit gars...

— Comment ça ?

Je lui raconte l'insignifiante anecdote. Moqueur, il ajoute :

— Non, non, ma sœur, vous deviez deviner qu'il s'enfargerait dans les bouches ! C'est votre faute !

Il réussit à me faire sourire. Je lui demande :

— Vous n'êtes pas écœuré de toujours faire ce sale boulot ?

— Quel sale boulot ? Vous parlez de la plomberie ?

— Ouais, je me souviens de vous à Nomuscan, c'était dégueulasse !

— Effectivement, là c'était réellement dégoûtant ; mais en règle générale, j'aime bien ce que je fais. Je vois plein de monde et j'ai l'opportunité de croiser des belles jeunes femmes, comme vous !

Je fais abstraction de son commentaire et j'ajoute :

— Comme ça, vous allez changer tous les calorifères de la maison ?

— Tous, sauf celui de la chambre des sœurs. C'est là où vous couchez ?

— Non. J'y couchais auparavant, mais Monica m'a changé de place il y a deux semaines.

— Vraiment ? Où couchez-vous maintenant ?

— Dans le solarium qui donne sur le toit du deuxième.

— Ah !...

Un bruit de pas clôt notre conversation. Mathilde s'en vient.

— Ma sœur, ça m'a fait plaisir !

Je me dirige vers le solarium qui me sert de chambrette, en m'occupant à des bricoles jusqu'à ce que les sœurs soient de retour pour le souper.

Puis ce fut la prière. Bryan célébra la messe et les vêpres. Comme à l'accoutumée, chacun s'en alla, les yeux baissés dans le plus grand silence, vers sa chambre pour le repos de la nuit.



Les moines, quant à eux, se dirigent vers le troisième étage qui a été transformé en appartement pour ceux d'entre eux qui passent par Bassin City. Verrouillé de l'intérieur afin d'en interdire l'accès aux sœurs, les religieux s'y rendent par un escalier extérieur.

Pour ma part, comme de coutume, je m'endors rapidement.

Soudain, un bruit me fait sursauter. Furtivement, je jette un regard au réveille-matin. Il est 3 heures. Pourtant, je n'ai pas rêvé, quelque chose m'a bien réveillée. Je me retourne, m'apprêtant à me rendormir, lorsqu'un léger toc, toc, toc se fait entendre à la fenêtre. En tressaillant, je relève rapidement le rideau pour apercevoir, sans la soutane ni le scapulaire d'usage, vêtu d'un simple T-shirt et d'un pantalon — ce qui pour moi était tout aussi scandaleux que si un laïc se présentait à ma fenêtre dans son costume d'Adam — nul autre que Denis.

D'un coup de tête interrogateur, je cherche à savoir ce qu'il veut. Refermant aussitôt le rideau, la tête sur l'oreiller, je n'en reviens tout simplement pas. Mais quelle audace !

Les minutes passent. Je soulève le rideau de nouveau.

Il est toujours là, attendant patiemment. Je lui fais signe de s'en aller ; il s'exécute.

Mon cœur bat à tout rompre. Évidemment !

Je ne peux fermer l'œil du reste de la nuit, me demandant bien ce qu'il a pensé. Faire une chose pareille ! N'importe qui aurait pu l'entendre, l'apercevoir...

Le lendemain, la cloche sonne, tirant les membres du couvent de leur sommeil. Morte de fatigue, je me rends néanmoins à la chapelle pour l'office religieux. Cette fois, c'est le Denis en personne qui célèbre la messe. Au moment de l'Eucharistie, perturbée, je ne vais pas communier, je sors plutôt du sanctuaire. Me dirigeant vers ma

chambre, je suis toujours bouleversée, comme si des possibles jusqu'alors inconcevables s'ouvraient devant moi. Je m'étends sur mon lit. Quelques instants à peine se sont écoulés que Monica se pointe. Elle me demande ce qui ne va pas. Je lui dis que je ne me sens pas bien et que j'ai besoin de me reposer.

Le soir arrive. J'ai comme une impression, à la façon dont on me surveille, qu'on a des soupçons. Toujours est-il que lorsque je regagne ma chambre, à peine suis-je sous les draps que l'adjointe, Marie-Francesca, frappe à ma porte. Elle regarde dans mon placard puis, s'asseyant sur le bord de mon lit, elle me demande si elle peut s'étendre près de moi.

— Qu'est-ce que vous cherchez et pourquoi ça ? Il n'y a pas réellement de place pour deux !

— C'est que j'ai de la difficulté à m'endormir de ce temps-là et j'ai pensé qu'en changeant de lit...

— OK, mais moi, je vais dans votre lit ! dis-je en me levant.

— Non, restez...

— Voyons donc, mais qu'est-ce qui vous arrive ?

Je m'étends, lui faisant une place près de moi. Vers les 11 heures, je lui signifie que si elle ne va pas dans son lit, c'est moi qui irai dans le sien, ou alors, je m'installerai par terre, car j'ai bien besoin de dormir.

— OK, fait-elle, je m'en vais !

Me demandant bien ce qui lui a passé par la tête, je me retourne. Sur le point de m'endormir, j'entends, tout comme la veille, un léger toc, toc, toc...

Sursautant, je regarde par la fenêtre. Décidément ! Je croyais qu'il avait compris ! Je n'avais jamais pensé qu'il aurait le culot de revenir !

J'ouvre le volet avec précaution.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? Marie-Francesca sort à peine de ma chambre... C'est ça, j'en suis sûre, elle soupçonne quelque chose... Peut-être vous a-t-elle entendu hier ?

— Elle est partie, là ? lance calmement Denis.

— Oui...

— Laissez-moi entrer !

— Pourquoi ? Ce n'est vraiment pas une bonne idée !

— OK, comme vous voulez ; je vais juste m'asseoir sur le bord du châssis...

À califourchon sur la fenêtre, il me fait la conversation. À part monsieur Savari, jamais quelqu'un ne s'était montré aussi gentil avec moi.

Il me dit qu'il m'avait remarquée à Nomuscan.

— Ah ! Vraiment ?

— Oui, et j'ai vu aussi que Lisbeth était dure avec vous... (il ne faut pas oublier qu'au culte, le vouvoiement est de rigueur).

— Vous savez, j'ai l'habitude.

— Vous ne l'aimez pas beaucoup ?

— Bien... je ne dirais pas ça comme ça...

Puis il me parle de mes frères. Comment il aime travailler avec eux. Il me dit qu'ils sont des génies, tellement ils sont habiles et créatifs. Lui, il a passé beaucoup de temps avec mon père qui lui a montré à tourner le bois, à sculpter et aussi à jouer de la mandoline. Là, il touche mon point sensible ! Me prenant par la taille, il m'approche de lui. Hésitante, les deux bras croisés, je ne suis vraiment sûre de rien.

— Je ne vous ferez pas de mal ; laissez-moi juste vous serrer contre moi.

Farouche, néanmoins, je le laisse faire.

Puis au bout d'un long moment, il me quitte.

La nuit est interminable.

Le lendemain, comme de coutume, je vais quêter. Je ne cesse de penser à lui. Je me surprends à rêvasser.

Surgit dans mon esprit l'image de cette gentille dame rencontrée à la quête, quelques mois plus tôt. M'invitant à pénétrer chez elle, elle m'avait confié que tous les ans, les religieuses passaient avec le calendrier. Elle l'achetait, certes, mais au fond, elle avait grande pitié

pour ces jeunes religieuses. Elle se demandait si j'avais déjà pensé à quitter, à me refaire une vie. Lorsque je lui demandai pourquoi elle me posait ces questions, elle répondit :

— Petite, tu ne te vois donc pas ? Tu n'es qu'une enfant. Écoute, tu vois ma vaste maison ? En haut, au deuxième, un grand appartement y est aménagé, avec toutes les commodités. C'était à mon fils. Tout avait été conçu pour qu'il ait une belle vie. L'an dernier, il s'est fait poignarder en pleine rue, devant chez moi. C'était mon seul enfant... depuis, son luxueux appartement me semble si vide ! Si tu décides de quitter cette vie, viens me voir.

M'écrivant son adresse sur un bout de papier, elle me regarda partir.

Les paroles de cette femme m'ont perturbée au plus haut point. Secrètement, j'ai conservé son adresse. Qui sait ?

Ma rencontre avec Denis m'y ramène. Je me surprends à m'imaginer dans ce logement avec... un amoureux. C'est la première fois de ma vie que je pense que je pourrais avoir un prétendant.

Apparemment, je parais troublée. Ma compagne de quête, Vérona, me demande ce qui ne va pas. Comme toujours, mes émotions se lisent beaucoup trop sur mon visage.

— Je ne sais pas, je dois avoir contracté un virus, je ne me sens pas très bien, mais je vais tout de même terminer ma journée. Demain, ça ira certainement mieux.

En arrivant, je ne me rends pas comme de coutume au bureau de notre patronne pour y déposer mes recettes de la journée. Je passe d'abord à ma chambre, où je camoufle dans mes vêtements un billet de cent dollars.

Puis comme si de rien n'était, je remets le reste et je vais préparer le souper.

— Marcelline !

— Oui, Monica...

— J'ai compté ce que vous avez rapporté aujourd'hui. Vous faites généralement beaucoup mieux ! Je suis allée voir le nombre de calendriers qui restent dans votre sac. Ça ne correspond pas !...

C'est vrai qu'il faut en vendre des calendriers à 3,00 \$ pour ramasser

un billet de 100,00 \$

— Ah, euh... j'ai refait mon sac pour demain... Ça n'a pas vraiment rapport ! Et puis, depuis quand êtes-vous si soupçonneuse, ai-je fait de quoi de pas correct encore ?

— Allez, sachez que je vous ai à l'œil !

— J'ai l'habitude !

Ce soir-là, j'espère que Denis ne se pointera pas. J'en ai mal au ventre et il finirait bien par me mettre dans le pétrin !

Cependant, il est de retour. Ne pouvant résister, je le laisse entrer, le priant de ne pas faire de bruit, car Mathilde est juste à côté. Sa chambre est séparée de la mienne par une simple tenture. Le bruit de ses ronflements est tel qu'on se tord de rire tant la gamme des sons émis est baroque. Elle n'est pas musicienne pour rien ! S'assoyant sur mon lit, Denis me caresse, me demandant si j'ai déjà fait l'amour.

Je ne suis pas certaine de quoi il parle mais j'imagine c'est ce que j'ai vu occasionnellement sur la ferme et à l'Anse-à-l'Ours...

— Jamais !

— Aimeriez-vous ça ?

— Oui... mais je ne sais pas comment on fait ça. Aucune idée comment c'est fait, un homme...

— Mais vous savez, on ne peut pas, c'est trop dangereux !

Je lui fais promettre de ne plus revenir. J'en suis sûre, on nous épie. Aussi, je lui parle de la dame qui m'a proposé d'aller habiter chez elle.

— Si je fuyais, viendriez-vous avec moi ?

— Non, je ne peux pas. J'ai beaucoup trop de responsabilités et partir signifierait mettre l'Arche dans la merde.

— Mais ils se débrouilleront, personne n'est indispensable...

— C'est sûr, mais il y a plus de vingt ans que je suis ici. Par contre, j'y ai souvent pensé. J'imagine que quelque part, j'aime ce lieu, on a tout bâti à partir de rien ! Puis j'ai des amis ici. J'ai 34 ans... Je suis trop vieux !

— Alors, que faites-vous avec moi ?

— Je m’amuse... Vous êtes belle et jeune. Si, comme vous, j’avais 17 ans, ce serait une tout autre histoire. Sûrement que je partirais comme l’a fait mon frère Francis. Lui est marié et a une petite fille tellement mignonne. Elle s’appelle Josianne. Vous devriez la voir...

— Si vous voulez qu’on garde contact, il faudra que tu vous m’écriviez. Je ne veux plus que vous veniez ici, c’est trop risqué.

Je lui montrai différents endroits où, mine de rien, tout en réparant le chauffage, il pourrait glisser ses lettres. Puis il m’embrassa et ajouta :

— Si jamais vous partez, pourriez-vous me le faire savoir ?

— Pourquoi ? Vous m’avez dit que vous ne pouviez pas... et puis comment ? Je suis souvent envoyée au loin et vous, à part vos allées et venues pour réparer les systèmes de chauffage ou d’électricité, vous êtes assigné en permanence à la maison centrale.

— Disons par un code secret. Il faudrait vous rendre au village de Vétusville, au Dairy Queen. De là, vous pourriez téléphoner à l’Arche...

— C’est quoi un Dairy Queen ?

— Une place où ils font de la crème glacée. En entrant dans le village, vous ne pouvez pas le manquer.

— D’accord !

— De là, vous appellerez au secrétariat, en changeant votre voix et vous leur direz que vous êtes ma sœur Danielle...

— Danielle ?

— Oui, c’est ma sœur qui est religieuse à Sherbyville. Vous leur direz de me faire part que mon père est très malade. Je comprendrai.

— Votre père ?

— Oui, il est paralysé depuis plusieurs années et il est sur ses derniers milles.

— D’accord !

Je lui remis le 100,00 \$ que j'avais gardé, au cas où il déciderait de s'enfuir.

Me serrant dans ses bras, il m'embrassa de nouveau et s'en alla.

J'ai bien fait de lui dire de ne plus venir, car Monica me change de chambre dès le lendemain. A-t-elle des soupçons ? Il faut croire que oui.

Denis m'écrit le jour suivant. Il me dit qu'il a pensé à ma proposition de quitter et que lui choisit de rester ; cependant, il me conseille de fuir tandis que je suis encore jeune et de me trouver un chum de mon âge. Il me fait un petit sermon sur la fidélité.

À la lecture de ses missives, figée et perplexe, je ne comprends vraiment rien. N'était-ce pas lui qui a commencé ? Moi, je suis amoureuse, du moins c'est ce que je crois. Je ne suis pas prête à oublier. C'est si bon être traitée avec douceur, de sentir que quelqu'un peut désirer passer du temps avec moi. On s'échange quelques lettres. Même si je perçois dans ses messages mille et une contradictions, j'ai très peur de perdre ses douces attentions que j'interprète comme de l'amour. Je me dis qu'il n'a pas craint de prendre des risques, juste pour passer quelques moments en ma compagnie. Je suis en amour avec un lien ; un lien quelconque, celui-là même qui a été coupé dans mon enfance. L'absence de liens affectifs confronte la jeune femme relationnelle que je suis à un vide intérieur devenu insupportable.

Le dimanche suivant, Denis célèbre la messe. Dès qu'elle est terminée, notre supérieure l'amène à son bureau et, soupçonneuse, elle prêche le faux pour obtenir le vrai. Ne sachant quoi penser, lui croit que j'ai tout avoué. Aussi se confesse-t-il à son tour. Monica contacte le prieur de la maison-mère et il est convenu que Denis partira par le prochain autobus en direction de la maison centrale à Vétusville au Québec. Quant à moi, ne sachant ce qui se passe, je le cherche partout. Où peut-il bien être ? Je ne comprends plus rien et personne ne m'en parle. Je ne reçois aucun reproche, qui plus est, ma supérieure me donne l'impression, au cours des jours qui suivent, d'être aux petits oignons avec moi.



Le 2 juillet, fête de la Visitation de la Vierge, nous devons partir pour la maison-mère puisque c'est aussi la fête de la communauté. Quand, la veille du départ, on m'ordonne de ramasser tous mes effets personnels, je ne comprends pas, même si je suis heureuse de quitter la foutue quête ! Est-ce que, comme toutes les autres, je ne reviendrai

pas après la fête ? Quand je pose la question, on me dit que c'est au cas où, mais je ne suis pas dupe !

Connaissant Gretchen, j'appréhende déjà le pire.

En effet, à peine sommes-nous arrivées à l'Arche que je suis convoquée à son bureau.

Je sais ! C'est pourquoi avant de m'y rendre, je cours aux toilettes et là, je dois réfléchir et vite ! Comment me sortir de ce pétrin ? Comme un éclair, une idée me traverse l'esprit. Oui ! C'est la seule solution !

En me dirigeant vers son office, je croise ma sœur Geneviève qui me dit que mère abbesse m'attend.

Ma sœur est au courant de tout, parce qu'en fait, c'est elle qui m'a dénoncée à Bassin City. Ouais... ma sœur que j'aime tant !

Ainsi, mine de rien, je lui réponds que ça adonne bien, puisque moi aussi je veux voir la directrice générale !

Je prends une attitude assurée en frappant à sa porte, résolue à ne pas me laisser intimider.

Je la salue, mais elle ne répond pas. Elle me jette un regard austère. Aussi je l'aborde d'emblée :

— Je voulais justement vous voir...

— Ah bon ! Et pourquoi ?

— Mère, je suis décidée, je veux quitter le monastère !

Sans me regarder, elle ajoute :

— Il n'y a rien qui me surprenne là !

Sans broncher, je poursuis :

— Je ne veux pas me sauver, je veux quitter en bonne et due forme, je veux que vous me meniez...

Contrôlant mal sa colère, elle m'interrompt :

— Vous mener où ? Vous êtes de Belgique et il faut parler à vos parents, lance-t-elle sèchement,

— Euh... mes parents ? J'ai des parents, moi ?

— Au fait, je pense à ça ! Je vais vous mener sur la grande rue Sainte-Catherine à Galiapolis. Vous savez ce qui s'y passe ? De la prostitution. Oui, je vous y verrais bien ; c'est la seule chose que vous savez faire comme il faut. Quand on en est rendu à détourner nos meilleurs religieux de leur vocation, on est vraiment rendu bas.

Voyant que je reste placide — de toute façon, je ne comprends pas plus le mot prostitution que le sens de ses injures — elle se met à hurler :

— Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes possédée du démon ?

Sans broncher, je reformule :

— Je veux partir et je désire qu'on m'aide à me préparer. M'injurier ne changera rien à ma décision ; je viens d'avoir dix-huit ans. Je suis majeure, donc je quitte.

Se ressaisissant, elle ajoute d'un ton mielleux :

— Et votre mère, vous avez pensé à votre pauvre mère ?

— Elle fera avec, car c'est moi qui vis avec un quotidien que je ne supporte plus !

— Bon, il n'y a alors personne de votre famille que vous voulez rencontrer avant de partir ? Vous quittez comme ça ?

Merci pour le chantage émotif. Pas pour moi, cette fois.

— Puisque vous insistez, j'apprécierais m'entretenir avec Marcelle.

Non, je ne voulais voir personne de ma famille. Je savais que je ne pourrais maintenir ma décision encore trop fragile.

— Marcelle, hein ! Marcelle... lance-t-elle avec sa jalousie mal dissimulée face à l'affection spontanée que tous portent à cette bonne mère.

— Oui, Marcelle !

— C'est bien, on part !

Quelques instants plus tard, nous sommes en route vers le pays de

Symphorien, dans la région de Tournil.

Trois quarts d'heure plus tard, nous arrivons à la ferme de mon enfance. Toujours aussi narcissique, elle m'ordonne d'aller prier à la chapelle, ce qui lui donnera l'occasion de converser avec celle que je considère comme ma mère adoptive. Sans entrain, je m'exécute.

Le temps passe. Au terme d'un long moment, je commence à trouver que la causerie s'éternise. À bout de patience, je décide d'aller voir.

Jouant sur mes sentiments, elle a quitté la place, la mégère ! Une fois encore, elle viole qui je suis, utilisant mes sentiments comme arme contre moi. J'aurais dû en faire autant avec elle, couper sans discussion, courir, fuir pour préserver la petite Mymi...

Furieuse, je pique une impressionnante colère !



Dans l'état de rage où tout cela m'a mise, je jure à Marcelle que les choses ne se passeront pas ainsi.

Sortant par la porte réservée aux visiteurs, je m'achemine vers le long chemin sablonneux. Elle a peine à me rejoindre. Là, elle m'arrête, me prend le bras et me regarde droit dans les yeux. Elle scrute la furie de mon âme par ses fenêtres embrouillées. Elle me demande si je veux l'accompagner dans la balançoire du jardin. Haussant les épaules, je crie :

— Voyez-vous le chemin ? C'est ça que vous voulez, que les gens se sauvent sans rien dire, pour ensuite dire que ceux qui s'en vont en fuyant courent droit en enfer, tandis que ceux qui le font en passant par la porte ont plus de chance d'être sauvés ! Foutaise ! C'est pour mieux les manipuler, c'est pour ça !...

— Ma petite Marcelline, j'aimerais que vous me donniez la chance de comprendre ce qui s'est passé. Quand vous êtes partie d'ici, vous étiez... une belle âme, tout ce qu'il y a de plus limpide, de plus transparent... Que s'est-il passé ?

Dans ses yeux bleu azur, je vois un tel chagrin, presque aussi grand que le mien. Non, je n'étais plus la belle enfant qu'elle avait laissée partir à l'automne de mes treize ans. Je questionne ses yeux, me demandant si elle mesure vraiment l'étendue de ce à quoi je viens d'être soumise, le sabotage de mon être. Est-ce qu'elle aussi joue la comédie ? Je remets tout en doute. Pourquoi semble-t-elle l'amie de Gretchen ?

J'accepte de l'accompagner au jardin et là, je pleure amèrement mes illusions perdues. Je lui dis de ne pas croire tout ce qu'elle a entendu à mon sujet, car la petite Mymi n'est pas si loin ! Seulement, elle n'en peut plus d'essayer de se rebâtir sans cesse. Ayant perdu toute valeur à mes propres yeux, je me vois perpétuellement démolie par ceux qui utilisent abusivement leur position d'autorité.

On parle longuement de mon cheminement. Du sentiment de rejet qui

m'a amenée à ne plus me sentir à la hauteur dans cette œuvre qui se veut une élite. Je l'assure qu'on fait tout pour me pousser dehors ! Je ne sens plus que j'ai une place dans cette famille.

C'est alors qu'elle me demande si j'accepterais qu'elle travaille, le temps d'un été, avec moi, pour voir si c'est encore possible de retrouver mon ardeur.

Je pleure. Je suis sans mots. Je crois que son affection est authentique, mais je ne sais plus... Puis, elle me demande de prendre au moins quelques jours, le temps d'y penser.

Ainsi, je passe les vacances auprès d'elle. Nos longs entretiens dans le jardin suscitent de la jalousie, certes, mais ils me font le plus grand bien. Je la suis partout, lui servant de bras pour les travaux de la ferme. J'adore l'aider. Je repeins avec elle les longs couloirs du couvent, je fais le train et tonds les vastes pelouses. Mon estime de moi s'en trouve accru. Elle apprécie le fait que je suis une jeune femme forte et que je ne recule devant aucun boulot.

Si la part de moi, modelée et bien domptée sous la terreur, rentre tranquillement dans le rang, du moins en apparence, la petite à l'intérieur n'a toujours pas le goût de se conformer à toutes les exigences du règlement et aux contraintes de la vie religieuse. Patiente, Marcelle fait preuve de douce fermeté. Ainsi, quand les moines arrivent pour faire les foin, elle m'autorise à parler avec mes frères qui savent que je veux quitter. Je leur dis que si je suis bien en compagnie de cette bonne mère, je suis toutefois consciente que ce ne sera pas éternel et que j'aurai tôt fait de retourner soit en mission ou à la quête ; alors tout sera à recommencer encore et encore. Ils me font promettre de ne prendre aucune décision avant de les revoir au parler de septembre.

Bon !...



Par un beau dimanche soir du début d'août 1987, durant la grande récré du soir qu'amène le jour du Seigneur, le timbre du téléphone retentit. Quand Marcelle raccroche, elle demande un moment de silence. Nommant les religieuses qui sont assignées à la retraite qui commence au couvent de Nomuscan dès le lendemain, elle mentionne mon nom parmi les autres. Décidée, je secoue la tête. Non, non, il n'en est pas question, je ne vais nulle part ! Les religieuses se rendent à leur cellule quérir leurs effets pour ces huit jours de récollection, tandis que je fais savoir à ma supérieure que je refuse d'obtempérer ! Elle me

prie de me soumettre.

— Non, mère, je n'ai aucune envie d'entendre trois sermons par jour, et ce, pendant plus d'une semaine !

— Dans ce cas, allez-y pour vous reposer, vous avez travaillé fort ces derniers temps, ce calme vous fera le plus grand bien !

— OK, j'y vais, mais ce n'est que pour vous faire plaisir !

Je sens que je mets mon pied dans un autre de ces pièges ! Aussi, je surprends son petit sourire en coin, quand elle me chuchote, au moment où j'entre dans la camionnette :

— Je vais prier pour vous et demander au Ciel un miracle !

J'arrive à Nomuscan où une centaine de religieuses terminent de préparer les chambres. Quand on m'annonce que la responsable n'est nulle autre que Bernadette — Geneviève, ma grande sœur —, je m'exclame : « Ah ! non, pas elle ! »

La voilà qui arrive, justement.

Empoignant mon sac, elle m'enjoint de la suivre. On se dirige à l'autre bout du grand couloir, celui qu'on surnomme le corridor de l'Immaculée, puisque son grand plancher de linoléum blanc contraste avec le bleu ciel des murs. À l'extrémité, tout au fond, s'élance vers les Cieux une magnifique Vierge illuminée d'une auréole de douze étoiles lumineuses. Ma sœur me montre ma chambre, dont la porte ouverte donne sur la Madone.

L'heure de l'office sonne bientôt et avec elle, on entame la grande retraite. Le thème de cette année : la Vierge Marie.

Précédant la célébration de l'office, on écoute une bande cassette relatant un échange entre le vicaire du Christ et les religieux à l'occasion d'une fête liturgique.

Prise d'un ennui mortel, j'écoute distraitemment la conférence quand, soudain, j'entends sur le ruban la voix de mon frère prodigue, Rudy.

Je me redresse ! Prêtant attention, je comprends qu'il s'est agenouillé devant le Saint-Père, implorant sa réadmission dans les rangs des religieux.

Depuis son retour, en octobre dernier, il suit les religieux, mais tout en

demeurant laïc.

Rétif à sa demande, le Guru le rabroue violemment :

— Vous avez quitté volontairement les rangs des élus de Dieu et vous croyez qu'après avoir ri de Lui, après Lui avoir tourné le dos, vous pouvez revenir et que tout se passera comme si de rien n'était ? Vous connaissez bien la parole de l'Évangile qui dit que *« Quiconque après avoir mis les mains à la charrue regarde en arrière est inapte au Royaume de Dieu ! »* (Luc 9-62)

Évidemment, le représentant de Dieu fait fi de la parabole de l'enfant prodigue²⁷ ! Après avoir humilié et tourné mon frère en ridicule, il demande qu'on l'affuble de la robe des disciples. Cet habit, dévolu aux membres laïques qui sont à l'extérieur, se réduit à un genre de longue chemise brune, descendant à mi-cuisse avec une croix blanche sur le cœur portée sur un pantalon. Inutile de préciser que du haut de son 1,95 mètre, mon frère a l'air, tout ce qu'il y a de plus ridicule dans cet accoutrement du genre jupette !

Enragée, sidérée, je sors aussitôt de la chapelle et cours à ma chambre. Il ne m'en faut pas plus !

Geneviève, prenant à cœur son rôle de responsable, arrive bien entendu sur mes pas ! Elle tente de me faire entendre raison et m'explique que, tant que je résisterai, ce sera difficile. Peine perdue ! C'est alors qu'elle a recours à Micheline, assistante de Gretchen et défenderesse du Pape. Elle m'entretient longuement. J'accepte finalement de rester à la retraite... De toute façon, est-ce que j'ai le choix ?

Les jours passent et j'observe mes résistances. Mon cœur s'attendrit, car au fond, j'aime le Bon Dieu et dans la chapelle, c'est le seul endroit où j'ai toujours trouvé refuge, où je me suis toujours sentie paisible. Aussi, un soir, me retrouvant seule dans le lieu saint, je relis les lettres de Denis que j'ai conservées. Je fonds en larmes.

Avec la plus profonde sincérité de mon cœur, je m'adresse à Dieu. Je lui demande de faire quelque chose pour moi, lui promettant de rester s'il remet la paix dans mon âme et me délivre de ce sentiment insupportable de révolte qui gronde en moi. À la lueur rougeâtre de la lampe, je reste ainsi dans le sanctuaire au pied de l'autel, jusque tard dans la nuit. Je pleure amèrement et je supplie le Ciel de me rendre le désir et la ferveur qui avaient guidé mes pas vers la vocation religieuse.

Je descends à la cave. Déchirant les lettres de Denis, je les jette dans la grande fournaise. Le lendemain, je vais me confesser à Jean-Marie, un vieillard de la même trempe que la bonne Marcelle. Je lui confie les combats que je livre sur le champ de bataille de ma vie religieuse. Il me parle longuement et arrive à toucher mon cœur. Avant de quitter, il ajoute :

— Gardez toujours précieusement en vous ce qui fait la caractéristique des Keyzer : votre authenticité, la limpidité et la sincérité de votre âme !

Il vient de toucher ma corde la plus sensible, un de mes grands facteurs de résilience !

— D'après vous, même Rudy est sincère ?

— Oh que si ! Même Rudy. N'en doutez jamais, quoi qu'on en dise !

Jean-Marie savait très bien... Moi, je ne sus que bien plus tard les motifs de la fuite de mon frère !

Je finis la retraite avec ferveur. Il fut convenu que je prononcerais mes vœux temporaires de pauvreté, chasteté et obéissance le 8 septembre prochain, jour de la naissance de la Vierge Marie.

Légère comme une plume, je suis de retour à Charmont.

Marcelle me confie avoir passé des nuits entières dans la pénombre de l'oratoire à prier pour un miracle afin que je ne perde pas ma vocation. Pour elle, ma conversion tient du prodige.

Le 8 septembre 1987 arrive. Comme ils savent le faire à l'Arche, la célébration est grandiose.

Accompagnée de Lisbeth, la prieure du monastère, je m'avance en avant dans le sanctuaire, le long voile des professes flottant sur mes épaules. D'une voix ferme, je lis la formule de consécration :

— *« Prosterne à vos pieds, Ô Jésus, en présence de la très Sainte Vierge Marie, des Anges et des Saints, en présence de mes supérieurs, de mes frères et sœurs, moi, Sœur Marcelline de Jésus-Crucifié, j'offre mon âme à Dieu... À cette intention, j'émets mes vœux temporaires pour un an, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans les rangs de... Que Dieu et son saint Évangile me viennent en aide. »*

Travis, prieur des frères, lève l'Hostie immaculée. Il me bénit en ajoutant :

— « *Au nom de la Sainte Trinité, Père, Fils et Saint Esprit, je ratifie vos vœux de religion et demande au Ciel de vous bénir et de vous accompagner dans vos engagements tous les jours de votre vie.* »

Il me donne la communion et je retourne à ma place. Puis la communauté défile, je ne peux m'empêcher de regarder.

Le cœur serré, je revois Denis. Élevant mon esprit vers Dieu, je lui demande d'en prendre bien soin, tandis que je sacrifie à son Amour les tendresses de l'amour humain. De grosses larmes roulent silencieuses sur mes joues.

Étouffant mes sanglots, j'écoute la communauté chanter dans un élan de ferveur un hymne à la Vierge.



Dès le lendemain, il me faut repartir pour la ferme. Passant dans les salles du marché, Lisbeth m'interpelle :

— Marcelline, je veux vous féliciter. Je suis contente de voir que vous vous êtes enfin décidée. Il y avait quand même deux ans que vous étiez novice, le noviciat étant habituellement d'une année.

Je hausse les épaules. Je suis sur le point de quitter lorsqu'elle me retient en ajoutant :

— Vous savez que, dans les prochains jours, on va commencer une grosse corvée ? On va repeindre les chapelles : celle de la maison-mère et celle d'un autre emplacement à proximité. Ça vous plairait de venir m'aider ? Je sais que vous êtes des meilleures pour ces corvées, je me souviens de vous à Nomuscan...

— Bien sûr ! lui dis-je, enchantée, me demandant bien ce qui me vaut tant d'égards.

En effet, à part la corvée de nettoyage à Nomuscan en 1985, je n'avais jamais fait partie des quelques chouchous, — toujours les mêmes d'ailleurs — appelés à faire autres choses, les sortant de la routine. C'était réservé à une petite clique se tenant dans les jupes de la Lisbeth. Aussi, je me sens flattée lorsqu'elle ajoute :

— Je tiens à vous avoir près de moi, je crois qu'on a beaucoup en

commun. On apprendra à se connaître et à s'apprécier. Pour le moment, vous retournez à Charmont et dès qu'on entreprendra ces travaux, je vous ferai signe.

Je ne sais pas de quoi elle parle quand elle dit qu'on a beaucoup en commun, mais j'ai le cœur léger. Je n'ai jamais goûté le bonheur de tant d'appréciation. Enfin, les choses se dénouent pour moi : finis le rejet et le sentiment d'être toujours de trop !

Que je suis naïve ! Mais bon...

De retour à Charmont dans la région de Tournil, je m'empresse de tout raconter à Marcelle. Elle me paraît très sérieuse et la façon dont elle pince les lèvres ne passe pas inaperçue. Sait-elle qu'il y a anguille sous roche ? Elle ajoute que si je refuse l'offre, en insistant pour rester à la ferme, on obtempérera et ce sera mieux pour moi. D'ailleurs, ajoute-t-elle, je ne suis pas favorable à ces grosses corvées qui vous obligent à travailler jour et nuit. Je sais que vous avez une bonne santé, mais vous n'avez pas la résistance que vous croyez. Travailler jour et nuit, ça use. À trente ans, vous aurez l'impression d'être une petite vieille, car vous aurez brûlé la chandelle par les deux bouts.

Cependant je lui répons :

— Faites-moi donc un peu confiance !

— Je veux bien, seulement je vous connais, je vous ai tricotée ! lance-t-elle avec un sourire mi-taquin, mi-peiné.

Sa réaction me déçoit beaucoup. Moi qui ai toujours rêvé d'être appréciée, je ne peux laisser filer cette occasion. Si j'arrive à être dans les bonnes grâces de la Prieure, je serai automatiquement dans celles de notre supérieure générale, sa mère.

De toute évidence, Marcelle ne partage pas cet avis.

Maintenant, je sais combien elle avait raison. Je l'ai appris à mes dépens !...

Comme convenu, le téléphone sonne quelques jours plus tard, demandant que je parte pour Vétusville par le prochain transport.

Marcelle me suit des yeux tandis que je rassemble mes effets. Sait-elle quelque chose que j'ignore ?

Faisant taire la petite Mymi qui, dans mon intérieur fait des siennes, donnant raison à Marcelle qui m'a dit que je n'étais pas encore assez forte intérieurement pour retourner au monastère, je laisse derrière moi la ferme qui m'a vue grandir.

Je quitte le nid de mon enfance en lui disant : « Au revoir ! »

Sans m'en douter, cet « Au revoir » allait se changer en éternel « Adieu ».



J'arrive à la maison-mère, ravie de l'intérêt et de l'attention que Lisbeth me porte. Mon sens critique est inexistant, ce qui fait que je ne me questionne d'aucune façon sur ses soudains égards à mon endroit ni sur ses motivations.

Dès mon arrivée, elle me conduit à sa chambre et me démontre beaucoup d'affection. Elle me parle longuement, disant qu'elle veut apprendre à mieux me connaître. Pour ce faire, je la suivrai partout. Elle me raconte en détail les souvenirs qu'elle garde de moi enfant, lorsqu'en 1971, quelques mois après mon arrivée au Canada, j'étais tombée gravement malade. Elle avait alors été assignée pour prendre soin de moi. Elle m'affirme que n'eût été d'elle, je serais morte, tellement je faisais pitié. Selon elle, j'étais si cernée et maigrichonne qu'elle m'avait surnommée le raton-laveur ou le biafra. Je n'ai aucun souvenir de ce qu'elle me raconte.

Puis elle ajoute :

— J'ai su que vous étiez tombée amoureuse de « mon » petit frère Denis !

— « Votre » petit frère Denis ? lui répété-je, stupéfaite.

— Bien, d'une certaine façon, c'est comme s'il était mon petit frère ; vous savez, il est seul ici depuis des années. D'ailleurs, les membres de sa famille qui sont partis n'étaient pas très futés ; c'est pourquoi, je l'ai en quelque sorte, adopté. C'est un très gentil garçon et vous devez me promettre de ne rien faire pour lui faire perdre la vocation.

Elle me conte avec quelle affection elle lui a confectionné des vêtements sacerdotaux lors de son ordination, les plus beaux qu'elle ait jamais réalisés !

Comme je suis naïve ! Je ne vois, à la flamme qui illumine ses yeux, qu'une belle et grande affection fraternelle. Seulement, la petite Mymi intérieure n'est pas dupe, elle doute de son virginal amour. Et

pourquoi s'intéresse-t-elle tant à mon aventure ? Certes, Mymi apprécie faire partie des chouchous, mais pourquoi, soudainement ? Et à quel prix ?

Comme de coutume, Marcelline fait taire sa petite fille intérieure. Elle se raisonne en ravivant le souvenir de cette rencontre où Lisbeth lui avait offert en spectacle un sermon digne des missionnaires embrasés. Avec flamme, elle lui avait parlé de Jésus-Crucifié qui nous avait, dans un Amour inouï, choisies pour être ses épouses. Évidemment, elle aime le Seigneur du plus profond de son cœur, car ses yeux se remplissent de larmes ! Elle réussit à m'émouvoir et à toucher mon cœur, effaçant du même coup tous mes doutes.

Et puis, la grande qui avait tant voulu être parmi les privilégiées de la bonne mère prieure n'est pas pour tout foutre en l'air maintenant, sous prétexte que son intuition — enfant intérieur — lui indique : « DANGER ! »

La corvée de peinture de la chapelle, à un kilomètre de la maison centrale, que l'on appelait Saint-Louis, bat son plein. Debout sur les échafauds, je n'ose avouer que j'ai le vertige, des sueurs froides et encore moins que je suis littéralement morte de fatigue. C'est ainsi que je travaille jour et nuit, n'arrêtant que quelques heures pour dormir. Mon besoin d'être reconnue passe outre aux signaux intérieurs et je nie une fois de plus qui je suis réellement, avec mes forces et mes faiblesses. Je devrais savoir, depuis le temps que, même si j'étais parfaite, je ne serais pas plus appréciée !

Cependant, je n'en suis pas encore là, paralysée que je suis par la peur du rejet. Comme si le fait d'être irréprochable et de se laisser crever pour répondre aux attentes apportait l'amour ! J'enferme une fois de plus la petite Mymi dans le placard. Je pratique ce que j'appelle aujourd'hui « la prostitution du cœur » ! Dans le métier, j'ai déjà bien des années à mon actif et je n'en suis pas à ma dernière, non plus. Que d'années de souffrances et d'attentes il m'en coûtera pour apprendre que l'amour, l'affection et la considération ne s'acquièrent par aucun échange, aucun sacrifice, et encore moins par la négation de sa personne et de son âme.

L'état de quête dans lequel je me trouve intérieurement me ramène à cette anecdote du printemps de mes onze ans.

Comme à tous les ans, à l'approche de la belle saison, toutes les filles passaient à tour de rôle pour essayer des vêtements d'été qui seraient étiquetés, morceau par morceau, afin que, de retour des salles de

lavage, chacune recueille ses propres vêtements. L'opération étiquetage s'avérait une tâche onéreuse pour la responsable des filles, qui s'en plaignit. Je décidai donc, dans ma quête de reconnaissance, de lui faire une « surprise » qui me vaudrait, bien entendu, l'appréciation tant désirée. Je me levai donc au beau milieu de la nuit et, à la lueur de la veilleuse, j'entrepris de coudre à la main, sur tous ces vêtements, les étiquettes de chacune. Le travail allait bon train quand, comble de malheur, j'échappai la bobine de fil qui, au beau milieu de la nuit, fit grand fracas. Le cœur battant, espérant n'avoir réveillé personne, je la ramassai et me remis à la laborieuse tâche. Comme je l'avais appréhendé, Ruth-Ellen se pointa. Comment ai-je bien pu penser qu'elle réagirait autrement ? J'ai reçu en guise de remerciement plusieurs bonnes taloches sur la tête et la promesse d'une interminable copie. Mais cette leçon ne m'a pas servi ! Je répète encore et encore mes exploits, en quête d'appréciation et d'amour !

Au cours de ces longues nuits où je me retrouvais occasionnellement seule avec Lisbeth, elle s'épanchait et me faisait des confidences. Elle me raconta son désir d'avoir des enfants. Comment, dans son enfance, Gretchen, sa maman, avait une telle peur que l'un de ses enfants ne tombe en amour qu'elle déménagea plus d'une vingtaine de fois en quinze ans. Je perçus en elle un brin de colère envers sa mère. Je me risquai de le lui souligner. Après un long moment de silence, elle me regarda, les yeux remplis de larmes, et ajouta : « Tu ne peux pas savoir comment elle a été méchante et dure avec moi ! Aînée de treize enfants, je devais tout faire à la maison. Quand maman tomba malade au dixième, et qu'elle devint ni plus ni moins qu'un zombie, c'est moi qui jouais le rôle de la mère. » Puis elle me parla de ce garçon qu'elle avait tant aimé ; comment elle avait été déchirée, adolescente, dans ses amours juvéniles qui, aux yeux de ses parents, étaient le mal. Elle relata l'arrivée du Pape qui chamboula sa vie et fit d'elle, à l'âge de quinze ans, la troisième nonne de l'Arche, succédant à la sœur du pontife et à sa cadette, Andréa, faisant d'eux les piliers de cette église.

Au culte, elle avait été la première responsable des enfants et parlait d'eux avec beaucoup de tendresse. S'emportant un tant soit peu, elle me confia qu'elle aurait tellement aimé être comme une bonne mère envers ces bambins, mais que le Guru l'avait rendue méchante. Il descendait de sa chambre, située juste au-dessus des locaux des enfants. En hurlant, il lui ordonnait de les faire taire et s'ils n'obéissaient pas, de leur donner la raclée. « Ce n'est pas qu'un saint qui se cache en lui, ça, je peux te le dire », ajouta-t-elle. Elle poursuivit : « Aujourd'hui, plusieurs se plaignent que je suis dure. Eh bien, c'est lui et maman qui m'ont rendue comme ça ! Le croirais-tu si

je te disais que maman m'a donné souvent des claques sur la gueule, et ce, même récemment ? » Puis elle fit allusion à sa fuite. Car, oui, elle aussi s'était sauvée en 1975, alors qu'elle était missionnaire en Belgique et qu'elle avait appris des choses extrêmement graves au sujet du Pape. On était allé la récupérer en lui offrant, en échange de son retour et de son silence, le poste de prieure qu'elle occupe depuis !

Moi, je l'écoute sans tout comprendre. Elle, l'apôtre de la toute première heure, prieure depuis tant d'années, comment peut-elle me dire tout ça et en même temps me faire sentir que je dois rester ?...

Une partie de moi la comprend tellement. J'aimerais la consoler, car, oui, elle est dure, et en même temps, elle cache beaucoup de souffrances, mais de tendresse aussi. Au fond, j'aime bien son côté enfant blessé.

C'est ainsi qu'elle me parle la nuit, m'ouvrant son jardin secret et me demandant d'en faire autant.

Comme je n'ai rien à lui dire, elle ne me lâche pas d'une semelle. Plus les jours passent, plus elle devient exigeante. Je me rends compte que, dans son petit clan de préférées, elle en mandate pour me surveiller et lui rapporter mes moindres faits et gestes. Me sentant épiée, je m'aperçois qu'effectivement, elle connaît chacune de mes allées et venues ; qui plus est, chacune de mes paroles. Je me demande souvent si je ne deviens pas paranoïaque, mais je constate rapidement qu'elle a des informatrices. Parfois, je trouve la situation si exaspérante que je passe à un cheveu de craquer. Cependant, je parviens à me contrôler ; n'est-ce pas le prix à payer pour faire partie de l'élite ?

Au fait, on prépare cette petite chapelle pour le mariage de Cathy Prévert, une amie du culte. Un somptueux festin a été apprêté. Dans la petite chapelle de Saint-Louis s'effectuent les dernières retouches. Comme l'on ne souhaite pas que tous aient connaissance de la noce, je me fais silencieuse et discrète pour rester le plus longtemps possible et voir les derniers préparatifs. Bien sûr, je me sens nostalgique quand, après avoir terminé l'installation du système de son dans le jubé, on pratique la musique. Moi qui n'ai jamais entendu de si belles mélodies, puisque seulement les cantiques sont permis, et ce, sans accompagnement, je reste les tripes nouées quand se répercutent dans l'écho de cette enceinte les sons de la trompette jouant avec majesté le « *Volontaire de Trompette* », de *Jeremiah Clarke*. J'aime tellement la musique et je n'en entends jamais. Aussi, cachée dans les toilettes, je pleure, vibrant devant la beauté de la mélodie et du sanctuaire surplombé de couronnes immaculées de lys et d'immortelles. Je me

demande alors pourquoi je n'ai pas, moi aussi, choisi d'unir ma destinée dans l'amour.

Me ressaisissant, j'offre ce sacrifice à Dieu, en me concentrant sur les « bonheurs » de la vie religieuse.

À la remise à neuf de la chapelle Saint-Louis succède celle de la maison-mère. Je prie beaucoup, demandant au Ciel de m'aider à traverser cette période difficile. Car je n'arrive tout simplement pas à chasser le souvenir de Denis, de sa bonté et de l'intérêt qu'il m'a démontré. Écartelée intérieurement, je garde en moi mon lourd secret. Lisbeth m'a constamment à l'œil et la situation est insoutenable. Je me demande bien ce que la bonne Marcelle sait, que je ne sais pas. Qui plus est, Gretchen se met à nouveau de la partie, me convoquant régulièrement à son bureau pour tout et pour rien. Tout est motif à réprimande : quand ce n'est pas une mèche de cheveux sur mon front qui dépasse de mon voile, c'est pour me faire une remontrance sur ma ceinture que je porte « délibérément » trop ajustée pour attirer le regard des religieux qui viendraient à passer. Ou, encore, ma démarche étant trop ci ou trop ça. Lorsque je m'avance au banc de communion, c'est mon voile qui laisse trop mon profil à découvert, et ainsi de suite. Je marche constamment sur des œufs. La certitude grandissante de ne jamais rien faire comme il le faut n'a d'égale que mes efforts pour changer et ma volonté de cerner ce qu'il y a de mauvais en moi. Cependant, non seulement on ne souligne jamais ce que je fais de bien, mais on ne semble pas le remarquer. Sans cesse, il y a autre chose qui est sujet à réprimande.

Sans estime personnelle, ne sachant trouver les armes pour me rebiffer, je sens se poursuivre en moi une profonde dévastation. Traquée, je songe à en finir. Je souhaite la mort. Si j'arrive à disparaître, cela les rendra peut-être heureuses finalement. Là, du moins, je serai en paix. La seule chose qui m'arrête, c'est, une fois encore, le souvenir de mes sœurs et de mes frères...

Octobre arrive et on achève enfin l'éreintante corvée.

Au matin du 20, avant la messe du matin, le prieur annonce à la communauté que la célébration sera offerte pour le repos de l'âme de Willibrod Turcotte, le papa de Denis, décédé la nuit précédente.

Assise sur mon banc, mon cœur fait deux bonds ! Je me souviens de notre entente. Ne m'a-t-il pas dit que si je décidais de quitter, je n'avais qu'à appeler au monastère de la part de sa sœur Danielle, et dire que son père, très malade, était moribond ? Cette missive lui

ferait savoir qu'il devait me rejoindre au village. Et si c'était lui qui m'envoyait un message ? Aussi, au moment de la communion, j'attends, impatiente, pour voir si je l'apercevrai. Je suis soulagée lorsque je le distingue entre les autres. Aussitôt la messe terminée, je quitte la chapelle. À peine suis-je hors du sanctuaire qu'évidemment Lisbeth est là ! Elle m'attend et me demande ce que je fais de quitter avant la fin de l'office ? Je lui réponds que je me sens mal et que je vais me reposer.

— C'est curieux, n'est-ce pas ? Je savais que vous vous sentiriez mal..., me lance-t-elle, soupçonneuse.

— Je vais me reposer.

— Venez à ma chambre.

— Ai-je fait de quoi ?

— À vous de me le dire. Avouez que c'est à cause du petit frère Denis.

Baissant les yeux, j'ai peine à retenir mes larmes. Puis elle m'enlace dans ses bras, ajoutant :

— Tu as le droit d'avoir de la peine, pourquoi est-ce que tu ne me l'avoues pas simplement ?

Je haussai les épaules.

— Je sais ce qui te bouleverse...

— Vraiment ?

— Oui, Denis me l'a dit.

Puis elle me parle de cette entente que nous avons eue. Les yeux ronds, je la regarde fixement.

— Pourquoi vous a-t-il dit cela ?

— Pour que je prévienne ta réaction ! Tu vois, ce n'est pas la peine d'essayer de me cacher ce qui s'est passé entre vous ; tu peux me faire confiance et tout me dire.

Je sais pertinemment qu'elle veut tout savoir, et ce, dans les moindres détails. Mais cette fois, je ne sais plus trop que penser. Je lui réponds que j'y songerai.

Dans mon lit cordé près des autres, je ne peux fermer les yeux. Je tourne et retourne dans mon esprit les raisons qui auraient pu motiver Denis à lui raconter ce détail intime. Qu'y a-t-il entre lui et Lisbeth pour qu'elle se comporte ainsi, pour qu'elle sache toujours tout et défende si jalousement sa vocation ?

Ma petite Mymi intérieure avait essayé de montrer à Marcelline qu'il y avait anguille sous roche. Mais elle l'avait fait taire encore une fois, lui expliquant que si Denis a parlé, c'était par peur de me perdre définitivement. Appréhendant que je me sauve, il a simplement voulu prévenir les coups.

Dans les jours qui suivent, Lisbeth me raconte plusieurs anecdotes voulant que Denis ait courtsé plus d'une jeune sœur. Elle me détaille ses dernières aventures avec Salomé. Ne sachant que penser, je me demande si elle n'invente pas tout ça pour m'éloigner de lui de façon définitive. Aussi, subtilement, je cherche à savoir la vérité. Curieusement, elle en est informée et devient hors d'elle-même lorsqu'elle apprend, par « un mur qui a des oreilles » encore une fois, que j'ai ouvert mon cœur à une consœur qui m'a raconté aussi ses histoires de cœur avec nul autre que mon frère Manu. Je suis punie sévèrement. Quant à ma pauvre amie, elle est départie de son voile de professe pour porter, au vu et au su de tous, du haut de son 1,82 mètre, le voile des novices.

La situation est insoutenable. Plus les jours passent, plus je pense à lui. À la ferme, j'avais réussi à calmer mes émotions ; mais depuis que Lisbeth me parle de lui tous les jours, mon cœur se languit d'être dans ses bras. Je me remets sans cesse en question. Peut-être qu'inconsciemment, tous les efforts que j'ai faits pour aider Lisbeth dans les corvées n'étaient en fait que des prétextes pour me rapprocher de lui et ne pas le perdre de vue. Je ne sais plus rien de ma sincérité, me remettant en question une fois de plus !

Était-ce de cela que Marcelle avait voulu me protéger ?

Ce matin, Lisbeth m'apostrophe. Elle me demande de lui avouer que je suis toujours en amour, que je ne cherche qu'une occasion de le revoir. Décidément, elle me harcèle. Je nie. Elle ne me croit pas. Elle rétorque plutôt que j'ai maigri, qu'elle sait me lire, qu'elle sait me sentir.

Contente pour toi ! Parce que moi, mes sensations sont nécrosées : ne pas sentir est la meilleure chose qui puisse t'arriver quand tu es battue quotidiennement. En ce qui a trait à mon senti intérieur, il a été

miné ! Il n'a plus de réactivité : je ne peux plus m'y fier !

Autant elle a été bonne avec moi, autant elle m'épie constamment. Elle devient de plus en plus dure et intransigeante.

Je me demande pourquoi, comme elle n'a aucune confiance en moi, elle ne m'a pas simplement laissée avec Marcelle et m'occuper du poulailler. Seulement, sans que je le sache explicitement, ma petite Mymi, elle sait. Elle sait que Lisbeth la floue. Tout ce qu'elle veut, c'est mesurer la distance que Denis a prise par rapport à elle... en s'approchant de moi !

Émotionnellement épuisée, traquée, je me dis que ça ne peut plus durer. Il doit se passer quelque chose.

Je n'arrive plus à penser à autre chose. Elle est omniprésente. Ressassant sans cesse ses soupçons, je me dis que, quant à vivre ça, aussi bien me laisser complètement aller.

Je commence donc à songer sérieusement à reprendre contact avec Denis pour tout lui raconter ou valider mes interrogations. J'ai besoin de savoir : ces racontars sont-ils fondés ? Qu'est-ce qui se passe entre lui et Lisbeth ou Salomé ? M'aime-t-il un peu ?

Je suis torturée. Quand j'arrive à m'évader du groupe, je passe de longs moments dans le grand hangar où il est interdit d'aller. Ayant une vue sur toute la propriété, je regarde les allées et venues des hommes, en quête du moment où je le verrais passer. Heureusement, je l'aperçois régulièrement.

C'est ainsi que j'élabore un plan pour le revoir. Je sais bien que ce ne sera pas de tout repos, vu la supervision constante, mais j'y parviendrai. Il n'y a rien à mon épreuve !

De toute façon, que peut-il m'arriver de pire ? Est-ce que j'ai encore quelque chose à perdre ?

En état de survie depuis longtemps déjà, plus rien ne me paraît impossible.



Les fêtes de 1987-1988 sont passées. Les corvées de peinture aussi. Seulement, l'atmosphère s'alourdit et mon désir d'être fidèle s'amenuise au fur et à mesure que je suis convoquée tantôt au bureau de la supérieure générale, tantôt à celui de sa fille prieure. De toute

façon, tout est continuellement matière à reproches. Je réalise que c'est lorsque je fais le plus d'efforts pour être à la hauteur de ma vocation que je suis le plus souvent prise en défaut. Je n'écoute plus rien, car je n'ai qu'une seule préoccupation : le revoir, le toucher et surtout l'aimer.

Des jours durant, j'élabore des plans. Le jour est choisi en fonction des risques que je dois prendre. Ils sont nombreux et je dois les calculer. Je sais maintenant quelle place lui est assignée dans la grande chapelle. À ses livres numérotés 28#59, je sais que j'y suis ! Soigneusement, je risque le tout pour le tout en déposant dans son manuel de cantiques quotidiens un petit mot sur lequel je le supplie, s'il est en désaccord avec mon geste, de ne pas me dénoncer. Je lui parle de mon tourment intérieur de ne pas savoir si les dires de Lisbeth au sujet de ses galipettes avec Salomé, X ou Y sont fondés. Je lui explique en quelques mots que je ne parviens tout simplement pas à l'oublier. Je lui demande de bien vouloir me répondre en plaçant sa missive dans la salle des toilettes réservée aux visiteurs. Là, sous le prélat, à l'endos du réservoir d'eau chaude, personne ne nous soupçonnera...

À l'office du soir, lequel est suivi d'une longue veillée de prières, mon cœur bat la chamade dans ma poitrine. Lorsque le célébrant demande de prendre le livre de cantiques en question, je ne tiens plus en place. Je dissimule mal ma nervosité. Peut-être n'aurais-je pas dû déposer ces gouttes d'huile essentielle parfumée sur ma missive avant de l'insérer dans les pages jaunies... Quelques instants plus tard, je m'aperçois qu'il quitte la chapelle. Lisbeth lui succède à cinq minutes d'intervalle.

Ça y est ! me dis-je, je suis faite !

La prière se termine, néanmoins, sans incident.

Le lendemain, après le déjeuner, je me risque à aller vérifier sous les briques qui tiennent en place le vieux linoléum du minuscule cabinet : rien ! *Non, il ne veut plus de moi ; j'en suis persuadée.*

Me raisonnant, je décide d'attendre avant de tirer cette conclusion et de lui donner du temps.

C'est ainsi que le surlendemain, je retourne voir. Tressaillant de joie, j'ai peine à y croire ! Ramassant le précieux papier arraché d'un calepin, avec une joie mal contenue, je le dissimule dans la poche de mon survêtement et rejoins les locaux des moniales. Je m'isole dans le seul endroit où je peux encore être seule : les toilettes. Là, à l'abri des

regards soupçonneux, je lis et relis plusieurs fois :

Chère petite Marcelline,

Il vaut mieux oublier nos aventures, ne sommes-nous pas ici pour sacrifier l'amour humain à Dieu ? Je n'aime pas tellement la curiosité que tu éprouves au sujet de ma vie. Tu sais, j'aime tout le monde, c'est dans ma nature ; pour ta part, concentre-toi plutôt à être une religieuse fidèle.

Denis

Perplexe et déçue de sa courte réponse, je suis toutefois triomphante à l'idée d'être enfin entrée en contact avec lui. Plus amoureuse du grand rêve d'amour que de Denis lui-même, l'idée qu'il ne m'aime pas réellement effleure à peine mon esprit. Tout ce que je sais et veux entendre, c'est qu'il a été bon et gentil avec moi et que je n'ai jamais rien connu de tel !

Après quelques jours, je me risque à lui réécrire de nouveau. Je me dis que s'il était aussi peu intéressé qu'il le dit, il n'aurait pas pris la peine de me répondre. Je lui raconte mon quotidien, les difficultés auxquelles je fais face, surtout le fait d'être continuellement épiée.

Le lendemain, il me répond. Commence alors un échange qui se fait de plus en plus doux et affectueux. J'oublie sa première lettre et me laisse bercer par la douceur qui le caractérise.

Le 18 janvier 1988, je suis particulièrement fébrile en allant ramasser la précieuse missive. Soudain, derrière moi, un bruit de pas. Bien camouflée derrière le réservoir d'eau chaude, je passe à un cheveu de me faire surprendre. Retenant mon souffle, je vois Lisbeth passer et repasser. De toute évidence, elle est sur ma piste ! Pour cette fois, je m'en tire avec une bonne trouille. Le danger passé, je m'empresse de lire la précieuse lettre.

La date et l'heure du rendez-vous tant attendu y sont indiquées. Dans la nuit, tandis que les religieuses seront au repos, Denis aura à réparer les conduites de vapeur qui alimentent les énormes *steamers* des salles de cuisines. Il m'indique l'heure qui sera la plus adéquate pour le joindre à la sacristie.

Ouf ! Tellement pas simple, son plan ! Si j'avais eu à m'évader de prison, ç'aurait été plus aisé !

Ce soir-là, les minutes passent avec une lenteur de mort. Moi qui

m'endors toujours rapidement, je ne peux laisser le sommeil m'emporter, car comme je n'ai ni montre ni réveil, je risque de passer tout droit.

Minuit trente sonne enfin à la vieille horloge de la salle communautaire. Jetant un coup d'œil furtif de tous les côtés, puisque tous les lits superposés sont côte à côte, comme une petite souris, je me lève sur la pointe des pieds. À la lueur des veilleuses disposées tous les 4,5 mètres, éclairant de façon lugubre le dortoir, je quitte, nerveuse, me dirigeant vers le grand escalier. Regardant attentivement en direction des appartements de Lisbeth et de Gretchen, je descends les marches qui mènent à la chapelle. Mon cœur bat à tout rompre. Le risque que je prends est immense et je le sais. Traversant le sanctuaire, je me rends en hâte du côté de l'aile latérale où sont stockés les décors des différentes fêtes religieuses, statues grandeur nature et autres accessoires. Silencieuse, j'explore la pénombre en quête d'une silhouette connue. Je ne peux croire qu'il n'est pas au rendez-vous ! Je ne peux rester là à l'attendre. Le risque est beaucoup trop élevé, surtout que je suis à moitié habillée. Je tourne les talons, quand je l'aperçois, immobile entre la statue de saint Joseph et celle de saint Antoine. M'approchant, je reconnais son sourire taquin. Le dévisageant, je fonds en larmes, tandis qu'il me serre dans ses bras. Me regardant attentivement, il me dit :

— Dis-moi, qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez tellement maigri depuis Bassin City !

— Je sais. J'ai travaillé jour et nuit ; aussi, le stress et la peine ont rongé mon frein. J'ai mangé bien de la misère. Vous ne pouvez même pas savoir à quel point j'ai attendu de vous revoir.

Puis, inquiète, j'ajoute :

— Écoutez, Denis, vous devez me croire, il faut qu'on aille ailleurs, ce n'est pas un bon endroit. Ici, on peut se faire surprendre à tout instant... Derrière les salles de lavage, ce serait un emplacement plus sûr !

— Bien non, tout le monde dort... Dans les salles de cuisines connexes aux salles de lavage, Lisbeth peut arriver à tout moment !

— Au beau milieu de la nuit ?

— Bien oui, elle vient me voir parfois lorsque je travaille !

— La nuit ?

— Bien sûr !

Estomaquée, je le fixe ; je n'en reviens tout simplement pas, mais je pousserai la réflexion plus tard ! Là, le temps est précieux. De toute façon, j'ai l'habitude de faire taire la petite Mymi qui fait des siennes. Ma réaction est en lien direct avec la naïveté qui caractérise si bien l'enfant-adulte que je suis, tenue dans la plus grande ignorance. Mais j'insiste :

— Sérieux ! Vous devez me faire confiance, on ferait mieux d'aller ailleurs. Je connais les va-et-vient du couvent des sœurs. Celles qui travaillent au secrétariat se couchent très tard. C'est ici qu'elles viennent réciter leurs prières.

— Si c'est comme vous dites et qu'on se fait prendre, cette fois, on s'enfuiera.

— Pour vrai ?

— Promis !

Accroupis l'un contre l'autre dans l'escalier, on se raconte les mois passés l'un sans l'autre. Les heures où, cachée dans l'entrepôt, je l'observais de loin. Chuchotant, je lui détaille l'enfer que Lisbeth me fait vivre...

Un bruit nous fait tressaillir.

Comme je l'appréhendais, un profil se dessine dans le reflet de la porte. Pris en souricière, Denis fulmine. C'est Réjeanne, l'acolyte en chef de la Révérende abbesse !

Nous poursuivant le long du corridor jusqu'aux salles de cuisines, elle somme Denis de s'en retourner *ipso facto* chez les moines, et m'ordonne de la suivre à la chambre de Lisbeth.

Quitter Denis de cette façon, jamais ! D'ailleurs, ne m'a-t-il pas promis que nous quitterions si nous étions surpris ? M'approchant de lui, je chuchote à son oreille l'engagement qu'il a pris deux heures plus tôt. Il me demande néanmoins d'obtempérer et de retourner à mes locaux.

Quant à Réjeanne, elle s'approche de moi et, me saisissant par le bras, elle me tire vers elle. Une violente bagarre éclate. Sous l'effet de la colère, je ne mesure pas ma force et de son nez, le sang jaillit. Elle est à terre sous le grand évier lorsque Denis intervient, nous sépare et me somme cette fois de monter me coucher.

C'est ainsi que, de façon cauchemardesque, se termine ma rencontre tant espérée.

Étendue sur mon lit, survoltée, je n'arrive plus à penser. Avec une vitesse vertigineuse, mes idées se bousculent.

Que faire ? Je ne peux laisser les choses prendre cette tournure. Pas après tout ce que j'ai vécu !

Maintenant, que m'arrivera-t-il ? Ne m'avait-il pas promis ?

Je décide d'en avoir le cœur net ! En toute hâte, je redescends le grand escalier. Fort heureusement, je ne croise personne sur mon chemin. J'enfile mes vêtements d'hiver, puisqu'en ce 18 janvier, les rafales de vent sont glaciales. Ainsi, risquant le tout pour le tout, je sors du couvent et m'enfonce dans la nuit noire.

Je me dirige à l'autre bout de la propriété, vers le grand garage sur le territoire des hommes. Je présume que Denis y sera sûrement à ranger ses outils. J'entre, enjambant les pipes et le fouillis.

À voix haute, je l'interpelle :

— Denis ! Denis !

Malgré les lumières allumées, je ne vois personne. Courant dehors, je me dirige vers l'autobus voyageur, transformé en atelier roulant pour les déplacements des plombiers et des électriciens. Cependant, là non plus, personne ne répond à ma voix.

Que faire maintenant ? Mon taux d'adrénaline est à son paroxysme.

Il est tard, j'ai le feu au cul et je n'ai pas d'appréhension. Risquant ma vie dans l'organisation, j'ose ce que personne, à ma connaissance, n'a risqué avant moi : je grimpe la colline pour me rendre tout en haut au couvent des hommes. Puisqu'aucune ne s'y est rendue avant moi, je n'ai donc nulle idée, dans ce labyrinthe, de qui je peux croiser ni où je peux trouver Denis. En entrant, je sursaute au bruit de ronflement m'indiquant que l'entrée est « gardée ». Je monte l'escalier en colimaçon. Je m'apprête à traverser la grande salle quand j'aperçois, dos à moi, deux prêtres agenouillés en adoration devant l'autel. De toute évidence, je suis dans une chapelle. Me retournant, je remarque au-dessus de la porte d'en face une inscription : « *Dortoir Saint-Charbel* »²⁹.

Saint-Charbel... En un éclair, je fais le lien : c'est seulement dans les

grandes salles de lavage où les moniales lavent les vêtements de tous que se trouvent la liste des numéros de chacun ainsi que celle de leur dortoir respectif. De cette façon, une fois pressé et plié, le linge de chaque membre est disposé dans de grand sac identifié par son numéro et ensuite déposé dans des boîtes avec l'inscription du dortoir qui lui est assigné. Rebroussant chemin, je dois retourner dans les locaux des femmes pour savoir à quel secteur est attribué le #59. Miraculeusement, la porte qui donne sur les salles de lavage n'est pas verrouillée comme il se doit. Ouf ! Dieu est avec moi !

Le doigt courant sur la liste, je repère rapidement le #59. Quelle chance ! Il se trouve justement assigné à « *Saint-Charbel* ».

Je ne cours plus. Je vole, tout en priant la Madone de m'aider et d'ouvrir la voie devant moi.

Bon m'y voilà ! Je suis à nouveau devant la porte du dortoir. De toute évidence, la Vierge est avec moi, car je ne rencontre personne. Les ronflements de dizaines et dizaines d'hommes m'impressionnent. Comme une puissante génératrice, le vacarme est retentissant. Relevant sur ma tête le capuchon de mon sombre manteau, je longe les petites alcôves.

Empruntant une voix grave, j'interpelle : Denis ! ... Denis ! ...

En coup de vent, sans que j'aie le temps de discerner qui que ce soit, je suis saisie par le collet et violemment tirée à l'intérieur d'une minuscule chambrette. Ahuri et décontenancé devant ma détermination, ma folle audace, Denis, visiblement choqué, me dévisage.

— Pouvez-vous bien me dire à quoi vous avez pensé ? Vous rendez-vous compte ? Je n'en reviens tout simplement pas que que vous soyiez venue jusqu'ici. Jacob,

— fils de Gretchen et frère de Lisbeth — vient à peine de rentrer de voyage et son alcôve est à deux tentures de la mienne !

— Mais, ne m'avez-vous pas promis qu'on fuirait si...

— Je ne partirai certainement pas en plein hiver avec ce froid de Sibérie. Si vous, vous voulez partir, pourquoi ne le faites vous pas ? Avoir votre âge, c'est ce que je ferais sans hésitation !

— Je vous aime ! ...

— Vous savez bien, c'est un amour impossible ; il vaut mieux tout oublier. Je n'accepterai pas de perdre toute la confiance que j'ai gagnée ici au fil des années pour une amourette...

— Vous ne m'aimez pas réellement ?

— Ce n'est pas ça ! ... Je ne veux pas de problèmes, c'est tout.

— Je ne peux pas croire que ça va finir de même, qu'on ne se verra plus !

— Je ne peux rien y faire !

Je lui remets une médaille de la Vierge en guise de souvenir.

Les yeux remplis de larmes, abasourdie, je reste quelques instants, figée sur place, sentant l'étau qui intérieurement se resserre et m'étrangle. Je ne peux croire qu'ainsi, tout est fini... Une sueur froide me submerge. Je frissonne, statufiée.

— Ne me laissez pas comme ça !

— Il faut absolument que vous partiez maintenant. Dis, par où êtes-vous entrée ?

— Par le grand escalier en colimaçon, puis la chapelle.

— Quoi ? Mais vous n'avez rencontré personne ?

— Non...

— Je n'en reviens pas !

Me prenant par la main, il m'amène devant un escalier qui sort tout droit à l'extérieur.

— Faites attention au bruit, la chambre de Colbert

— acolyte du Saint-Siège — est juste là !

Plongeant un instant mon regard dans la profondeur de ses yeux marron, je ne peux l'empêcher de disparaître.

Je descends lentement la côte, le regard fixe, les yeux dans l'eau. Je sais bien ce qui m'attend !

Cette fois, plutôt que d'y laisser ma peau, je vais partir avec ou sans

lui !

Plongée dans mes pensées, je me dirige vers le couvent des moniales, résignée à rejoindre le dortoir et à me mettre au lit. Toutefois, dès demain, j'annoncerai aux supérieurs ma décision. Cette fois, je quitte définitivement. Non, je n'en prendrai plus, tout ça, c'est bel et bien terminé !



À peine suis-je arrivée devant la grande porte que celle-ci s'ouvre brusquement. Hors d'haleine, Lisbeth m'empoigne et me tire à l'intérieur. Folle de rage, elle hurle :

— Où étiez-vous ? Allez, avouez, vous étiez avec lui ?

Je ressens soudain un malin plaisir à la voir dans cet état, après tout le contrôle qu'elle a exercé sur moi. Se tournant vers Réjeanne, elle lui demande de nous laisser. Puis, elle me bouscule en direction des marches qui mènent à son bureau. Haletante, elle a peine à parler tant sa fureur est grande. Plongeant dans ses grands yeux noirs, je vois l'étendue de sa panique et de sa colère. Soupesant chacune des syllabes, elle réitère sa demande :

— Où êtes-vous allée ? Vous étiez avec lui, n'est-ce pas ?

Sans broncher, je lui réponds :

— Ça ne vous regarde pas.

Elle me gifle. Je ne sens rien. Se ruant sur moi, elle m'arrache le gros gilet de laine foulée que Geneviève a tricoté pour mon grand frère et qu'il a oublié lors du dernier parloir. Je l'avais revêtu pour courir dans le blizzard de ce mi-janvier.

— C'est Gretchen et le pontife en personne qui s'occuperont de vous dès leur retour demain !

Je hausse les épaules, me disant dans mon for intérieur qu'il m'importe peu puisque, de toute façon, je m'en vais.

Fondant en larmes, elle se laisse tomber sur les genoux, puis, les mains jointes, elle me supplie :

— S'il vous plaît, si vous voulez partir, allez-vous-en ! Cette fois, on ne vous retiendra pas ; mais je vous en prie, laissez Denis en dehors de tout ça...

Piquée au vif et complètement abasourdie devant l'étendue de sa dévastation, je reste figée, n'en croyant pas mes yeux, mes oreilles. C'est impensable, inimaginable que cela puisse être. Jamais il ne m'est venu à l'esprit de façon aussi claire qu'elle puisse l'aimer à ce point. Mais encore là, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un amour autre qu'un lien fraternel. Je ne connais absolument rien au sexe ni à l'amour homme-femme. Ça semble très naïf, mais comme je suis en captivité depuis mes deux ans...

C'est sans pitié que je la regarde accroupie sur le sol. Une fois de plus, la seule arme que je connaisse pour me défendre, c'est la combativité. Aussi, je réplique sans prendre le temps de réfléchir à quoi que ce soit ni aux conséquences de mes paroles :

— Vous voulez que je parte hein ? ... Hein ?...

— Oui, je vais vous aider...

Une lueur illumine ses yeux.

— Eh bien, c'est ce que je m'apprêtais à vous annoncer. Seulement, ça vous ferait trop plaisir et jamais je ne vous donnerai cette satisfaction, jamais, vous avez entendu ? JAMAIS !

— Vous allez le payer cher !

Je perçois de l'écume sur le coin de sa bouche.

— Aussi dur que vous me ferez la guerre, aussi dur je resterai !!!
Vous avez entendu ?

Je viens de signer mon arrêt de mort, mon aller simple vers un long camp de concentration !

Si seulement j'avais su, à cet âge, qu'être une battante, une combative, ça ne m'amènerait que dans des champs de lutte ! Si j'avais su que trop de souffrances émotionnelles épuisent le système et « qu'à tout prix », c'est assurément trop cher payé ! Mais j'étais dans du connu : résister, survivre ! C'est tout ce que je savais. Et puis, jusqu'à présent, partir signifie ne pas savoir où aller sur cette planète.

Je ne réalise vraiment pas ce que je suis en train de me faire, et qui me marquera à jamais...

Lisbeth saisit le combiné et demande qu'on prépare une cellule dans

l'aile réservée aux visiteurs.

Réjeanne en compagnie de Marie-Réna, celle-là même qui nous a accueillis le soir de notre arrivée au monastère 17 années plus tôt, viennent me prendre pour m'escorter. Comme elles ont verrouillé la porte derrière elles, je suis laissée dans ce petit cachot comportant un grabat, un bureau en bois et une petite fenêtre. Lisbeth, qui les a rejointes pour leur donner ses instructions, me crie :

— Vous verrez ce qui va vous arriver si je vous prends à regarder par la fenêtre !

Je m'étends sur le lit. Mon adrénaline est à son paroxysme. Non seulement je ne trouve pas le sommeil, mais je n'arrive tout simplement pas à tenir en place.

C'est ainsi que je m'accoude à la fenêtre. Je regarde le jour naître derrière le grand clocher. Mon cœur se serre dans ma poitrine. J'observe l'émotion qui reste emprisonnée un long moment dans ma gorge pour finir par se déchaîner au seuil de mes paupières.

Oui, je l'aime ce lieu. C'est l'univers dans lequel j'ai grandi, c'est ici que j'ai été socialisée, c'est mon monde, mon chez-moi... Perdre mon environnement serait comme être expatriée à nouveau ; cette perspective me bouleverse, m'anéantit. Face à la colline, je contemple l'impressionnante statue de bronze qui, depuis 1970, surplombe le domaine. Ce Sacré-Cœur, haut de près de sept mètres, les bras étendus sur une largeur d'un peu plus de cinq mètres, m'ouvre ses bras, dans un accueil que je n'ai jamais connu. Je laisse couler mes larmes brûlantes. Je demande à ce Dieu aimant, avec la sincérité qui me caractérise, de me serrer sur Son Cœur, de m'aider. Les sanglots m'étouffent. Fixant l'étoile polaire qui pâlit devant l'aube, je la conjure, comme tant d'autres avant moi au fil des siècles, de briller encore et encore en moi et d'entendre « ma voix lointaine ».

Déchirée entre la décision que j'ai prise sur un coup d'orgueil de rester et le présage de ce qui m'attend, j'explore le sentiment de trahison qui m'habite, tout comme le tiraillement intérieur face à ma petite Mymi devenue totalement silencieuse. Elle non plus n'est vraiment plus sûre de rien. Lorsqu'elle contemple ce monastère et respire l'air de solidarité qui règne parmi tant d'âmes de bonne volonté, elle a cette sensation de ferveur si chère à son cœur. Mais là, elle ne sait plus, car il y a ces autres... ceux qui semblent occuper les postes de dirigeants. Qu'est-ce que ça veut dire, tout cela ? Pourquoi est-ce si difficile de trancher ? Pourquoi tant de haine côtoyant si peu d'amour ? Tant de

contractions et de fermeture, et si peu de bras tendus en bienveillance ?

Il est 4 h 30 du matin. Le son de la cloche tire la communauté de son sommeil. Je vois, un à un, les moines descendre de la colline et se rendre à la chapelle. J'en suis certaine, je vais aussi voir Denis. Je les regarde défiler, vêtus de leur longue bure sombre, silencieux, les yeux baissés, les mains dans les manches. Je reconnais, tour à tour, mes trois frères aînés. Mon cœur tressaille comme à chaque fois. Mes larmes intarissables roulent sur mes joues. N'est-ce pas pour eux avant tout que je suis demeurée dans cette enceinte ? Comme une digue qui s'écroule, un flot de chagrin me submerge. Je verse un torrent de larmes. J'aurais tant voulu leur crier ma souffrance ; mais ils n'en savent rien ! Secouée par les sanglots, j'ai peine à murmurer : « *Manu, viens... prends-moi dans tes bras, dis-moi ce que je dois faire ! Manu ! ... Manu !...* »

Au travers de la cloison, j'entends l'office débiter au son du « *Veni Creator Spiritus* ».

Je n'ai pas vu Denis. Peut-être l'a-t-on mis en réclusion, lui aussi ? Même s'il m'a ni plus ni moins abandonnée à mon sort, j'espère qu'il ne souffre pas trop à cause de moi. Perdue dans mes pensées, je commence à sentir la fatigue m'envahir lorsque, soudain, je l'aperçois. Il est là-bas, en haut de la colline ! Il semble aller et venir nerveusement. Mon cœur bat à tout rompre... Vêtu du scapulaire — habit de travail d'usage réservé aux moines — il descend tout droit vers la porte des visiteurs, à deux pas de ma fenêtre. Je l'ouvre en toute hâte et je siffle. Ne sachant d'où vient ce son, il regarde dans toutes les directions. Il reste très surpris quand il m'aperçoit. Comprenant que j'ai été enfermée là, d'un coup de tête il m'interroge. Je hausse les épaules, lui envoyant un baiser et lui faisant un signe de salut. Il poursuit son chemin, en direction de la cour intérieure.

Je m'allonge et je m'assoupis enfin.

Vers les sept heures trente, la porte qui s'ouvre avec fracas me tire de mon trop court sommeil. C'est Gretchen qui entre en coup de vent. Sans que j'aie eu le temps de me rendre compte de quoi que ce soit, elle m'empoigne et me tire debout. Évidemment, Lisbeth lui a inoculé son courroux. Me poussant à genoux, elle me rue de coups et me frappe frénétiquement au visage :

— Lisbeth vous a demandé de ne pas regarder par la fenêtre !

Allez-vous le laisser tranquille une fois pour toutes ?

Je ne sais que penser... Était-il allé rapporter à Lisbeth ou bien, dans une pièce voisine, quelqu'un a-t-il tout vu et entendu ?

Je me pose mille et une questions à ce sujet. Elles restent sans réponse. Je préfère néanmoins croire cette dernière option, pour justifier mon affection.

Gretchen renchérit :

— Vous rendez-vous compte ? Vous êtes possédée du démon de l'impureté.

— De l'impureté ? Je ne sais pas de quoi vous parlez... Pourquoi de l'impureté ?

— Aller chez les moines en pleine nuit ! Vous ne manquez pas de culot ! C'est scandaleux !

— Je n'ai rien fait, je ne voulais juste pas que ça finisse comme ça...

M'administrant sur la bouche une gifle retentissante, elle a du mal à se contenir. Je sens un filet chaud couler de ma lèvre. Du sang dégoutte sur ma collerette blanche, tandis qu'elle continue :

— Satan a totalement envahi votre esprit, vous ne vous rendez même plus compte qu'il vous possède. Oui, vous êtes possédée du démon !

D'un bond, elle quitte la pièce.

Je saigne. Retirant la taie d'oreiller, j'éponge mon visage qui se boursoufle.

Pourquoi est-ce que je ne réplique pas ?

Parce que tous mes mécanismes de défense ont été annihilés depuis ma tendre enfance. Aux coups, j'ai appris à répondre par le silence et la soumission. J'ai perdu ma réactivité, cet aspect qui guide d'instinct les êtres du règne animal.

Quelques instants plus tard, la voilà de retour.

Elle m'apporte un missel sur lequel sont gravées en lettres d'or ces paroles : « *Pensez-y-bien !* » — « *Chrétien, pense à tes fins dernières et tu*

ne pécheras pas ! » —

— Je vous ai apporté du papier et un crayon ; vous allez me copier ce volume en entier. Peut-être qu'en pensant au châtiment que Dieu réserve à ceux qui pêchent dans Sa lumière, vous changerez votre cœur. Je reviendrai cette après-midi pour entendre votre confession !

Ah oui ? pensé-je ! Je sais ce que tu en fais de mes confidences... Ma confession ? Évidemment, espèce d'inquisitrice fouinarde !

— Je n'ai rien à vous dire ! Puis, je voudrais manger et aller aux toilettes !

Quelques minutes se sont écoulées, Marie-Réna arrive et me fait signe de la suivre. Deux portes plus loin, elle m'indique, en silence, le cabinet. Appuyée dans l'embrasement, elle m'attend. Me ramenant à la cellule, elle verrouille la porte derrière elle.

L'heure du dîner est passée. Je reconnais les pas de la Gretchen qui s'approchent. Allongée sur mon lit, je ne bouge pas. Elle entre et réitère qu'elle vient pour entendre mes aveux.

— Je n'ai rien à dire !

Prenant un ton doux, elle tire sa chaise près de moi et se fait insistante :

— Alors, racontez-moi ; dites-moi où on a manqué pour qu'une jeune fille aussi sincère en arrive là...

— Vous pouvez dire à Lisbeth qu'elle ne saura rien ni du où ni du comment.

Furieuse, elle se lève et quitte en me lançant :

— C'est au pasteur que vous aurez affaire !

— C'est parfait, envoyez-le-moi !

J'avais toujours rêvé de faire affaire directement avec cet homme qui me semblait intuitif et brillant. Je le voyais intègre, comme une image presque parfaite de la limpidité et de l'authenticité avec laquelle je percevais Dieu. J'étais persuadée que, lui, il comprendrait.

Comme je l'avais appréhendé, il ne vint pas.

Deux jours se sont écoulés lorsque notre supérieure générale arrive en compagnie de sa chauffeure, sa fille Mégane. Elle a recueilli mes effets personnels dans une boîte et vient me quérir pour m'amener là où, selon ses dires, le pontife lui-même l'a ordonné. C'est dans la même maison que j'avais été déléguée en punition, après l'histoire avec Jeanne à Balmora aux fêtes de 1986-1987.

Quinze minutes plus tard, nous y sommes.

Sur le terrain, à 15 mètres de la maison, blottie dans un petit boisé, se trouve une minuscule chapelle. Selon la légende, elle aurait été érigée à l'emplacement où, au temps des colons, le Curé Labellière y avait célébré sa première messe. Je m'y enferme, verrouillant à double tour, tandis que la mère abbesse va colporter et médire sur mon compte à ma nouvelle responsable, Bernardine. Avant de quitter, elle frappe à la porte du petit oratoire. Faisant la sourde oreille, je ne me retourne pas. C'est sur cette mauvaise note qu'elle quitte enfin. J'attends quelques instants que le bruit du moteur de sa récente *Jetta* se soit évanoui pour sortir du petit sanctuaire.

Bernardine vient à ma rencontre et me conduit dans ma nouvelle cellule. Elle me fait bonne impression, en me disant de prendre tout le temps qui me convient pour placer mes effets personnels.

À peine quelques minutes se sont écoulées lorsque je crois entendre dans la cour un bruit de moteur diesel. Soulevant le rideau, je vois la Gretchen en descendre. La vache, elle revient !

Prise au piège, je respire profondément. En un coup de vent, elle pénètre dans ma chambrette et me pousse contre le mur. Là, elle se défoule carrément, comme si elle réglait quelque chose de personnel.

De quoi peut-il s'agir ?

Se ruant sur moi, elle donne libre cours à sa fureur. Je sens mon sang descendre jusque dans mes pieds. Mon esprit se dissocie de mon corps qui ne sent pas les coups. Je me vois sur le mur d'en face à observer la scène, en spectatrice. Il me semble que tout est au ralenti. Les bras croisés, mes yeux fixent la séquence. Je ne bouge pas. Je sais que le moindre mouvement en sa direction lui sera funeste. Malgré mon immobilité, je saisis l'ampleur de la colère qui m'habite. Mon courroux a la capacité d'expulser une fusée dans l'espace intersidéral avec l'énergie de sa charge, de l'envergure des 17 dernières années de violences et d'indignations considérablement comprimées.

J'envisage une jeune femme dans la force de l'âge, 19 ans ! En pleine forme, à force de travaux astreignants et éreintants, elle s'en prend à une pitoyable et vétuste septuagénaire. Si elle lève en ce moment son petit doigt, ce sera en proportion de sa colère sans nom. Elle vengera des années de silence, ceux de ma petite enfance. Oui, je la réduirais en bouillie, lui rendant tout le mal qu'elle m'a fait subir ainsi qu'à ses propres enfants et à tant d'autres. Je sens à ce moment qu'une main au-dessus de moi me retient et mène mon esprit ailleurs. Quand je reviens à moi, elle est partie. Je ne sais pas comment tout ça s'est terminé. C'est la dernière raclée que j'ai subie et c'est mieux comme cela !

Je suis assise sur mon lit lorsque Bernardine frappe. S'approchant, elle regarde fixement mon visage marqué des coups reçus et qui se tuméfie. Elle me fait sentir clairement qu'elle n'est pas d'accord avec les comportements de notre matrone. Brisant le silence, elle me dit que je devrais en parler au Guru qui, à la suite des procès de 1980, avait interdit à qui que ce soit de porter des coups. D'ailleurs, ajoute-t-elle, ça tombe bien, puisque le père va venir souper ce soir.

Je ne réagis pas, ne sachant si je peux lui faire confiance.

Le souper est commencé lorsque je descends rejoindre mes nouvelles consœurs. Je sens le regard du père se poser sur moi. Je joue l'indifférente. Dans ses propos, je perçois qu'il cherche une brèche à la muraille que j'ai érigée en mon intérieur. Il dégage beaucoup de bonté, d'accueil et d'intuition. L'ayant toujours apprécié, j'aurais voulu lui parler, me confier. Seulement, comme ces êtres de grandeur et de sagesse qu'on n'ose aborder, il parle très peu. Il s'apprête à quitter et se dirige vers sa voiture quand Bernardine me souffle à l'oreille :

— Va le voir, lui parler. Tu verras, avec lui, c'est différent. Il est bon et compréhensif !

Je cours après lui et lui dis :

— Père, père, attendez !

Il me regarde, attendant que je parle. Mais j'ai tant de choses à lui dire que je reste figée. Pas un son ne sort de ma bouche. Il va quitter quand finalement, sans réfléchir, je laisse tomber cette phrase en tremblant :

— Si elle me retouche, une seule fois, elle est morte !

Secouant affirmativement la tête, je regarde le sol en répétant :

— Elle est morte ! Vous lui direz de ne plus faire ça, parce qu'elle est morte ! ...

Sans rien ajouter, il s'éloigne.



Quelques jours plus tard, il est de retour. Ses visites sont fréquentes. Son appréciation de Bernardine et de sa cuisine n'est un secret pour personne ! Elle, une disciple de la toute première heure, lui ressemble un peu de par son style rustique et bourru qui cache mal un aspect débonnaire. À ses côtés, j'apprends à connaître le Prophète qui ne se laisse approcher que par ceux qu'il choisit bien.

Singulier personnage, il est assez énigmatique. Son tempérament changeant fait en sorte qu'on ne sait jamais comment le prendre ou si le moment est bien choisi pour lui parler. Parfois, il se montre très loquace, et comme il est cultivé, il se révèle très intéressant. Cependant, la plupart du temps, il est d'humeur massacrant. Alors, impossible de faire sortir un mot de sa bouche. Ne répondant pas aux questions, il maugrée. Il s'assoit à table et mange tapageusement tandis que les liquides dégoulinent le long de sa barbe. Il se récure les molaires et sape bruyamment. La bienséance ne fait pas partie de ses préoccupations. Il agit comme s'il était seul, sans se soucier le moins du monde de l'impression que les autres peuvent avoir de lui. C'est le Prophète, tout lui est absous.

Bernardine, quant à elle, est très à l'aise avec ses humeurs fluctuantes. Je l'entends lui lancer, dans un français cassé anglophone de l'Ouest canadien :

— Qu'est-ce que c'é que t'as à matin ? Té ben mauvaise humeur !!!
T'as ti mal dormi ?

Je la trouve drôle. Elle seule peut se permettre de parler à Sa Sainteté sur ce ton !

Quand il finit par parler, je sens que je suis de trop dans la confidence. Aussi, je me lève et me montre absorbée par mon entreprise de débarrasser la table et de faire la vaisselle. Cependant, j'entends qu'il vit un des plus grands bouleversements de sa vie. Une dizaine de disciples de la première heure, postés en Italie, viennent de ficher le camp.

Bernardine, qui semble liée à lui par une familiarité tout à fait spéciale, lui demande :

— Mais t'as pas su te tenir encore ? Tu sais que tu dois faire attention... Tu te mets dans merde... Faut que tu te contrôles là !

Il semble profondément bouleversé et j'entends des bribes de conversation. Tranquillement, ils ne font plus attention à moi. J'entends qu'ils parlent de tendances sexuelles, d'attrance pour les hommes, les enfants.

Je reste silencieuse et en retrait. Je n'ai aucune idée de quoi il s'agit, mais je sais que l'Élu de Dieu a perdu ses repères et est comme un enfant qui cherche des bras maternants.

Les seuls qui lui conviennent sont ceux de Bernardine qui est on ne peut plus masculine et bourrue.



Les jours passent, routiniers. Je lutte entre l'envie de fuguer et la volte-face faite à Lisbeth.

Je descends dans les profondeurs et l'abîme du désespoir humain. Durant les longs mois que je passe à cet endroit, je survis de peine et de misère à un véritable massacre psychique, luttant pour garder mon équilibre, de plus en plus fragile. Je suis sans aucune référence ni balise, et je flirte avec l'aliénation. Parfois, c'est une folie meurtrière qui se fait des scénarios dans mon esprit. Je me dis qu'en prison, ce serait l'Eldorado par rapport à ce lieu. Mais il n'y aura jamais de taule, puisque personne ne saura jamais ce qui se passe ici. Puis, encore et toujours, il y a ma famille. Sa perte me fait souffrir le martyr, certes, mais sans elle, qui sait ce que je deviendrais... Elle me fait tenir bon au travers du pire. Le nom « Keyzer » est mon facteur de résilience, même s'il s'est partiellement élaboré dans mon imaginaire. Je me bricole une image, je donne des cohérences aux événements qui n'en ont pas. Je cherche à me réparer un peu, tentant de faire une force de mes fragilités, même si je me sens comme un fantôme. Mon père et mes deux frères aînés sont des êtres qui semblent se tenir debout et garder leur JE ou du moins leur sens critique. Je suis une *Keyzer*, je dois garder ma verticalité.

Révoltée, sans ferveur ni appartenance, je suis avec peine la routine religieuse de la maisonnée qui se compose de personnes gravement atteintes. Oui, on m'a enfermée avec les fous ! Outre la supérieure Bernardine, parmi eux, Gudule, octogénaire atteinte de la maladie de Parkinson, est la meilleure ; puis il y a Brigit, souffrant d'Alzheimer avancé, qui arrive parfois à me faire rire tellement elle retourne dans un passé qui semble des plus licencieux. Et Terez, non la moindre,

atteinte de démence sévère mais qui a tout de même reçu le sacerdoce, peut être hilarante quand on tente de la couper de ses TOC³⁰ qui peuvent durer une partie de la journée.

Comme je suis avec des personnes déséquilibrées, je me questionne sur mon propre équilibre. Suis-je folle ou est-ce qu'on tente de m'aliéner ?

Chaque fois que ça m'est possible, je m'esquive du groupe. Je grimpe la colline derrière la propriété. Je saute par-dessus la clôture et je marche longuement sur le vaste plateau. Je passe là de longues heures à penser, puis à faire taire la folle du logis, à prier et surtout à pleurer. J'entends dans l'écho le timbre lointain de la cloche du couvent qui, toutes les heures, implore les religieux à genoux d'offrir une nouvelle heure d'amour à Dieu. Mon cœur se serre à chaque fois. Je voudrais tant être là-bas avec les compagnes de mon enfance, partager ensemble le poids de notre commune immolation. Les supérieures savent bien qu'il n'y a pour moi de pire châtiment que l'isolement. Je me sens écartée et si seule depuis toujours, moi qui suis un être profondément relationnel. Cette captivité me brise progressivement et profondément. J'en viens à perdre complètement ma confiance dans mes capacités à me relier. J'en viens à perdre cette assurance qui faisait partie de mes caractéristiques spontanées d'enfant espiègle, folichonne et insouciant. Peu à peu, la méfiance s'installe et mon questionnement intérieur incessant tourne en autocritique acerbe. Dès qu'une tension se profile dans les relations autour de moi, je m'en attribue la cause. Je vis une réelle torture intérieure. Ma détention est d'autant plus pénible à supporter que la proximité du monastère nous laisse entendre tout ce qui s'y passe, sans y participer.

Sauf Sa Sainteté et le responsable de nous apporter des victuailles, personne ne nous rend visite. Je pense sans cesse à mon « prétendant ». Où est-il ? Comment s'est terminée pour lui notre histoire ? J'ai su plusieurs années plus tard que le pontife lui aurait dit :

— Pour toute punition, vous porterez le poids d'avoir flirté avec elle, car elle le dira à tout le monde ! C'est une frivole, un vrai panier percé !

Clairvoyant ! Devin ! L'envoyé de Dieu ! Et moi, je crois de plus en plus, comme me le répète sans cesse Gretchen, que toutes mes relations seront vouées à l'échec et que je finirai ma vie seule et abandonnée parce que je suis ceci, ou que je suis cela... Accablée, à bout de larmes, je m'assèche. Consternée de mon incapacité à me

changer, je suis sur la pente de plus en plus profonde et glissante du désespoir.

De douce et serviable, je deviens de plus en plus fermée et taciturne. Pourquoi tenter de me relier puisque je porte une tare, qui est probablement génétique. Jamais je ne réussirai mes relations. Je suis une semeuse de merde et de problèmes ! Même maman secoue la tête de déception quand elle me voit et me dit que je ressemble beaucoup à papa. Que je suis une enfant difficile. — Difficile pour qui ? Je ne sais pas ! — Et mon papa est, oui, un homme très droit, mais son relationnel semble être son maillon faible, du moins aux sous-entendus semés en moi. C'est vrai que remettre les choses en question... ça cause des tensions. Passer entre le mur et la peinture, c'est plus de contexte.

Bernardine tente de m'apprivoiser. Pour ce faire, elle me raconte qu'elle a eu le cœur brisé quand, amoureuse, elle a laissé son fiancé à la veille de son mariage pour suivre l'appel de Dieu qui s'était fait entendre par cet Arche de Salut. Elle me dépeint comment elle a trouvé difficile, à l'origine du culte, d'être une des compagnes de la Gretchen, qui ne l'épargna pas pour gravir les échelons et devenir supérieure générale. Elle me conseille fortement de m'ouvrir au représentant de Dieu qui, lui, est digne de confiance ; elle m'incite à me confier. Aussi, un soir, lors d'une de ses visites, elle avise le père que je veux me confesser. Dans une minuscule chambrette, je débute mes aveux, lorsqu'il m'interrompt brusquement. Me donnant l'absolution, il me dit froidement :

— Écrivez-moi tout ça en détail !

— Bien...

Sur ce, il s'en va.

Je reste quelques moments perplexe ; il est si imprévisible !

Dans les jours qui suivent, je fais ce qu'il m'a demandé. Je lui écris une page de mon histoire, utilisant la plume comme biais pour choisir mes mots, me préoccupant soigneusement de leur impact. Je les sélectionne minutieusement pour qu'entre nos consciences, une rencontre ait lieu. Puisse-t-il comprendre ma vérité qui s'est déroulée au sein du temps, dans le silence hostile et écrasant de ma courte existence s'étiolant depuis l'éternité.

Tout ce que je n'ai jamais pu dire, j'ose l'écrire. Et même si la teneur est d'une lourdeur insondable, je choisis d'en parler avec grâce et

beauté, avec des couleurs douces et harmonieuses... avec ma couleur. Car le chagrin et la nostalgie peuvent être dignes dans leur ciel orageux ou tonitruant, tout comme la pluie torrentielle nettoyant ce qui a été délaissé de l'emprise des mains crispées, contractées. J'espère qu'avec la délicatesse dont je choisis les mots justes, pour nommer mes états et sentiments, le Prophète saisira la fragilité du mystère qui sous-tend mon être. Oui, il appréciera l'empreinte des tribulations et des pertes, celle d'une profondeur abyssale que l'on considère chez les aînés ou ceux ayant trop vécu.

En lui décrivant mon état frôlant la folie, je réalise que je pourrais choisir l'hébétude psychique. C'est plutôt une maturation post-traumatique qui est à me faire mûrir trop rapidement, comme l'être qui sait qu'il va perdre une vie qu'il aime. Je lui offre ce qui est en train d'émerger, à mesure que je traverse de l'autre côté de l'épouvante, de l'obscur et du noir. J'ose croire qu'il saura percevoir la sagesse, la dignité, rançon de mes peines et de mes chagrins. Ceux dans lesquels je suis entrée de plein pied, les « *processant* », les intégrant doucement, faisant taire à répétition ma pensée trop active et souffrante. Je me hasarde à révéler mon vide insondable, même effrayant, là où mes grands silences logent, sans qu'aucune présence n'ait rien défiguré de ce qu'ils m'ont révélé. Par conséquent, je lui offre les diamants que ma conscience a taillés au creuset de mes déchirements. En lui dévoilant ces espaces esseulés, je leur donne une présence pour enfin les transcender. J'en suis certaine, ils seront accueillis avec délicatesse et une précaution bienveillante. C'est ce qu'on m'a dit de lui ; il est un homme sensé, équilibré. Je risque de lui dévoiler le sacré en moi, souhaitant que ma vérité cachée jusqu'à présent se dilate quelques instants, transfigurant sa compréhension et, qui sait, peut-être ma vie. J'ose croire qu'il pénétrera en mon sanctuaire, sur la pointe des pieds, avec un immense respect. Non pas comme l'autre qui y est entré avec ses sabots boueux et qui a tout saccagé. Non. Mais avec la sagacité d'un maître qui a marché sa route, celle qui l'a mené à la sagesse des grands, des inspirants.

Écrire de cette façon, avec la sensibilité de l'émotion présente, se révèle une habileté totalement spontanée. Elle me met en lien avec mon intégrité profonde, sans filtre et sans appréhension ; aussi je laisse couler simplement ce qui ne se dit pas, avec les tonalités de l'artiste que je suis.

J'ai confiance que de lui avouer les sentiments qui m'habitent, mes luttes, la douleur des pertes subies, c'est l'équivalent de me confier au Dieu tout-puissant. D'ailleurs, n'est-il pas son représentant, son prophète ? Est-ce qu'en voyant ma sincérité, il ne voudra pas faire

quelque chose pour soulager ma détresse ?

Je le crois si fort que, les yeux fermés, je lui ouvre mon âme comme un livre grand ouvert. Je m'abandonne comme l'enfant qu'intérieurement je suis demeurée, une fois encore !!!

Ce midi-là, il arrive pour le dîner. Je lui remets mon petit feuilleton, dans lequel sont relatés le détail de mes amertumes et noirceurs ainsi que ma résolution de ne plus jamais me confier à Gretchen. Je lui fais savoir que je veux changer de directeur. Je prendrai Marcelle, la mère de mon enfance.

Sans réaction, il met le petit manuscrit dans sa poche.

La semaine n'est pas terminée que le commissionnaire se pointe. Il apporte l'enregistrement d'une conférence que Sa Sainteté a donnée la veille. Ayant convoqué la congrégation, il parle en mots à peine couverts de ma confession comme d'un « *strip-tease* », un effeuillage. Il condamne que certains religieux choisissent des directeurs de conscience demeurant à plus de 100 km d'eux et, par le fait même, font du surplace.

Consternée, je n'en reviens tout simplement pas. Lui qui tonne et tempête d'être face aux supérieurs comme de véritables livres ouverts, lui qui m'a demandé de tout lui dire... Je me sens trahie. Je ne sais que penser de ces doubles contraintes³¹ qui ont comme objectif d'asseoir sa domination en court-circuitant sans cesse ma conscience. Cette anecdote qui s'ajoute aux autres me rend encore plus confuse intérieurement.

Évidemment, la Gretchen s'en mêle ! Assurément, elle arrive. Sans détour, elle me demande si j'ai écouté l'enregistrement en question. Comme je réponds par l'affirmative, elle ajoute :

— Vous savez qu'il s'adressait à vous ? Vous êtes tellement sincère que si tout le monde était comme vous, il ne se pourrait pas !!!

— Quoi ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire !

Je me répète en boucle ce qu'elle vient de dire :

...

Si tout le monde était sincère comme moi... il ne se p

— Réfléchissez !!! Sortez de vous un peu !

Ce soir-là, quand j'entre dans mon lit, j'ai le sentiment que tout tourne autour de moi et en moi. J'ai l'impression d'être prise dans le tourbillon effréné d'un cyclone spectaculairement dévastateur. Je descends si bas dans la douleur psychologique que je ne pourrai jamais décrire la période infernale et obscure que j'ai traversée. J'ai de la difficulté à respirer, je me pince pour savoir si je suis encore en vie. Je suis sûre que je vais mourir... ou peut-être suis-je déjà morte ? Oui, psychiquement, je le suis ! J'agonise ! Je ne sais vraiment plus rien. On m'a anéantie, annihilée, réduite. Plus rien de ce que je pense ou ressens ne m'apparaît comme réel. Le tourment intérieur est obsédant, incommensurable, interminable. Impossible de le traduire, sinon par l'illustration suivante :

Imaginez un instant que je suis votre mère, votre meilleure amie, voire Dieu lui-même. Je vous demande de quelle couleur est le mur qui, en l'occurrence, est jaune. Vous me répondez : « Jaune ».

Moi — en qui vous avez une absolue confiance — je vous réponds : « Mais non ! Tes yeux te trompent ! Il est noir ! »

Je vous fais maintenant écouter l'enregistrement d'une merveilleuse mélodie. Je vous demande ensuite ce que vous entendez. Vous me répondez : « Une magnifique musique ! »

Moi, je vous réponds : « Mais voyons, que t'arrive-t-il ? Tes oreilles te bernent, tu es ici dans le silence le plus total ! » Et je poursuis ainsi.

Si, venant appuyer mes dires, toutes les personnes que vous croiriez vous feraient douter de vos capacités, comment vous sentiriez-vous ? Et si l'on poursuivait ainsi durant de nombreuses années, l'on vous rendrait incapable de vous fier à vous-même ?

Fermez les yeux et imaginez. Vous verrez, c'est ahurissant.

J'ai à peine 19 ans et depuis l'âge de deux ans, on a pillé, saboté mon identité. Mais là, c'est mon âme qui est atteinte. Je n'arrive plus à m'expliquer à moi-même la définition du mot « sincérité », qui revient si souvent sur leurs lèvres. Je n'ai plus de repères internes.

Dès lors, en parlant à Dieu, je m'abandonne totalement entre ses mains. Je lui dis que s'Il me destine à l'enfer, il n'y a réellement plus rien que je puisse y faire.

Si ma sincérité est fausse... si ce qui est vrai pour moi ne l'est pas... Suis-je

vraiment réelle ? Est-ce que ma réalité est véridique ? Est-ce que ma pensée à une quelconque cohérence ? Et si j'étais réellement anormale, voire monstrueuse ?

J'hallucine ! Je frôle la psychose !

Ce cataclysme me ramène au désespoir éprouvé dans mon lit d'enfant : même si je crie, si je hurle, jamais personne ne m'entendra ! Jamais personne ne saura, personne ne viendra me secourir. Personne ne sait ! Même les gens ici ne saisissent pas cela : ou bien je suis folle, ou l'on veut me rendre folle. Silencieusement, je me noie littéralement dans mes larmes. Je m'étouffe. Effondrée intérieurement, à l'agonie. Le spectre de la mort est là qui me nargue... Je voltige dans des espaces intersidéraux... et là, dans l'immensité du silence, j'écoute le son du silence... du rien... celui qui perdurera durant... l'éternité de mon existence. Je me dissocie. Je suis ailleurs où règne le rien ! De toute façon, rien de ce que je suis, pense ou sens n'est réel.

À partir de ce jour, je fais plusieurs fois, endormie ou quelques fois éveillée, le même rêve : je poignarde mes Cruella. Dans ces délires chimériques, je suis une criminelle. Mon rêve s'anéantit lorsque je réalise qu'en vérité, ça ne sert à rien, puisque ce que je pense est faux, ce que je ressens n'est pas réel. De toute façon, je suis déjà une scélérate, un gibier de potence, comme m'appellent certaines matrones. Je ne suis pas seulement en tôle, on m'a envoyée dans un réel camp de déstructuration psychique.

Épuisée, je me traîne avec mes vains mirages pour échouer au pied de l'autel.

J'aurai au moins appris à prier !

Prostrée, je confie au Seigneur, mon seul ami, l'usure de mon âme, mes aliénations ou névroses, et ma désolation intérieure. Résignée d'être un personnage de plus en plus dérangé, je pleure au pied du sanctuaire, suppliant Dieu d'enfin changer mon cœur ulcéré et de me donner la « sincérité », la vraie, la sienne, celle que je devrais comprendre, mais qui débouche sur le néant.

Moi qui croyais qu'être sincère, authentique, était le qualificatif le plus représentatif de ce que j'appelais moi...

Mais il n'y a pas de moi, je suis une chimère, un gouffre noir, un effroyable néant.



Le soleil est radieux.

Bernardine est affairée à préparer le petit jardin. Je m'esquive. Courant à ma chambre, je saisis le petit bout de papier sur lequel est inscrit le numéro de téléphone de la maison à Adeville. Je l'ai dérobé hier soir du tiroir de ma responsable. Les minutes sont longues. Quand elle répond, au son de sa voix, je me sens déjà mieux.

— Léa-Maria, c'est moi, Marcelline...

— Qu'est-ce qui vous arrive ? J'ai su qu'on vous avait retournée en punition.

— Oui !

En quelques mots, je lui raconte, en finissant par lui décrire le martyre intérieur que je vis. Elle me répond :

— Marcelline, j'ai vécu la même chose ; pourquoi croyez-vous qu'on m'a isolée aussi ? On voit trop clair, tout simplement. Leur but est de nous faire craquer psychologiquement. Ils ont réussi avec d'autres ; vous serez pressée comme un citron jusqu'à ce que vous vous effondriez. Et vous n'avez pas le droit de vous écraser. Une « Keyzer », c'est fort. Tenez bon ! Je pense à vous et...

— Je dois raccrocher, elle arrive...

Bien entendu, j'aurais voulu lui parler plus souvent, mais c'est impossible. Dans mon ignorance, je n'ai aucune idée du fait que cet interurbain s'est affiché sur la facture du mois suivant. Ce bref coup de téléphone, une fois découvert, fut sévèrement puni. Au point où j'en suis, je m'en fiche, car cela m'a donné du courage et la détermination nécessaire pour ne pas sombrer. Je t'aime, Léa-Marie... comme le nom de mon père, tu as été un de mes facteurs de résilience !



La Semaine Sainte est commencée.

Omniprésente est la pensée du parloir qui, selon la coutume, arrivera avec les jours suivant Pâques. Je suis convaincue qu'on ne me fera pas venir à la maison-mère pour l'occasion. Il me semble que j'ai assez payé ! Rien au monde ne peut être plus déchirant que d'en manquer un. Obsédée par cette pensée, j'attends. Dès le Vendredi Saint, Gretchen s'amène. Quand elle me convoque, mon cœur fait deux bonds. Le Saint-Père lui a fait part de son désir de ramener les parloirs comme au milieu des années « 70 », alors que les rencontres entre frères et sœurs de sang étaient défendues. C'était elle, mère de 13 enfants, qui l'avait convaincu, après de nombreuses années, de revenir sur sa décision, car ses enfants aussi étaient pénalisés. Elle lui avait suggéré de n'en priver que ceux qui enfreignent les consignes. Selon elle, je suis de ceux-là, pour mes frères un objet de corruption, une provocation. Je ne connais pas même la signification de ces mots. Je reste figée sur place, abasourdie, décontenancée, ne sachant quoi invoquer pour ma défense. Mes larmes amères et furieuses trépignent, déferlant sur mes joues, se succédant en cadence. Elle le sait très bien : rien ne peut me faire plus mal. En ce sens, elle fait tout ce qui est en son pouvoir.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je n'en reviens pas ! C'est une vengeance, rien d'autre ! Je ne sais pas ce que je LUI ai fait... Je cherche où et quand, c'est si personnel. Je connais un tas de gens qui ont fait pire, et ce, sans conséquence... Je suis sonnée...

— Non, vous ne pouvez pas me faire ça !!!

— De toute façon, vous vous comportez mal durant les parloirs !

— Quoi ? Qui a dit cela ? Comment vous pouvez savoir ? Dites-moi ce que j'ai mal fait ? S'il vous plaît, pas ça ; je vous en supplie, n'importe quoi, mais pas ça !!!

Je surprends un sourire machiavélique au coin de ses lèvres. Bien sûr qu'elle peut me faire ce qu'elle veut. Elle est la souveraine ! Tout lui est permis ! Brisée, je m'effondre une fois de plus. En larmes, je la conjure. Impassible, elle me regarde sangloter. Elle se lève, me laissant accroupie au sol, et me quitte sans broncher.

Quelques jours plus tard, on vient reconduire maman et mes deux sœurs. Elles sortaient à peine du parloir avec mes frères.

On ne veut pas prendre le risque que j'aille au monastère. C'est donc elles qui viennent à ma rencontre.

Je dois me l'enfoncer dans la tête, je suis désormais prisonnière ! Je me souviens de ce rendez-vous comme si le temps s'était arrêté. Les années n'ont rien effacé ! Assise sur la balançoire, je profite du temps radieux, en total contraste avec mon enfer intérieur. Depuis la visite de la mère abbesse, je suis devenue muette. Je ne peux simplement plus parler, plus être.

Geneviève m'annonce que si elles sont là, ce n'est pas tant pour le parler que pour me dire qu'elle quittera le lendemain. Elle vient d'être assignée à la mission de Paris, en France.

Peu m'importe, un peu plus, un peu moins de douleur. Intérieurement, je suis moribonde. Si seulement c'était réel, tout cela finirait, je ne sentirais plus rien, ça ne ferait plus mal... mais c'est peut-être seulement le fruit de ma psychose. Rosalie semble la seule à percevoir dans quel tourment je me démène. Pourtant au fil des ans, combien de fois m'a-t-elle dit qu'elle enviait mon côté articulé et fonceur, avouant qu'elle aurait voulu me ressembler. Je lui avais dit que je payais cher ce tempérament qu'elle enviait, alors qu'elle, elle était tout simplement invisible. Aujourd'hui, elle réalise combien ça coûte cher, effectivement ; beaucoup trop cher d'être qui je suis ! Elle semble désespérée devant ce qui m'arrive. Chère petite sœur ! Il n'y a pas de mots pour dire mon affection envers mon petit bébé sœur.

Même en écrivant ces mots, mes yeux se remplissent de larmes. Mmm... ça fait aujourd'hui 30 ans que je n'ai pas revu ma petite Rosalie...



C'est dans ce climat intérieur que l'été se passe. Quelle n'est pas ma surprise quand, au début d'août, le grand autobus voyageur bondé de nonnes fait halte dans la petite cour de mon lieu de détention. On vient me chercher ! La grande retraite annuelle commence le soir même au couvent de Nomuscan, celui qui a été rénové au prix de tant de sueur. Je reprends espoir de voir la lumière au bout de mon noir tunnel et d'arriver à obtenir rédemption. Ma joie est grande de revoir mes consœurs, mais je me garde bien de la manifester. Je ne sais plus comment agir et tous mes mouvements, paroles, élans sont retenus et minutieusement étudiés, soupesés. Je me sens épiée.

Je choisis la chambre la plus retirée, celle tout près du grenier. Je veux passer inaperçue le plus possible. Kathelyn, la responsable de la retraite, me laisse entendre qu'elle a reçu de Lisbeth consigne de m'avoir à l'œil et de me suivre partout. Je fonds en larmes :

— Je suis ici en retraite ; de quoi a-t-elle peur ?

Je veux mettre un terme à ce cirque et en avoir le cœur net. Le lendemain, quand Gretchen arrive, je lui fais part de mon désarroi. Comme rien ne m'avait certifié le fait que Lisbeth m'en voulait personnellement, je me suis souvent dit que je devenais simplement paranoïaque. Mais là, qu'a-t-elle comme justification ? L'abbesse ne me répond rien de concret. Comme à son habitude, elle reste dans le nébuleux, le flou. Cependant, elle convoque la gentille Kathelyn qui se fait confisquer son poste de responsable. Sans être plus avancée, je suis désolée d'avoir fait gronder une charmante collègue. Accablée, je passe encore de longues heures, tard dans la nuit, au pied du Tabernacle.

Cette retraite est très pénible. Elle est basée sur les enseignements arides de Marie De Àgreda, une mystique des années 1600 qui a reconstitué la vie de la Vierge à partir de ses visions extatiques et lévitatrices. La lecture de l'œuvre est un supplice et sa vision est pour moi tout sauf un élan qui m'élève. Je me confie au prédicateur. J'ai toujours eu une immense dévotion envers la Vierge. Toutefois, la façon dont on la décrit fait en sorte que j'en viens à l'avoir en aversion. Je ne veux plus en entendre parler, car, de toute façon, tout ce qu'on en dit est si peu semblable à ma vie de merde ! Sous quel angle la Madone pourrait-elle me servir de modèle ? On me suggère de ne m'en tenir qu'à la méditation, simplement.

Au cours de la retraite, Lisbeth me donne l'ordre de changer de chambre et de m'installer dans celle qui est connexe à la sienne. J'obéis sans raisonnement, espérant de meilleurs sentiments à mon endroit.

Il est tard déjà. Je l'ai vaguement entendue parler avec Colbert, son « directeur », depuis l'heure du souper, lorsque vers minuit, elle arrive. Me réveillant, elle me demande de venir dans sa chambre lui masser le dos, car il la fait souffrir. Je m'exécute sans broncher. C'est alors qu'elle me demande de venir dormir avec elle, question de la réchauffer. Moi, innocente et sans arrière-pensée, je m'exécute comme un enfant. M'enlaçant dans ses bras, elle me dit qu'elle sait à quel point je dois souffrir intérieurement. À brûle-pourpoint, elle me demande si Denis me manque.

— Pourquoi, voulez-vous savoir ça ?

— Si vous voulez que je vous aide, il va falloir que vous soyez franche avec moi !

— Je ne vois pas comment vous pourriez m'aider ; vous ne voulez pas de moi et peu vous importe ce qui se passe en moi, comment je vis ce rejet...

— Non, ce n'est pas que je ne vous veux pas, mais que voulez-vous, on ne peut pas vous garder, **vous voyez trop clair !**

Mon visage devient livide... mon sang, avec une lenteur de mort, se meut laborieusement dans mes veines... Ai-je bien entendu ? Est-ce que j'ai finalement une vraie raison pour expliquer mon calvaire ?

— Pardon ? **Je vois trop clair ?**

Pouffant de rire elle ajoute :

— Ne prenez pas ça de cette façon-là ; vous aurez bien la chance de faire vos preuves. Si vous voulez être franche avec moi, je vous laisserez venir au monastère pour le 15 août prochain, il y aura une grande fête.

— Que voulez-vous savoir ?

Prête à tout pour regagner sa confiance et revenir dans les rangs, j'enferme une fois encore la petite Mymi dans le placard, prostituant mon cœur. J'oublie tout ce qu'elle m'a fait endurer. L'oubli est devenu mon meilleur allié !

— Qu'avez-vous fait avec Denis ?

Mettant sa main sur mon sein, elle commence à me caresser. Doucement, je prends la sienne dans la mienne, en lui demandant :

— Je ne comprends pas votre question, je n'ai rien fait avec lui !

— Vous a-t-il touché les seins ? Ils sont si jolis, certainement plus attrayants que les miens, vous savez j'approche les 50 ans.

— Non !

— Je ne suis pas certaine que vous me dites la vérité...

— ... !

— Puis ?

— Puis rien ! Maintenant, je vais me coucher dans mon lit, je ne me sens pas à l'aise de dormir à deux.

— Avez-vous couché avec lui ?

Je ne comprends pas ce terme, alors je demeure silencieuse.

— ...

Je regarde le vide avec une satiété, un dégoût interrogateur. *Que cherche-t-elle ?*

Comme je n'ai pas de référent dans le domaine de la sexualité, de l'amour, je suis toujours face à l'abîme incompréhensif, mais la situation est totalement pernicieuse, et ça, je le sens.

En ce qui la concerne, je la sens frustrée. Non, rien ne changera. Que je lui dise la vérité ou non, cela ne fera aucune différence.

Dans ma tête, dans mon cœur, ses mots tournent en boucle : « **On ne peut pas te garder, tu vois trop clair !** »



Le lendemain, je suis à la cave, occupée à préparer les légumes. Salomé arrive. Elle, une des dernières flammes de Denis, est devenue l'une des préférées de Lisbeth depuis qu'elle a définitivement mis une croix sur cette idylle. Rompant le grand silence imposé durant ces jours de récollection, elle me dit :

— J'ai su pour vous et Denis...

Mal à l'aise, je murmure :

— Mais comment ça ?

— Lisbeth me l'a dit, elle voulait que je sache...

— Après ça, elle va dire que j'ai une grande langue !

— Ne prenez pas ça comme ça, je veux juste vous aider.

— Vous, elle vous aime bien, tandis que moi...

— ça n'a pas toujours été comme ça, j'ai mangé mon lot de misère. Il faut juste que vous fassiez comme il faut.

— Comment ?

Je me mets à sangloter. Elle me prend dans ses bras :

— Si vous voulez, on peut être des amies, mais il va falloir que vous vouliez... que vous développiez votre diplomatie.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire, être diplomate. Pour moi, c'est comme lécher le cul des autres. Ce n'est pas dans ma nature. Vous savez j'ai l'impression de faire mon possible, mais ce n'est jamais correct.

— Priez beaucoup la Sainte Vierge. Moi, c'est ça qui m'a aidée. Puis, il faut que vous soyez ouverte avec les supérieures. J'ai longtemps pensé comme vous et j'en ai arraché. Vous devez faire ce qu'il faut, sinon vous ne vous en sortirez pas.

— Je veux bien apprendre, mais jamais je ne pourrais me corrompre pour faire plaisir... Expliquez-moi.

Elle me parle de sa courte liaison avec Denis ; il l'a déçue. Elle l'a laissé tomber, en avouant tout à Lisbeth qui la harcelait. Depuis ce temps, elle est devenue l'une de ses préférées ; elle m'avoue avoir dû aller contre son gré à maintes reprises pour y arriver. Sur sa lancée, Salomé tente de me convaincre que Denis n'est en fait qu'un coureur de jupons, qu'il n'en vaut pas la peine.

— Je ne sais pas ce que c'est un coureur...

Je lui confie mon soupçon à propos de l'affection que Lisbeth éprouve pour Denis. Elle me rassure en me disant que, pour elle, il est comme un petit frère.

— Vous savez que Lisbeth m'a promis de me faire venir pour la célébration du 15 août ? Pourtant, j'ai peur qu'elle ne tienne pas promesse.

— Je vais voir ce que je peux faire !

Sûre de rien, je suis toutefois heureuse d'avoir une alliée, une amie, qui sait ? Peut-être pourra-t-elle me servir d'intercesseur ! Comme elle me prodigue encouragements et bons conseils, à partir de ce jour, je recherche sa compagnie. J'ai tant besoin de liens !

Dans mon intérieur, Mymi me dit de me méfier. Seulement, des amies, je n'en ai jamais eu. Peut-être qu'enfin, Salomé m'enseignera le moyen d'être dans les bonnes grâces des supérieures.

La retraite se termine. Salomé et moi avons conclu un pacte qui nous lie. Ni l'une ni l'autre ne quittera cette Arche du Salut, et notre

dévotion à Marie sera le lien entre nous.



Mon cœur se serre de nouveau dans ma poitrine quand, au retour, bien que je me sois faite silencieuse et discrète pour qu'on m'oublie, on me débarque à la chaîne qui ferme l'entrée du monastère. Non, on n'a rien oublié ; on n'a pas l'intention de changer quoi que ce soit. Je suis, de ce pas, retournée au cachot.

J'attends le 15 août avec impatience. La journée se déroule dans l'attente. J'ai perdu tout espoir quand la *Jetta* de Gretchen se pointe enfin. Contrôlant ma joie, je vais rejoindre mes consœurs au monastère. Aux aguets, comme une ville en état de siège, je me promets de tout faire comme il faut. Quelques minutes après mon arrivée, l'heure de l'office sonne. C'est dans une cour intérieure en plein air que se déroule la cérémonie. Un gigantesque sanctuaire extérieur a été érigé, surplombé d'un crucifix géant que mes deux frères aînés ont sculpté. Vêtus de la tunique blanche des grandes fêtes, tous les membres sont présents pour célébrer le triomphe de la Vierge en cette fête de l'Assomption. À la grande procession suivent la bénédiction, puis l'inauguration du nouveau clocher niché dans une impressionnante tour de 30 mètres de hauteur, conçue pour soutenir l'immense statue du Sacré-Cœur en bronze de 1,5000 kilos. Autour du célébrant, je reconnais mes frères qui ont été parties prenantes du chantier et, bien sûr, Denis. Mon cœur se serre. Je ne bronche pas d'un poil, car je le sais bien, je suis épiée.

En fin de journée, Lisbeth me fait remarquer que mes premiers vœux temporaires arrivent à terme et que je devrais penser à prononcer les seconds. Je hausse les épaules.

Le soir même, je suis reconduite à mon cachot. Je dois me résigner, on ne passera pas l'éponge.

Le 8 septembre arrive. Il y a effectivement déjà un an que j'ai émis mes vœux temporaires de pauvreté, chasteté et obéissance. Je n'ai aucune envie de les renouveler comme il se doit, et cela, pour les trois prochaines années. Seulement, peut-être que si je le fais, mes supérieurs y verront de la bonne volonté, qui sait ? Et puis, la chance de revoir Denis...

Sans réfléchir, j'envoie en bonne et due forme ma demande à Sa Sainteté.

Elle est acceptée. Tout comme le 15 août, j'attends toute la journée. Elle est interminable. En toute fin de journée, Mégane vient me chercher. J'arrive au moment où les moniales se rendent à la chapelle, les yeux baissés. Je n'ai la chance de parler à qui que ce soit. On me dit simplement que Céline est mandatée pour me suivre partout. Pour voir jusqu'où elle doit aller, je demande la permission d'aller aux toilettes, en pensant ainsi échapper à sa supervision. Hélas, mes appréhensions sont fondées. Je regrette d'avoir usé de cette tactique pour revenir dans l'enceinte. Je dois me rendre à l'évidence, rien n'a changé !

De ce pas, Céline me suit des cabinets à la chapelle. Au moment de la communion, Lisbeth s'avance seule dans l'allée. Elle me fait signe. M'accompagnant dans le sanctuaire, à voix haute, j'émets mes vœux de religion pour trois ans.

De retour à ma place, je revois Denis ainsi que mes frères défiler au banc de communion.

Rosalie, près de moi, me chuchote à l'oreille, au moment où nous sommes penchées pour le *Gloria Patri* :

— Allez-vous rester au moins pour le réveillon, après la prière ?

— J'espère bien, mais j'en doute ...

— Je m'ennuie tellement de vous.

— Moi aussi !!!

La prière se termine. Mon cœur bat la chamade. Comme je l'ai appréhendé, Céline me fait signe de la suivre. Les yeux pleins d'eau, Rosalie me regarde m'éloigner.

De retour en détention, je m'enfouis sous mes couvertures et je pleure amèrement. Pour une fraction de seconde d'espoir, je me suis encore écorché le cœur. Je le sais bien : on m'a par la peau des fesses et on est fier de cet accomplissement : oui, on m'a profondément atteinte ! Et par la bande, ma petite sœur aussi.

Dans la semaine qui suit, je reçois une curieuse lettre en provenance de Paris. Ma sœur Geneviève m'écrit. Je suis heureuse d'avoir de ses nouvelles. Seulement quelque chose ne va pas dans le ton de ces quelques lignes ; une sensation indéfinissable, nébuleuse, réclamant que j'attende un peu avant de répondre. Voici sa lettre :

Paris le 15-09-88

Chère Marcelline,

Je ne sais pas si vous avez fait des vœux le 8, mais je vous envoie cette médaille de Notre-Dame-de-la-Salette, patronne du monastère, que je suis sûre que vous aimerez. Priez bien pour votre grande sœur, que le Saint-Esprit soit toujours le guide de toutes nos démarches et entreprises...

En me recommandant à vos bonnes prières, je vous embrasse de tout mon cœur. Saluez Gretchen, Marcelle, Bernardine et toutes les sœurs.

*Votre grande sœur Bernadette de Notre-Dame de Lourdes. Au revoir !
Au Ciel !*

Ce qui me laisse perplexe dans cette missive, c'est sa teinte « sans retour ». Oui, j'en suis persuadée, quelque chose ne tourne pas rond avec ma grande sœur.

o

À l'automne, comme de coutume, le nouveau calendrier est imprimé en grand tirage et je suis désignée pour la quête à Galiapolis. Céline sera ma responsable et m'aura à l'œil. Ce ne sera guère mieux que la vie que je mène !

La quête, vache à lait de l'Arche, est objet de répulsion de la majorité des religieuses qui y sont affectées. Tout comme à Bassin City, j'y vis des heures si noires que, par moments, je crois avoir perdu le contrôle de ma conscience. Difficile de décrire l'état dans lequel, tous les après-midi, je déambule d'une porte à l'autre sans que mon esprit suive mon corps. La fatigue physique, l'épuisement psychologique, les insultes et ces sacs lourds de calendriers que nous devons traîner à longueur de journée sont autant de facteurs aggravants. À dix-neuf ans à peine, je connais les affres d'une telle désolation intérieure, la dissociation du corps et de l'esprit.

Une des choses qui m'allège et me donne espoir dans la beauté de ce monde, c'est la musique que j'entends à travers les portes, moi à qui elle a été refusée. Je « perds » du précieux temps à me tenir l'oreille sur les cloisons pour voyager un peu avec ceux qui en écoutent. Le classique me transporte ; parfois, l'harmonie des sons me fait voyager sur la beauté et parfois, la pérégrination est chaotique ou ténébreuse, comme si elle cherchait son air et sa lumière.

C'est ainsi que je découvre ce qui plus tard s'avéra être l'ère de « *Passe-Partout*³² », sans en avoir jamais regardé une émission. Simplement en collant, soir après soir, mon oreille aux portes pour entendre sans cesse, ce qui, des décennies plus tard, aura imprégné mon cœur : « *Où sont mes amis ? Ils sont ici... ils sont ici... ils sont ici !* » Ouin... quand je dis que tout nous parle et est interrelié, du passé au futur !

Mais pour l'instant, mon présent douloureux me ramène tous les samedis en fin de journée, en exclusion et disgrâce, tandis que les moniales de la quête poursuivent à la maison-mère où ils retrouvent la grande famille que nous formons. D'une semaine à l'autre, j'espère ! Toutefois, mon calvaire n'est pas terminé. Immanquablement, on me laisse en route, en isolement dans mon camp de concentration avec les détraquées, pendant que les autres poursuivent vers l'Arche. Le dimanche soir, on me reprend sur le chemin de retour.

Humiliée, j'explore le sentiment de rejet sous tous ses angles.

Un dimanche, le Prophète arrive après la messe. Je décide d'en avoir le cœur net. Je prends mon courage à deux mains, et lui fais part du fait que j'aimerais être traitée comme toutes les autres. Ignorant tout de mon besoin, il détourne le sujet en disant qu'il a lui-même demandé de m'envoyer à la quête, car tout comme ma mère, nous sommes celles qui rapportent le plus. Le monastère ne peut se priver de telles ressources. Il me parle ensuite de ce bienfaiteur rencontré au cours de la semaine, dans un secteur bien nanti de Galiapolis-Nord. Son intérêt est grand de savoir tous les détails : comment ai-je réussi à lui soutirer un chèque de quatre mille dollars bien que je ne connaisse aucunement la valeur de l'argent ? Il fait allusion au fait que les noms de ces généreuses personnes doivent lui être remis personnellement. Je me sens flattée du fait qu'il puisse me considérer au moins dans ce type de responsabilité.

Nonobstant, dans ma réalité intérieure, la quête est aussi déstabilisante que d'être en réclusion. Si j'ai changé de routine, mon sentiment de marcher en parallèle ne s'en trouve pas modifié. Parmi les nonnes qui y sont affectées, je retrouve ma mère, devenue pour moi une moniale comme les autres. Elle est souvent affectée à la quête, puisque les gens l'aiment beaucoup et qu'elle rapporte gros. Quoiqu'il me semble avoir peu de points communs avec elle, je me sens néanmoins quelque peu protégée, assurée qu'on ne me traitera pas n'importe comment en sa présence. Céline, notre responsable, est gentille, certes, mais très austère, surtout qu'elle prend très au sérieux

son mandat de me garder à l'œil.



Depuis sa lettre, je repense souvent à ma sœur Geneviève. Jamais, malgré notre séparation, je n'ai éprouvé à son égard ce sentiment envahissant et impétueux : j'en suis persuadée, quelque chose ne va pas avec elle et cela non seulement m'obsède, mais me tourmente. Elle me manque soudain.

Je ne le sais pas encore, mais je suis excessivement intuitive, voire clairsentiente.

Cet après-midi de septembre 1988, je fais du porte-à-porte quand je me sens mal, tout à coup. Comme ma coéquipière du jour est nulle autre que maman, je vais la voir de l'autre côté de la rue. Je lui dis :

— *Mom...* je ne vais pas du tout. Au fait, c'est Geneviève...

Elle se montre irritée, mais j'insiste. Je n'arrive plus à continuer, comme si j'allais m'évanouir.

— Maman, je le sais, il vient d'arriver quelque chose à Geneviève.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je ne sais pas, mais j'en suis si persuadée que je devrais lui parler pour croire le contraire.

Déjà que, depuis des semaines, je prie pour elle avec ferveur, tout en frappant aux maisons.

En rentrant, je retourne voir maman dans sa chambre...

— Maman, vous devez savoir quelque chose !... Qu'est-ce qui se passe avec Geneviève ? Je ne sors pas d'ici sans sa voir. Moi, je crois qu'elle est partie !

Maman ne me répond pas. C'est une femme de peu de mots, surtout face à ses émotions. Je vois dans ses yeux le souvenir de ma prémonition à propos de Rudy. Son énergie change, elle devient songeuse et triste. Elle me regarde fixement comme si elle voyait une trame douloureuse se dérouler devant elle.

Le soir même, mère abbesse arrive. Elle veut rencontrer ma mère. De leur long entretien, je ne sais rien, mais les yeux rougis et le regard fuyant de maman me renforcent dans mes certitudes. Les jours qui

suivent, je la surprends à maintes reprises en train de pleurer.

Quelques jours plus tard, le téléphone sonne et elle est demandée. À travers la porte, je l'entends pleurer et crier en flamand.

— Dites-le-moi, c'est Geneviève ?

Maman, bouche bée, me regarde, interloquée :

— Qui vous l'a dit ?

— Je le sais, c'est tout !

— Vous ne devez pas savoir... Il ne faut pas en parler... c'est très grave !

Grave comment ? Je suis bouleversée. Non seulement je l'avais pressenti, mais je l'ai su au moment et à l'heure où elle a quitté. Plus tard, je vérifierai : j'étais exacte. Aujourd'hui, je sais que je peux me fier à ces sentis insistants, mais à ce moment-là, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait.

Mon cœur est brisé. D'autre part, en dedans de moi, quelque chose me dit que si elle a fait ce choix, c'était pour une excellente raison. Car, entre nous, s'il y avait quelqu'un de convaincu de la véracité de cette œuvre, c'était bien elle.

Curieusement, ce samedi-là, j'ai pu rejoindre les sœurs à la maison-mère.

Je dois garder pour moi seule mon lourd secret. Rosalie, que je croise très occasionnellement, me demande si j'ai eu des nouvelles de Geneviève. Sans lui répondre, je détourne le sujet. Elle en est troublée : je n'agis jamais comme ça avec elle. Aussi, c'est quelques jours plus tard, par hasard et un peu brutalement, qu'elle l'apprend. Pleurant amèrement la perte de notre grande sœur, tout comme nous nous étions effondrées au départ de Rudy deux années plus tôt, son cœur se brise, car oui, pour elle aussi, sa grande sœur vient de mourir. Sans le savoir, ces deux-là ne se reverront jamais !

Moi, je suis dévastée, mais quelque chose a changé. Sans savoir pourquoi ni comment, je sais qu'elle a choisi cette avenue délibérément et, malgré ma peine, je sens qu'elle est intègre. Jamais Geneviève n'aurait trahi ses convictions s'il n'y avait eu quelque chose d'extrêmement sérieux. Je suis convaincue que le temps m'expliquera tout et me donnera raison. Entre-temps, j'enfouis en moi ce nouveau

chagrin.

Peu de temps après, j'ai droit à un parloir. Honnêtement, je ne sais plus si je veux y aller ou non. Parce qu'au fond, je n'ai jamais su ce qu'on me reprochait pour me les retirer. Cette rencontre est lourde, comme celle d'une famille qui se réunit pour la première fois après le décès de l'un des leurs. Personnellement, je ne suis plus la fille d'avant. Désormais silencieuse, j'ai perdu mon côté espiègle et vif. On me voit éteinte, terne et vide. À bout de repères, j'ai fui dans mon monde intérieur, mon seul refuge. J'aimerais tant que ce que je perds en illusions soit au moins récupéré en tendresse, mais il n'y a personne en quête de liens à bercer ou à blottir dans mes bras.



Je quête de l'automne 1988 à l'été 1989, tout en retournant en détention les fins de semaine. Seulement, depuis quelque temps, ces journées sont un peu moins pénibles, puisque Martha, la responsable des cuisines de la maison-mère, vient se reposer du dimanche au lundi, de sa trop lourde assignation. Ayant grandi avec ma sœur Geneviève, elle est sa meilleure amie.

Nous prenons de longues marches en nous confiant l'une à l'autre. Elle est sidérée de voir à quel point ma mémoire s'est installée dans ma très petite enfance. Mes souvenirs sont d'une telle clarté à partir du jour de mon arrivée, soit deux ans.

— Comment est-ce possible que vous vous souveniez de tous ces détails ? Vous êtes d'une telle précision...

— Les chocs immenses, les pertes multiples, l'horreur et le fracas répété de mon être ont tatoué l'espace dénudé, libre et serein de la petite enfant que j'ai été. Ce genre de souvenirs s'encode non pas dans le circuit régulier du lobe temporal qui sert à entreposer l'information à long terme, mais l'âme est marquée au fer rouge d'une émotion trop grande à gérer. Ces images et sensations comme des stigmates se campent dans la mémoire traumatique — l'amygdale — là où se gravent les chocs et la violence. Cette structure située tout près de l'hippocampe piège tout ce qui ne peut être absorbé, car absurde, inadmissible ou invraisemblable. Le rappel de ces faits est souvent très précis avec une hypersensibilité, puisque la part rationnelle de soi ne peut rien y moduler, à moins d'un long parcours de rétablissement et de réappropriation, autrement dit, de guérison. C'est le choc post-traumatique avec tout ce que cela comporte de fragilisation de

l'être, puisqu'il ramène les sensations, pensées et émotions liées à ces circonstances, sans parvenir à les objectiver, à les mettre en perspective dans leurs nouveaux contextes. Ce faisant, toute réponse émotionnelle de stress est réactivée avec hypervigilance, impression de danger et souffrance psychique. C'est pourquoi les gens comme nous vivent tant de détresses comme si on marchait sur un terrain miné, dans une insécurité permanente.

— Mais c'est merveilleux d'aussi bien mémoriser...

— Sauf quand ces fracassements teintent désormais notre vision du monde.

— C'est vrai que c'est devenu difficile de faire confiance et d'être ouverts, alors que nous n'avons vécu que dans la peur contractante, la protection et la méfiance.

Nos profondes conversations me font le plus grand bien.

Un jour, lors d'une de ces balades, elle me demande si je connais les motifs du départ de Geneviève.

— Non !

— Aimeriez-vous les connaître ?

— Elle a dû subir de quoi de solide, parce qu'elle est la dernière que j'aurais imaginé qui s'en irait. Au fond, j'ai un peu peur de savoir.

Évidemment, quelque chose ne va pas avec Martha non plus. Je la questionne, mais elle reste vague, comme si elle voulait parler et se retenait. Je n'insiste pas.

Un soir, la cloche sonne pour les vêpres. Avant d'entrer dans la douche, elle me dit :

— Dites à Bernardine que je n'irai pas à la prière. Je prends ma douche et comme j'ai une grosse migraine, je vais me coucher.

Je fais comme elle demande. Après la prière, tous se retirent dans leur chambre. Me rendant à la sienne, excitée que je suis d'avoir enfin une amie, j'enfreins le règlement qui exige un silence total après l'office. Contrairement à son habitude, elle paraît choquée. Elle me dit que je dois désormais l'avertir à l'avance si je veux qu'on se voie après l'office. Interdite devant ce soudain revirement dans sa façon d'être, je

retourne à ma cellule.

Le lendemain, comme de coutume, je frappe à sa porte pour la réveiller. N'obtenant pas de réponse, j'entre. Dans le lit, il me semble y avoir quelqu'un d'assoupi sous les couvertures. Enjouée, j'éclate de rire en tirant sur la courtepointe, croyant à une plaisanterie. Mais non ! Elle a roulé ses vêtements en boule pour donner l'illusion que quelqu'un y était endormi. J'aurais cru à un calambour si mes yeux n'étaient tombés sur les deux lettres, l'une laissée à l'intention de son père et l'autre pour Bernardine.

En effet, elle a su les raisons du départ de Geneviève. Mettant un terme à plus de 21 années de renoncement, elle s'est sauvée dans l'obscurité de la nuit, me laissant ahurie, désemparée !



La nuit est fraîche, la brise printanière de la fin février 1993 dans l'humble appartement de ma sœur, à Anvers, Belgique, effleure les bosquets de lilas diffusant une odeur suave qui nous ravit. Quelques années s'étaient écoulées quand, finalement, j'eus l'occasion d'échanger avec Geneviève et d'apprendre ses motifs. Tard, cette nuit-là, ma sœur répondit à mes questions.

— Que s'est-il passé à Paris ? Qu'est-ce qui a pu être assez fort pour ébranler ta vocation et tirer un trait sur le passé ?

— Ça n'a pas été si simple, crois-moi. Voici, pour faire une longue histoire courte :

Les sœurs avaient une maison en France où je fus envoyée avec Jenny, une personne avec qui je m'adonnais à merveille. Nous partagions notre temps entre la quête et les travaux quotidiens.

En Italie, sous la supervision de Joseph, un groupe d'une dizaine de jeunes moines avait été envoyé là afin d'ériger un grand monastère. Joseph était apprécié de tous pour son côté humain. Disciple de la toute première heure, il avait été le chauffeur privé du pontife et son acolyte durant de nombreuses années. À l'automne 1988, comme bien souvent auparavant, ils reçurent la visite du Saint-Père.

Or, un soir durant son séjour, ce dernier invita Eddy à passer la nuit à l'hôtel en sa compagnie. Dès que le pasteur eut quitté, le jeune religieux, n'en pouvant plus, raconta à son supérieur tous les attentats à la pudeur et son écœurement des agissements du vicaire du Christ. Joseph connaissait bien les penchants de Sa Sainteté, puisque depuis son très jeune âge, il lui avait servi d'échappatoire. Seulement, le « Saint-Siège » l'avait convaincu qu'il avait pour lui une affection particulière, incontrôlable. Émettant d'indécents sous-entendus, il se compara à Jésus qui avait privilégié l'apôtre Jean aux autres. Lorsque Joseph apprit que le petit manège du père s'était ainsi répandu, il soupçonna le fait que plusieurs des jeunes avaient été de ses victimes. D'ailleurs, il savait qu'en 1975, un bruit semblable avait couru, mais avait été rapidement étouffé ; ce qui n'avait pas empêché plusieurs

adeptes de foutre le camp !

Sur-le-champ, Joseph convoqua une rencontre. Tour à tour, les religieux présents racontèrent ce qu'ils avaient subi de violations à la décence. Ils exposèrent comment, sous le couvert de l'autorité et de prétextes pieux comme le sacrement du pardon, le Guru arrivait à ses fins immorales. L'indignation s'empara de lui. Après une discussion favorable à l'élaboration d'un plan, il fut convenu que tous sans exception partiraient. Ils mettraient les biens de la commune en vente et chacun s'en retournerait, selon le cas, dans son pays d'origine, dans sa famille.

Comme, selon la loi, les moines qui n'avaient pas la nationalité italienne devaient quitter le pays à une certaine fréquence, ils se rendirent donc à Paris, chez les moniales. C'est ainsi qu'elles furent mises au fait des comportements du Saint-Père et du départ des religieux.

Geneviève fut d'autant plus indignée qu'elle apprit que ses frères avaient été agressés sexuellement depuis leur jeune âge. En état de choc, elle se demanda comment était-ce possible. Elle parla longuement avec Joseph, souhaitant qu'il la convainque que tout cela n'était que le fruit d'une imagination débordante. Mais non, c'était la triste vérité. Soudain ressurgirent à son esprit des bribes et fragments qui, ici et là, auraient pu la faire douter depuis longtemps ; mais quand on ne soupçonne rien...

Jaillit, entre autres, dans sa mémoire, cette fois où au parloir, son jeune frère lui avait confié avoir l'envoyé de Dieu comme directeur spirituel. Il lui avait fait promettre de ne le répéter sous aucun prétexte, car ses autres frères ne devaient en aucun cas être au courant. Pourquoi ce mystère, s'il n'avait rien à cacher ? Puis les motifs du départ de Rudy en 1986.

Des jours, des semaines durant, elle pria Dieu de l'éclairer, de la guider et de lui montrer la voie qu'elle devait suivre. Un jour arriva où elle prit la décision de quitter. Le cœur en lambeaux, elle laissa derrière elle cette œuvre pour laquelle elle avait tant pleuré, tant lutté et dans laquelle elle avait cru de toutes ses forces. Ce qui rendait son fardeau plus harassant était de savoir la douleur que son départ infligerait aux siens. Malgré sa fuite, elle restait tourmentée. C'est pourquoi, de retour dans sa Belgique natale, combien il lui aurait été aisé de se réfugier chez un oncle ou une tante qui lui auraient ouvert leurs bras et leur cœur, heureux d'accueillir enfin un de ces enfants qu'ils n'avaient plus revus depuis l'été 1971. Cependant, fidèle à sa

conscience et à son cœur, Geneviève rejeta la facilité. S'engageant chez une pauvre vieille dame où elle trouva à se loger, elle ne prit contact avec personne, par crainte d'être influencée. Dans cette retraite fermée, elle pria Dieu avec ferveur, le suppliant de lui donner sa lumière, car son cœur aimait non seulement ce lieu, mais la grande famille qui était devenue sienne. Elle était prête, si le Ciel le lui manifestait, à retourner reprendre sa croix dans les rangs des choisis. Une année durant, elle lutta entre ce désir et celui d'obéir à la petite voix qui, dans son âme et son cœur, lui dictait sa conduite.

Notre conversation se poursuivit tard dans la nuit. Geneviève n'avait pas changé. Elle était restée la fille vraie et authentique que j'avais connue jadis, avec la même sincérité, le même amour de Dieu, et surtout sa soif de vérité.

Le jour se pointait à l'horizon quand, sur la pointe des pieds, traînant sa petite couverture blanche, sa fille, âgée d'à peine deux ans, descendit les marches. Je regardai ma sœur bercer son enfant, blottie contre la poitrine de sa mère. Le jour était venu de reconstruire, sur les ruines de sa propre famille, un autre nid où chacun de ses petits se sentirait bien, où il pourrait grandir sans écartèlement intérieur, sans chercher sans cesse des réponses à tant de questions. Réponses qui ne viendraient jamais, car comme le disait si bien mon père : « Il n'y a pas de ligne directe entre l'au-delà et nous ! »



Octobre 1988, je suis envoyée avec Vérona pour inaugurer la nouvelle maison de Pourceaugnac. Le Saint-Père vient d'acquérir cette modeste demeure dans son village natal.

Interpellée par Lisbeth alors que les religieuses s'apprêtent à partir pour l'un de ces rares pique-niques, je me vois priée d'aller faire mes valises. *Pour quelle destination ?* demandai-je. Aucune réponse. Comme de coutume, on ne me dit rien. La route se fait de nuit. Ce sont des amis du pasteur qui nous conduisent, et ce n'est qu'au terme du voyage que je sais où l'on est.

Pourquoi tant de mystère ?

Dès notre arrivée doit commencer l'opération nettoyage d'une maison qui était habitée par un vieillard. Celui-ci l'avait laissée dans un état de malpropreté frôlant l'insalubrité. Il semble qu'il y ait urgence. Le lendemain, Sa Sainteté arrive ! Visiblement, il est très fier de sa nouvelle acquisition. Il nous demande si nous sommes allées quêter. Surprise de sa question, Vérona me lance un regard interrogatif. Je réponds au Saint-Père que nous sommes arrivées durant la nuit : deux petites heures de sommeil et nous nous sommes mises dès l'aube à la laborieuse tâche de nettoyage.

— Je veux que cet après-midi, vous soyez aux portes !

Contre les habitudes d'usage, je réplique :

— Je ne peux pas manger sur des comptoirs et des tables de cuisine aussi malpropres ni aller aux toilettes sur des cabinets immondes !

Vérona me lance un regard chargé d'indignation, mais lèche-bottes, elle rassure Sa Sainteté : nous irons à la quête tous les jours et le ménage attendra !

Évidemment !



Pourceaugnac !

Connu dans son village natal comme Barrabas dans la Passion, tous savaient comment avait évolué ce singulier garçonnet et comment, après avoir pris l'habit monastique dans un ordre religieux, il s'était fait mettre dehors pour mauvais comportement. Après quoi, il était devenu le représentant du Christ et fondateur du culte. L'accueil qui nous est réservé ne fait qu'alourdir un fardeau déjà trop lourd. Les gens qui se montrent hospitaliers sont ceux qui, peu nombreux, ne connaissent rien de l'Arche, ou encore les quelques membres de sa famille qui l'estiment encore.

Quand Vérona et moi entrons pour le souper, vers les 21 heures, le père nous attend pour collecter le bien maigre butin.

Un jour, je rencontre par hasard des membres de la famille de l'homme qui avait vendu sa modeste demeure au père. Ces gens m'injurient, en prenant toutefois le temps de m'expliquer que, selon eux, il est indéniable que la secte n'a pas besoin de leurs largesses. La dame me raconte :

— Quand mon père a décidé de vendre, il a fait son prix. Ton chef est revenu de nombreuses fois à la charge, le harcelant littéralement. Il a négocié très serré et à la baisse, prétextant sa pauvreté. Quand mon père, de guerre lasse a abdiqué, votre pontife lui dit qu'il serait de retour sous peu. Quelques jours plus tard, il arriva avec une mallette qu'il ouvrit sur la table. Elle contenait 40 000 \$ en argent comptant. Le vieil homme ne comprit pas cette façon de faire des affaires ; cela lui apparut pour le moins inusité, sinon louche, et la famille en fut scandalisée.

Ainsi, nos journées se passent entre la quête, la prière et l'entretien de la petite maison. Nous allons de village en village pour solliciter les gens, et ce, jusqu'à Rivière-à-la-Belette. Nous terminons nos longues journées à 21 heures ; après quoi, nous reprenons la route à une longue heure et demie de distance de la petite demeure de Pourceaugnac, tout près de l'université.

Après la préparation du repas et le souper vient l'office religieux du soir. Dans la petite pièce aménagée en chapelle, les prières sont de rigueur même s'il est tard et que nous sommes peu nombreuses. Pour moi, cet horaire est harassant, mais jour après jour, par obligation, je m'y soumets !



C'est dans cette petite maison à Pourceaugnac que je crois avoir perçu non seulement l'homosexualité, mais les penchants pédophiles du père.

Même si, à cette époque, je ne savais encore rien de ces faits, et qu'il n'y avait que quelque temps seulement que je connaissais la définition du terme « homosexuel », je réalisai que c'était lui qui me l'avait donnée, et ce, d'une façon tellement grotesque.

Nous sommes à table et je demande naïvement ce que ce mot veut dire. Les nonnes les plus âgées se regardent, me trouvant bien innocente et assez frondeuse. — Personne ne réalise que je suis internée depuis que je suis un bébé et les seules choses dont j'ai entendu parler est ce qu'on a bien voulu me servir. — Lui, ne bronche pas. Prenant une image du Sacré-Cœur à portée de main, il me lit à voix haute la citation qui y est inscrite : *Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes !*

— C'est ça ! C'est un cœur qui aime les hommes !...

Je comprends qu'il fait là une allusion invraisemblable pour le représentant du Christ, que ça ne tourne pas rond !

Même si je ne sais toujours rien des raisons du départ de mon frère en 1986 ni celles qui ont poussé ma sœur à quitter, je me méfie de plus en plus de cet homme qui m'a déjà bernée. Cet incident supplémentaire me laisse perplexe.

Ce jour-là, Vérona et moi sommes occupées à faire le grand ménage. Nous sortons les vieux lits doubles qui sont dans les chambres pour faire place à des demi-lits, arrivés du monastère. Sa Sainteté arrive sur ces entrefaites. Concernant la disposition des chambres, il nous indique laquelle il désire se réserver pour ses visites occasionnelles. Il nous ordonne de laisser le grand lit déjà installé dans cette pièce. Surprise, Vérona le questionne. Il se justifie en lançant :

— Avec mes problèmes de poumons et ma difficulté à respirer, je dois avoir plus d'espace, je dors les bras en croix !

— Mais le jeune religieux qui vous accompagne, où dormira-t-il ? d'ajouter Vérona.

Il ne répond pas.

Mal à l'aise, ma responsable m'indique que, malgré l'étroitesse de la

chambrette, on mettra un petit lit de camp au pied du grand lit.

Après chacune de ses visites, je change les draps. Jamais le petit lit n'a été touché, ce que je fais remarquer à ma supérieure. Embarrassée, elle me répond que le père a certainement prié à genoux toute la nuit.

Ah ! Vraiment ?

En enfant que je suis restée, innocente comme un bambin, je suspens mon jugement. Bien que... une disposition aversive, un malaise obscur s'installent en moi et me rendent dubitative.

Le jour où le Saint-Père s'amène avec Rudy, mon frère chéri, ce senti suspicieux monte d'un cran.

Nous dînons ensemble. Je me risque de demander une permission spéciale, celle d'avoir un parloir avec Rudy pendant qu'il ira se reposer. Il me répond :

— La route a été longue et il a besoin de repos autant que moi. Allez plutôt prier à la chapelle pour ceux qui ont sacrifié la famille à la vie religieuse.

Il monte à sa chambrette. Je débarrasse la table et après la vaisselle, je me rends à la chapelle comme il me l'a ordonné. En adoration devant l'Eucharistie, je jette néanmoins régulièrement un regard vers la porte de la chambre juste en face, afin d'y apercevoir, ne fut-ce qu'un moment, le regard de mon frère.

Le lieu semble agité. Comme de fait, un bon moment plus tard, Rudy sort peu habillé et se dirige vers les toilettes. Quand son regard croise le mien, j'y décèle la transgression, la profanation et un abîme de honte. Il va à la douche.

Pure comme un ange, je ne comprends pas. Intuitive, mon serrement au cœur me mène dans cette certitude : quelque chose ne va vraiment pas ! Et cette sensation est si profonde, depuis que j'ai croisé les yeux de mon frerot, que rien ne sera plus pareil. Peu importe ce qu'on en dira, je sais que ce n'est pas lumineux. Je sens mon frère fourvoyé, déshonoré et ça, pour moi, c'est invraisemblable !

— *Rudy, pourquoi es-tu revenu ?*

Je réalise que tu avais quitté le monastère parce que tu étais écoeuré de ces comportements. Te souviens-tu de ce que tu avais dit en claquant la porte ? « Il n'y a ici pas de charité, il n'y a que le cul qui compte ! » Pourquoi te

laisses-tu encore souiller ?

Ce n'est que des années plus tard que j'ai compris l'étendue de ce que mes frères et de très nombreux jeunes garçons sans défense ont vécu. Ce présumé pédophile a abusé d'eux et les a souillés depuis leur tout jeune âge. Il a utilisé son charisme, son pouvoir, son rôle de parent substitut et de Chef de l'Église pour arriver à ses fins. Il a réussi à faire croire à tant d'entre eux qu'il les aimait et que ses comportements étaient non violents, donc banals. Le Guru a volontairement fait croire à ses victimes, même d'un très jeune âge, qu'il leur démontrait simplement une affection particulière, alors qu'il assouvissait ses activités sexuelles déviantes. En banalisant son comportement, qu'il faisait souvent coïncider avec des pratiques religieuses, en utilisant un jargon spirituel ou du mysticisme, il rendait ses victimes confuses, elles qui étaient dans une totale absence de normes sociales définies. Or, ces jeunes cibles n'ont, pour la plupart, pas réussi à nommer l'abus comme tel. C'est ainsi que plusieurs d'entre ceux qui sont arrivés à un très jeune âge — comme mes frères — le défendent. Même à ce jour, certains ne savent pas que ces comportements sont criminellement proscrits.

Boris Cyrulnik, sommité dans le domaine de la résilience, dit : « *Pour faire un drame ça prend deux coups. Le premier est lors de l'événement et le second au moment de la réalisation de ce qui nous est arrivé!* »



Durant la période des fêtes, Gretchen me ramène au monastère. Dans les jours qui suivent, je suis renvoyée à la quête et j'y initie ma petite sœur Rosalie. Elle a 19 ans. C'est à son tour d'apprendre les rudiments de ce répugnant métier. On se plaît beaucoup ensemble, mais comme c'est l'usage, on nous sépare dès qu'elle a assimilé les meilleures techniques. On l'envoie à Bassin City, en Ontario, faire de la sollicitation. Elle n'aime pas cela et je suis triste pour elle. D'ailleurs, ces quelques jours seront nos derniers moments ensemble.

Parcourant l'île de Galiapolis au grand complet, on se rend jusqu'à Granbvalley avec nos sacs chargés. C'est de cette époque que je garde le souvenir de ma première visite chez le chiropraticien.

Souvent débalancée par le poids excessif et inégal de nos besaces portées dans les escaliers, j'en ressors avec le dos dans un pitoyable état. Finalement, on me conduit chez cet excellent spécialiste musculo-squelettique, dont j'ai entendu parler par d'autres, et qui est depuis plusieurs années le chiropraticien du culte.

Seulement, ma petite sœur m'avait dit qu'il l'avait terriblement embarrassée quand il lui avait massé les seins, en lui certifiant que ces attouchements étaient nécessaires afin de replacer ses muscles intercostaux. Seulement, en enfants que nous étions restées, ne connaissant strictement rien à rien, nous l'avions cru, bien que notre intuition ait fait des siennes.

Ce jour-là, il m'examine. Me tendant une jaquette, il me demande de la revêtir. Je m'exécute. Il m'invite à me coucher sur le ventre pour examiner mon dos. Il ouvre la jaquette sans délicatesse ni discrétion et me lance :

— Je comprends que vous pouviez souffrir, vous avez un nerf de très mal déplacé dans le bassin.

Me faisant retourner sur le dos, il dit en entrant ses doigts d'un coup sec dans mon sanctuaire :

— C'est peut-être un peu inconfortable, mais c'est le seul moyen dont je dispose pour aller placer ce nerf ! Dis, as-tu déjà couché avec un homme ?

— Non, euh !

Bien évidemment qu'il devait rire dans sa barbe en constatant mon innocence !

Je ne fus pas surprise quelques années plus tard d'entendre, durant une émission judiciaire, son nom sortir dans l'actualité pour attentats à la pudeur sur ses clientes !



Nous sommes en mai 1990. Comme tous les dimanches soir, la quête nous ramène à Galiapolis.

Cette semaine-là, je suis plus légère d'y revenir, puisque Jeanne, avec qui j'avais vécu mes péripéties de Balmora, a joint notre petit groupe. Malgré ce qui est arrivé, comme on pardonne à sa sœur, je ne lui en garde pas rancune. Avant cet événement, nous étions ensemble de gais lurons et avoir une compagne de mon âge offre plus d'agréments à la tâche. On s'adonne bien, on rit beaucoup, ce qui a l'air de déranger, bien évidemment !

Le 17 mai au matin, tandis que nous préparons le lunch, Céline ne cesse de nous assener de consignes et remontrances. Elle nous dit que Gretchen devra être mise au courant de notre esprit volage et peu religieux.

Jeanne, exaspérée, me chuchote à l'oreille :

— Savez-vous qu'il y a plusieurs nonnes qui ont foutu le camp à la quête ?

— Oui... Pourquoi ?

— Moi, je pense que je m'en vais *drett* aujourd'hui !

— Bof ! J'vous connais, vous ne l'ferez pas...

— J'vous jure, je l'ai déjà fait...

— Je sais... On se rejoint-tu quelque part ?

— Vous ne partirez pas ; pas vous ! Votre famille est trop

importante !

Piquée dans mon orgueil, je lui chuchote en prenant chacune notre direction :

— Ah ouin... Regardez-moi bien aller !

Le ciel est gris et lourd. Des gouttes de pluie tombent par ci, par là. Dans ce quartier de professionnels bien nantis, personne ne répond, ou si quelqu'un se pointe, c'est pour nous injurier. Les gens de ce faubourg ont tous lu dans les journaux les dénonciations contre l'Arche. Leurs réponses et attitudes hostiles me laissent présager une éprouvante et interminable journée.

Songeuse, je repense à Céline qui, j'en suis certaine, fera un mauvais rapport à Gretchen.

Le temps brumeux des derniers jours affecte passablement l'humeur des gens, et le mien tout autant.

Déambulant sans entrain, Kath-Line me fait ses dernières recommandations, me précisant l'heure et le lieu où l'on se rejoindra à midi.

Je frappe à une première porte. Personne n'ouvre. C'est aussi bien comme ça : je suis trop préoccupée par mon dialogue intérieur houleux qui accapare toute mon attention. Ressassant la conversation avec Jeanne, j'en suis à échafauder des scénarios, sitôt forgés, sitôt évanouis. Malgré un grand vacarme intérieur, je continue à frapper aux portes qui restent invariablement closes.

Comme je n'ai pas de plan précis...

Soudain, une vieille dame m'ouvre. Elle m'écoute bégayer mon petit boniment et refuse très poliment. Un éclair de génie traverse mon esprit : saisissant l'occasion de cette rencontre aimable, je lui demande si je peux utiliser son bottin téléphonique. Acquiesçant sans hésitation, elle m'avance l'imposant registre des patronymes de la grande région métropolitaine. Sans savoir pourquoi, la première personne qui me vient à l'esprit, c'est Lilith. Comme nos noms sont changés depuis très longtemps, il y a tant de monde dont je ne connais pas le nom civil ; alors que le sien, je m'en souviens.

Comme toute victime logée et nourrie par son agresseur, j'en étais arrivée à l'aimer, même si jadis, elle m'avait administré de si nombreux coups au visage qu'éventuellement, j'aurais une cassure de

la mâchoire.

Elle s'était enfuie à l'automne mémorable de 1982, et je suis persuadée qu'elle doit maintenant habiter Galiapolis. Mon doigt parcourt la longue liste des Desbiens. Mon cœur bondit quand j'aperçois son nom : « Lilith Desbiens ». Saisissant le combiné que l'attentionnée grand-mère me tend, je signale.

— Allô !

— Bonjour, est-ce que je parle bien à Lilith Desbiens ?

— Oui...

Je reconnais aussitôt sa voix. Comme pour bien m'en assurer, je demande :

— Vous connaissez l'Arche...

Je n'ai pas le temps de terminer qu'elle s'écrie :

— Je ne veux rien savoir !

Elle raccroche.

Remerciant la charitable aïeule, je quitte l'humble demeure. Mon cœur bat à tout rompre. Que faire ?

Je continue ma route !

Évidemment, au beau milieu de la semaine, les gens sont au travail, donc personne n'ouvre. Je sonne à une nouvelle adresse qui semble endormie. Tournant les talons, je m'apprête à quitter cette résidence quand la porte s'ouvre violemment derrière moi. Vêtu d'un simple caleçon, un homme, l'oreiller étampé sur la joue, me dévisage. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il fulmine : « J'ai mon voyage ! Me faire réveiller par les adeptes de l'Arche du Salut ! »

M'accablant d'opprobre, il m'assure que les policiers seront avisés de notre présence, étant donné que nous n'avons pas de permis pour faire de la sollicitation. Arrivée à la porte voisine, je l'entends encore clamer que notre Pape est en fait un pédophile et qu'à l'Arche, il sait que les enfants sont molestés, violés, séquestrés. Il a tout lu et suivi sur ce culte.

Je poursuis ma route cahoteuse quand une idée extravagante surgit soudain dans mon esprit. Ce malin luron est certainement l'homme

qu'il me faut ! Je jette un rapide coup d'œil à ma collègue qui, de l'autre côté du chemin, semble manifestement engagée dans une altercation qui accapare toute son attention. Détalant à vive allure, je rebrousse chemin et me risque de nouveau chez l'agressif citoyen. Ouvrant avec fracas, les yeux ronds, il n'a pas le temps d'ouvrir la bouche. Usant d'un ton suppliant, je lui demande de m'écouter. Stupéfait et constatant que je jette un œil anxieux en direction de ma consœur, il me fait signe d'entrer. En quelques mots, je lui expose ma situation :

— Monsieur, je sais que vous avez le culte en aversion, mais pouvez-vous m'aider ? J'ai été sacrifiée à l'Arche du Salut dès ma tendre enfance. Lasse de cette vie-là, je veux fuir, mais j'ai besoin d'assistance, d'un refuge.

— Pourquoi ne quittes-tu pas ?

— Parce que je ne sais pas où aller...

— J'voudrais bien t'aider, mais je ne sais pas... euh... je dois partir travailler tout à l'heure. Ma femme n'aimerait pas me trouver ici en compagnie d'une jeune demoiselle.

Il me tend un chapeau en me proposant de me dépouiller du voile, symbole religieux :

— Tu dois passer inaperçue.

— Est-ce que je peux regarder dans le bottin ? J'ai d'anciennes compagnes qui ont quitté et je sais qu'elles habitent Galiapolis.

Je pense soudain aux filles de Monica, que j'avais eue comme responsable à Bassin City.

Comme prévu, je retrace le nom d'Alicia.

Fébrilement, je signale son numéro. Elle me répond.

— Allô ! Alicia, me reconnais-tu ?

— Non...

— Je comprends, il y a si longtemps... Myriam...

— Myriam Keyzer ?

— Bien oui !

— Où es-tu ?

En quelques mots, je lui raconte ma situation.

— Demande au monsieur s'il veut te conduire chez moi, car je sors tout juste de l'hôpital, je viens d'avoir un bébé.

— D'accord.

J'interroge du regard l'enragé soudain métamorphosé en bon samaritain. Il acquiesce d'un signe approuvateur, tout en me tendant papier et crayon où je transcris les coordonnées de mon amie d'enfance. L'étranger secourable accepte de m'y conduire. Avec précaution, il s'assure que personne, dehors, ne m'épie.

Il me donne une couverture et me conseille de m'y enrouler pour éviter les regards. M'engouffrant dans sa voiture, rapidement nous nous engageons sur le pont pour nous rendre chez Alicia. Arrivée à destination, j'offre à cet ange secourable les quelques dollars amassés, qu'il refuse aimablement. De son côté, il me tend sa carte d'affaires et me quitte en me disant de ne pas hésiter à le contacter si j'ai besoin d'aide. Il me souhaite bonne chance et disparaît dans la circulation.

Alicia n'a pas changé depuis décembre 1982, où elle s'est enfuie avec une compagne pour aller rejoindre deux de ses sœurs qui l'ont précédée. Durant plusieurs heures, on se raconte. Je lui donne des nouvelles de ses deux autres benjamines, demeurées à l'Arche. Mon amie a refait sa vie et vient de mettre au monde son deuxième enfant.

Elle me prête des vêtements et téléphone à sa gardienne qui arrive quelques minutes plus tard. On part pour le centre commercial. Dans un magasin à grande surface, généreuse, elle m'achète quelques vêtements élémentaires.

Après le souper, il est entendu que j'irai dormir chez sa sœur aînée Juliette dont je me souviens vaguement, puisqu'elle a quitté en 1977. J'y suis bien reçue. Envahie d'une singulière sensation de retrouvailles, nous échangeons jusque tard dans la nuit. Je lui apprends le départ de ma grande sœur Geneviève, du même âge qu'elle. Puis elle me parle en détail des penchants pédophiles de Sa Sainteté. Elle en a entendu parler par plusieurs qui ont quitté en 1975, alors que ce sujet avait causé de grands remous.

Jusqu'aux petites heures du matin, elle me raconte son histoire. Comment, sans ressources, ignorante des hommes, du monde et de ses dangers, elle avait été à deux doigts de mal tourner, passant par toutes

sortes d'aventures et de péripéties, toutes aussi salées les unes que les autres. Prostitution, drogues, viols et agressions, elle avait eu son lot de malheurs en ayant atterri sans ressources dans un autre univers. Me parlant de la gent masculine, elle me montre des revues voluptueuses et lascives. À quelques jours de mes 21 ans, j'ai pour la première fois de ma vie des informations débridées sur la sexualité. C'est pour moi tout un choc quand elle me montre son jeu de cartes porno. Ouf ! Trop d'information pour mon esprit encore vierge.

Il est tard quand nous décidons finalement d'aller au lit.

À l'aube, son petit garçon d'à peine trois mois nous tire de notre trop court sommeil. Elle me propose d'appeler mon père, qui est à Van Coevorden depuis l'été 1986, ce que je m'empresse de faire. J'aime tant mon papa.

Je lui parle longuement. Je lui explique les raisons de mon départ. Je suis plus que lasse de cette vie !

Papa m'écoute patiemment et se montre très réceptif. Effectivement, il a été mis au courant de mon « supposé » mauvais comportement des dernières années. Il m'avoue ne plus savoir quoi penser. Cependant, il se garde bien de me faire des remontrances, sachant que le moment est bien mal choisi. Il me demande si je serais intéressée de venir à Van Coevorden, au couvent des sœurs situé à une heure de celui des moines, où il est Supérieur. Ainsi, ajoute-t-il, on pourrait faire connaissance et, près de lui, les choses seraient certainement autrement. Théodora y est la responsable et apprécie beaucoup mon père.

Sa proposition me laisse songeuse. Il va consulter Gretchen pour voir si, à la suite d'un éventuel retour, elle accepterait de m'envoyer là-bas. Juliette m'offre aussi de contacter ma sœur en Belgique. Elle fait quelques appels à des gens qui ont quitté le culte, afin de trouver les coordonnées de Geneviève. Fébrile, je signale.

Demeurant chez notre tante depuis peu, elle est à planifier son mariage. C'est son fiancé qui me répond et me donne l'heure où elle sera de retour du travail. J'attends patiemment que la sonnerie retentisse. Au bout du fil, je pleure en entendant sa voix. M'ayant confié brièvement les raisons de son départ, elle me demande des nouvelles de mes frères. Puis elle ajoute :

— Myriam, si tu es sérieuse, si tu veux quitter définitivement la secte, il te faudra une quantité industrielle de courage ! Crois-moi,

c'est une entreprise des plus ardues. Tu ne peux pas même te faire une idée des difficultés auxquelles tu devras faire face. En plus de devoir tout décider pour toi, ce que tu n'as jamais fait, tu devras savoir ce que tu veux ou non, et en assumer les conséquences. Personne ne peut comprendre ce que signifie le fait de n'avoir jamais décidé quoi que ce soit pour soi-même. Tu peux vouloir sortir pour te sauver psychologiquement, mais l'exigence d'un monde qui ne sait pas la réalité d'où tu viens te créera un essoufflement. Là-bas, la communauté représente tes frères et sœurs. Dehors, tu ne te seras jamais sentie aussi seule. Je ne veux en rien te décourager, mais il n'y a rien de rigolo à tout rebâtir de rien, à rattraper le temps perdu, sans repères ni balises, sans appartenance, sans aide ni soutien aucun. Les gens n'ont aucune idée de la planète d'où tu viens, de ton vécu. Ils ne peuvent comprendre l'énormité que cela représente ; aussi, tu te sentiras terriblement seule. Rien dans la société ne ressemble à la vie que tu connais. Des études à refaire, se débrouiller avec l'argent alors que tu as grandi sans en avoir aucune notion, le milieu du travail, les relations, l'autonomie... Tout sera à reconstruire à un âge adulte. T'intégrer à cette vie est excessivement exigeant. Si tu n'es pas prête à cela, retourne là-bas. Tu récidiveras quand tu seras assez forte pour passer au travers.

Après avoir parlé à mon père et insisté auprès de lui pour savoir l'endroit où je me suis réfugiée, Gretchen m'appela. Elle me dit qu'elle venait me chercher.

— Oh non ! Je ne suis pas disposée à réintégrer les rangs avec les conditions que je connais !

Elle tente alors de m'enjôler, mais aujourd'hui je connais son stratagème. Je le lui signifie clairement :

— Pour nous reconquérir, vous promettez mer et monde, mais la réalité est tout autre. Si vous voulez que je revienne, il va falloir me garantir que la quête, c'est révolu ! Que la vie de misère à l'écart des autres, dans mon petit camp de concentration, avec mon sentiment de rejet plus gros que la terre entière, c'est terminé ! Êtes-vous seulement capable de vous engager à me garder le temps d'un été à la maison-mère avec les autres, sans que Lisbeth ne me fasse des misères ?

— Oui.

— Je ne vous crois pas ; quand vous aurez pris arrangement avec

elle, on se reparlera ; en attendant, je ne bouge pas.

La journée est longue. Juliette est partie au boulot, tandis que je reste dans son condo, tout en ayant la garde du bébé. Je ne sais pas quoi faire, puisque je ne me suis jamais occupée d'un bébé. De plus, comme il y a déjà quinze années qu'elle a quitté le culte, il me semble qu'elle a oublié d'où elle était partie.

Par exemple, bien qu'elle m'ait donné la télécommande, je n'ai aucune idée de son fonctionnement qui m'est apparu extrêmement compliqué. La télévision ! Je ne l'ai jamais regardée. Je ne comprends rien de ce que j'y entends, alors comment pourrais-je m'en divertir ? Le mot « sport », je n'en connais pas la signification. Je ne sais pas qui est *Mickey Mouse*. Dès que j'ai fixé cet écran lumineux, mes yeux, qui n'y sont pas accoutumés, se mettent à larmoyer. Je ne peux sortir à l'extérieur, comment m'y prendrais-je ? J'ai peur de tout. On a toujours décidé pour moi. Je n'arrive pas à savoir ce que je veux. De toute façon, je ne me suis jamais posé la question à savoir ce que je désirais manger ni où aller, ni comment me vêtir ou comment occuper mon temps. Habitée à porter de sept à huit épaisseurs de vêtements, je me sens complètement nue avec un T-shirt et ce jean que je trouve néanmoins très confortable.

Quand papa me rappelle pour me dire que si je reviens, Gretchen accepte de m'envoyer à Van Coevorden, je lui dis que j'y songerai. Lorsque mère abbesse appelle à son tour, elle me demande d'accepter de venir la rencontrer à Galiapolis, où les nonnes ont un pied-à-terre, là où j'ai habité durant mon postulat.

Jamais elle ne s'est montrée aussi bienveillante et compréhensive. Devinant que je me laisse prendre à son petit jeu, elle ajoute que si, après notre réunion, je désire toujours renoncer à la vie religieuse, elle sera là, cette fois, pour me prêter main-forte.

Elle promet même de me faciliter les choses afin que je puisse quitter en bonne et due forme.

Cette nouvelle déclaration me fait croire qu'elle est sincère. Candide, je me laisse amadouer par ses belles paroles. J'acquiesce. Je suis prête à aller la rencontrer... au grand dam de mon hôtesse Juliette qui n'en revient tout simplement pas. Elle a beau me dire que je me fais piéger, j'en déduis que je ne suis tout simplement pas prête à ce grand saut vers l'inconnu. Surtout après ce que Geneviève m'a fait entrevoir.

La vérité, c'est que je n'aurais jamais dû parler à mon papa, parce que

c'est ce lien qui me tient encore captive. Ma famille, toujours ma famille ! C'est ainsi que je me rends en taxi au culte, vêtue de mon *jeans* douillet.

Je débarque en début d'après-midi. On me fait attendre dans un petit studio. L'heure du souper est passée depuis un bon moment et j'attends toujours que Son Altesse daigne se déranger pour venir à ma rencontre. Cette façon silencieuse mais violente de faire sentir à l'autre personne qu'elle n'est pas assez valable pour qu'on s'empresse pour elle, me fait fulminer. Je regrette déjà mon retour. Cassandra, la responsable, arrive avec un froc et me demande de m'en revêtir. Je lui réponds :

— Il n'en est pas question ! On n'en est pas là !

Sur un ton ferme, j'ajoute que je veux voir Gretchen pour discuter avant de prendre une quelconque décision, si elle arrive avant longtemps, sans quoi, j'interpellerai un taxi.

Vers dix-neuf heures, Mégane, sa chauffeure privée, se présente pour m'emmener. Elle me demande d'au moins revêtir la cape des religieuses par-dessus mon *jeans*. Docile comme je l'ai appris depuis mon enfance, ne sachant résister, j'obtempère.

Elle me conduit à une autre des adresses du culte dans la métropole. Cette résidence secrète est un endroit réservé aux supérieurs ou à quelques membres méticuleusement sélectionnés, qui s'y rendent spécifiquement pour se déguiser lors de sorties énigmatiques ou pour les besoins de la cause, évitant ainsi d'être reconnus.

Sa Majesté m'y attend. Honorablement assise sur la grande chaise berceuse, elle ne me salue pas. Dès que nous sommes seules, elle me dévisage longuement.

— Pourquoi avez-vous refusé de revêtir l'habit religieux ?

— Je veux savoir ce que vous aviez à me proposer avant de décider si oui ou non, je reste. Car à aucun prix, je ne retourne à la quête ni en détention.

Imprévisible, son attitude change tout à coup quand elle réalise que j'ai un tout nouvel aplomb. Notre échange se déroule sur un tout autre ton que celui auquel elle m'a accoutumée. Savourant cette agréable sensation, j'explore cette merveilleuse impression de tenir le gros bout du bâton. Elle jase avec moi presque comme avec une copine, comme si mon attitude déjà un peu mondaine est celle qui lui plaît. Il est tard

quand on va finalement se coucher. J'ai revêtu la chemise de nuit qu'Alicia m'a achetée, si différente de nos longues bures, et mère Générale le remarque aussitôt. Faisant des farces sur le fait que « l'esprit du monde » a pris bien peu de temps à m'envahir, je lui avoue que je me sens effectivement très bien dans ces vêtements, surtout dans le *jeans*. Je *trippe* carrément sur mon *jeans* !

Le soleil est levé depuis un bon moment quand j'aperçois Gretchen assise au pied du lit. Elle me demande si j'accepte de l'accompagner pour faire le tour de la région de Gaspebiac tandis qu'elle va reconduire les religieuses dans les différentes maisons des villages. En partant de Balmora, nous passerons par l'île Bleue, Pourceaugnac, Agatuk, pour finir par Cap-sur-Mer et, au retour, on prendra le traversier vers l'Anse-à-l'Ours.

J'y consens. Puis elle me demande de ne parler à personne de mon aventure.

Ne sachant que penser, peu habituée à tant d'affabilité, je me demande bien s'il y a encore anguille sous roche. Je prends néanmoins la décision de laisser aller pour voir où tout ça me mènera, parce que je sais qu'elle peut être excessivement gentille avec ses préférées. En revanche, il lui a fallu déployer de solides arguments pour que, réticente, j'acquiesce et revête à nouveau le costume des moniales. Je lui fait promettre de remettre mon *Levi's* si confortable à Alicia parce que je ne peux pas abuser de sa générosité.

Nous prenons la route du monastère. Le lendemain, je croise Jeanne qui a le fou rire et m'interroge sur mon escapade. Comme Gretchen me l'a fait promettre, je reste évasive.

Affairée à apprêter un lunch pour le voyage, Lisbeth m'aborde :

— J'ai su...

Elle hausse les épaules.

— Pourquoi est-ce que vous avez fait ça ?

— J'étais exaspérée de la pression que vous me mettez.

— Quand vous serez de retour, on passera l'été ensemble. Gretchen m'a dit que vous vouliez qu'on vous garde ici. J'ai accepté à la condition de vous tenir près de moi.

Je sais ce que ça signifie « être près d'elle ». Je ne veux plus de son

régime ! Aussi je lui réponds :

— Je suis censée aller à Van Coevorden...

— Non, vous ne partirez pas, nous en avons parlé, ce n'est pas dans nos politiques d'envoyer des jeunes de moins de 25 ans au loin. Peut-être plus tard. Pour le moment, on a décidé que vous passerez l'été ici.

Songeuse, j'appréhende encore de m'être fait avoir. Cependant, dès le départ et tout au long du voyage autour de la région de Cap-sur-Mer, mère abbessse se montre charmante, voire attachante.

Sur le chemin du retour, une fois arrivées à Agatuk, Gretchen reçoit un coup de téléphone. Elle s'entretient longuement avec le secrétariat de la maison-mère. Lorsqu'elle entre à la salle à manger, je vois à son air austère qu'elle est tourmentée, préoccupée. Elle retrouve son air froid habituel et annonce qu'au Monastère, Sa Sainteté a ordonné une retraite générale que la communauté a entamée la veille.

Son regard interrogateur, son attitude glaciale, mais surtout son silence soudain me laissent croire qu'il y a autre chose.

Notre voyage est écourté, car d'Agatuk, nous repartons aussitôt. Vers l'heure du souper, notre camionnette s'arrête à Rivières-des-Grès pour prendre ma petite sœur Rosalie et l'emmener afin qu'elle participe à la retraite. Sur le banc arrière, on se parle un peu et je lui laisse entendre que j'ai fugué. Seulement, il nous est difficile de converser, puisque nous sommes chaperonnées.

Le voyage se termine brusquement, mais j'en ignore encore les raisons. Gretchen a retrouvé sa façon habituelle d'être rude avec moi.

Quand on arrive à Vétusville, tous les membres sont en prière à la chapelle. Je rejoins les nonnes. Je jette un regard au banc des communions, souhaitant apercevoir Denis. Il n'y est pas. Je soupçonne qu'il doit être parti dans un de ces périple qui le mènent ici et là, dans les différentes maisons de la communauté, pour y réparer électricité et plomberie.

Curieusement, personne ne m'espionne, comme je m'y attendais. Je me sens libre ! J'attribue cette nouvelle situation au fait qu'en m'évadant, je leur ai enfin fait comprendre le bon sens.

Le lendemain, tandis que je nettoie dans le plus grand des silences les légumes à la cuisine, Lisbeth m'apostrophe rudement. Profitant de

notre isolation, elle me demande directement si, en m'enfuyant, j'ai songé un instant à ce que Denis éprouverait lorsqu'il l'apprendrait.

— Pourquoi ? Aurais-je dû ? Depuis le temps que vous vous acharnez sur moi afin que je l'oublie !

— Lui avez-vous reparlé ou réécrit depuis ?

— Pourquoi ?

Elle n'insiste pas.

Le lendemain, tandis que la retraite se poursuit, Salomé s'amène dans le grand dortoir et chuchote à mon oreille :

— Lisbeth désire vous voir.

— À quel sujet ?

— Aucune idée ! Mais elle vous attend à son bureau.

Mon cœur palpite tandis que je descends à sa rencontre.

Elle me demande de ramasser mes affaires et de me rendre chez les visiteurs, car je pars pour Van Coevorden en fin de journée. Aussi, elle insiste pour que je garde un silence absolu sur mon départ.

— Mais... vous m'avez dit qu'il n'était pas question pour moi d'aller aussi loin...

— Faites ce que l'on vous demande !

Dans le grand dortoir, je vais récupérer mes effets personnels. Je revois le visage interrogateur et peiné de ma petite sœur.

Je ne lui réponds pas, me contentant de hausser les épaules, en lui laissant entendre que je ne peux lui donner d'explication...

Ses yeux se remplissent de larmes.

Le cliché de son minois interrogatif sera le dernier portrait que je garderai de ma petite sœur d'à peine dix-neuf ans.

Ce départ constitue l'ultime expédition. Je ne le sais pas encore et c'est mieux comme ça. Autrement, cela aurait été trop déchirant.

Je descends chez les visiteurs, là où peu de religieuses sont admises.

On me mène à la cellule où j'ai été enfermée deux années auparavant. Mégane et Marie-Réna sont affairées à préparer les deux grosses malles que j'emporterai à Van Coevorden. Dès qu'elles ont récupéré mes effets, je retourne avec les autres en attendant qu'on me signale l'heure du départ.

Croisant Gretchen au passage, je prends mon courage à deux mains, osant lui demander si je peux voir mes frères avant de partir.

Elle me répond :

— Je vais y penser ; ça pourrait être possible...

Les moniales sont à la méditation. Tandis que certaines sont absorbées par leur lecture spirituelle, d'autres font une prière silencieuse à la chapelle. Pour ma part, je me rends dans la petite cour extérieure, dans le jardin.

Surplombant l'autel de marbre blanc, une Madone blanche comme neige me fixe, les bras tendus, m'invitant à prier. Elle est si belle. Je la regarde comme jamais auparavant. Pourtant ce n'est pas la première fois que je lui parle, mais cette fois, il y a un je-ne-sais-quoi. J'ai une grosse boule dans la gorge. Secouée par un sanglot, je ne sais pas ce qui se passe en moi. Je me sens en proie à une émotion indescriptible et déchirante, du genre que l'on éprouve au moment d'adresser un dernier regard à l'être cher qui va être enseveli.

La grande cloche résonne. Je fonds en larmes. Levant mes yeux éplorés vers l'Immaculée, je lui parle dans un cri du cœur :

Vierge-Marie, vous qui depuis ma plus tendre enfance avez été ma mère, vous qui ne m'avez jamais rejetée, je viens à vos pieds vous offrir mon cœur et mon avenir. Je vous offre ma destinée, car je sens qu'aujourd'hui, ma vie prend un nouveau virage. Soyez toujours ma bonne étoile et si un jour, je m'éloigne, protégez-moi car je vous aime et je veux que vous me gardiez une place de choix dans votre cœur.

Soudain, on me tape sur l'épaule. Salomé vient m'aviser qu'il est l'heure. Lui répondant par l'affirmative, je lui fais signe de me donner un instant. Le cœur gros, je me sens comme si je devais m'arracher des bras de ma mère. Je quitte en lançant à la Vierge un dernier regard, un regard d'adieu !

Andréa m'attend avec Marie-Réna pour m'emmener à l'aéroport. Il m'apparaît évident que je dois abandonner l'idée de revoir mes frères. Mon cœur se serre très fort, alors que de grosses larmes frémissent

sous mes paupières.

Quand le véhicule franchit la chaîne à l'entrée de la propriété, je me retourne, lançant un regard à l'imposant monument de bronze à l'effigie du Sacré-Cœur qui surplombe le domaine, celui vers qui j'ai si souvent levé les yeux au fil des ans.

Je ressens dans mon cœur, dans mes tripes un senti puissant, comme une voix mystérieuse, mais percutante. À ce moment précis, je sais hors de tout doute que **jamais je ne remettrai les pieds dans cette enceinte.**

Oui... j'assume. J'ai aimé ce lieu, même s'il a été le théâtre burlesque de la défragmentation de mon être. Même s'il a été le point de départ d'une courte et tempétueuse existence qui demandera un interminable processus de reconstitution. Il a été mon chez-moi. Ici, c'est le mausolée des vestiges de ma famille biologique et c'est ici que résident mes frères et sœurs d'adoption. Oui, ce cloître m'enflamme, je ne peux m'en détacher, le délaissier. J'affectionne tous ceux avec qui j'ai grandi et tous les autres qui ont uni leur âme et leur ferveur dans un holocauste mutuel. Aucun mot ne pourra jamais décrire la tendresse que j'éprouve pour les miens.

Un lien se rompt.

Quand le trajet arrache à mon regard le croquis du grand monastère, de grosses larmes roulent, trépidantes sur mes joues.

Nous sommes le 30 mai 1990.

Je viens d'avoir 21 ans.

J'amorce un gigantesque et périlleux virage ! Vie Rage !



*Je t'ai cherché depuis si longtemps
Y rêvant désespérément
Tu ne connais rien de ton enfant
Qui a besoin d'un père, c'est urgent !*

*Je vais te dire ce qu'il y a sur mon cœur suffocant
Je t'en supplie, prends, ne fut-ce qu'un instant
Pour constater l'ampleur du trou béant
Qui a résulté de tes choix inconscients !
Pardonne-moi, mais le silence, c'est terrifiant
Le poids du non-dit, c'est perturbant*

*Et tant que le soleil est là brillant
Tu peux réparer les dégâts de l'ouragan
Qui nous a dévastés, c'est évident
Même si à Dieu tu as tout donné, sacrifiant
Les joies d'une famille, l'émerveillement
Tu as couru vers le Seigneur te sanctifiant
Mais l'âme ne peut, bien évidemment
Au corps qui la contient, aller se soustrayant
Avec lui, malgré ses nobles élans
Elle doit composer sans faux-fuyant*

*Des séquelles, il y a ; tous ces mauvais traitements
Qu'on nous a fait subir trop souvent !
Papa, je me suis sentie rejetée fréquemment
En partant de l'âge de mes deux ans
J'ai grandi avec le corrosif sentiment
Que personne ne voudrait de moi, quel isolement !
Tu connais l'amour, qu'inconditionnellement
Avec le don de la vie, on reçoit systématiquement,
Celui qui t'accepte, tel quel, insouciant
Et qui par le fait même te rend confiant
En toi, en la vie dans laquelle tu mords, ainsi édifiant
Sur les bases de ta jeunesse, en contribuant...*

*Papa, quand je regarde mon cheminement
Je te cherche... tu n'es nulle part m'éclairant...
Et l'adulte que je suis devenue, c'est estomaquant
Y est parvenue toute seule, par conséquent !
Cependant, à mon équilibre est toujours manquant
La présence d'un père qui l'accueille, bienveillant*

*Tu sais, la vie, comme le temps, passe. Insouciant,
On vient et va comme les vagues de l'océan
Papa, je t'en prie, je te demande humblement
De revenir dans la vie, de t'ouvrir souriant
Délaissant le passé, de vivre au présent
Le temps qu'il nous reste avec l'émerveillement
Qu'un jour tu découvres fièrement
Comment s'est constituée, seule, ton enfant !*

Myriam Keyzer - 2003



De retour à l'aéroport qui m'a accueillie dix-neuf années plus tôt, on enregistre mes énormes malles. Oui, c'est exactement aux douanes aéroportuaires de Galiapolis où, le 22 juillet 1971, on a perdu la trace de l'émerveillement, de l'exubérance et de la vivacité qui me caractérisaient. Sur ce carrousel, j'avais déposé ma petite valise, bondée de légèreté et de pétillance ; on l'a tronquée contre celle de l'attente, du chagrin et de l'amertume.

Tandis que Marie-Réna va faire quelques emplettes, je m'assois à une petite table bistro en compagnie d'Andréa, en attendant l'heure du grand départ. Adeptes de la toute première heure, elle est la deuxième des treize enfants de Gretchen, succédant à l'aînée, Lisbeth. Au monastère, elle a toujours occupé le poste de secrétaire de direction et est, par le fait même, les oreilles et les yeux du « Saint-Siège ». Il est impossible de rencontrer disciple plus fidèle. Vendue à la cause, rien ni personne ne peut ébranler ses convictions.

Sirotant un café qu'elle baratte nerveusement, sans me regarder, elle me demande :

— Comme ça, vous êtes allée chez les filles d'Amour ?

— Mmm ?

— Et vous devez avoir rencontré ma sœur Julianne et mon frère Loïc ? Ils se tiennent ensemble !

— Euh... Non.

— On vous a sûrement raconté sornettes et balivernes sur le compte du pasteur.

— Euh... Vous voulez parler de... ?

— Je vais vous raconter une petite anecdote qui m'est arrivée, il n'y a pas si longtemps :

Mon frère Loïc — qui a quitté l'Arche en 1975, à la suite d'allégations complètement mensongères sur le compte du père — est venu rendre visite à maman. Comme de coutume, il a été reçu dans les roulottes situées de l'autre côté du chemin, afin d'éviter que les « Judas et les apostats » ne mettent les pieds sur le domaine. Gretchen, qui est retenue pour des affaires urgentes, me demande d'aller à sa rencontre en attendant qu'elle se libère. Loïc a commencé à me parler des agissements du Saint-Père. Quand j'ai décelé ce dont il voulait me parler, je me suis mise à hurler. Il m'a regardé, interloqué, se demandant ce qui me passait par la tête. Je l'ai sommé de passer ce sujet sous silence. Au bout d'un moment, subtilement, il a recommencé. De façon tonitruante, j'ai crié jusqu'à ce qu'il se taise. À chaque fois qu'il ouvrait la bouche à ce propos, je récidivais, jusqu'à ce qu'il abdique.

— Pourquoi avez-vous agi de la sorte, vous auriez pu l'écouter ?

— Non, c'est du poison ! Une fois qu'il est en vous, il vous contamine ! De toute façon, je ne veux pas savoir.

— Mais... je ne saisis pas pourquoi vous ne souhaitez pas savoir. Moi, je trouve que vous faites comme l'autruche qui met sa tête dans le sable au lieu de faire face à la réalité. Bien sûr, c'est plus facile que d'avoir à lutter, mais pour le courage, on repassera !

— Je vois qu'on vous a déjà inoculé le doute. C'est de là que germe la perte de belles vocations !

Tout en me donnant l'accolade, Andréa me fait les recommandations d'usage sur le comportement d'une jeune religieuse, l'exemple qu'on doit donner, etc. Elle m'avoue éprouver un serrement à la gorge, puisque de coutume, on ne laisse pas partir seule une aussi jeune professe.

Me dirigeant vers les douanes, je me dis en moi-même que si j'avais été élevée en société, 21 ans, c'est bien assez sérieux pour prendre ses

responsabilités sans moniteur. Que voulez-vous, là-bas, comme l'on nous a accueillis enfants... bébés, nous le resterons le reste de notre vie ! D'ailleurs, sa maman, la Révérende Mère générale, lui a communiqué cette approche condescendante et dépréciatrice avec laquelle elle considère ceux qu'elle appelle familièrement mes « P'tits Frères », mes « P'tites Sœurs ».

Conduite inoffensive, direz-vous ? Imperceptiblement arrogante et méprisante, conférant ainsi grandeur à sa Suréminence !

Retentit le signallement à l'attention de tous les passagers en partance pour Van Coevorden, l'interpellation de nous diriger vers la porte d'embarquement dissipe instantanément cet aparté stérile.

Je m'embarque à bord d'un gros Boeing de la compagnie *Air Canada*. C'est pour moi comme la toute première fois que je m'envole depuis juillet 1971 où, à l'âge de deux ans, les ailes de *Sabena* m'avaient arrachée à ma Belgique natale. Congestionnée par une vilaine grippe, le décollage est pénible, puisque mes oreilles et mes voies respiratoires restent bouchées durant les six heures que dure le trajet.

L'itinéraire de ce vol est gravé dans mon esprit. Je regarde en bas et, pour la première fois, très consciemment, je parcours ma vie comme si j'allais la perdre, récapitulant chacun de ses instants. J'en fais l'estimé comme si j'évaluais une existence passée sur une autre planète, dans un autre univers. J'éprouve un drôle de sentiment : ce que j'observe est comme déjà loin derrière moi. Dans un état second, je visionne le synopsis d'une vie antérieure. Plus on prend de l'altitude, plus mon cœur se comprime. Non, je n'ai plus le choix, que je le veuille ou non, tout cela fait dorénavant partie d'une intrigue passée. Défile dans mon esprit un long métrage. Je me revois au fil des ans où, pleurant en silence au pied de l'autel, j'ai supplié le Ciel d'entendre ma voix lointaine. Combien j'ai imploré que quelqu'un vienne, par un tour de prestidigitation, métamorphoser la vie que je subis et qui va s'avilissant.

À cet instant précis, je suis envahie d'une certitude, d'une évidence. C'est une indescriptible conviction : à l'aurore de mes vingt et un ans, ma vie prend dans son envolée un grand virage ! Et comme pour consolider ce sentiment, au même moment, l'avion pivote, effectuant un brusque tête-à-queue. Incrédule, perplexe, je lance autour de moi des regards interrogateurs, me croyant en proie à des divagations chimériques. Mais non, c'est bien tangible : aux visages stupéfaits des passagers, je comprends que la réalité vient corroborer mon

imaginaire débordant.

Une paix indescriptible m'envahit et une confiance inébranlable en l'avenir me submerge. La seule ombre que je perçois à de fabuleux lendemains est la privation des miens.

Cependant, une voix intérieure me murmure à l'oreille du cœur : *« Ne crains rien, tu transigeras au jour le jour avec ce deuil et de cette contraction suivra une immense expansion qui deviendra ton combustible ! Moi, je serai toujours avec toi ; dans l'amour, tu les retrouveras ! »*

Le soir tombe lorsque je débarque dans cette cité enchantée. Théodora et Gabriella m'y attendent. Exténuée, je suis conduite au petit couvent qui est, en fait, une jolie résidence familiale transformée en petit cloître. Évidemment, je dois vite aller au lit, assommée par la fièvre de ma mauvaise grippe. Je reconnais à son empressement et son amabilité Théodora l'une des rares gentilles que j'ai vues quelques fois à l'âge de trois ou quatre ans et dont j'ai gardé le souvenir. Elle me prépare une ponce miel et gingembre, en veillant à ce que je me repose et que personne ne me dérange.

Le lendemain, me sentant mieux, je lui demande la permission d'appeler mon père. La sentant réticente, je lui explique que si je suis venue à Van Coevorden, c'est que papa a obtenu l'autorisation de Gretchen pour qu'on apprenne à se connaître. Elle ne paraît pas être au courant de cette entente et ajoute que je dois me souvenir du règlement : mon père n'est plus « mon » papa, mais bien un prêtre, le père Damien. Ne sachant que penser et comme je veux partir d'un bon pied, je décide de laisser tomber... pour le moment.

C'est ainsi que Théodora me garde à la maison, tandis que Gabriella va tous les jours à la quête.



Ayant entrepris de concocter un excellent souper par ce bel après-midi de juin, ma supérieure m'indique qu'il est l'heure d'aller en adoration. Comme c'est la pratique, tous les membres se doivent, peu importe où ils se trouvent, de réserver à la vénération de l'Eucharistie une heure par jour. Laisant là mes occupations, je me dirige vers la petite chapelle aménagée au sous-sol.

Les fenêtres ont été transformées en vitraux par les talents artistiques de mon paternel. Le moelleux tapis blanc rend plus douillet le rude plancher sur lequel je suis agenouillée depuis un bon moment déjà, quand soudain le carillon du portique retentit. Je reconnais la voix de

mon papa. Il y a si longtemps ! J'entends Théodora lui expliquer les travaux d'excavation qu'il doit entreprendre autour de la maison. Yes ! Comme ça, il passera quelque temps à proximité ! Dès que prend fin l'heure interminable, je cours à la cuisine. Tout en élaborant mes petits plats, je jette un regard à la fenêtre. Papa est affairé à pelleter en compagnie de son collègue Arnaud.

Je l'observe longuement. Deux années déjà se sont écoulées depuis que je l'ai vu lors d'une visite éclair au Québec. Il avait été nommé responsable à Van Coevorden à l'été 1986 après la fuite de Rudy.

Accoudé sur sa pelle, il m'aperçoit soudain. Son sourire spontané fait rapidement place à un air sérieux et composé. Il se remet au travail. Quelques instants plus tard, de nouveau il jette un regard en ma direction. Son expression austère me laisse croire qu'il est mécontent, et son geste impérieux m'indiquant de voir à mes affaires me laisse désarçonnée. Nonobstant, je choisis de rester là et de tenir bon. Quelques instants plus tard, visiblement irrité, il me fait signe de nouveau. Voyant que je ne bronche pas, il s'introduit bruyamment dans la maison. S'adressant à moi comme à une parfaite inconnue, il lance :

— Vous connaissez le règlement qui interdit de regarder par les fenêtres et, à plus forte raison, de toiser les religieux ?

Pouffant de rire, je crois presque, l'espace d'un instant, à une plaisanterie. Voyant qu'il ne badine pas, mais qu'au contraire il est tout ce qu'il y a de plus sérieux, je lui crie, insultée :

— Papa, si je comprends bien, c'était de la manipulation quand vous m'avez parlé de venir ici, près de vous ?

Il lève sa main pour me gifler.

Je m'approche à deux doigts de son nez et, fulminante, je rétorque :

— Giflez-moi, papa, si ça vous chante ; de toute façon, j'ai l'habitude. Seulement, regardez-moi bien, puisque ce sera la dernière fois ! Avez-vous compris ? Notre relation se terminera ici, plus jamais vous ne me reverrez !

Surpris de tant d'audace, il baisse le bras. Je poursuis tandis que, témoin de la scène, Théodora reste à l'écart.

— Allez-y, frappez-moi ! Mais qu'est-ce que vous attendez ? Je m'y suis habituée ! À moins que vous ne soyez pas au courant de tous

les abus, châtements, fessées et raclées, tous aussi sadiques les uns que les autres, qui m'ont été administrés depuis que nous sommes arrivés en 1971 ? Non, bien sûr, on ne vous a pas mis au parfum ! Ou peut-être que, comme maman et bien d'autres, vous aimez mieux vous mettre la tête dans le sable ? Bien sûr, mieux vaut ne pas savoir. Ce qu'on ne sait pas, ça fait mal rien qu'aux autres, hein, papa ? De cette façon, pas besoin de bouger le petit doigt ! Papa, je vais vous regarder quand je veux, vous parlez quand je veux, et si vous n'êtes pas bien avec ça, c'est votre problème à vous !

M'adressant à Théodora :

— Gretchen m'a envoyée ici pour qu'on passe du temps ensemble, n'est-ce pas, papa ? Et c'est comme cela que ça va se passer ! Si elle vous a dit autre chose, vous vous arrangerez avec, parce que c'est ce que je lui ai demandé avant de revenir et c'est ce à quoi elle a acquiescé ; autrement, je ne serais pas venue ici !

Regardant à nouveau papa, je lui dis affirmativement :

— Figurez-vous donc, papa, que je ne suis plus le petit bébé de deux ans avec lequel vous pouviez agir à votre guise. J'ai vingt et un ans et je suis saturée de subir. Aujourd'hui, vous avez deux options et ce que vous déciderez, vous le porterez comme conséquence encore une fois.

Respirant profondément plusieurs fois, tandis que papa me regarde sans bouger, je poursuis plus calmement :

— Pour commencer, on va s'asseoir ensemble. Je vais vous relater ce qui m'a amenée où j'en suis, et peut-être qu'on pourra être les meilleurs amis du monde. Si vous ne voulez pas, je vais respecter votre choix, mais vous devrez faire de même : entre nous, ce sera terminé ! Et la prochaine fois que je quitterai, je ne reviendrai pas. J'ai fini de jouer au yo-yo. Cette fois, ma décision sera irréversible ! Papa, comprenez-moi bien : si je quitte de nouveau, ce sera définitif !

Visiblement décontenancé, mon père fait un signe à Théodora. Elle hoche la tête, alors que je le suis au sous-sol.

Là, il me questionne et m'écoute, des heures durant, relater le maillage qui a tissé la trame amère, isolée et usée de ma jeunesse gaspillée. À mesure qu'il me permet de lui en faire le récit, qu'il écoute mes réflexions, que, réceptif, il manifeste une compréhension,

pleurant avec moi, je me sens redevenir maître de mes émotions. Comme si mes paroles, mes images et ma réalité intérieure créaient une résonance me permettant de découvrir un sens nouveau et de me créer une représentation plus douce d'une réalité insoutenable. Par son accueil, il me permet de fixer autrement mes impressions et par l'expression, de leur donner un sens nouveau, allégé. Oui, j'avais tellement besoin d'être entendue, vue, validée.

En accueillant ma réalité, il me permet d'exister !

Je lui décris ma nature résiliente et en quête de sens qui s'est réfugiée dans son monde intérieur. Je me suis faufilée au travers des coups et de cette méchanceté ambiante tellement dense, cherchant à me tricoter un appui solide basé sur ma nature profonde, indulgente et aimante.

— Oui, papa, je suis un être foncièrement sensible et bienveillant, mais aujourd'hui, je suis en détresse jusqu'au plus profond de mes viscères. Si je n'ai pas sombré dans une sévère dépression, papa, c'est que je n'en ai pas le luxe, car personne ne me tendrait la main, papa, personne !

Ses yeux bleu-ciel brillent, retenant une perle scintillante.

— J'agonise, papa, de vivre cette existence où il n'y a aucun amour... Il n'y a qu'une fange glacée, une boue noire et visqueuse qui m'agglutine et me contraint, qui me réduit. Je me bats chaque jour, avec la force d'un désespoir qui s'épuise, pour garder vivante ma petite flamme qui était déjà un beau flambeau quand j'étais toute petite. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, papa ? Vous m'appeliez votre petite vivace, votre petit Spirou. Papa, mon feu était si ardent ! Il s'est éteint ! Il ne reste que des braises tièdes.

Mon père regarde dans le vide. Je lui demande de fermer les yeux un instant et d'imaginer...

Papa... JE N'AI JAMAIS REÇU AUCUNE MANIFESTATION D'AMOUR ! Pas un peu, pas parfois... Aucune ! JAMAIS ! Et... sans amour... qu'est-ce qu'on fait ici, dites-moi ? Moi, je veux aimer, papa... Et si vous aussi vous bousculez ce cap... je perdrai le nord !

Quand j'ai terminé, il me prend longuement contre lui. Dans son regard plongeant droit dans mes yeux, je lis de la peine.

En se levant, il me dit :

— On va essayer de réparer tout ça !

Il va directement à l'office de Théodora, où ils s'entretiennent jusque tard dans la soirée.

Le lendemain, ensemble on entreprend la reconstruction du foyer. Je travaille avec lui. Durant plusieurs jours, je taille des pierres, sculptant dans la brique une petite niche où trônera la statue de la Vierge. Succèdent à cette besogne la construction d'une salle de bain, la pose de céramiques, la réfection de la plomberie et l'amélioration du système électrique. Habile de ses mains, papa sait tout faire. Je me plais en sa compagnie et redécouvre le bonheur à ses côtés. Comme lui, je suis une manuelle, artiste et adroite. On s'entend à merveille. Il adore me montrer et moi, lui prouver comment j'y arrive bien. Je sens qu'au fond de moi, il a ce désir : qu'un peu de bienveillance me permette de réparer mes carences précoces et de restaurer la vulnérabilité de mon affectif amputé de son identité, effaçant définitivement tout un pan de mon parcours. Comme je cherche continuellement sa présence, je sens souvent Théodora contrariée de mon attitude peu religieuse. Pour ma part, cette situation n'est simplement pas discutable.



En août, c'est un départ pour l'île de Van Coevorden afin de liquider les acquis du culte. Plusieurs années auparavant, anticipant un éventuel déploiement des prosélytes qui iraient prêcher de par le monde, le Saint-Père avait acheté propriété par-dessus propriété. Celle de Duncan sur l'île de Van Coevorden, retirée de la ville, était un havre de paix exceptionnel. Elle avait été acquise en prévision de la construction d'un cloître spacieux. C'est ainsi qu'un groupe de religieuses fut envoyé dans l'Ouest canadien pour mendier dans les industries tout l'argent nécessaire à l'édification de l'imposant projet. Dans un entrepôt furent entassés tous les matériaux imaginables devant servir à l'érection du monastère : équipements de plomberie, d'électricité, de chauffage, portes, fenêtres, feuilles de gypse, blocs de briques, ciment, bardeaux, etc. Le tout, donné par de généreux bienfaiteurs provenant de tous les coins de la province. Cependant, malgré plusieurs tentatives, la communauté n'avait essuyé que des revers quand il s'était agi d'obtenir les permis nécessaires à son entreprise. La municipalité, qui n'octroyait de permis que pour la construction de petits chalets ou résidences secondaires, s'opposa farouchement à ce dessein d'envergure. Malgré les efforts soutenus et pour pallier d'importants problèmes financiers, l'envoyé de Dieu, en excellent agent immobilier qu'il était, décida d'abandonner. Il vendit

ce lieu paradisiaque. C'est la raison pour laquelle on devait y aller, pour tout liquider.

Durant un long mois, tous les matins, nous prenons le bateau *Queen of Van Coevorden* ou *Queen of Saanich* pour nous rendre sur l'île. Parfois, on va de Van Coevorden vers Victorytown ; d'autres fois, de Horseshoetide vers Nanaisa. Papa et Gabriella trouvent des contacts pour acheter les matériaux, pendant que Théodora, Arnaud et moi nettoions ce qui, au cours des années, est devenu inutilisable. On transporte beaucoup de matériel au couvent des frères à Maple Peak, ainsi que chez des encanteurs de la région. Durant ces mois de labeur, j'échange avec mon père, apprenant beaucoup de lui. C'est un homme qui a vraiment tous les talents du monde, et les gens l'apprécient.

Dans une des cours de récupération où nous nous rendons régulièrement, le propriétaire, un bel amérindien à la stature imposante, a un bégain pour moi. L'attraction est puissante, irrésistible. Elle me bouleverse. Papa, qui n'est pas dupe, m'en parle. Je suis torturée ; je partage avec lui les scénarios qui me trottent dans la tête.

— Papa, je suis jeune. Me marier, avoir des enfants, oui, j'aimerais...

— Vous n'êtes pas sérieuse, Marcelline ? Vous voyez vous vivre recluse sur une réserve autochtone ? Il a ce regard des hommes possessifs, hyper-contrôlants, et il me fait peur. Vous vous voyez avoir des enfants avec un homme comme ça ? Je me l'imagine vous assujettissant, dominant, et vous qui tentez de vous échapper, alors que vous avez des enfants avec lui...

— Ça ressemble à ce que je connais. Hein papa ?

Je sais bien que mon père a raison, je le sens. Mais l'homme a ce quelque chose dans ce qu'il dégage... Un étalon en rut ! Son côté mâle dominant éveille un volcan dont la lave torsade mes viscères. Malgré tout, ma petite voix va dans la même direction que celle de papa. Mes hormones s'en donnent à cœur joie. Décidément, je suis mûre pour autre chose que pour le célibat !

J'ai de longues discussions avec mon père qui réalise à quel point j'ai été coupée des notions fondamentales de la vie et la façon dont mon imaginaire a comblé les vides par des idées tout à fait tordues.

Ce soir-là, comme de coutume, je vais le rejoindre à sa chambre après la prière du soir pour nos échanges qui me font le plus grand bien. En

arrivant, il m'accueille nu avec l'ampleur d'un homme en plein désir.

Je suis littéralement sous le choc !

— Papa !!!

Je n'ai jamais vu cela. Je m'enfuis, ébranlée, bouleversée. Est-il un abuseur, lui aussi ? Quoi penser ?

Je ne dors pas de la nuit. Le lendemain, je le fuis. Me prenant à part, il s'explique : sa seule motivation a été de me sortir de cette innocence qui, finalement, est un véritable danger pour moi à l'âge où je suis rendue. Peut-être que le choix de la façon laisse à désirer, mais il m'assure qu'il n'a jamais eu de mauvaises intentions et que jamais il ne sera incestueux.

Mais ses limites sont différentes des miennes. Aussi m'avoue-t-il ressentir toutes sortes de choses à mon endroit, puisque je ressemble tant à ma mère, et non pas au bébé qu'il a laissé à deux ans. Le fait qu'il ne m'ait pas vue grandir et que je sois là maintenant dans la force de ma jeunesse, tout comme l'était maman lors de leur « au revoir », le laisse dans un état d'ambivalence. Selon lui, même si c'est un peu tordu, c'est mieux que je sois en amour avec lui qu'avec le premier du bord, avec quelqu'un qui pourrait changer dramatiquement et irréversiblement ma vie. Il veut me faire oublier Denis. De toute façon, il sait combien je l'aime. J'adore mon père. Ses explications me semblent logiques. Quand les images s'emballent dans ma pensée, je fais comme j'ai toujours fait, et je me dis :

— *Chut ! Chut ! Respire tout doux ! Arrête ta pensée ! Ferme la porte... laisse aller... Ne te crispe pas sur cette mémoire. Papa t'aime. Laisse aller... laisse aller !*

Laisser passer, respirer profondément pour laisser partir. Chaque fois que je refuse l'inconvenant, ou l'aberrant, je respire afin que les choses ne se cristallisent pas en moi. Je suis devenue une pro du : « *Laisse passer ! Respire tout doux !* »

Les jours se suivent et papa a souvent des comportements et des demandes inadéquates, inappropriées. Sans aller au-delà de mon consentement, il outrepassa une frontière, surtout vu le fait que, moralement, je ne suis qu'une enfant qui n'a jamais pu utiliser son pouvoir personnel. Je vis un profond malaise, perturbée, comme si mes parents n'avaient jamais approfondi les conséquences qu'auraient leurs choix sur leurs jeunes enfants une fois devenus adultes.

C'est vrai que non seulement j'aime mon papa, mais je suis devenue amoureuse d'un homme qui a certes ce titre, mais qui n'a jamais joué ce rôle. Mon père est un homme plein de contradictions, tout comme je le suis. Il n'ignore pas que cette situation est inconvenante.

** Il m'est extrêmement difficile de dévoiler ces abus venant de mon papa chéri. Seulement, c'est justement l'ambivalence mêlé d'amour, d'errements qui fait en sorte que tant de victimes choisissent de ne pas blesser ceux qu'ils aiment et qu'ils voudraient protéger. Ce faisant, chacun reste, une fois de plus, **otage du silence**. Les victimes se sentent dans l'ambiguïté entre cette affection et la part de « plaisir » éprouvé dans la situation, ce qui fait qu'elles se trouvent incapables de dénoncer ce comportement. Elles se sentent écartelées entre l'aspect attention, attirance, plaisir et libido, et le non-consentement, la dissonance et l'abus de rôle, les limites outrepassées.*

De plus, on a peur qu'avec ce dévoilement la personne aimée ne soit catégorisée que comme un assaillant alors que dans notre cœur, comme dans notre expérience, elle n'est pas que cela. Cette ambivalence nous porte à nous taire et à dissimuler ; révéler revient à passer pour l'indécente. Et pourtant...

*C'est à l'adulte que revient la responsabilité, le poids de savoir se tenir, non à l'enfant. L'amour, l'attachement et même la bonté imbriqués dans l'inconduite, voire la profanation, tout cela crée intérieurement une réelle confusion qui mène au secret. Souvent, les familles s'en prennent à la victime qui ose mettre en lumière ce qu'elles jugent qui devrait s'effacer dans le mutisme. Comme si se taire effaçait tout, comme si l'abus ne s'était pas produit. C'est ainsi que les victimes se trouvent emprisonnées, captives de leur honte et de leur secret. C'est pour cela que, malgré ma tendresse, mon affection sincère pour mon père et par soucis d'intégrité j'ose m'exposer. Sans lui enlever tout le bien qu'il a fait, je tiens à la vérité qui rend libre. **



Ce jour-là, une lettre est livrée, adressée à son nom. C'est une carte d'invitation pour les noces de ma sœur aînée. Mon cœur se serre très fort.

— Papa, si Geneviève se marie, c'en est fini ; jamais elle ne reviendra ! Je ne peux y croire.

Je pleure. Papa me prend à l'écart et on échange pour la première fois sur ce que j'avais entendu à propos de son départ. Je lui demande s'il est au courant. C'est alors qu'il m'avoue qu'après l'escapade de

Geneviève, il a été très ébranlé dans sa vocation devenue chancelante. C'était la vraie raison de sa visite éclair, deux années plus tôt, à la maison-mère. Le Prophète ne voulait pas perdre son meilleur prédicateur, un homme de grande influence. C'est pourquoi il lui avait servi ses salades, toutes plus convaincantes les unes que les autres. Mais Damien n'est pas si facile à bernier.

Papa est donc parfaitement au courant des abus du souverain pontife contre ses propres enfants. S'il a choisi de rester, c'est beaucoup plus parce qu'il y vit la vie dont il a toujours rêvé, conciliant prières, travail et apostolat, plutôt que par soumission envers Sa Sainteté. D'ailleurs, malgré les demandes de ce dernier, papa a refusé, à partir de ce jour, de lui renouveler son allégeance.

Des jours durant, nous discoupons sur la pédophilie de l'envoyé de Dieu. Je lui demande comment est-il possible d'accepter cet état de choses. Chaque fois, il me parle de saint Joseph qui a dû suspendre son jugement alors que sa femme Marie, la mère de Jésus, se trouvait enceinte du Saint-Esprit.

Papa répond à mes questionnements en me disant :

— Tu sais, mon enfant, moi je suis ici avant tout pour Dieu. Dans mon âme et conscience, je sais en toute connaissance de cause qu'ici, je le sers mieux que je ne l'ai fait nulle part auparavant. S'Il me montrait clairement que sa volonté est que je le serve ailleurs, je quitterais sur-le-champ pour Lui obéir³³. Par ailleurs, le Guru s'arrangera avec Dieu ; il répondra de ses actes quand il paraîtra devant Sa Face.

— Oui, mais tes enfants ?

— Ils ont leur conscience et ce sont des adultes. Il n'y a jamais eu de proximité entre le père et moi, parce qu'il savait pertinemment comment il serait reçu s'il s'aventurait. S'ils sont sincères, face à Dieu, ils sont tous capables de résister. Moi, je ne suis ici que pour le service du Seigneur et pour les âmes.

Je ne peux être d'accord avec sa logique : des enfants qui ont vécu dans ce genre de contexte ne deviennent jamais totalement adultes tant qu'ils ne sont pas resocialisés et cela prend des années et des années. Mais il ne semble pas réfléchir à cette réalité.

Ainsi, je discute longuement avec lui, des jours et de longues soirées durant.

C'est ainsi que je connus mon père, le côtoyant tous les jours, jusqu'à l'automne.



Le dimanche, après la messe et la prédication, nous dînons et ensemble, nous allons marcher dans les bois denses de ce coin de pays où la végétation est extrême. Papa a fait un réel bijou de ce lieu. Il entretient des kilomètres de sentiers en forêt où l'on marche durant des heures. On a beaucoup parlé de Dieu. Je m'instruis énormément en sa compagnie et il me redonne le goût des choses spirituelles. Il a aimé le Créateur depuis son jeune âge, et ce, bien avant l'Arche. Avec lui, je prie très tôt le matin et tard le soir. Il me parle de la distinction entre la sincérité, celle lucide qui se passe en son âme et conscience, et l'autre en laquelle trop souvent l'on croit, mais qui, en fait, passe par le regard des autres. Combien de personnes se créent une image pour se mirer dans ces leurres et gouverner les émotions des observateurs. Ces jeux *dupes-rotatifs* créent des relations bâties sur l'illusoire et qui peuvent durer une vie. Partout où quelqu'un prend un rôle qui le met en position de supériorité, c'est excessivement dangereux.

Si j'avais su, j'aurais ajouté : « Comme notre pasteur qui croit dur comme fer dans son rôle ? »

Mais je n'ai pas encore cette lucidité. Par ailleurs, mon aversion envers l'imposture et les êtres qui se mettent au-dessus a déjà commencé à germer.



Mes derniers vœux tirent à leur fin. Après plusieurs mois, sentant ma ferveur renaître, j'écris à Gretchen pour lui demander d'émettre mes vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Quelque chose en moi éprouve un doute face à ce choix définitif. Je suis bien consciente du fait que cette voie, je ne l'ai jamais choisie délibérément, même si l'essence de mon être est profondément spirituelle. Dès lors, intérieurement, je parle à la Source, à l'Univers, ce que j'appelle Dieu. Ma prière est, pour une première fois, non préfabriquée, récitée comme une automate. Elle part de mon essence.

— *Si je fais ces vœux, que ce ne soit pour aucune autre considération que par un choix personnel ; et que si cela tient à un quelconque résidu falsifié, fais en sorte, Seigneur, que ce projet échoue.*

Je sens bien que le désir de retourner à la maison-mère et d'être reconnue par les supérieurs est toujours présent. Aussi, vu le caractère

perpétuel de ma décision, je ne veux en aucun cas revivre la désillusion et l'amertume que j'ai connues la dernière fois.

À l'automne, Théodora tombe malade. Il est décidé qu'elle retournera au monastère après de nombreuses années comme supérieure dans l'Ouest.

C'est ici qu'arrive Monica.

La même que j'avais eue comme supérieure à l'été de 1987, à Bassin City. Je suis consternée quand j'apprends que Gabriella accompagnera Théodora tandis que, moi, je demeurerai seule avec cette femme de bonne volonté, certes, mais néanmoins acariâtre. Passant le plus clair de son temps à se reposer, lorsqu'elle se lève, c'est pour aller quêter. Tout comme à Bassin City, j'ai l'impression qu'elle est vendue aux supérieurs, surtout à Gretchen.

Ainsi, du jour au lendemain, sont révolus tous mes contacts avec mon père. Monica lui indique qu'elle n'a besoin de lui d'aucune façon. Pour ce qui est des travaux autour de la maison, elle préfère solliciter les services d'étrangers bénévoles plutôt que d'avoir affaire à mon paternel.

Rapidement, je tombe en dépression, luttant avec de gros démons intérieurs pour tenter de garder mon fragile équilibre. Je pleure tout le temps. Je ne peux croire qu'après avoir développé avec mon père une si belle histoire d'amour, elle s'envole comme ça, d'un coup de vent, en fumée. Parfois, tôt le matin, je l'appelle en cachette, puisque ma supérieure fait la grasse matinée. Papa me dit que l'heure est venue de mettre en pratique ce qu'il a cherché à m'inculquer. La vraie vie ressemble beaucoup plus à ça, puisqu'un jour, je retournerai au monastère et reprendrai la routine sans lui, gardant dans mes souvenirs ceux de notre complicité. Il me parle de détachement, d'ouvrir mes mains au nouveau, défaisant mon emprise sur ce qui a été...

— *Je n'ai fait que ça, me détacher, désunir, m'arracher. Ouin... peut-être aussi me libérer !...*

J'ai beau essayer de me raisonner, mon cœur est en lambeaux. Il n'est même plus question de nous rendre chez les pères pour la grand-messe dominicale, sauf en de rares occasions. Je me doute que Monica a eu des directives particulières, venues d'en haut.

Arrive le temps des fêtes. Je me souviens d'avoir pleuré toute la journée de Noël, étant donné que ma supérieure, souffrant une fois

encore de ses habituelles migraines, a dormi toute la journée.

Tournant en rond, je passe le plus clair de mon temps à la chapelle où je parle avec mon seul ami, celui qui, je le soupçonne, comprend quelque chose à ma solitude. Tous les jours, je Lui parle de mon désir — qui perd déjà de son ardeur — d'émettre mes vœux. Dans toute la force du mot « sincérité », je conjure mon Divin Ami de faire quelque chose. Qu'il me montre clairement, si telle n'est pas sa volonté, en jouant des événements pour m'en empêcher. C'est ma petite Mymi intérieure qui, visiblement, supplie le Ciel de barrer la route si elle s'oriente dans la mauvaise direction.

Aussitôt, Marcelline tombe dessus la pauvre Mymi pourtant si intuitive. Elle lui sert le discours réitéré et si bien appris au cours des vingt dernières années. Elle qui a travaillé de toutes ses forces à se déformer, aspirant de tout son cœur à parvenir enfin à se modeler pour entrer dans le gabarit. Elle lui dit de cesser ses illusoirs implorations, car, c'est bien évident, Dieu ne changera rien à sa volonté. Il ne veut rien d'autre, sinon qu'elle soit membre de l'Arche du Salut. N'est-ce pas là ce qu'on lui a rabâché et répété depuis sa tendre enfance ?

Mymi rétorque que, enseignant aux siens comment prier, Jésus leur a dit : « *Quand vous priez, dites : ... que ta volonté soit faite ...* » (Mt, 6-11) Est-ce que ma prière n'est pas conforme à ce qu'Il nous a enseigné ? Je lui demande d'éclairer ma route, de me donner ce dont j'ai besoin pour nourrir mon âme au quotidien. Que Sa volonté soit faite dans ma vie, et non pas *ce qu'on me dit être Sa volonté*, car je ne peux plus continuer seule. Je suis lasse et mon désir est grand d'être la plus vraie possible dans ce que je choisirai à l'avenir. Entrer dans les rangs de façon définitive... je ne suis pas certaine que cela rejoigne mon authenticité. Puis cette pression, ce « *must* » auquel on ne peut se soustraire, n'entre pas dans la catégorie d'un choix libre et éclairé.

La nuit de Noël passe. Je manque les célébrations grandioses de la maison-mère. Au sein du groupe, elles alimentaient mon âme et lui donnaient de la force dans cette vie de souffrances et d'immolations. Évidemment, Monica, que je soupçonne être en dépression profonde, ne cherche en rien des distractions à sa morne existence ; rien qui vienne agrémenter notre quotidien des plus ternes. Je suis à nouveau dans le vide récurrent de mon enfance, auquel je ne m'habituerai jamais.

Le lendemain, je la supplie d'accepter qu'on se rende chez les pères pour la grand-messe. Ainsi, nous pourrions célébrer ensemble et cela

me permettrait de voir mon père. Elle m'oppose un refus catégorique. Je pleure amèrement, tout en me rendant compte qu'elle appelle presque quotidiennement à la maison-mère. Je soupçonne l'influence directe de la mère abbesse.

Le jour de l'An est sensiblement similaire au jour de Noël, à une exception près : je pellette de la neige toute la journée. Une tempête sans précédent s'est abattue sur l'Ouest canadien. Je déneige l'entrée encore et encore. À peine ai-je terminé qu'il me faut recommencer.

Mon âme, mes entrailles veulent sortir de ce corps exténué qui n'a connu que ténèbres intérieures, tempêtes extérieures et qui, pourtant, cherche encore et toujours la lumière. Ayant perdu tous ses repères, mon âme a dégringolé au plus bas. Échue, navrée, dans un abîme de désolation, affolée, sans lumière et sans le moindre semblant d'espoir de m'en sortir saine et vivante, que faire ? En finir ou continuer en perpétuant ce cycle infernal ? J'explore ce sentiment sous tous les angles. Tout est lugubre et très noir. Dans mes ténèbres, je prie le Ciel, conjurant Dieu de me montrer ce qu'Il réserve à ma misérable existence éperdue, car je ne veux plus survivre à ce martyre psychique. Je choisis de Lui dire que ça suffit !

Mon esprit est en mode solution. Mais cette fois, ce sera réfléchi. Fini les coups de tête !

Le 6 janvier 1991, Monica acquiesce enfin à ma demande. Il est convenu que nous allons chez les pères pour l'office divin de l'Épiphanie. Ensuite, j'aurai deux heures d'entrevue avec mon père, comme le concède le règlement dans la période des fêtes.



Papa plonge son regard jusque dans mon âme. Je perçois en lui les ravages des détachements répétitifs qui ont disloqué sa personne de son moi profond. Cependant, il veut assumer son choix de vie immolée jusqu'au bout, et ce, coûte que coûte. À moins que...

Il préside la messe et l'homélie. Suit le dîner. Lorsqu'on sort de table, je lui dis qu'on a la permission de passer au parloir. Au même moment, Monica me crie :

— Allez, venez, on s'en va !

— Pardon ? Vous m'avez dit que mon père et moi, on peut se voir...

— J’ai dit : Venez immédiatement, j’ai changé d’idée. J’ai mal à la tête et je suis fatiguée !

— Non !

Papa me fait signe d’obtempérer, me chuchotant :

— Offre une fois de plus ce sacrifice à Dieu ; ça fait mal, c’est vrai, mais ça pèsera lourd dans la balance, tu sais. Le Seigneur ne se laisse pas battre en générosité. Va, mon enfant !

Moi, je suis écœurée de collectionner des *AIR MILES* ou des *points bonis* afin de gagner quelque chose comme un éventuel paradis. On est toujours en prospection, soit de dividendes hypothétiques ou d’un merveilleux avenir toujours projeté, jamais dans le moment concret. Je suis plus que mortifiée d’aspirer à un idéal qui ne se réalise jamais, alors qu’en l’instant présent, je vis l’horreur !

— Non, papa ! Pas cette fois. Je dois te parler. S’il le faut, c’est moi qui vais contacter le monastère. Ce n’était pas l’entente quand on m’a envoyée à Van Coevorden !

Monica fulmine littéralement. Elle s’enferme dans la chambrette et téléphone à Son Altesse, la Gretchen.

Le temps de leur entretien, je parle à mon père. Je lui rappelle mon calvaire, ce camp de concentration :

— Papa, ce petit jeu-là se termine ici !

— Écoute, mon enfant...

— Non, papa, c’est ça ou je pars ! Si tu veux savoir toute la vérité sur les manigances et les manipulations de la Révérende Mère abbesse, va dans la pièce voisine et écoute leur entretien. Tu sauras me le dire !

Papa hésite, moi j’insiste. Je lui ai raconté la chasse aux sorcières que je vis depuis des années. Il sait que je lui ai dit la vérité.

À cet instant, Monica sort du petit local, indiquant à papa qu’il est demandé. Il s’entretient durant de longues minutes avec Gretchen qui lui parle sur un ton mielleux. Puis, quand il sort à son tour, il me passe le combiné. Je lui mentionne que je ne parlerai à Gretchen qu’à la condition qu’il écoute sur l’autre ligne. Il s’exécute.

Dès que je saisis l'appareil, elle me tombe dessus, déchaînée. Toute la hargne qu'elle a contre moi, elle l'expulse avec délire.

Il n'y a rien qu'elle ne dit pas. Je suis une putain qui ne pense qu'à dévergondner les religieux, je manipule mon propre père et comme toujours, on ne sait plus où m'envoyer. Évidemment, j'ai encore réussi à mettre de la merde. De plus, je suis possédée du démon, jamais je ne réussirai mes relations... et tralalalaire !

Je raccroche.

Quand je sors, je cours voir mon père. Verrouillant la porte derrière moi, je lui demande s'il a écouté la conversation. Secouant la tête affirmativement, il est abasourdi. Il m'avoue être profondément troublé, car deux minutes auparavant, elle lui a dit combien j'étais une âme sincère et émouvante, cherchant Dieu au plus profond de mon être. Qu'elle prévoyait me faire revenir au Québec dans les prochaines semaines pour l'émission de mes vœux de religion. Papa débite la liste des merveilles qu'elle lui a énumérées à mon sujet.

À ce moment précis, des écailles tombent de ses yeux. Il la voit telle qu'elle est : fourbe, abusive, malhonnête et corrompue ! Un sépulcre blanchi, nom dont le Christ affublait les pharisiens hypocrites.

Papa ne sait que dire. Il m'avoue que c'était exactement le portrait qu'elle lui avait fait de moi avant que je ne parte pour Van Coevorden. C'était pour cela qu'il avait réagi comme il l'avait fait quand je l'avais regardé par la fenêtre, peu après mon arrivée. Je lui demande :

— Toi, papa, depuis près de neuf mois que nous nous côtoyons, t'es-tu fait une idée de ta fille ?

Me prenant alors dans ses bras, il me regarde droit dans le bleu des yeux et me dit :

— Tu es une merveilleuse enfant ! Ne laisse personne mettre le doute dans ton âme sur ta sincérité ; toi, et toi seule, sais ce qui se passe entre Myriameke et Dieu ; ne remets jamais cela en question !

— Mais, papa, qu'est-ce que je vais faire ? Ça ne peut plus continuer, je me sens prise au piège.

Papa serre les lèvres et secoue la tête.

Monica martèle violemment la porte. Mon père lui ouvre, tandis que

je les laisse s'entretenir avec véhémence.

Me saluant, il me laisse, déchiré, et se dirige au pied de l'autel.

Les trois quarts d'heure qui nous séparent du petit couvent me paraissent interminables. Ma supérieure m'assure que c'était la dernière fois que nous allions à Maple Peak pour la messe. C'est fini ! Dorénavant, nous sommes seules à Van Coevorden !

En arrivant, quinze heures sonnent à l'horloge. Néanmoins, mère supérieure va se coucher pour la nuit, non sans m'indiquer de ne pas oublier de faire mon office du soir que je peux très bien réciter seule, après avoir soupé en solitaire évidemment. Ahurie, je n'en reviens tout simplement pas. Je vais faire quoi, moi, le reste de la journée ? Je descends comme de coutume à la chapelle, pleurant toutes les larmes de mon corps. Soudain, comme prise d'un mal de ventre brutal et inattendu, je sors du sanctuaire. Sans réfléchir un seul moment à ce que je vais faire, je me dirige tout droit vers sa chambre.

Ayant pénétré sans frapper, je la vois prête à crier comme de coutume, mais je lui coupe le sifflet :

— Ne vous dérangez surtout pas. Je viens juste vous aviser que je m'en vais !

— Mais pourquoi ? Vous ne pouvez pas me faire ça !

— Pardon ? Faire quoi et à qui ? Je ne fais « ça » à personne, je le fais pour moi. De toute façon, c'est à cette éventualité qu'on a voulu que j'arrive, c'est trop évident ! Malgré mon amour pour ce lieu, on m'a coupée de la communauté, on m'a poussée vers la porte. Sachez que j'en ai le cœur brisé. Gretchen attend ce jour avec impatience depuis assez longtemps !

— Vous ne l'affectionnez pas particulièrement, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas une question d'amour. J'ai tellement voulu. Mais elle a un je-ne-sais-quoi de personnel contre moi. Puis, aujourd'hui, je l'ai vue pour la première fois sans équivoque, telle qu'elle est. Savez-vous ce qu'elle a dit de merveilleux à papa et, deux secondes après, de hideux quand elle s'est adressée à moi ? Elle est fourbe !

— Je ne crois pas qu'elle ait tous les défauts que vous lui attribuez.

— Bien sûr, pour vous elle est parfaite. Entre vous deux, il y a une chimie indestructible !

— Comment ça ?

— Parce que tous vos enfants sont tombés en amour avec les siens.

En effet, durant la période des amourettes entre les jeunes, plusieurs des enfants de Gretchen s'étaient amourachés de ceux de Monica, ce qui, malgré que ces comportements fussent jugés répréhensibles mais sans conséquence, scella leur complicité.

Baissant les yeux, elle avoue ce qu'elle ne peut nier.

Se métamorphosant totalement, elle me prie de m'asseoir sur son lit, me demandant de lui dire tout ce que j'ai sur le cœur.

— Que voulez-vous savoir ?

— J'ai su que vous êtes allée chez mes filles la dernière fois que vous vous êtes sauvée. Comment va Alicia ?

Malgré la rage qui gronde en moi constatant l'indiscrétion d'on sait qui, j'accepte néanmoins de lui parler de ma tendresse pour sa fille que j'affectionne particulièrement pour sa délicatesse, sa douceur qui me va droit au cœur.

— Est-ce que votre décision de quitter a quelque chose à voir avec le fait que je vous ai interdit de revoir votre père ?

— Peut-être un peu, mais ce n'est pas tout...

— Parce que, si vous promettez de rester, je pourrais arranger ça.

— Ah oui ? Mais pourquoi voulez-vous à tout prix que je reste ?

— Parce que, si vous partez, je serai tenue responsable... et je vous aime bien. Vous êtes une personne tellement entière, droite...

— Pour ce qui est de votre affection, ce n'est pas senti. Mais si je comprends bien, ce que me fait subir Gretchen, entre autres la façon dont elle salit ma réputation, ce n'est pas important ! Ce qui l'est, c'est ce que « vous » ressentez !

— Si vous acceptez de rester, je vais arranger tout ça avec elle, je vais lui faire seulement de bons rapports à votre sujet.

Me voyant hésiter, elle ajoute, attentionnée :

— Donnez-moi quelques minutes, je m'habille et je vous emmène

quelque part.

— OK !

C'est ainsi qu'on alla souper au restaurant McDonald's. Elle m'acheta de la crème glacée.

À notre retour, elle sortit de son garde-robe une télévision.

— Une télé ! m'exclamai-je.

— Oui, on va écouter les nouvelles. Je sais que ce n'est pas selon le règlement, mais il faut quand même se tenir au courant quand on est à l'autre bout du monde.

C'est là que j'appris qu'il y avait une guerre de déclarée entre les États-Unis et l'Irak. La guerre du Golfe.

La soirée s'acheva sur cette bonne note.

Les jours qui suivent sont d'autant plus agréables que je ne me cache plus pour appeler papa.

La quête est moins obligatoire ; qui plus est, ma supérieure se montre avant-gardiste et m'emmène pour la première fois à la banque. Elle m'explique que je dois savoir comment ça fonctionne. Qu'il n'est pas normal qu'à 21 ans, je ne sache rien de rien. Elle m'explique la valeur de l'argent et m'enseigne tout sur la dernière nouveauté : les cartes de débit et les guichets automatiques. J'ai peur de ne pas y arriver, mais quelques fois, elle m'envoie seule, me faisant totalement confiance. Ainsi, je vire les montants récoltés à la quête sur le compte du trésorier, en l'occurrence son ex-mari, domicilié à la maison-mère.

Elle s'engage même à demander la permission aux supérieurs majeurs pour que je suive mon cours de conduite, car, comme elle le mentionne, elle ne peut tout faire seule. Elle me dit que plus on me traitera comme l'adulte que je suis, plus je me sentirai partie prenante, et qu'elle a compris qu'on a bien manqué de bienveillance à mon endroit.

Elle m'assure que, dorénavant, elle me traitera comme elle aurait traité sa fille.

Je la trouve de plus en plus *cool*.

Je suis heureuse de la tournure des événements.

Enfin, le calme après la tempête !



*Décoller, s'envoler
À se brûler les ailes
Pour traverser le ciel
Pour écrire son histoire...*

*Jamais personne ne lira mon étoile
C'est à moi de prévoir
Jamais personne ne forcera ma foi
C'est à moi de croire*

*Jamais personne ne m'imposera le chemin
J'veis pas m'laisser faire
Jamais personne ne m'enlèvera mes matins
C'est mon affaire*

*Jamais personne ne m'imposera sa loi
C'est à moi de vouloir
Jamais personne n'abordera mes voiles
C'est à moi d'savoir 34.*



Fin janvier 1991.

Monica m'annonce la visite de Jacob, fils cadet de Gretchen, en provenance du Québec. Il nous apporte une nouvelle voiture ; une *Jetta* toute neuve, étant donné qu'on vient d'enterrer la vieille *Datsun 1978* qui a rendu l'âme après d'innombrables années de loyaux services. Il me semble que nous aurions été bien en mesure d'en faire l'achat, mais j'imagine que, pour lui, c'est une occasion de se balader.

Bon, puisqu'il faut trouver les sous nécessaires pour rembourser la berline, on double d'ardeur en ce qui a trait à la sollicitation de porte à porte. La pile d'argent monte de jour en jour et ce soir, des milliers de dollars sont sur le bureau de ma supérieure.

Nous sommes le 31 janvier 1991, en après-midi. Monica et Jacob partent pour voir aux immatriculations et un tas d'autres choses. Je reste seule avec papa, visionnant la vidéocassette d'une représentation que les jeunes filles, dont moi, avaient interprétée quelques années auparavant et qui portait sur la vie de sainte Thérèse de Lisieux. Papa me regarde soudain et me demande :

— Dis, comment ça va intérieurement, en ce qui a trait à Denis ?

— Pourquoi tu me demandes ça ? Est-ce qu'il lui est arrivé de quoi ?...

— ...

— C'est ça ; il est parti ?

Sans savoir pourquoi, je réponds du tac au tac, comme si, en une fraction de seconde, mon intuition a vu tomber en place tous les morceaux du puzzle : le harcèlement, la captivité, mon départ, le refus de m'envoyer à Van Coevorden, les questions de Lisbeth par rapport à la peine que je lui aurais faite en quittant, le revirement soudain, et ensuite mon départ précipité pour l'Ouest canadien.

Papa, visiblement surpris de ma réaction, nie. Poursuivant le

visionnement de la vidéo, je me rends compte qu'il me jette des regards, mal à l'aise. J'éteins le téléviseur et lui demande :

— Papa, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as toujours été franc et direct avec moi, pourquoi ne me parles-tu pas ? Est-ce par manque de confiance ou si Jacob t'a parlé et t'a fait promettre de te taire ?

— C'est plutôt ça. Je ne suis pas supposé t'en parler. Jacob m'a fait promettre. Mais comme j'ai toujours opté pour la loyauté envers toi, qu'est-ce que ça te ferait de savoir que Denis est parti ?

— Je l'savais, je l'savais !!!

Instantanément, je vois noir. Noir comme à quelqu'un à qui on a tout caché et qui vient d'apprendre comme ça que son amoureux est mort, mais une année plus tard.

— Je te l'ai dit, papa, que Gretchen était fourbe, malhonnête et corrompue. En voilà une autre preuve ! Toute la misère qu'elle m'a faite, sais-tu pourquoi ? Aujourd'hui, je réalise qu'elle soutenait sa fille Lisbeth qui, elle, est en amour avec Denis. Il est son amant depuis des années. C'est ça, la vérité. C'est pour ça, les camps de concentration, c'est pour ça qu'elle ne me supportait pas dans son champ de vision. Je vois tout le portrait maintenant. Comment est-ce possible, papa ?

Et comment est-ce possible qu'elle ne sache pas que Sa Sainteté abuse des garçons ? Dis-moi... Joseph, son fils aîné a quitté et tous les autres parce qu'ils étaient abusés depuis toujours. Dis-moi, papa...

Je rage... je pleure !

— Te rends-tu compte, papa, de ce qu'ils ont fait de notre sincérité, de notre droiture. C'est pour ça qu'elle me disait que ma sincérité ne se pouvait pas... Pas pour elle ! Elle a vendu ses enfants, papa, pour son poste ! Elle a couvert les mauvaises actions de certains et en a fustigé d'autres, comme moi, pour des peccadilles !

Faisant les cent pas de part et d'autre de la maison, papa me suit tout en essayant de me calmer. Il regrette de m'avoir parlé.

— Laisse-moi seule, papa. S'il te plaît, laisse-moi seule !

— Mon enfant, je n'aime pas te voir dans cet état-là. Je n'aurais pas dû te le dire.

— Ça aurait changé quoi ? Je l'aurais su tôt ou tard et le résultat aurait été le même ! Ne trouves-tu pas que je dois tout savoir avant de faire des vœux perpétuels ?

— Oui, tu as raison.

— Papa, je m'en vais, moi aussi. Et tu devrais en faire tout autant. Comment penses-tu qu'on puisse continuer ? Cette fois, c'est trop !

— *Lieveling*, viens prier avec moi à la chapelle. Parce que là, tu ne vois pas clair, tu as l'esprit embrouillé par la peine, les émotions.

— Non, papa, je vois trop clair, on me l'a dit... et ça, on ne peut pas le supporter !

Je descends avec lui dans le petit sanctuaire. Regardant l'hostie immaculée, je Lui expose mon cœur débordant de rage. Je dis au Seigneur :

— Je ne sais plus quoi faire avec cette fureur qui gronde en moi. Aidez-moi !

Soudain, un éclair fulgurant traverse mon esprit. La prière de la petite Mymi, qui intérieurement suppliait le Ciel de barrer sa route si elle s'orientait dans la mauvaise direction en choisissant de faire ses vœux de religion, surgit devant moi. Non ! Dieu ne veut pas que je m'engage définitivement dans l'organisation, Il vient de me répondre et c'est d'une clarté aveuglante.

Sortant de la chapelle, je me dirige vers la chambre de Monica. Je vois la pile d'argent, je vois à côté mon passeport et mon billet d'avion. Mais je n'ai pas ce qu'il faut pour prendre ce qui me revient de droit.

Aussi, dès que je mets la main sur le bottin de téléphone, mon doigt se met à courir le long de la liste des Abbott.



Nikol et son frère Jay Abbott sont d'anciens membres de l'Arche. Ils ont quitté depuis plusieurs années et sont venus s'établir à Van Coevorden. Jay aime beaucoup mon père et j'ai vu son nom dans le registre des visiteurs de la petite église chez les pères. Je repère aussitôt le numéro de Jay, souhaitant tomber sur la bonne personne. À la voix féminine qui me répond, j'en déduis que c'est sa femme. Comme de fait !

Elle me demande si Jay peut me rappeler.

— Absolument pas. Faites-lui simplement ce message : Je suis la petite sœur de Manu Keyzer — alias Jules —, un bon ami à lui. Dites-lui de venir me chercher près du garage chez les sœurs, aux alentours de minuit.

— Minuit ? Euh... D'accord !

Je cours à ma chambre. Je prends un petit sac et je ramasse tout ce qui peut être important pour moi. Me hâtant en direction du garage, je dissimule le tout sur une étagère, ramassant par la même occasion un vieux short et un T-shirt qui sort du sac de linge à donner aux pauvres. Puis ce gros manteau trouvé sur ma route fera l'affaire ! Je couvre le tout d'un sac à ordures. De retour à la maison, papa qui me cherche me demande où je suis passée. Je lui dis que je suis allée prendre une bouffée d'air frais.

— Viens-tu prier avec moi, comme tu as toujours aimé le faire ?

— Non, papa, pas cette fois. Ma décision est prise et c'est définitif.

— Dis, que fais-tu de tout ce qu'on a vécu ensemble ?

Mettant ma main sur mon cœur, je lui réponds :

— Papa, tout ça, c'est ici pour toujours. Jamais je n'oublierai les moments qu'on a passés ensemble. Seulement, tu le sais tout comme moi que, bientôt, on sera séparés de nouveau et que rien ne sera plus pareil. Tu es bien conscient, n'est-ce pas, que ça ne peut plus durer ?

— Je sais, mais je trouve que tu prends une décision un peu trop précipitée, tu n'as même pas pris le temps d'y penser...

— Il n'y a plus rien à considérer, papa, plus aucun revirement possible. Tout ce que j'ai vécu m'a conduite ici, et ce, depuis le premier jour où j'ai quitté le juvénat de Marcelle pour débarquer, je devrais dire pour m'échouer, chez les sœurs.

— C'est avec Jay que tu parlais au téléphone ?

Surprise de sa perspicacité, je réponds :

— Je ne crois pas que ce soit très important.

— Ma petite fille, comment penses-tu que je me sens ? Je vais

demeurer ici, avec sur la conscience la perte de ton âme ; tout cela parce que je n'ai pas su me taire...

— C'est Jacob qui n'a pas su se taire ! Toi, tu n'as rien à te reprocher ; dis-toi bien que je l'aurais su d'une façon ou d'une autre.

Mon pauvre papa descend à la chapelle, les yeux aveuglés par les larmes. Pour ma part, je repense à ma conversation avec l'épouse de Jay qui a eu l'air de trouver le rendez-vous un peu tard. Saisissant de nouveau le combiné, je recompose. Cette fois, je parle à Jay lui-même. Il me propose plutôt de courir à toutes jambes dès que je le pourrai et de l'appeler d'une boîte téléphonique ou d'un commerce quand je serai tirée d'affaire.

— OK, c'est une meilleure idée, à plus tard !

Je pénètre dans l'office de ma supérieure et là, sur le bureau, je recontemple les milliers de dollars que j'ai moi-même quêtés à la sueur de mon front. Je prends mon billet d'avion et regarde les dates. C'est un *stand-by* jeunesse qui expirera à mon anniversaire, puisqu'il n'est valide que jusqu'à la fin de ma 21^e année. Je le remets en place et ne touche pas à l'argent, comme s'il eût été malhonnête de le faire. Je veux partir l'âme en paix ; j'ai toujours été d'une droiture impeccable. De toute façon, je n'ai aucune idée de la somme colossale de liquidités dont j'aurais besoin pour amorcer une vie et fonctionner dans la société. L'argent m'est à peu près aussi indifférent qu'un bout de vieux journal. Je ne sais même pas quoi faire quand j'entre dans un magasin !

Monica et Jacob arrivent avec fracas, riant et s'esclaffant de bon cœur. Évidemment, ils ont passé un bon moment !

Au souper, je repousse mon assiette, incapable d'ingurgiter une seule bouchée. Papa ne lève pas les yeux une seule fois de son plat pour que personne ne voie ses yeux rougis.

— Pourquoi ne mangez-vous pas ? me demande Monica.

— Je ne me sens pas très bien. J'ai mal à la tête.

Le repas me paraît interminable.

Mon père quitte avec Jacob pour aller faire des courses. Comme de coutume, Monica se dirige vers sa chambre, me laissant seule à ramasser le repas. Papa revient brusquement sur ses pas, me

chuchotant à l'oreille :

— Dis, est-ce que tu as changé d'idée ?

— Non, papa ! Quand tu reviendras, je serai partie !

Il me remet le chapelet qu'il m'avait donné en cadeau à l'âge de douze ans. Il avait été sculpté en entier par mon jeune frère Jos. Je le lui avais rendu, avant le souper, en lui demandant de prier pour moi.

— Garde-le. J'espère que tu n'oublieras pas de t'en servir. Dis, promets-moi de prier. J'ai le cœur brisé, mais je respecte ton choix. À 21 ans, tu es assez grande pour décider. Au revoir, mon enfant !

Jacob l'attend dans la voiture. Papa sort précipitamment. Au lieu de me rendre à la chapelle, je m'enferme dans ma chambre. Monica frappe à ma porte :

— Que faites-vous donc, vous n'allez pas réciter votre prière ?

— Non, je suis trop fatiguée : et j'ai une violente migraine.

M'offrant deux cachets d'aspirine, elle me demande de sortir les ordures du garage et de les mettre au chemin, puis me réitère d'aller prier avant d'aller au lit.

— Bien sûr !

Merveilleux ! pensé-je.

J'attends qu'elle retourne à son lit pour courir au garage. Là, je me dépouille de ma redingote et je revêts les misérables fringues qui ressemblent davantage à d'humbles hardes. Une vraie petite pauvresse, quoi ! Dans le vent glacial de ce 31 janvier 1991, je détail une fois encore.



*À cœur ouvert, à gorge déployée
J'ai pleuré, j'ai crié*

*Aux soupçons d'espoir
A fait place un grand trou noir !*

*Est-ce que comme moi tous les jours
Vous pleurez pour mon retour*

*Ou si l'incomparable peine :
L'indifférence a fait des siennes*

*Mon angoisse, ma grande peur :
Que loin des yeux, loin du cœur*

*Que l'étiollement, la longueur du temps
Ne vous enterre vivants*

*Seule j'ai senti s'égrener ce temps
Je l'ai supporté patiemment*

*Tout ça en attente du moment
De vous revoir quelques instants*

*Dites-moi, sur vos visages charmants
Y a-t-il la marque du temps ?*

*Qu'êtes-vous devenu ?
Il y a si longtemps que je vous ai vus*

*Vous n'avez même pas idée
De la petite sœur que j'ai été*

*Ma réputation fut malmenée
Pour que vous cessiez de m'aimer*

Vous n'avez jamais vu mes enfants

Ni ne savez mon emploi du temps

*Je vous en prie, ne m'oubliez pas
Y laisser ma peau je ne pouvais pas*

*On vous dira n'importe quoi
Encore une fois, comptez sur moi*

*Même s'ils n'ont pas eu ma peau
Les jours de pluie, quand il fait beau*

*Mon être en dedans pleure
Car ils ont atteint mon cœur*

*Est-ce qu'un jour viendra
Où mes cris on entendra ?*

*Ou si profond que le trépas
Ce qu'on m'a pris on me rendra*

*Ma voix qui se fait lointaine
Ne sait plus expliquer sa peine*

*Ma douleur je dois refouler
Par les apparences bien cachées*

*Par moments elle doit bien éclater
Car c'est moi qui craquerai*

*Je continuerai de rêver
Peut-être un jour je reverrai*

*Ceux qui m'ont été arrachés
Pour eux je dénoncerai*

*J'ai fini de me taire, je dirai
Crierai au monde entier*

*Qu'on a volé nos libertés
Que des enfances sont violées, tuées*

*Je laisse à la Vie maintenant
De venger, guérir ses enfants*

*Qui ont subi de leurs parents
Les choix si déchirants*

*Il me fait si bon de croire
Qu'à défaut de vous revoir*

*Un jour dans un ailleurs plus heureux
Je vous verrai avec les aïeux*

*Je prie Dieu, là-haut dans les cieux
Le même que vous priez, pieux*

*Je ne veux en rien raccourcir son bras
Ni défaire ses plans dirigeant nos pas*

*Lui qui a promis à ceux qui l'aiment
La Paix qu'en nos cœurs Il sème*

*Qu'Il guide chacun de nos instants
Là où la vie va, éventuellement*

*Que du mal Il tire le bien
Que mon vécu serve à ceux des siens*

*Qui dans leur vie, leur quotidien
Luttent avec l'impression de rien*

*Plus haut je garde les yeux fixés
Lui qui sait la sincérité*

*Qui, des reins et cœurs, a sondé
Tous les instants bien comptés*

*Ne m'oubliez pas, c'est un rendez-vous
Au-delà des formes, rejoignons-nous*

Myriam Keyzer — janvier 2003



Rien que de me remémorer les émotions qui se bousculaient en moi pendant que je fuis, je me sens encore toute chavirée.

Si seulement j'avais su que je serais presque trois décennies sans les revoir... peut-être que je n'aurais pas eu le courage de fuir.

Oui, vingt-sept longues années se sont écoulées depuis.

Je cours le long d'une interminable haie de cèdres. Assurément, s'il est des gens qui me regardent, ils me croient folle ou, encore, que je viens de me faire agresser. Envahie d'une impression de chasse à l'homme, je cours, je cours, tandis qu'au même moment, dans ma tête défilent l'expression de chacun de mes frères et celle de ma chère petite sœur. Je m'arrache le cœur et détale. Je hurle haut et fort, laissant libre cours à mes cris et à mes larmes.

Je les conjure :

— Pardonnez-moi, mais je n'en peux plus ! Je vais y laisser ma peau. Je vous aime ! Ne m'oubliez pas ! Je sais que vous aurez le cœur brisé ; je dois vous enterrer vivants, mais je n'ai plus le choix. On m'a poussée plus loin que je ne pouvais aller. Ils vous diront que j'étais ceci et cela. C'est eux qui n'ont pas voulu de moi !

Je sais pertinemment que je viens de sauter en bas du bateau, dans le vide, dans un inconnu terrifiant et que cette fois, il n'y aura pas de retour possible.

Je le sais... Je sanglote...

Il y a un bon moment que je suis en cavale, lorsqu'à bout de souffle, le cœur pantelant, je m'assois sur le bord d'un trottoir. Sans savoir où je suis ni où je vais. Je cherche mon souffle.

Soudain, je crois entendre une vibration familière. Je n'ai pas le temps de m'interroger que j'aperçois se dessiner, dans la pénombre, la vieille « Valliant » couleur or.

Monica !

Non ! Ce n'est pas vrai, quel cauchemar ! Est-ce qu'un jour je vais finir par avoir la paix ?

Monica ne m'a pas entendue rentrer du garage. Elle est allée voir où j'étais passée. Ayant aperçu mes fringues, elle a vite fait d'interpréter. Partie aussitôt à ma poursuite, elle sillonne les rues. C'est ainsi qu'elle m'aperçoit, assise sur le bord du trottoir. Immobilisant la bagnole, elle me somme de monter.

Récalcitrante, je lui lance :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Commencez par monter, on va discuter.

— Je ne bouge pas d'ici. Si vous voulez me parler, rien ne vous en empêche.

Insistante et voyant qu'elle n'a plus d'ascendant sur moi, elle se met à crier. Je lui dis :

— Vous ne gagnerez rien de cette façon !

Mielleuse, soudain, elle feint les larmes et, suppliante, elle me demande :

— Je vous en supplie, laissez-moi une chance, je ne veux pas revivre ça ; j'en ai eu assez que quatre de mes enfants soient partis.

— Je ne changerai pas d'idée et vous n'y êtes pour rien.

— Pourquoi alors ? Est-ce que vous avez appris quelque chose qui vous aurait peinée ? Montez, on va parler, voir ce qu'on peut faire...

Je réalise qu'elle aussi savait. Mais je me garde bien de m'étendre sur le sujet et lui réponds simplement :

— Je vous ai dit que je ne bougerais pas d'ici.

— Maintenant, je comprends pourquoi votre père paraissait si abattu au souper... Où allez-vous comme ça ? Avez-vous au moins un endroit où passer la nuit ?

Ah, je sais !

Elle hurle de nouveau :

— Ah... c'est chez madame Word ? C'est ça, vous avez tout manigancé !

Elle fait allusion à une gentille dame bienfaitrice qui m'affectionne particulièrement. Elle vient de me rappeler qu'en fait, j'aurai une aide... Je n'y avais plus pensé.

— Vous avez trop d'imagination.

Reprenant sa voix douce :

— Puisque votre décision est irrévocable, dites-moi, que puis-je faire pour vous aider ?

— Vous êtes sincère ?

— Bien sûr !

Comment était-ce possible que je puisse y croire encore ? Mais enfin...

— Dans ce cas, j'aurais besoin de sous.

— D'accord, montez, je vais vous en chercher.

— Je viens avec vous à la condition que vous me promettiez de me reconduire ici aussitôt.

— Promis.

Je monte dans la voiture et elle me mène au petit couvent. Quand elle me demande d'entrer, je refuse, lui disant que je vais l'attendre dans la voiture et que je ne veux, sous aucun prétexte, qu'elle téléphone à qui que ce soit.

Les minutes s'écoulaient avec une telle lenteur qu'au bout d'un long moment, je décide d'entrer voir ce qu'elle fait.

La chipie, elle est au téléphone avec la maison-mère. Dès qu'elle m'aperçoit, elle raccroche.

— Vous m'aviez promis !

— Gretchen m'a défendu de vous donner un seul dollar !

— Je savais ! Merci pour tout ! Maintenant, venez me reconduire

là où vous m'avez prise.

— Bon, d'accord, vous en voulez de l'argent, je vais vous en donner.

Introduisant sa main dans sa poche, elle saisit une poignée de petite monnaie et me la lance au visage.

Je remonte dans la voiture. Elle fait de même. Durant de longues minutes, elle tourne en rond dans le petit patelin tout en me sermonnant, tantôt d'un ton doux, tantôt tonitruant.

La main sur la poignée de la portière, j'évalue sa vitesse de conduite !

Je lui répète inlassablement, les nerfs de plus en plus en boule :

— Allez me déposer là où vous m'avez prise !

— Avez-vous pensé à vos frères, à votre mère ?

— Vous me ramenez...

— Vous allez retrouver Alicia ?

— Ramenez-moi ou je saute en bas de la voiture.

— Vous ne le ferez pas !

— Vous croyez ?

— Vous pourriez vous blesser...

— Ça m'est égal... Ramenez-moi !

— Mais vous ne pouvez pas passer la nuit dehors !

Puis, insérant à nouveau sa main dans sa poche, elle me tend un billet de vingt dollars...

— Merci ! Maintenant, je ne le répéterai plus, déposez-moi là où vous m'avez prise !

— Pas question, je vous ramène au...

Elle n'eut pas le temps de terminer.

Forçant la portière et je sautai en bas du véhicule...



En sautant dans le vide, j'ai plongé vers une autre planète,
dans une autre galaxie dont je ne connais ni les mœurs
ni les coutumes ou usages.

Au fait, je viens de m'échouer sur Terre.
Personne ne sait d'où j'arrive,
ni l'horreur ni le karma sordide d'où je proviens !

Je ne suis personne !
C'est vrai... j'avais un nom...
il y a longtemps, on m'appelait Myriam.

Sans pays, sans famille, sans chez-moi,
sans réseau ou appartenance, sans amis, sans scolarité,
sans argent ni connaissance de cet univers...

Je n'ai absolument rien sinon...
une expérience inimaginable de la solitude intérieure,
de toutes les formes de violence, d'absurdités
et de la bêtise humaine.
Et... un immense flambeau intérieur !

J'ai 21 ans.
Je n'ai jamais été une enfant.
Je viens de naître.
Au fait, je suis âgée de la maturité de ceux qui ont vécu
sachant qu'ils pouvaient perdre cette vie à tout instant.
Peut-être aurai-je un avenir ?

Je commence MA vie ! Quelle vie ?



Le 5 février 1991 je quitte Jay Abbott, mon hôte magnanime, un beau grand gars au cœur noble, sa femme Mona et non la moindre, mon amie Nikol.

Je m'embarque pour ma nouvelle vie !

De nouveau, assise à une petite table bistro, je sirote mon café, attendant que l'appel des passagers retentisse.

Il ne tarde pas.

C'est ainsi que j'embarque, cap vers le Québec. Une nouvelle vie commence !

Quand l'avion prend son essor, comme neuf mois auparavant, je regarde la petite planète où je devrai apprendre à vivre.

Je l'observe devenir une toute petite perle bleue qui progressivement disparaît.

Oh ! que j'aimerais que la mer de plus en plus lointaine puisse noyer tous mes chagrins.

Je réalise que ces neuf derniers mois ont été une gestation aboutissant à la naissance d'une existence nouvelle !



Je prends conscience que dix-neuf ans et six mois plus tôt, le 22 juillet 1971, ma vie avait basculé en plein ciel dans l'envol où je fus arrachée à la vie qui m'était destinée.

Les yeux pleins d'eau, je chasse de nouveau la hantise de ma famille.

Je me dois d'effacer encore et encore leurs effigies pour me permettre de tourner la page. Même si j'ai le cœur en lambeaux, je dois mettre toutes les chances de mon côté.

En ce 5 février 1991, seule cette fois, suspendue entre ciel et terre, c'est un nouveau départ. Ma vie prend un nouveau virage.

Alors que le *boeing* bascule à 180°, j'entame ma nouvelle vie, celle que je choisis cette fois !

Je ferme mes yeux, laissant les émotions me submerger. Un flot de larmes imbibe rapidement mes vêtements. Un serrement dans la poitrine j'envoie à ma famille le cri de mon cœur !

Je regarde autour de moi. Les passagers ont tous un casque d'écoute sur la tête, des écouteurs dans les oreilles. Je suis en mode observation, apprentissage. Je calque ce que je vois.

Durant un long moment, je jongle avec les boutons du petit écran, cherchant à me distraire. Par un merveilleux hasard je tombe sur une mélodie qui me transporte de beauté, tout comme elle me transperce de vérité.

Une voix d'ailleurs me dit avec puissance *qu'un peu plus haut, qu'un peu plus loin... Je n'veux pas être loin toute seule !*

*Un peu plus haut, un peu plus loin
Je veux aller un peu plus loin
Je veux voir comment c'est, là-haut
Garde mon bras et tiens ma main*

*Un peu plus haut, un peu plus loin
Je veux aller encore plus loin
Laisse mon bras, mais tiens ma main
Je n'irai pas plus loin qu'il faut*

*Encore un pas, encore un saut
Une tempête et un ruisseau
Prends garde ! j'ai laissé ta main
Attends-moi là-bas je reviens*

*Encore un pas, un petit pas
Encore un saut et je suis là,
Là-haut, si je ne tombe pas...
Non ! J'y suis ! Je ne tombe pas !*

*C'est beau ! C'est beau !
Si tu voyais le monde au fond, là-bas
C'est beau ! C'est beau !*

*La mer plus petite que soi
Mais tu ne la vois pas*

*Un peu plus loin, un peu plus seule
Je n'veux pas être loin toute seule
Viens voir ici comme on est bien
Quand on est haut, oh ! comme on est bien*

*Un peu plus haut, un peu plus loin
Je n'peux plus te tenir la main
Dis-moi comment j'ai pu monter,
Comment r'descendre sans tomber*

*Un peu plus loin, un peu plus fort
Tu es trop loin ! Je t'aime !
Adieu ! Adieu ! Je reviendrai.
Si je redescends sans tomber*

*C'est beau ! C'est beau !
Si tu voyais le monde au fond, là-bas
C'est beau ! C'est beau !
La mer plus petite que soi
Mais tu ne me vois pas*

*Un peu plus haut, un peu plus loin
Je veux aller encore plus loin
Peut-être bien qu'un peu plus haut,
Je trouverai d'autres chemins*

*C'est beau ! C'est beau !
Si tu voyais le monde au fond, là-bas
C'est beau ! C'est beau !
La mer plus petite que soi
C'est beau !*

*C'est beau ! C'est beau !
C'est beau ! C'est beau !
C'est beau ! 35*

1. Le Cardinal Montini sera plus tard le très contesté Pape Paul VI.
2. *S'accompagner soi-même en pleine conscience — De l'émotion à l'éveil* — KEYZER, Myriam – Les éditions pleine conscience, 2017, 402 pages.
3. *La route des maîtres* - KEYZER, Myriam - www.porteurdeflambeau.com/seminaires/la-route-des-maitres I
4. Deux des principaux indices d'imposture sont : 1-Tout ce qui se fait dans le secret, 2-Tout ce qui éloigne du connu, famille, amis qui pourrait ouvrir vos yeux. Mensonges : la meilleure façon de contrôler quelqu'un est de l'isoler de son

- connu. Sans repère, l'humain est très fragilisé.
5. *Intervenir auprès des groupes sectaires ou de communautés fermées – S'outiller pour protéger les enfants* – DEROCHER, Lorraine – Presses de l'Université du Québec, 2018, 132 pages.
 6. *Intervenir auprès des groupes sectaires ou de communautés fermées - S'outiller pour protéger les enfants* — DEROCHER, Lorraine - Presse de l'Université du Québec., 2018, 132 pages.
 7. *Intervenir auprès des groupes sectaires ou de communauté fermées - S'outiller pour protéger les enfants* - DEROCHER, Lorraine — Presses de l'Université du Québec, 2018, 132 pages.
 8. Au Québec, la DPJ — Département de la protection de la jeunesse — relève du Provincial et a comme mandat d'intervenir dans l'intérêt de l'enfant, dans le respect de ses droits lors de situations compromettant sa sécurité et/ou son développement.
 9. *Coping* : ensemble de moyens avec lesquels un individu agressé affronte l'épreuve. Le *coping* est dans le coup alors que la résilience est dans l'après-coup. (p. 128 - no60) CYRULNIK, Boris. *Autobiographie d'un épouvantail*. éditions Odile Jacob. Paris, 2008, 279 pages.
 10. L'école de l'Arche est hors du système d'éducation légale du Québec. Sa pédagogie est basée sur l'enseignement des Frères des écoles chrétiennes des années 1900. Les enfants y apprennent à lire et à écrire, mais surtout étudient les évangiles et l'histoire des saints. Elle suit une ancienne structure de première à la 12e année, plutôt que le primaire et le secondaire de la forme actuelle.
 11. Dans le culte, il n'y avait ni radio, ni télévision, ni téléphone, ni miroir.
 12. Sans avoir pu valider cette information, j'ai su que ma mère hérita d'un énorme montant qui se chiffrait dans les 6 chiffres. Aucun des membres de ma famille qui quitta le culte, pas même mon père qui quitta en 1995 après 25 ans de fiers et loyaux services, ne reçut un centime à notre départ de l'Arche.
 13. Enflure très spécifique d'une lèvre ecchymosée ou fendue.
 14. Oeil au beurre noir.
 15. France D'Amour - *Mon frère* - Parole et musique : Linda Lemay.
 16. Chapitre 24 — La culpabilité... l'émotion fausse la plus répandue — Le pardon p. 268 — *S'accompagner soi-même en pleine conscience - de l'émotion à l'éveil* — KEYZER, Myriam - Les éditions pleine conscience, 2017 - 403 pages.
 17. Une double contrainte (de l'anglais *double bind*) est une situation dans laquelle une personne est soumise à deux contraintes ou pressions contradictoires ou incompatibles. — Wikipédia — <https://fr.wikipedia.org>
 18. Le premier enfant que je prendrai dans mes bras sera le mien à l'âge de 23 ans !
 19. On pourrait traduire « Bad trip » par « mauvais voyage », mais en fait on utilise cette expression pour décrire une expérience traumatisante liée généralement à la consommation d'hallucinogènes. On utilise cette expression pour décrire un état second indésirable.
 20. *Le pouvoir mental illimité* - ELFIKI, Ibrahiméditions Transcontinental, 1997, 111 pages.
 21. J'ai su quelques années plus tard qu'Ann-Andréa, la « mystique » du culte s'est évadée en lançant : « Vous direz au Saint-Père qu'à partir de maintenant il peut faire lui-même ses messages de la Vierge Marie aux membres ! » Il est intéressant de constater l'ampleur de l'imposture !
 22. Le syndrome de Stockholm décrit une situation, fondamentalement paradoxale, où les agressés vont développer des sentiments de sympathie, d'affection, voire

d'amour, de fraternité, de grande compréhension vis-à-vis de leurs agresseurs. C'est un aménagement psychologique d'une situation hautement stressante, dans laquelle la vie de l'agressé (otage, victime) est en danger. – source : www.lepsychologue.be.

23. Les quêteuses sont les nonnes chargées de faire de la sollicitation auprès des entreprises ou de porte en porte pour ravitailler l'Arche en argent ou matériaux de toutes sortes.
24. Il faut préciser que les moines portent la tonsure, coupe de cheveux dévolue aux prêtres. Leur crâne rasé laisse cependant une couronne de cheveux d'un pouce et demi environ autour de la tête, au-dessus des oreilles, représentant la couronne d'épines du Christ dans sa Passion. Il était du devoir de chacun de garder cette tonsure toujours fraîchement coupée.
25. « *Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? Ou comment peux-tu dire à ton frère : Laisse-moi ôter une paille de ton œil, toi qui as une poutre dans le tien ? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton œil, et alors tu verras comment ôter la paille de l'œil de ton frère.* » Matthieu 7, 3 à 5
26. Anomie : Rendre anonyme pour empêcher l'identification. Désorganisation psychologique et sociale par absence de normes communes. Chaos interne auquel est exposé l'individu qui ne trouve aucun sens dans des normes qui sont loin de celles dans lesquelles il a été socialisé.
27. Dans la parabole de l'enfant prodigue, Jésus met en scène trois personnages : le père, le fils aîné qui suit les commandements de son père, et le deuxième jeune fils insoumis qui s'enfuit à la découverte du monde. Après avoir dilapidé sa fortune, il se retrouve sous le joug d'un maître dur, qu'il finit par abandonner pour retourner vers son père riche et doux. Celui-ci, heureux du retour de son fils, lui prépare une grande fête, un somptueux festin, ce que l'aîné furieux ne comprend pas. La parabole se finit sur l'explication du père : « Il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé ! » évangile, Luc 15, 11–32.
28. Tous nous avons un numéro qui nous est attribué. Nos effets, comme nos vêtements portent notre numéro.
29. Toutes les pièces portent au-dessus du cadre supérieur le nom d'un saint pour aider à repérer les lieux.
30. Troubles obsessionnels compulsifs.
31. Une double contrainte (de l'anglais *double bind*) est une situation dans laquelle une personne est soumise à deux contraintes ou pressions contradictoires ou incompatibles. — Wikipédia — <https://fr.wikipedia.org>
32. *Passe-Partout* est une série de télévision québécoise conçue pour l'éducation préscolaire, financée par le ministère de l'éducation du Québec. Elle fut diffusée sur les ondes de Télé-Québec (Radio-Québec), et de la Société Radio-Canada de 1977 à 1991.
33. Quatre années plus tard, mon père quittait l'Arche du Salut.
34. Natasha St-Pierre — à *chacun son histoire*.
35. Ginette Reno – Paroles : Jean-Pierre Ferland — *Un peu plus haut, un peu plus loin*.



Épilogue

J'avais trois vies à vivre. Je ne voulais plus revenir ! L'Univers m'a entendue et m'a dit :

— C'est bien ! Tu vivras les trois dans une !

Ce récit est l'histoire de ma première vie.



Ma seconde a été une adaptation difficile à la vie sur une autre planète, en l'occurrence la planète Terre.



Présentement, je suis à vivre ma troisième existence, celle qui me permet enfin de m'épanouir et de contribuer avec la compréhension engendrée par tout ce que j'ai vécu.

Aujourd'hui, je cherche à mettre à profit les dons reçus pour enseigner que, peu importe nos circonstances de départ, chacun peut reprendre son plein pouvoir.



J'en suis à l'étape où, souhaitant porter bien haut mon flambeau, je vous invite à me rejoindre sur mon chemin de plus en plus flexible et doux. Celui qui m'a fait émerger de la mort vivante à l'espace le plus calme et le plus lumineux que j'ai connu jusqu'à présent.

Je suis consciente que beaucoup de facteurs sont inclus dans ce qu'on appelle la résilience. Cette route n'est pas une merveilleuse épopée, un chemin pavé de roses, mais plutôt un *western* et parfois tout un rodéo.

Aussi à travers ma quête, j'ai développé une profonde compassion pour ceux qui cherchent le chemin de la délivrance. À un point tel que je me suis fait une promesse : si je trouvais des réponses congruentes et surtout pratico-pratiques, je les partagerais. C'est ce que je fais aujourd'hui de ma vie. Je parcours le monde pour enseigner l'art de s'accompagner soi-même et de le faire sans supporter quelque forme d'assujettissement que ce soit, vivant en pleine conscience de la Source qui se manifeste à travers chacun de ses rayons, sans exception.

C'est dans cet élan que je revendique à l'Universel la paix profonde, la liberté vraie pour chacun de ceux qui liront ces pages. Que chacun reçoive une pluie de bénédictions. Bras tendus, accueillez les dividendes de vos intentions, effluves d'amour que vous revendiquez avec ferveur et auxquelles vous avez droit par Qui Vous Êtes.

J'implore que vous trouviez des bras bienveillants qui vous berceront jusqu'à la fin des temps. Si ma contribution est d'apporter une petite vague de bienveillance, celle tant recherchée, de paix en soi et de conscience — *que je me suis offerte tellement mieux que je ne l'aurai jamais reçue* — j'aimerais tant partager avec votre cœur. L'hologramme perpétuant ma flamme entraînera une valse d'une douceur indéfinissable, d'une totale liberté, mouvement fulgurant pour chacun des êtres de ce monde, même ceux qui vous semblent corrosifs et malheureux. N'oublions jamais que le propre d'un être blessé, c'est d'être blessant. Il n'y a rien de tel que la bienveillance, bras tendus, cœur ouvert, pour que ce qui crie et hurle devienne un chant d'amour, de reconnaissance, d'émerveillement et de contribution.

Et moi, en ce jour, en ce moment, je m'émeus devant la beauté indéfinissable de ce que vous portez et qui pourra enfin s'articuler quand vos blessures, réclamant votre sollicitude, se seront apaisées.

Puisse votre désir ardent, uni au mien, vous apporter la paix, en découvrant que sous nos blessures, nous ne sommes pas brisés, mais que notre lumière ne demande qu'à jaillir, par notre intention, celle qui nous unit dans notre humanité.

Aussi humain soit-il !



Mon père a quitté l'Arche en 1995.

Il a décidé de retourner finir sa vie dans sa Belgique natale.

Il est décédé en ce mois d'avril 2018 à l'âge de 82 ans.

Sa mort et l'irréconciliable déchirure familiale polarisant croyances et conscience m'ont décidée à publier cet ouvrage.
C'est à lui que je le dédie.

Ma sœur Geneviève vit en Belgique.

Elle est maman de quatre filles.
De nombreuses épreuves ont jalonné son parcours.
Aussi a-t-elle décidé de poursuivre sa route loin de la mienne.

Rudy a quitté à nouveau les rangs et est papa de deux garçons.

Il est resté un adepte du culte, notamment parce qu'à la mort du Guru, un ami d'enfance a pris la relève du pontife.
Aussi est-il toujours un croyant de cette Arche de Salut.
Pour lui, ma compagnie est à proscrire.

Manu, Jos et Rosalie sont toujours des membres du culte.

Bien que j'aie croisé furtivement mes deux frères à l'occasion d'un drame familial après 27 années d'absence, cette brève rencontre les ont consolidés dans leur croyance que je suis une pauvre brebis égarée, brisant le frêle lien entretenu : que l'amour entre nous triomphe.

La religion s'étant évanouie spontanément de mon esprit ;
la pleine conscience et la joie dans l'instant
— ma voie spirituelle — ne font pour eux aucun sens.
Croyance et conscience sont antagonistes.

Rosalie, ma chère petite sœur,

je ne l'ai jamais revue depuis maintenant 28 ans.

Quant à ma mère, elle est toujours une fervente adepte du culte.
Elle souffre terriblement d'avoir mis au monde
une enfant aveuglée et difficile comme moi.

Depuis les dernières années, j'ai choisi de ne pas la visiter
afin de me permettre de guérir du fait que JAMAIS maman ne
m'aura regardée avec un regard d'accueil et de bienveillance.

Je l'aime et ne porte aucune rancune à son endroit.
Simplement, je choisis de faire attention à la toute petite
en moi qui porte toujours au cœur les traces des
innombrables blessures qu'elle a subies.

Aujourd'hui, ma famille est composée des gens pour qui
mes partages et mon travail sont des inspirations !



À la mémoire de papa, André-jacques Keyzer...
1935-2018

On s'est toujours émerveillé devant ces enfants qui ont su triompher d'épreuves immenses et se faire une vie d'homme, malgré tout.

Le malheur n'est jamais pur, pas plus que le bonheur.

Un mot permet d'organiser notre manière de comprendre le mystère de ceux qui s'en sont sortis. C'est celui de résilience qui désigne la capacité à réussir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité.

En comprenant cela, nous changerons notre regard sur le malheur et malgré la souffrance, nous chercherons la merveille.

Boris Cyrulnik
Synopsis, Un merveilleux malheur



De la même auteure

Myriam Keyzer

Aux Éditions Pleine Conscience

S'accompagner soi-même en pleine conscience — De l'émotion à l'éveil —

2017 – format 9x7 – 404 pages





De la même auteure

Myriam Keyzer Aux

Aux Éditions Pleine Conscience

Affranchie — Ma motononie —

2018 – format 7.25 x 4.75 – 110 pages





En conférence ou en séminaire

AU SEIN DE VOTRE ENTREPRISE, ASSOCIATION OU DANS VOTRE
MILIEU !

Une conférence avec Myriam est un moment unique
alliant la vulgarisation concrète et applicable tant des principes
de psychologie que de croissance.

Avec humour et bienveillance, Myriam s'adresse à
tous ceux qui veulent retrouver leur senti et leur plein pouvoir,
et ce, peu importe les circonstances de départ.





Bibliographie

- KEYZER, Myriam. *S'accompagner soi-même en pleine conscience — De l'émotion à l'éveil*. Les éditions pleine conscience, 2017, 403 pages.
- KEYZER, Myriam. *Séminaires — La route des maîtres*.
www.porteurdeflambeau.com/seminaires-la-route-des-maitres/
- DEROCHER, Lorraine. *Intervenir auprès des groupes sectaires ou de communautés fermées – S'outiller pour protéger les enfants*. Presses de l'Université du Québec, 2018, 132 pages.
- ELFIKI, Ibrahim. *Le pouvoir mental illimité* — Editions Transcontinental, 1997, 111 pages
- CYRULNIK, Boris. *Un merveilleux malheur*. Éditions Odile Jacob, 2002, 218 pages



Porteur de Flambeau



youtube.com/PorteurDeFlambeauMyriamKeyzer



info@porteurdeflambeau.com



www.porteurdeflambeau.com



www.facebook.com/PorteurDeFlambeau



www.instagram.com/Myriamkeyzer



www.twitter.com/KeyzerMyriam



KEYZER
MYRIAM

PORTEUR DE FLAMBEAU

Profondément inspirant et bouleversant, voilà le périple d'une fillette, sacrifiée à un culte secret et clandestin à l'âge de 2 ans. Loin de son pays, de sa langue et de sa famille, elle bascule dans un cloaque obscur d'une violence inouïe. Traquée, brisée dans son intégrité la plus profonde, cette petite vivace nous entraîne dans ses 20 ans de captivité, véritable camp de déstructuration psychique. Son sinistre quotidien est constitué de violence physique, mais surtout d'une véritable profanation subtile de son être. Assujettissement, charlatanisme, imposture et manipulation sont sa nourriture quotidienne. Dans une absence totale d'amour, elle expérimente un au-delà qui lui permet de fuir la violence dans laquelle elle baigne. Taraudée par le désespoir, elle survit en s'accrochant au silence qu'elle impose à son esprit, rejetant ce qui lui est servi et maintenant son désir ardent de liens.

Droite et digne face à son parcours, Myriam nous invite à nous revêtir du plus grand respect et, sur la pointe des pieds, à la suivre dans la descente au cœur de l'enfant vulnérable qu'elle a été. Elle nous livre avec beaucoup de lucidité combien la solitude et l'esseulement ont été ses compagnes de vie. Comment elle a réussi à s'évader de cette prison physique et comment, progressivement, elle se libère jour après jour des réminiscences qui l'ont tenue en otage.

Incroyable hymne à la vie, *Otage du Silence* est un itinéraire de résilience qui montre que, peu importe nos circonstances de départ, nous pouvons reprendre notre plein pouvoir.

Ce récit ne se veut pas une attraction médiatique, mais une invitation à marcher la route des maîtres, trajet au cours duquel on doit trouver ce qui nous libère vers le meilleur de soi.

MYRIAM KEYZER, aussi connue sous le nom de Porteur de Flambeau, poursuit un cheminement spirituel depuis son très jeune âge. Détentrice d'un diplôme universitaire en psychologie et auteure de l'ouvrage de référence : « *S'accompagner soi-même en pleine conscience — de l'émotion à l'éveil* », et du livre « *Affranchie* », elle est conférencière et formatrice internationale. Elle se définit comme une vulgarisatrice dans le domaine de la psycho-spiritualité. Son travail s'oriente vers la redécouverte de son senti et la reprise de son pouvoir en pleine conscience.



BÉLIVEAU
★
éditeur

www.beliveauediteur.com
www.porteurdeflambeau.com

